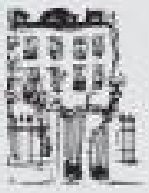
HENRI LOPES

Le Lys et le Flamboyant

ROMAN



ÉDITIONS DU SEUIL

Le Lys et le Flamboyant. Connaissez-vous Kolélé ? Elle naquit au Congo-Brazzaville dans la deuxième décennie de ce siècle et y mourut dans la deuxième décennie des indépendances. Au cours de cette période, elle vécut aussi en France où elle connut un début de carrière de diva avant de s'engager dans l'épopée lumumbiste et de se trouver mêlée à la guérilla du Congo-Kinshasa. Un certain Henri Lopes aurait déjà raconté son histoire. Mais, moi, Victor-Augagneur Houang, narrateur du *Lys et le Flamboyant*, je récuse son témoignage et vous restitue les événements dans leur authenticité. Le Congo et l'Oubangui que je vous invite à découvrir sont différents de ceux peints par les journalistes, différents des affiches de tourisme, différents des reconstructions des historiens, des ethnologues et des sociologues. C'est mon Afrique intérieure que je vous livre, celle du temps « où toutes les métisses des deux rives étaient mes tantes... ». Musique et danse rythment mon récit. Entrez vous aussi dans la danse, donnez la main à Kolélé et suivez-la dans la quête perpétuelle de son identité, un héritage jamais acquis mais plutôt, comme le suggère un personnage du roman, l'aboutissement d'« un métissage oublié ». Dans cet univers où le réel et l'imaginaire se côtoient et se mêlent délibérément, je vous invite à la célébration du mariage des cultures. Pardonnez-moi d'avoir voulu, moi aussi, « mentir-vrai », c'est seulement pour vous rappeler qu'au bout du compte le réel demeure insaisissable et qu'il nous glisse entre les doigts alors que nous croyons le tenir. Pardonnez-moi aussi d'avoir traité le tout avec la légèreté et l'humour qui conviennent aux sujets sérieux et de l'avoir dit avec un accent marqué, celui d'une écriture métisse. *Victor-Augagneur Houang.*

HENRI LOPES

LE LYS ET LE FLAMBOYANT

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VIe*

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Épigraphe

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Chapitre 59

Chapitre 60

Chapitre 61

Chapitre 62

Chapitre 63

Chapitre 64

Épilogue

À propos de l’auteur

Notes

Copyright d’origine

Achevé de numériser

Je n’ai jamais su qui j’étais, et j’ai toujours su qui je n’étais pas. [... [C’est un écheveau que ma vie dont le fil s’est embrouillé de brins si divers et si nombreux que je m’y trompe et m’y entortille, même en dormant.

PAUL VALÉRY

Je suis passé parmi eux en étranger, mais nul d’entre eux n’a vu que je l’étais. J’ai vécu parmi eux en espion, mais personne - pas même moi - n’a soupçonné que je l’étais. Tous me prenaient pour un de leurs proches : nul ne savait qu’il y avait eu échange à ma naissance. Ainsi je fus semblable aux autres sans aucune ressemblance, frère de chacun sans être d’aucune famille.

FERNANDO PESSOA, *Le Livre de l’intranquillité.*

Prologue

La logique aurait commandé d'intituler cet ouvrage *Kolélé*, puisque tel est le nom de mon héroïne. Mais j'ai voulu éviter toute confusion avec le *Kolélé* d'un certain Achel, paru il y a bientôt vingt ans chez un éphémère éditeur de Kinshasa.

Achel n'est rien d'autre que le pseudonyme d'Henri Lopes, la transcription phonétique de ses initiales.

C'est l'édition américaine, publiée quelques années plus tard, qui a sauvé l'ouvrage de l'oubli, grâce au remarquable travail de révision de la traductrice, Marcia Wilkinson. Sans elle, ce livre n'aurait laissé aucune trace dans les mémoires.

Dans un style alerte et agréable à lire, la traduction de Marcia Wilkinson prend des libertés avec la version originale, raccourcissant ici, approfondissant là, n'hésitant pas à supprimer ailleurs ou au contraire à rajouter des passages par rapport au texte initial. Lopes a feint d'ignorer ces infidélités à son texte. C'est qu'ils améliorent celui-ci. L'édition américaine, sans proprement constituer un succès de librairie, a néanmoins atteint un chiffre de vente honorable.

Sans doute, l'ouvrage arrivait-il à point. En ces années où le féminisme faisait fureur, la biographie de Kolélé répondait aux demandes du marché américain. Que l'héroïne du récit fût une Noire ajoutait de l'attrait à l'ouvrage et en faisait une marchandise « politiquement correcte », facile à promouvoir. La direction littéraire des éditions concernées le comprit qui ajouta à *Kolélé* un sous-titre aguicheur où il était question de *pasionaria* africaine.

La présentation du livre, conçue pour le grand public, ne manque pas d'élégance. Sur une jaquette blanche, on reconnaît le portrait à la mine de plomb de Simone Fragonard, alias Kolélé. Coiffée d'un madras noué à la mode yorouba, elle est entourée de trois ombres chinoises. Ce sont les silhouettes de Kwame Nkrumah, Sékou Touré et Patrice Lumumba, trois dirigeants charismatiques du mouvement panafricain dans les années soixante.

A la parution de l'ouvrage, Lopes en fit parvenir à titre d'hommage plusieurs exemplaires dédicacés à Simone Fragonard.

Elle m’en remit un et, puisqu’elle savait que j’avais séjourné une année aux États-Unis, me demanda une note de lecture. Après avoir résumé le livre et traduit, non sans perversité, je le confesse, quelques morceaux bien choisis, je fis une analyse critique assez désobligeante de l’ensemble.

La réaction de Kolélé fut violente et sans nuance. Suffocante de colère, elle jeta le livre loin d’elle.

Aujourd’hui que Simone Fragonard n’est plus là, je veux faire entendre la voix de la véritable Kolélé, celle que ni Lopes ni Marcia Wilkinson n’ont su restituer.

Tel est le sens de ce qui va suivre.

Lopes a transformé en roman des souvenirs dérobés à Simone Fragonard. Moi, c’est la vie réelle de cette femme que je vais vous raconter.

Victor-Augagneur Houang.

Ibrahim lui demanda pourquoi elle pleurait.
– C’est la musique, dit-elle.
– Ton chant te fait pleurer ?
– Non, c’est la musique, répéta-t-elle. Elle était là avant nous, elle sera là après nous...

LOUIS GARDEL, *L’Aurore des bien-aimés.*

MONTANO : Quelle est cette femme ?
CASSIO : Celle dont je parlais, le capitaine de notre grand capitaine.

SHAKESPEARE, *Othello.*

Nous l’avons enterrée hier après-midi.

Combien étions-nous à l’accompagner ? Je n’ai jamais su évaluer l’importance des foules.

C’est avec quelques jours de retard que j’ai appris la nouvelle de sa mort. *La Semaine africaine* lui a consacré un bref article, signé de deux initiales, et illustré d’une photo de médiocre qualité. Dans l’esquisse d’un déhanchement de rumba, elle arbore un sourire engageant et agite sa main en direction du public avant de quitter la scène. Un cliché déjà maintes fois utilisé par notre presse. Il date, je crois, du festival d’Alger. Mille neuf cent soixante-huit ou bien soixante-neuf...

Le matin, à un feu rouge, j’avais acheté à un vendeur à la criée le dernier numéro de l’hebdomadaire *Étumha.* Lui aussi a consacré quelques colonnes à la mort de Kolélé. L’article constitue une copie à peine adaptée de celui de *La Semaine.*

Kolélé y est présentée en Congolaise typique, Noire bon teint. Pas un mot sur ses origines. Sa biographie débute avec ses chansons des années soixante.

Je n’ai pas de mal à identifier les véritables auteurs des deux papiers : le Tamango *d’Étumba* aussi bien que les deux initiales de *La Semaine.* Aucune documentation sérieuse chez le premier. On ne pourrait même pas se servir de ses informations pour une brève entrée d’encyclopédie. Tamango fait de la chanteuse une espèce de Myriam Makéba de dimension régionale qui aurait consacré sa vie et sa carrière à la chanson patriotique et à la lutte anti-impérialiste. L’auteur se complaît dans l’énumération des tournées de Kolélé en Union soviétique, Chine et Corée.

Sans doute l’article de *La Semaine* est-il plus soigné dans sa forme, mais lui non plus ne donne pas la mesure de Kolélé et dans l’ensemble ne s’élève guère au-dessus de la médiocrité où nous paraissons nous complaire depuis l’Indépendance.

L’auteur rappelle le nom véritable de Kolélé, Simone Fragonard, et fait timidement allusion à son éducation. Il tente, sur deux paragraphes, de caractériser son talent mais son développement reste superficiel et laisse le lecteur sur sa faim.

Plus que le faire-part de la radio, c’était le bouche à oreille qui avait réuni la foule hier au cimetière d’Itatolo.

Des femmes en pagne à damier noir et blanc répétaient en frappant dans leurs mains :

Mama akéyi, hé !
Atiki biso na mawa...

Une complainte de circonstance, connue de tous, qu'elles ont ressassée durant tout le trajet entre l'église et le cimetière d'Itatolo. Traduite en français, elle perd de sa force :

Maman est partie,
Elle nous a abandonnés dans l'affliction...

Dans la foule, on reconnaissait des visages célèbres. Vêtus de leur tenue d'apparat, les musiciens de l'orchestre Les Bantous de la Capitale faisaient l'effet d'un détachement de garde d'honneur dépêché pour la circonstance.

Après l'ultime bénédiction du prêtre, un membre de la famille se détacha du groupe, hésita un instant, puis se recueillit avant de prendre la parole. J'avais du mal à l'entendre et je me suis hissé sur la pointe des pieds.

Au premier rang, j'aperçus Léon, le fils de la défunte. Il avait la tignasse en désordre. A ses côtés se tenaient, un peu raides, une blonde au profil d'actrice et un jeune homme au type indien. L'élégance de leurs vêtements noirs contrastait avec le débraillé de ceux qui les entouraient. Ils ne savaient pas que la coutume exige de ne prendre soin ni de son corps ni de sa mise durant la période de deuil. Je compris qu'il s'agissait de Maud et de Charles, les sœur et frère de Léon. Ils avaient dû arriver par le vol du matin. Vu de profil, le visage de la jeune Maud était la réplique saisissante du portrait de sa mère à cet âge.

L'orateur s'exprimait en kidjombo, une langue de la Likouala, que je ne comprends pas. Simone Fragonard était originaire de cette région.

Un hurlement couvrit la voix de l'homme l'obligeant à s'interrompre.

– C'est la maman, murmura près de moi quelqu'un à son voisin.

Soutenue par deux proches, la vieille M'ma Eugénie était agitée de spasmes et de convulsions. Elle avait, selon la coutume, le corps saupoudré de terre et la poitrine nue. Ses seins flasques pendouillaient telle une paire de chaussettes vides. Gênés, la blonde et l'Indien ont baissé la tête.

La veille, lorsque j'étais allé au *matanga*, la veillée funéraire, pour présenter mes condoléances à M'ma Eugénie, elle était assise dans cette

tenue sur une natte à même le sol. Autour d'elle, des femmes légèrement plus jeunes m'avaient intimidé par leur mutisme et la sévérité de leur visage.

Me reprochaient-elles de ne pas lui avoir rendu visite depuis plusieurs mois ? Le non-dit est chez nous quelquefois plus dur que la parole proférée.

L'homme qui a prononcé hier l'oraison funèbre était l'un des proches de M'ma Eugénie. Lorsque je me rendais à Kintélé, il me saluait puis disparaissait. Je l'apercevais ensuite, au loin, coiffé de son large chapeau de paille, le dos courbé sur les parterres du potager.

Hier au cimetière, juché sur un monticule de terre fraîche pour mieux se faire entendre, il avait l'allure d'un prophète haranguant son peuple. Chaque fois que la femme éclatait en sanglots, il marquait une pause, se dissimulait le visage dans les mains et s'adonnait à une profonde méditation. Dès que la vieille se maîtrisait, il reprenait son propos d'une voix assurée et bien timbrée.

Je m'en voulais de ne pas comprendre le kidjombo pour suivre sa pensée.

A côté de l'orateur, un religieux en soutane blanche baissait la tête et sa barbe grise touchait sa poitrine. Je connais son visage de prophète ridé. Il est resté avec nous malgré l'Indépendance, malgré la révolution, malgré les vexations des miliciens, malgré les coups d'État. Dans la cathédrale, un peu plus tôt, il avait au cours de son homélie évoqué l'enfance de Monette en lingala. En dépit d'un accent européen prononcé, il maniait notre langue sans hésitation et avait à plusieurs reprises utilisé des mots dont le sens m'échappait.

Enfant, rappelait-il, Monette venait chaque dimanche dans cette cathédrale avec les filles du couvent. Lorsque les fidèles entonnaient les cantiques, sa voix résonnait, plus forte que les autres.

Près de la fosse, la mère poussa à nouveau un hurlement, bref cette fois-ci, et l'homme à la chemise noire interrompit son discours. Léon, la blonde et le jeune Indien tentaient de maîtriser la vieille et de la consoler. Sourde à tout, mue par une force aveugle, la pauvre se débattait, cherchant à se dégager comme si elle voulait se précipiter dans la fosse avec le cercueil de sa fille.

A quelques pas de là, un groupe bavardait. Je me suis retourné en fronçant le sourcil mais j'étais trop loin d'eux.

M'ma Eugénie dévisagea successivement Léon, le jeune Indien et la demoiselle blonde, comme si, émergeant d'un profond sommeil, elle ne

reconnaissait pas ses petits-enfants. Finalement, elle se ressaisit et redressa la tête sans toutefois réussir à étouffer les sanglots qui la secouaient. L'homme reprit la parole d'une voix désormais altérée. Il articulait chaque mot au rythme d'une dictée, sur un ton apaisant.

A son élocution de plus en plus rapide, à ses gestes de moins en moins sobres, on sentait l'orateur emporté par une flamme qu'il avait jusqu'alors maîtrisée. Mon voisin, un Moundjombo dont le visage m'était familier, se pencha et me murmura une traduction à l'oreille : l'homme s'en prenait aux auteurs du malheur qui avait frappé la famille et promettait de les retrouver.

Les mangeurs d'âmes, clamait-il, devraient craindre le courroux des ancêtres ! Car il n'était pas normal pour une enfant de s'en aller ainsi avant sa mère ; quelqu'un avait osé bouleverser le cours des événements et l'ordre des choses réglé par Dieu. Il dit que la femme qui se lamentait au bord de la fosse avait été la première au village à donner le jour à une enfant de Blanc ; que Dieu la lui avait offerte alors qu'elle n'était elle-même qu'une enfant ; que la défunte avait d'abord été sa poupée, puis sa petite sœur ; qu'elles avaient grandi ensemble, jouant, apprenant la vie, toujours ensemble, comme deux compagnes...

Au lieu de soulager la vieille, ces paroles réveillaient la brûlure de sa plaie. Sans le soutien de ses petits-enfants, M'ma Eugénie se serait écroulée sur le monticule de terre au bord de la fosse.

L'orateur termina son oraison par le *Notre Père* que nous reprîmes tous, comme lui, en lingala. Suivirent d'autres oraisons, pour la plupart *en langue.* Toutes brèves et d'un ton juste. Des cris du coeur !

Un jeune homme en costume gris cendre à fines rayures s'avança au bord de la fosse. Le représentant du ministre, m'expliqua mon voisin. Il portait des lunettes à grosse monture comme les affectionnaient les *évolués* des années cinquante. Après avoir déplié des feuillets extraits d'une poche intérieure de sa veste, il s'efforça d'emprunter une mine de circonstance.

Pieds nus, épaules découvertes, des femmes en uniforme s'éloignaient de la zone des proches et des officiels. Les yeux rouges et humides, elles ne voyaient pas ceux que leurs regards croisaient. Tantôt pleureuses, tantôt choristes, elles étaient membres d'un *mouziki*, une association de solidarité, auquel Kolélé apportait son appui, sans jamais y avoir formellement adhéré.

Après avoir excusé son ministre d'une formule consacrée, le jeune homme au costume gris cendre rayé et aux lunettes à monture épaisse lut, en s'attachant à mettre le ton approprié, des phrases brodées autour d'un

curriculum vitae, dont on reconnaissait les éléments. Au passage, il prononça une formule choc, comme pour enfermer la disparue dans une définition que les journalistes pourraient reprendre dans leurs reportages. Elle dut plaire car certains opinèrent gravement d'un hochement de tête. J'avais pourtant le souvenir d'avoir entendu ou lu les mêmes mots, quelque part, à propos de quelqu'un d'autre. Finalement, en vertu de pouvoirs qui lui avaient été conférés, le jeune homme fit une annonce que je ne pus saisir.

La mère repoussa d'un geste faible ceux qui la soutenaient et fit un effort pour se tenir droite. Il y avait du défi dans son regard et le jeune homme au costume gris baissa la tête.

Il lui présenta une boîte entrouverte. On distinguait, posé sur un écrin de velours rouge, une pièce d'étoffe en fils dorés au bout de laquelle pendait une médaille. La vieille la reçut sans un mot, les mains molles, posa un genou en terre et déposa l'objet sur la bière.

Je ne sais si Kolélé aurait accepté cette décoration.

Après un moment de silence et de recueillement, l'homme à la chemise noire ramassa la boîte et la fourra dans sa poche. Prostrée, la tête de guingois, la mère parut un instant rassérénée.

A force de me faufiler, je me retrouvai dans les rangs de la famille. Elle faisait cercle autour d'un coffre oblong en forme d'étui sur lequel était vissé un crucifix. Juste en dessous, une lucarne à glissière dissimulait un hublot au travers duquel il était encore possible, au cours des trois nuits précédentes de matanga, de contempler le visage de Kolélé. J'avais redouté la confrontation. J'ai peur de m'approcher des cadavres, même quand il s'agit de ceux que j'aime. Derrière moi, quelqu'un murmura une phrase de circonstance sur le visage calme et apaisé des morts. Nous avions beau bouger, sangloter, Kolélé demeurait immobile. Malgré sa forme humaine, c'était désormais un objet inerte.

Surgi de je ne sais où, un margouilla escalada le cercueil et, tendant le cou, jeta un œil furtif à gauche puis à droite. L'un des fossoyeurs, qui avait aperçu la bestiole, fit un mouvement pour l'en chasser mais elle avait déjà déguerpi. Des femmes de l'entourage de la mère déposèrent quelques effets personnels sur la bière : un pagne, une robe de soirée, des chaussures et deux disques trente-trois tours.

Des sons cuivrés retentirent soudain dans la vallée d'Itatolo. Une alternance de notes longues et brèves, coupées de blancs. La sonnerie aux

morts, comme pour les soldats tombés au champ d'honneur. Un calme insupportable suivit. Pas un bruit de moteur, pas un chant d'oiseau. Nous étions loin de la ville. Des résidus de nuages, couleur chair de coco, glissaient en ralenti, très haut au-dessus de nos têtes. M'ma Eugénie se blottit contre la poitrine d'une de ses parentes et ses suffocations rompirent le silence.

On entendit quelques ordres proférés en lingala, puis le bruit mat des pelletées de terre qui s'écrasaient dans le trou.

L'air exhalait des odeurs de terre mouillée, d'écorce, d'herbe et de sous-bois que la pluie de la veille avait libérées. Le ciel était calme, large et bleu. On eût dit un lac renversé.

Prostré, je voulais me secouer et m'enfuir mais j'étais trop près de la famille. J'ai contemplé les collines aux formes molles qui entourent le cimetière. Elles avaient la teinte de celles que j'avais vues à Kwéling quand j'y avais rencontré Kolélé, quelques années plus tôt.

Alors, presque simultanément, dans le rythme forain des fanfares kimbanguistes, éclata un hymne rythmé par des claquements de mains.

Nous les avions oubliés.

Les Bantous, Cercul-Jazz, l'African-Jazz, les Anges, l'O.K.-Jazz, le Seigneur Rochereau aussi bien que Les Très Fâchés et Les Colibris, tous étaient présents. Ceux de Brazza comme ceux de Kinshasa. A la suite d'Essous et de Kabassélé, ils se mirent à jouer *Le Lys et le Flamboyant* et, tel un troupeau aiguillonné par son bouvier, nous nous ébranlâmes. La caravane nous avala tous, même la vieille M'ma Eugénie qui avançait d'un pas de somnambule. A la fin du premier couplet, nos voix entonnèrent le refrain que Kolélé a popularisé sur les deux rives et que des lèvres qui ne connaissaient pas notre langue ont fredonné dans le monde entier. A l'unisson, mille poitrines essayaient de se hisser au-dessus des instruments, tentant de soigner leur cœur par la magie de la chanson. Et quand nous nous arrêtions, les cuivres retentissaient, les instruments à percussion cadençaient sourdement notre marche et les cymbales scintillantes éclataient sans retenue dans l'air. La foule se mit à marcher en cadence. Ce n'était pas le rythme de métronome des militaires les jours de parade mais le pas syncopé des danseurs de meringué, qu'accompagnent les mouvements des épaules, des mains et des hanches qui tanguent comme pour esquisser une feinte de corps.

Spectateur anonyme, j'avais plaisir à me fondre dans une foule en train d'accomplir un rituel dont le détail avait été réglé à l'avance. Moi seul avais été absent aux répétitions. J'ai trop longtemps vécu à l'étranger. Mais, comme les autres, je frappais dans mes mains en fredonnant *Le Lys et le Flamboyant,* dont j'ai honte de n'avoir jamais su les vers par cœur.

La chanson avait allégé l'oppression insupportable de l'enterrement et j'ai eu peine à réfréner une vague de bonheur qui montait en moi et risquait d'illuminer mon visage.

Comment donc graver ces instants ? Comment le faire avec l'accent du pays ? Comment dire ce que fut cette femme ? Comment lui savoir gré de nous avoir fait mesurer, à l'occasion de son départ, la taille de notre famille ?

Le soleil déclinait et l'atmosphère d'étuve était toujours aussi pesante. M'épongeant le visage, j'en ai profité pour m'essuyer les yeux.

Les orchestres s'interrompirent, juste le temps pour les musiciens de se hisser dans les camions qui les avaient emmenés. Tout au long du trajet de retour, ils ont repris *Le Lys et le Flamboyant* et l'ensemble du répertoire de Kolélé en pot-pourri.

Le soir, je suis retourné au matanga. Le conseil de famille avait décidé de le poursuivre jusqu'à la fin de la semaine. D'ordinaire, je me contente de faire acte de présence à une seule de ces soirées. Même si par délicatesse personne ne me le déclare, je sais qu'on me le reproche. Mes habitudes de Blanc !...

Sur des nattes, à même le sol, les femmes s'étaient entassées. La veille et les nuits précédentes, elles étaient déjà là, sous la véranda et dans l'espace qui leur était réservé dans la cour. Les unes, momies allongées ou recroquevillées en chien de fusil, étaient enroulées dans leur pagne des pieds à la tête, les autres étaient assises, bavardant librement, souriant à l'occasion et accompagnant leurs propos de gracieux mouvements de mains.

Du côté de la palissade, les hommes formaient un autre groupe.

L'orateur qui avait prononcé l'éloge funèbre en kidjombo au cimetière s'est déplacé pour m'accueillir. Il a excusé Léon, le fils de la défunte. Il venait juste de s'absenter pour accompagner à l'hôtel son frère et sa sœur venus de France.

J’ai été m’asseoir à côté d’un camarade d’enfance. Quand j’ai serré la main des autres, j’ai senti qu’ils posaient sur moi un regard chargé d’ironie. On a vraiment peu l’habitude de me voir aux matangas.

Ni leur maintien, ni leurs centres d’intérêt, ni leur parler ne les distinguaient les uns des autres. Les différences sociales s’effaçaient encore plus lorsque la conversation se tenait *en langue*.

Ils commentaient le dernier grand match de football et célébraient le jeu de notre ailier gauche national. On pouvait palabrer, palabrer, si c’est palabrer, l’enfant-là avait façon magique de jouer ballon. Fallait le voir dribbler ses adversaires au pas de danse, prendre de vitesse leur défense, s’échapper la balle au pied le long de la ligne de touche, jusqu’au point de corner et, de là, centrer d’un tir tendu sur la tête d’un joueur démarqué. Et de raconter, en mimant le shoot, comment il lui arriva d’imprimer un tel effet au ballon que celui-ci pénétra tchia ! directos dans les filets. Eh bien, précisa un autre, c’était, pour vous le dire tout net, bien plus qu’une question d’adresse. Y avait aussi dans cette balle à effet, y avait... le mystère, quoi. Un je-ne-sais-quoi dont seul un Africain était en mesure de déceler l’origine. Et l’homme de rappeler que l’exploit avait été réalisé du temps où l’équipe nationale était dotée d’un féticheur Ndjem recruté dans la Sangha. Même que depuis la mort de ce nganga-là, les performances de l’ailier gauche avaient baissé de niveau. Quelqu’un fournit alors une information selon laquelle le directeur sportif et le président du Comité national olympique, pour mettre un terme à cette crise, s’étaient rendus à Bamako et à Cotonou pour y négocier de coûteux contrats avec des féticheurs de grand renom.

– Comme si on n’avait pas nos propres savants dans ce domaine ! a craché un autre d’un air dépité.

Le chant des pleureuses s’est alors enflé et a couvert leurs voix. Au lieu de se taire, les hommes se sont enferrés dans leur palabre et ont même haussé le ton d’un cran ; on les aurait pris pour des buveurs éméchés sortis de quelque bistrot des fins fonds de Talangaï ou de Makélékélé.

Sales, en sueur, les cheveux en broussaille, la peau maquillée de grosses taches de kaolin, les pleureuses psalmodiaient une chanson traditionnelle. Ce n’étaient pas des pleureuses professionnelles. Plutôt des proches de la famille dont le rôle doit correspondre à une coutume dont j’ignore le sens. Les plus âgées avaient le sein nu, comme la mère l’après-midi au cimetière. Le regard vers le ciel, le doigt pointé sur une étoile, menaçant et agité, l’une

d’entre elles entonnait un chant de protestation. C’était une actrice envoûtée par son rôle et mimant la démence. Quand elle interrompit sa litanie, les autres répétèrent en chœur un refrain. Elles damaient le sol de leurs pieds nus au rythme de la chanson, agitaient leurs bras et mouvaient épaules et buste à la manière de coureurs à pied.

– Tout à l’heure, me confia à l’oreille mon ami le planton, les orchestres ont donné un dernier concert jusqu’à la tombée de la nuit. Vous avez raté cela, monsieur.

Je hochais la tête au rythme de la mélopée des pleureuses.

Pourquoi cet ami d’enfance m’avait-il donc voussoyé ? Pourquoi m’avait-il appelé monsieur ? Quand je lui en fis la remarque, il prétendit que c’était par respect.

– Tu es un chef, toi. Tu as les diplômes. C’est comme les Blancs. On ne les tutoyait pas.

Il sourit, les autres hochèrent la tête comme s’il s’agissait d’une vérité philosophique.

Je me sentais vexé.

N’avait-il pas employé le vous à cause de la couleur de ma peau et de la forme de mes yeux ?

– C’était magnifique, ajouta un autre membre du groupe. A un moment, tous les orchestres n’ont plus fait qu’un.

Les autres acquiescèrent d’un mouvement de tête pensif.

– Surtout quand pour conclure ils ont interprété *Le Lys et le Flamboyant.*

La pleureuse en chef leva la main et la danse s’interrompit. Les amateurs de football firent silence. La femme lança une phrase en kidjombo. D’évidence une question, car elle se pencha en avant pour attendre la réponse. Le chœur lui répondit par une syllabe brève. Elle répéta sa question, une deuxième puis une troisième fois, provoquant une réplique spontanée du chœur, chaque fois plus appuyée, plus forte et plus convaincue. La vieille fredonna alors deux phrases a capella comme si elle entonnait un negro spiritual puis s’interrompit, pointa le doigt vers ses commères et reposa une question. Peut-être la même.

La réponse claqua en quatre syllabes puis, à nouveau, trois fois.

Rituel ou jeu ? Danses et chants reprirent brusquement en un rythme endiablé. Les tam-tams s’en mêlèrent, s’évertuant à pousser l’excitation jusqu’à son paroxysme. Surtout le tam-tam femelle. Le mâle, lui, marquait le rythme lourd, point d’appui du pas des danseuses.

Quelqu’un me tapota l’épaule.

– La maman veut vous voir, monsieur.

La lumière de la lampe à huile donnait à la pièce une teinte jaunâtre. Les ombres sur le mur multipliaient le nombre de ceux qui peuplaient la salle. J’avais pénétré dans une caverne où se déroulaient des rites et des négociations selon une coutume dont j’ignorais les règles.

Une matrone se précipita couvrir d’un pagne les épaules et le buste de M’ma Eugénie. Celle-ci m’indiqua un tabouret devant elle. Elle se retourna et, la voix lasse, lança en kidjombo un ordre par-dessus son épaule. Une autre vieille se précipita pour échanger mon tabouret contre une chaise. Je repoussai l’offre en lingala mais la mère insista. J’avais droit au traitement qu’on réserve aux messieurs habitués au confort.

En pénétrant, j’avais eu le sentiment de troubler l’ordonnancement d’une messe mystérieuse célébrée dans la pénombre. Les matrones m’avaient dévisagé avec des regards où je percevais de la réserve. Et moi-même je m’étais senti coupable : j’avais espacé mes visites à Kintélé ces derniers mois. Ainsi n’avais-je pas été informé de la maladie de Kolélé ni tenu au courant de son évolution.

M’ma Eugénie chuchota encore quelque chose en kidjombo à ses compagnes qui s’évanouirent en silence. Elle avait le port de tête d’une souveraine congédiant esclaves, conseillers et ministres afin de s’entretenir avec l’un de ses pairs.

Suivit un silence pesant que je ne sus comment briser. Je suis toujours gauche en présence de ceux que le deuil éprouve. Pieds nus, M’ma Eugénie avait la cheville et le poignet ceints de tissus rouges suivant une coutume que je ne saurais expliquer.

C’est M’ma Eugénie qui a entamé la conversation. D’une voix calme et rassurante, elle a pris de mes nouvelles puis de celles de ma mère, qui vit en France, enfin de mes frère et sœur. Lui vit également en France, elle est mariée au Luxembourg. La dernière fois qu’elle les avait vus, ils avaient neuf et six ans. Je suis habituellement fort discret sur eux, comme si leur choix de vivre à l’étranger ajoutait à l’ambiguïté de mes origines. M’ma Eugénie me parlait d’eux comme s’il se fût agi encore de ces bébés qu’elle s’était plu à tenir dans ses bras lorsqu’elle nous rendait visite pour avoir des nouvelles de tantine Monette, alors déjà en France. Elle évoqua en souriant mon frère Pierre, sa crainte des margouillas, et comment, chaque fois

qu’elle venait voir ma mère, les deux enfants lui posaient invariablement la même question : leur avait-elle cuisiné du saka-saka et apporté du *mongouélé*, leur manioc préféré ? Le souvenir de ce passé, sur lequel elle s’attendrit, éclaira un instant son visage puis un silence embarrassant s’installa à nouveau entre nous.

Dans le fond de la pièce, tel l’élément vigilant d’une sécurité rapprochée, une matrone était demeurée accroupie. Le visage impassible, elle affichait un air absent mais je la sentais prête à intervenir en cas de danger.

J’ai trouvé que le visage de M’ma Eugénie évoquait le buste de Voltaire sculpté par Houdon.

Dehors, le tam-tam qui soutenait le chœur des pleureuses s’emballa. Le visage de la vieille s’assombrit. Mes yeux croisèrent ceux de la femme accroupie dans le coin. Elle me fixa d’un regard d’acier qui me donna encore une fois mauvaise conscience.

M’ma Eugénie m’appelait tantôt son fils, tantôt papa, tantôt Sinoa. Sinoa, c’était le sobriquet qu’elle m’avait affectueusement attribué quand j’étais gosse. Sa prononciation à elle de Chinois.

Elle avait la voix pitoyable. Elle ne comprenait pas, me montrait ses mains vides, lamentables. Non, elle ne comprenait pas ce qui s’était passé.

L’après-midi, Monette avait fait sa sieste et s’était réveillée en se plaignant de la chaleur, excessive pour la saison. Elle s’était d’abord installée à l’ombre d’un manguier, face au fleuve, un ouvrage entre les mains. Une nappe qu’elle avait commencé de broder quelques semaines auparavant. Je connais ce genre d’ouvrage. Durant de nombreuses années, j’ai vu maman, le tissu tendu sur un cercle de bois, s’user les yeux dessus à réaliser des points de croix, de chaînette, de bourdon ou d’épine.

Par la suite, Monette s’était plainte d’une douleur au côté. Elle était montée dans sa chambre à l’étage et s’était allongée sur son lit, comme d’habitude, couchée sur le côté de manière à contempler le fleuve.

Le visage de la vieille dans la pénombre me fascinait. Le contre-jour lui sculptait vraiment les traits du vieux Voltaire.

La matrone dans le coin est venue lui souffler quelque chose *en langue* et s’est éclipsée. Quelques instants après, une autre est venue assurer la relève.

La mère a poursuivi l’histoire en invoquant à plusieurs reprises l’inexplicable et la volonté divine. Elle s’est signée, a joint les mains et clos un instant ses paupières.

Dehors, les joueurs de tam-tam poursuivaient leur vacarme. Dans le ciel, d'autres étoiles s'étaient allumées. Un soir, à Bangui, tantine Monette nous avait pris par la main, Léon et moi, pour nous apprendre à les reconnaître. Était-ce dans la cour de M. Sergent ou dans celle du Dr Salluste ? En tout état de cause, aujourd'hui je ne sais toujours pas distinguer la Croix du Sud.

Une théorie de danseuses relaya la précédente. Je repris ma place dans le groupe près de la clôture de bambou. Ils ne parlaient plus de football. Quelqu'un relatait une série d'anecdotes où le rôle de bouffon est joué par un ancien ministre des premiers jours de notre indépendance.

Avant de me laisser prendre congé d'elle, M'ma Eugénie m'a supplié de raconter notre histoire et de ne pas laisser la vie de sa fille se décomposer dans les sables du cimetière d'Itatolo.

– Notre histoire ?

– Oui, a-t-elle insisté, celle de notre famille.

Le regard fixe, ignorant mon désarroi, elle m'a rappelé que l'époque n'était pas éloignée où l'on se transmettait encore d'une génération à l'autre les hauts faits de ceux qui s'en étaient allés. Chaque enfant, en apprenant à désigner les choses et les situations avec les mots et les expressions de la tribu, en apprenant le rythme des berceuses, des chants d'initiation, de noces et de deuil, en déchiffrant le langage des feuillages qui bruissent, de l'eau et des arbres qui frissonnent, en reconnaissant l'âme qui se cache en chaque animal, avant même l'initiation et la circoncision, pouvait indiquer avec précision, et sans hésitation, sa place dans la généalogie multiséculaire. Il savait par cœur la vie de l'ancêtre dont il avait reçu le patronyme en héritage. Elle-même, dont la mémoire commençait pourtant à vaciller, était encore en mesure de réciter, sans jamais trébucher, tous les vers de la geste de quelqu'un dont je n'ai pas voulu lui faire répéter le nom. Un patronyme de la tribu des Badjombos difficile à prononcer. Et elle s'est mise à déclamer son épopée à la manière dont les bons acteurs disent les poèmes. Elle fermait à demi les yeux comme si ces vers, que je ne comprenais pas, soignaient son cœur et faisaient renaître en elle la capacité de rêver. Quand elle s'est interrompue, elle m'a adressé un sourire qui ressemblait à un clin d'œil. Mais qui donc, conclut-elle la voix cassée, qui donc allait aujourd'hui lui prêter l'oreille ? Les petits-enfants n'écoutaient plus ni les chansons ni les contes de leurs aïeux.

– Toi, au moins, avec tes films-là tu pourrais capter l'attention et meubler les mémoires de nos enfants.

Elle m’a regardé dans les yeux et une fois encore sa ressemblance avec le vieux Voltaire m’a impressionné.

Elle m’a saisi la main et chuchoté :

– Sinoa, s’il te plaît, pour que la mélodie ne s’arrête pas.

Toujours ce sobriquet qu’elle m’avait appris à accepter.

– Tu as compris ? Il faut le faire, Sinoa... Raconter... Il faut.

Elle a pressé ma main contre la sienne, calleuse et rugueuse.

L’histoire de ma famille ? C’est un sujet que personne n’évoque, comme si nous en avions honte, comme si le fait de secouer cette cendre allait nous porter malheur. Il ne faut pas, disent les Oncles, réveiller le chat qui dort. Ainsi ma famille, honteuse de son péché originel, n’a de cesse de se fondre dans la masse anonyme. S’il existait une pilule à bon marché pour éclaircir la peau, ma mère, mon frère et ma sœur, installés en Europe et en Amérique, l’avaleraient. Quant à moi, ici, il m’arrive au contraire de vouloir échanger ma peau contre une plus foncée et mes cheveux contre de la laine de mouton.

Est-ce aux métèques de faire office d’historien ou de griot de la société qui les accueille ? Quant à l’histoire de ma famille, je n’ai nulle envie de la clamer sur les places publiques.

Elle commence avec l’arrivée des Européens. Ils ont occupé le pays, mais sans eux je ne serais pas là. Même ma goutte de sang chinois, je la dois aux Européens, aux Oncles, comme nous disons dans les moments d’humour et de dérision. Ne sont-ce pas eux qui transplantèrent mon père, Houang Yu Tien, dans ce pays ?

Léon revint au matanga peu après minuit. Au cours de la cérémonie des obsèques, nous ne nous étions aperçus que de loin.

L’air hébété, il m’avait, à la sortie de la cathédrale, serré dans ses bras. Ni lui ni moi ne savions quoi nous dire.

– J’étais avec mon frère et ma sœur, bredouilla-t-il, comme pour s’excuser.

Cela faisait plus de vingt ans qu’il ne les avait pas vus.

– C’est bien qu’ils soient venus si vite. Mais, un matanga, c’est dur à supporter pour eux. Ce sont des Blancs, maintenant.

Un sourire amusé éclaira son visage épuisé, déjà creusé par une ride récente.

Sa version des derniers moments de sa mère est, à quelques variantes près, semblable à celle de M’ma Eugénie. Il doit d’ailleurs la tenir d’elle.

Lui se trouvait alors à Liboulou, de l'autre côté du fleuve. On ne l'a averti que bien après. Il est arrivé trop tard. Nous avons évoqué notre dernière rencontre. J'étais allé passer un long week-end à Kintélé. Au retour, il avait profité de mon véhicule et, tout le long de la route, nous avions commenté certains comportements déroutants de Kolélé. Il avait alors soutenu que c'était dans la tête qu'elle était malade.

L'orateur du cimetière est venu murmurer quelque chose à l'oreille de Léon qui a hoché la tête et m'a prié de l'excuser. Il devait se joindre à une réunion de famille sur le point de commencer.

Comme des piroguiers épuisés qui retrouvent vigueur parce qu'ils viennent d'apercevoir la destination finale, les joueurs de tam-tam redoublaient la frappe de leurs mains sur les peaux tendues. Les femmes reprenaient leur chanson avec plus d'ardeur et, du côté du club des hommes, saisies par le rythme envoûtant, des têtes se mettaient à battre la mesure. S'il ne s'était agi d'un matanga, ils se seraient levés eux aussi pour danser. Peut-être le faisions-nous jadis ? Qui me le dira ?

Dans le noir, j'avais peine à déchiffrer l'heure sur ma montre. Mon voisin me l'a indiquée. Il fallait rentrer. J'ai songé à ma table de travail et à ma journée du lendemain.

Mais qu'allait-on penser de moi ? Surtout après que la mère de la défunte m'eut reçu !...

Nombreux sont ceux qui demeurèrent au matanga jusqu'au lever du jour...

Alors que je prenais congé d'elle, M'ma Eugénie m'avait rappelé.

– Allons, Sinoa, faut raconter l'histoire des mulâtres. C'est promis ?

Elle a toujours eu des difficultés à faire la différence entre les i et les u, si bien qu'on entendait « miracles » au lieu de mulâtres.

Dans la voiture, je me suis demandé comment serait reçue une telle histoire. Quelle sera la réaction de tous ceux qui ne sont pas métis ? Et que diront les mulâtres eux-mêmes si, comme j'en ai bien l'intention, je disais tout, le bon, le moins bon et le mauvais ?

Peut-être faudrait-il seulement s'en tenir à l'histoire de Monette, diminutif de Simone Fragonard, alias Kolélé.

En ce temps-là, toutes les métisses des deux rives étaient mes tantes. Sans doute ai-je tendance, avec les années, à idéaliser les images du passé mais Dieu ! qu'elles étaient belles avec leur port de tête royal, leur démarche chaloupée de mannequin et leur chevelure de satin noir ! Chaque fois qu'il m'arrive de croiser une femme à la peau d'ambre, qu'elle soit de Chandernagor ou de Bali, des îles Caraïbes, de Madagascar, des Mascareignes ou du Brésil, chaque fois, je me dis qu'il s'agit d'une nymphe de mes tropiques et je me retiens pour ne pas l'aborder. Chaque fois, je brûle de lui adresser l'un de ces mots de passe que m'ont appris mes tantines du temps du Cocktail Tropical. Lorsque au contraire leur jeune âge écarte toute confusion, je dissimule le dérèglement de mon pouls en adoptant une gauche contenance. Chaque fois, je couvre d'un voile de tartufe les braises qui réchauffent mon sang nègre, car ce serait péché, Sinoa, que de batifoler avec les jeunes filles de sa famille. Chut, chut ! on ne marivaude pas, monsieur, avec ses sœurs non plus qu'avec les filles des reines Néfertiti ou bien Karomama.

Dans le quartier du Plateau, à un croisement de rues menant qui vers Poto-Poto la multi-ethnique, qui vers Bacongo, la route des caravanes et la mer, qui vers Mayama, qui vers le fleuve et l'autre rive, dissimulée derrière une haie d'hibiscus et de bougainvillées, s'élevait une maison coloniale en dur et toit de tuiles. A l'époque on l'appelait « Le Cocktail Tropical » en souvenir de l'enseigne qu'elle arborait dans les années vingt et au début des années trente. C'était alors un café-restaurant, avec quelques chambres de passage, qui ferma définitivement ses portes au décès de son propriétaire, emporté par une fièvre qu'on appelait *bilieuse.* Pour compenser les créances qu'il possédait sur ce dernier, l'État incorpora le bien à son patrimoine immobilier et en fit une *case administrative.* Tonton Pou a dû être le premier à en bénéficier à titre de « logement de fonction ». Dans la fièvre moderniste qui suivit l'Indépendance, je ne sais plus quel adjoint au maire la fit raser pour ériger sur ses fondations un bloc de béton à étages d'un goût douteux.

Plusieurs fois par semaine, les grandes du couvent s'en venaient au Cocktail Tropical rendre visite à Marie-Chinois qui devait cet étrange prénom d'abord à son mariage avec un Cantonais, ensuite au besoin de la distinguer des autres mulâtresses. Car nombreuses étaient les Marie, parmi

mes tantines : Marie-Thérèse, Marie-José, Marie-Antoinette, Marie-Flore, Marie-Anne, Marie-Tchad, Marie-Congo et bien sûr de nombreuses Marie-France auxquelles il avait fallu accoler des chiffres romains, ainsi qu'à des souveraines. Invariablement joyeuses, elles arrivaient en fin de matinée. La bande rejoignait Marie-Chinois dans la cuisine où avec des éclats de rire d'écervelées elles s'essayaient à la recette du riz cantonais, aux variétés de soupes aux vermicelles et à quelques autres plats que le Chinois avait enseignés à son épouse. A part les périodes de fin de mois où Pou, son mari, l'obligeait à se montrer plus chiche, Marie-Chinois les retenait à déjeuner. Économe aussi bien de nature que d'éducation, Pou se montrait ombrageux devant tant de prodigalité. Généralement soumise, Marie-Chinois ne transigeait cependant pas sur ce chapitre. L'hospitalité constituait la part de son héritage qu'il n'était pas question de brader. Si, m'ont enseigné les tantines, une fois le seuil de ta maison franchi, ton visiteur a le temps de te faire sentir sa faim, honte à toi ! Marie-Chinois aurait préféré s'en retourner vivre avec ses parents indigènes à Poto-Poto plutôt que de renoncer aux élans de son cœur. Toutefois, pour ne pas indisposer Pou, que toutes ces jeunes filles, belles et appétissantes comme des mangues, intimidaient, Marie-Chinois s'installait dans la cuisine avec ses amies où, assises sur une natte en rotin à même le sol, elles dégustaient les plats du pays auxquels à l'occasion elles ajoutaient du riz cantonais, tandis que le boy servait le maître de maison, attablé seul dans la salle à manger ainsi qu'un mandarin.

On cousait, on papotait, on émaillait chaque phrase d'éclats de rire ingénus, on donnait des nouvelles du couvent, on brocardait sœur Véronique avec ses binocles, sa bouche en forme de groin, sa voix de crécelle et sa tête de serpent à sonnette. On imitait sœur Thérèse donnant son cours de couture avec un accent un peu rugueux d'on ne savait trop quelle région de France, différent du parler chantant de sœur Mélanie au doigt toujours dressé pour rappeler les règles de conduite ou d'hygiène. On imitait surtout ses tics et ses expressions favorites, comme « doux Jésus » ou « dame oui, dame non ». Même la supérieure, la bonne mère Germaine, était égratignée au passage, sans penser à mal bien sûr. Telle évoquait la peau claire et les cheveux de soie d'un jeune métis de chez les pères, aperçu le dimanche à la messe, à la cathédrale du Sacré-Cœur, telle autre décrivait le profil de son prince charmant, tantôt blanc, tantôt métis, mais jamais noir parce qu'il fallait progresser et tourner le dos au monde indigène ; telle effrontée susurrait des questions malicieuses à Marie-Chinois sur les

caresses et l'amour à l'asiatique. On s'esclaffait sans retenue comme des oisillons libres, posant quelquefois l'index sur les lèvres et fronçant les sourcils pour rappeler que M. Pou n'aimait pas être troublé durant sa sieste. N'eût-il été en train de ronfler qu'il aurait pris ombrage de cet excès de gaieté tant il croyait que les gens ne riaient si bruyamment que pour se moquer des Chinois.

Mais comment se guinder ? Ce babillage et ces rires ensoleillaient l'esprit des demoiselles et les requinquaient. Elles avaient besoin de ces recréations au Cocktail Tropical, la case de Marie-Chinois, elles dont la vie familiale se limitait au couvent.

Pour accroître les revenus du couple, Marie-Chinois faisait de la couture. Grâce à la machine Singer à pédale que Pou lui avait offerte à l'occasion d'un anniversaire de mariage, un véritable jouet, elle coupait et cousait les robes des dames du Plateau. L'une de ses premières clientes fut l'épouse du médecin colonel de l'Institut Pasteur. Puis le bouche à oreille produisant ses effets, sa réputation avait été en s'élargissant jusqu'à parvenir dans les plus hautes sphères de la colonie. Ainsi devint-elle la couturière de madame l'épouse du gouverneur général.

Cela se sut et les journées ne suffisaient plus à Marie-Chinois. Il lui fallait travailler tard dans la nuit. Pour économiser l'électricité, elle utilisait une lampe Coleman. Et parce que son travail ne cessait d'augmenter, elle fit sous-traiter une partie de ses commandes par les grandes du couvent. Chacune à sa manière y trouvait son compte, y compris les bonnes sœurs qui prélevaient leur part au passage. Qui donc aurait pensé à mal ? Marie-Chinois était pour sa part ravie de prouver ainsi sa gratitude à ses bienfaitrices. Ne leur devait-elle pas son éducation qui lui avait valu d'être choisie par un homme sérieux et pourvu d'un bon métier ? Elle n'oubliait jamais dans ses prières de rendre grâce au Tout-Puissant, l'implorant au passage d'étendre sa protection, ses bénédictions et ses bienfaits sur les bonnes sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, dans tous les siècles des siècles.

Quand venait l'heure où, le soleil palissant, les Européens, rassurés de ne plus risquer le *coup de bambou,* s'offraient la liberté d'ôter leur casque, les grandes reprenaient le chemin du couvent. L'angélus qui tintait alors jetait quelques gouttes de tristesse dans leur cœur. Mais elles n'avaient d'autre choix. Seul, un jour, le mariage les délivrerait, comme Marie-Chinois, de l'internat. Elles ne devinaient pas, n'auraient pu comprendre que celle-ci aussi ressentait un pincement de cœur en les voyant s'en aller.

Hormis Odette, ma mère, pour sûr, et de loin, la plus belle, tantine Monette était la reine des mulâtresses des Congos belge et français réunis.

Elle se présenta une fin d'après-midi, à l'improviste. Nous prenions le frais sur la véranda du Cocktail Tropical. Une voix appela maman de la rue. Je me précipitai dans le jardin et ouvris la porte du portail qui donnait de plain-pied sur la chaussée. Assise dans la chaise du pousse-pousse, elle arborait le sourire engageant et confiant de la sœur qu'on avait oubliée et qui revient d'un long séjour à l'étranger. Des cris de bonheur jaillirent de la véranda.

– Pire qu'une volière, grommelait tonton Pou, le mari de tantine Marie-Chinois, chez qui nous avions, ma mère et moi, été recueillis.

Elle tenait contre elle, assis dans son giron, un garçon de mon âge. C'est lui qui m'intéressait. J'allais avoir un compagnon de jeux.

– Sacré démon ! Tu veux te faire écraser ou quoi ?

L'oncle Pou m'empoigna par le dos de la chemise et se mit à me secouer avec vigueur. Il avait les bras frêles comme les gens de sa race mais une poigne d'acier. Dans sa rage, il proférait un galimatias dont je ne percevais pas le sens. L'émotion libérait les injures et les imprécations de sa langue.

Suivit une taloche à m'en disjoindre la mâchoire.

Je hurlais encore de douleur quand tantine Monette et le petit garçon avancèrent sur la véranda, suivis du pousseur qui déposa au haut des marches deux valises en carton, grossières imitations d'une peau de serpent.

Marie-Chinois et les autres tantines s'arrachaient le petit bonhomme. L'une d'elles affirma que c'était le portrait tout craché du prince Baudouin de Belgique, pour la naissance duquel des prières avaient été dites à Léopoldville et dans toute la colonie belge, une dizaine d'années plus tôt. Prince Baudouin couleur chocolat au lait, bien sûr, précisa intempestivement une autre, comme si cette nuance ne se voyait pas et surtout n'allait pas de soi.

– Mon chéri, qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi ce chagrin ? Raconte à tantine, raconte.

Tantine Monette me prit dans ses bras et se mit à me consoler.

– C'est pas possible. C'est presque un homme maintenant. Il est si lourd que je n'arrive plus à le porter. Allons, mon chéri, un homme ne pleure pas.

Tandis que je reniflais en hoquetant, elle répéta à plusieurs reprises qu'elle m'avait vu naître. A ce titre de gloire, elle en ajoutait un autre :

c’était elle qui m’avait porté sur les fonts baptismaux en remplacement de ma véritable marraine, alors alitée dans un hôpital de Léopoldville et que je n’ai jamais connue.

Elle s’amusa aux jeux des comparaisons. Mes yeux bridés et mes cheveux raides « comme des baguettes *à riz* », disait-elle d’un rire taquin, indiquaient l’hérédité paternelle, tandis que mon regard et la forme de mon visage constituaient le décalque de ceux de ma mère.

D’un bras qui sentait le fruit frais, elle me serrait contre sa poitrine, tandis que ses doigts longs et minces, telles des tiges de fleurs, passaient et repassaient mollement dans mes cheveux. Moi, j’épiais le petit Baudouin en chocolat au lait, espérant que les tantines allaient le libérer et que je pourrais l’entraîner dans ma chambre pour lui faire découvrir mes agates et mes soldats de plomb. Elles se le passaient de bras en bras, le couvrant de baisers à l’en étouffer. Lui scrutait tout autour de lui, avec des yeux de biche aux abois, ce nouvel univers empli de jouvencelles surexcitées qui voulaient le charmer mais l’effrayaient d’évidence.

Pourquoi donc Monette avait-elle débarqué au Cocktail Tropical sans crier gare ?

Elle conta son histoire en phrases brèves et sibyllines, ponctuées de sourires.

Elle venait de traverser le fleuve par la vedette de quatre heures et avait pu trouver la maison grâce à quelques vagues indications.

Le soleil avait disparu. Les formes rougirent, virèrent au brun et commença le charivari des criquets et des crapauds-buffles. J’aperçus l’ombre silencieuse du boy qui, la pompe à insecticide dans les mains, se glissait dans les chambres afin de dérouler les moustiquaires et vaporiser les murs. C’était le moment redouté. Je savais qu’allaient se mettre en place, tapis dans les ténèbres, les Dongolomissos et autres monstres des contes lingalas, les diables des livres d’images saintes, les croque-mitaines et les Ogres blancs tous aussi cannibales les uns que les autres et friands de chair enfantine. Mais, ce soir-là, je me sentis en sécurité sur les genoux de tantine Monette. Aucun mal ne pourrait m’advenir. Elle me serrait contre ses seins comme si j’avais été son amoureux et j’éprouvais du plaisir à me laisser masser le cuir chevelu par ses mains magnétiques. Ses caresses faisaient resurgir le temps où je suçais mon pouce, habitude dont j’eus grand mal à me défaire. Je n’y étais finalement parvenu que par crainte de l’oncle Pou qui me menaçait régulièrement de me plonger le doigt dans de la purée de

piment. Ce n’était pas de sa part propos en l’air car, une fois au moins, il mit sa menace à exécution.

Le récit de Monette laissait les autres tantines sans voix. Bouche bée, le regard rivé sur les lèvres de la nouvelle venue, elles avaient mémorisé chaque séquence, chaque mot, chaque geste de l'affaire. A la fin, tantine Marie-Chinois et maman, puis les plus hardies des tantines, la harcelèrent de questions, demandant des précisions sur un détail, revenant sur une phase du récit, la lui faisant répéter plusieurs fois soit pour mieux comprendre soit pour se délecter. La nouvelle venue souriait, se prêtait à ces exigences, répondait par une ou deux phrases et s'esclaffait, comme s'il s'agissait d'une farce dont elle était fière.

Dans les moments de silence ou quand les autres prenaient la parole, Monette m'appliquait de longs baisers sur la joue, sur le front, sur les tempes. Je sentais ses seins se presser contre mon dos et des frissons me parcouraient le corps. Une odeur enivrante montait de l'échancrure de sa robe. Ce n'était pas celle d'une eau de toilette mais le parfum d'un fruit mûr dont la chair avait la couleur d'un miel clair. Je fermais les yeux et je laissais ses mains me consoler et me donner du plaisir. Un sentiment de culpabilité m'envahissait. Je gigotais un brin pour me dégager de ces douceurs que je sentais confusément ressortir au domaine de l'interdit.

– Ne t'en fais pas, déclara tantine Marie-Chinois, en serrant le bras de Monette, ne t'en fais pas, tu es ici chez toi. Repose-toi, défais ton bagage, demain on verra le reste. Rien ne presse.

Tonton Pou gardait le silence. Pas un muscle de son visage ne bougeait. Savait-il seulement sourire ? Sans qu'on s'en rendît compte, silencieux comme un reptile, il s'éclipsa. Chaque soir, il s'isolait dans son bureau et, le crayon à la main, chaussant des verres ronds cerclés de fil de fer, il mettait à jour je n'ai jamais bien su quel registre qu'il ramenait de son travail.

Profitant d'un moment où la conversation revint sur des questions de grandes personnes, je me glissai à terre, saisis la main du prince Baudouin en chocolat au lait et l'entraînai dans la pièce voisine.

Avec d'infinies précautions, je pris ma bourse en feutre. Je fis admirer mon trésor à Léon : des billes marbrées et moirées, d'autres aux ton d'émeraude, de rubis, de saphir, d'améthyste, de topaze, d'opale, d'aigue-marine, de lapis-lazuli, de turquoise, de tourmaline ou d'iris de chat. Avant de les obtenir, j'avais dû les convoiter longtemps, attendant que maman puisse être en mesure de faire la dépense pour ces jouets que je choisissais

avec le même soin qu'y aurait mis un collectionneur. Léon ne parut pas impressionné. Vexé par l'absence de bon goût de cet enfant gâté, je les replaçai soigneusement dans la bourse, conservant toutefois les plus banales, celles en terre cuite, pour une partie de football.

Léon avait du mal à saisir les règles du jeu. Elles étaient pourtant simples. Je les avais imaginées moi-même. Dans ma solitude de fils unique, je passais des heures à organiser, sans autre instrument que mes billes, des parties de football dont j'étais à moi seul les vingt-quatre joueurs des deux équipes, l'arbitre, les spectateurs et surtout le commentateur sportif.

Avec les soldats de plomb, c'était une autre histoire.

Quand nous revînmes sur la véranda, tantine Monette se trouvait au cœur de son récit. En nous apercevant, tantine Marie-Chinois poussa les hauts cris.

– Ce ne sont pas là des histoires pour les enfants. Allez, quittez-là ! Allez vous amuser plus loin.

Nous avons d'abord rechigné puis imploré leur indulgence mais l'une des tantines a fait les gros yeux et secoué un doigt menaçant.

Nous avons baissé la tête, avancé la lèvre inférieure et sommes repartis en pleurnichant.

Dans la chambre, j'ai voulu montrer à Léon que j'étais l'aîné, le plus mûr de nous deux. Dût-il m'en coûter, je lui ai offert mes billes. Celles en terre cuite, bien sûr, et quelques agates ébréchées. J'ai sorti mes soldats de plomb, tout en guettant Léon à la dérobée. L'enfant-là me donnait des émotions. Un vrai barbare ! ou, comme nous disions plus volontiers, un *moussindji.* Au lieu de lancer les billes comme j'avais tenté de le lui enseigner, par des chiquenaudes, il les projetait avec violence l'une contre l'autre, comme des boules de pétanque, en poussant des cris de victoire chaque fois que l'une d'elles atteignait une autre. Au bout d'un moment, il s'est lassé de l'exercice et a voulu se mêler à mon jeu et toucher à mes soldats. Vraiment ! l'enfant-là m'agaçait. La présence d'autrui, fût-il de mon âge, ne me permettait plus de commander aux choses et d'orienter à ma guise le cours des événements. Pour empêcher le prince Baudouin en chocolat au lait de pénétrer dans mon territoire, je lui ai offert mon pistolet à amorces. Il l'a pris, l'a examiné sous tous les angles et me l'a rendu avec une moue de dédain. Seuls les soldats de plomb l'intéressaient.

– Emmerdeur, lui ai-je lancé.

– *Yo moko* ! Toi-même ! a-t-il rétorqué.

Comme si je ne comprenais pas le lingala ! Alors je lui ai lancé une belle grossièreté, *en langue* moi aussi.

Le gosse en a été interloqué.

Finalement, pour avoir la paix, je lui ai cédé, non sans ronger mon frein, quelques soldats de plomb. Ceux dont la peinture était écaillée. Ainsi pouvais-je continuer à jouer seul avec les autres.

Mon jeu, c'était la guerre.

L'armée française d'un côté, les Boches en face. J'étais le stratège de l'armée tricolore. Les Boches en difficulté battaient en retraite et les braves soldats français les poursuivaient sans merci. Le dos à la porte, l'ennemi levait les bras pour implorer ma clémence. Les prisonniers désarmés, la bataille gagnée, je collais l'oreille à la porte.

On n'entendait plus couiner la pédale de la machine à coudre de Marie-Chinois et toutes les tantines s'étaient tues. Je les devinais suspendues aux lèvres de tantine Monette.

Sa manière de raconter m'enchantait. Au début, elle s'était exprimée sur un ton de confessionnal puis, prise elle-même par le rythme de son récit, elle avait élevé la voix. Elle recourait au français pour la trame de la narration et le discours indirect, et passait sans transition au lingala pour les dialogues. Utilisant tous les registres, elle précipitait son débit ou au contraire le ralentissait, imitant, en la singeant, la voix de François Lomata, son mari. Quand j'ai pu capter la conversation à nouveau, elle en était à sa troisième ou quatrième relation des origines du coup d'éclat qui l'avait ramenée à Brazza. Chaque fois qu'elle abrégeait son histoire, maman, Marie-Chinois ou l'une des jeunes tantines l'interrompait, la questionnait pour bien saisir l'enchaînement des événements. Tantine Monette reprenait alors le récit avec patience et rajoutait un détail important qu'elle avait omis lors des versions antérieures.

Comme il fallait s'y attendre, Léon trouvait que ses soldats n'avaient pas l'attrait des miens et rampait sournoisement vers ces derniers. Je le laissais faire.

Derrière la porte, j'entendais tout, je pouvais tout suivre du récit de sa mère.

Une histoire de grandes personnes, cela valait plus que les plus belles agates et les soldats de plomb aux uniformes chatoyants.

Avant l'Indépendance, des lignes de démarcation séparaient les principaux quartiers de Brazzaville. Au centre, le Plateau, la Plaine et Mpila, domaines exclusifs des Européens, coincés, au nord et au sud, par Poto-Poto et Bacongo, deux villages urbanisés, lieux de résidence forcés des indigènes. La nuit tombée, les limites devenaient des frontières entre pays étrangers et, hormis les boys et les cuisiniers, possesseurs de laissez-passer, tout Noir surpris dans le centre-ville était suspecté de vol ou de projet séditieux, tout Blanc, à part bien entendu les policiers et gendarmes en patrouille, épinglé dans les quartiers indigènes devenait suspect : un communiste, un maçon, une crapule ou un vicieux. Les métis constituaient une population flottante et échappaient à ce cloisonnement. Si la majorité habitait les quartiers indigènes, c'était par fidélité à leur famille maternelle ou parce qu'ils se sentaient mal à l'aise dans le secteur des Blancs. Ils auraient pu obtenir sans grandes difficultés le droit de bénéficier du confort, du calme et des rues éclairées du quartier européen. Fonctionnaires ou militaires, ces privilégiés jouissaient de la citoyenneté française soit au titre de services rendus soit pour de vagues raisons d'ascendance.

On pouvait apercevoir aussi sur les vérandas ou les jardins des cases administratives du Plateau, de la Plaine ou de Mpila, de superbes mulâtresses, princesses des lieux. C'est qu'à l'époque, rares étaient les Européennes à prendre le risque de suivre leurs époux aux colonies, aussi, afin de peupler leur solitude, ceux-ci se procuraient-ils des *ménagères* sur place. Qui leur jettera la pierre ? Ils étaient jeunes, avaient le sang chaud et elles étaient belles avec leur peau acajou.

Sur l'autre rive, à Léopoldville, nulle nuance en revanche. Pour échapper au poids de la solitude et à l'angoisse de l'exil, les Flamands et les Wallons s'étaient regroupés dans de coquettes villas aux toits de tuiles, sur les collines et le long du fleuve. Tous les autres habitants de la cité, quelle que fût la nuance de noir ou de brun de leur peau, campaient dans les cases du quartier indigène qu'on appelait, pour des raisons que je n'ai jamais pu élucider, *Le Belge*. Ainsi vivaient donc, comme à Brazzaville, dos à dos, d'un côté la gent européenne, intelligente, travailleuse, compétente, propre, honnête, en un mot civilisée, de l'autre la masse des nègres qu'on traitait, dans les moments d'irritation (mais pas seulement !), de sauvages ou, tout bonnement, de macaques, paresseux, sales et repoussants. Les métis étaient

au demeurant fourrés dans le même sac que ces derniers, à croire que le vocable qui les désignait était une notion exclusivement française. Quand il leur arrivait cependant de les distinguer, les Belges préféraient les nommer mulâtres, terme que nous-mêmes réservions aux métis de mauvaise réputation.

En traversant le fleuve, dans un sens ou dans l'autre, notre tribu changeait donc de statut.

Tantine Monette expliquait à Marie-Chinois, à maman et aux autres tantines qu'elle aurait suivi, elle, François Lomata jusqu'au bout du monde, l'humeur égale et la chanson à la bouche. Peu lui importait que son homme fût admis en ville européenne ou qu'il dût au contraire se contenter du quartier *Le Belge*, ou encore s'établir au fin fond de la brousse. Courtes étaient les soirées et les nuits passées ensemble, longues les journées à attendre son retour du travail.

Tantine Monette dut se reprendre par deux fois pour terminer sa phrase, car dès l'évocation des soirées et des nuits, les jeunes tantines gloussèrent puis éclatèrent de rire.

– Petites sottes, trancha tantine Marie-Chinois, vous ne pensez qu'à ça.

Moi, derrière la porte, j'aurais bien voulu savoir à quoi et, avec des attitudes de joueur d'échecs, je déplaçais mes soldats de plomb pour ne pas attirer l'attention, au cas où il prendrait envie à l'une d'entre elles de s'assurer que je ne laissais pas traîner mes oreilles aux alentours de la zone où parvenaient les paroles-péchés.

L'atmosphère du *Belge* rendait Monette mélancolique. Plus que du monde indigène, c'était d'un manque de confort que souffrait celle que les voisins de parcelle appelaient *la brune-là* ou, plus souvent encore, *la Française*. Au premier des sobriquets, Monette répliquait par un haussement d'épaules, au second par un coup de menton et un regard dédaigneux.

Deux mois après leur mariage, François avait abandonné la case en dur du quartier Kato, au *Belge*, pour une autre plus moderne, rue du Lac-Moéro, où Monette put jouir de l'électricité et d'un robinet d'eau courante dans la cour. La maison se situait au croisement de l'avenue du Prince-Baudouin, la grande artère asphaltée du *Belge*, et d'une voie ferrée. Les rumeurs de la rue, les klaxons des taxis et les sonnettes des bicyclettes lui donnaient l'impression de se retrouver de plain-pied dans la vie moderne.

François possédait un cœur de coureur de marathon. Le rythme de son affaire, qui prospérait à un train d'enfer, loin de l'essouffler au contraire le stimulait. Il obtint de l'administration belge une carte spéciale qui lui conféra un statut d'indigène privilégié ou, si l'on préfère, d'Européen de seconde zone. Parmi ses récents privilèges figurait le droit de résider dans le quartier européen, plus précisément dans une zone tampon, aux environs immédiats du jardin zoologique, poste frontière entre le monde des Blancs et celui des nègres.

J'ai retrouvé dans la villa de Kintélé une photo sépia de format 13 x 8, aux bords dentelés, prise dans le sens de la largeur. En robe d'organdi à fleurs, coiffée d'un casque colonial élégamment penché sur la droite, Simone Fragonard pose sur la pelouse à côté d'un agave. En arrière-plan, on distingue une maison basse au toit de tuiles et véranda. On ne voit pas François. Il est sans doute le photographe auquel elle adresse un sourire naturel. Sa robe descend jusqu'au bas du mollet, selon la mode de ces années-là. Sur une autre épreuve, vraisemblablement prise le même jour que la précédente, elle grimace, à cause du soleil qui lui vient dans les yeux.

En annexe de la version américaine du *Kolélé* de Lopes et Marcia Wilkinson, on retrouve cette photo, en haut à gauche de la planche II.

A cause de ce démon de Léon auquel j'avais dû arracher mes soldats de plomb, tant il les malmenait, j'avais raté une partie du récit de sa mère. Elle était en train d'expliquer qu'il lui avait fallu traverser le fleuve à la hâte, pour une question de famille dont les données m'ont échappé.

Monette avait confié Léon aux soins de son père et à la bonne, en fait à une dame de compagnie, originaire de la tribu, chargée par M'ma Eugénie d'escorter, d'aider et de servir sa fille dans sa nouvelle famille.

Dès le retour de Monette de Brazzaville, son fils lui avait sauté au cou, lui contant dans le détail tout ce qui s'était produit en son absence. Des événements fantastiques !

Après avoir écouté le rapport de l'enfant, elle avait interrogé le boy-cuisinier, puis un serviteur, lui aussi attaché à ses services par M'ma Eugénie.

Stupéfaite et bouleversée par ce qu'elle croyait deviner, elle pénétra dans la chambre.

Lomata sommeillait dans la sérénité. Sa poitrine se soulevait et redescendait doucement à un rythme régulier, comme la houle d'une mer sans vent. Sa sieste constituait un moment sacré et il aurait écrabouillé *king-kong* aurait osé l'interrompre. Il en avait d'autant plus besoin que chaque matin, quelle que fût l'heure à laquelle il s'était couché la veille, il était debout avant même le lever du soleil. Une habitude contractée à l'orphelinat de Borna. Alors c'était une contrainte, maintenant un plaisir, le sentiment de se dominer et de régner sur une partie des choses. Il éprouvait une délectation physique à voir apparaître les premières lueurs du jour.

– François !

Monette l'interpella à plusieurs reprises, élevant chaque fois un peu plus la voix. Elle dut même le secouer avant d'obtenir un grognement en réponse.

– François, j'ai besoin qu'on se parle.

Il la dévisagea l'air ahuri et inquiet, s'efforçant de faire la part entre le rêve et la veille.

– François, qu'est-ce que c'est que cette bonne femme ?

Sa voix était calme et ses yeux contraignaient ceux de François à ne pas se défiler.

– Quelle femme ?

– Tu sais bien, monsieur. Là, tout à l’heure, sur la véranda.

– Sur la véranda ?

– Parfaitement. Et regarde-moi dans les yeux, s’il te plaît.

– Ma sœur, quoi. Je t’ai déjà dit.

Sa sœur ? Monette se souvenait d’affirmations contraires.

Ne se plaisait-il pas à répéter qu’il ne possédait, lui, aucune famille depuis la mort de sa mère ? Orphelin depuis l’âge de quatre ans, il ne se reconnaissait que des frères d’adoption, trois mulâtres et un Noir, tous condisciples de Boma, auxquels il fallait ajouter, depuis son séjour à Brazzaville, Jacques Mobéko.

Or, dans le compte rendu du petit Léon, au retour de sa mère, le bambin avait affirmé que son papa dormait avec le boy.

Monette avait froncé les sourcils.

L’enfant insistait et fournissait des détails.

Des voix l’avaient réveillé en pleine nuit.

Monette se souvint qu’en rentrant chez elle, quelques instants plus tôt, elle avait vu sortir de la maison une femme en pagne, un balluchon en équilibre sur la tête. Elle n’en avait pas fait cas : sans doute, avait-elle pensé, était-ce une de ces vendeuses à la tire qui passe de maison en maison proposer des cacahuètes, de la canne à sucre, des mangues, des mandarines, des ananas, du maïs ou des articles à vendre ; à moins encore qu’il ne s’agît d’une passante proposant ses services en qualité de *mama*, pour assurer la garde des enfants.

Mais le récit du petit Léon lui avait dessillé les yeux.

Elle se redressa, demanda au fidèle serviteur appointé par M’ma Eugénie d’aller lui chercher un taxi puis resurgit dans la chambre pour jeter quelques effets dans une valise.

Dans le *Kolélé* d’Achel, alias Lopes, le taxi de Monette, dans lequel le petit Léon aurait réussi à se glisser, se serait dirigé vers Libongo, où mouillait la baleinière de Lomata, au lieu de se rendre au Beach, le port d’où partaient les navettes fluviales entre Léopoldville et Brazzaville. Dès que Monette se serait aperçue du traquenard dans lequel elle était tombée, elle aurait sauté de la voiture en marche. Pour son malheur, Lomata et ses sbires, qui la suivaient, l’auraient aussitôt saisie, ceinturée et embarquée de force dans une baleinière avant de mettre le cap sur Liboulou, la propriété de son époux.

Se débattant comme une forcenée, griffant et mordant ses ravisseurs, Monette aurait menacé de se précipiter dans le fleuve. Finalement, apitoyé par les hurlements du petit Léon au bord de la crise de nerfs, Lomata aurait donné l'ordre de relâcher sa femme et de revenir au port.

J'ai annoncé plus haut que je ne romancerais rien et m'en tiendrais aux faits et événements de l'histoire, n'avançant que ce que j'aurais pu soigneusement vérifier en recoupant les témoignages disponibles.

Dans la traduction de Marcia Wilkinson, la poursuite du taxi de Monette par la camionnette de Lomata, dans les rues de Léopoldville, prend des accents de chevauchée épique tandis que l'épisode dans la baleinière, déchirant et révoltant, atteint le pathétique. Nul besoin d'être un grand exégète pour reconnaître dans ces passages la plume de Marcia Wilkinson. Cet épisode n'existe effectivement pas dans l'édition française de *Kolélé.*

Pas plus qu'il n'existait à Léopoldville de port du nom de Libongo. Lopes a induit Marcia Wilkinson en erreur en confondant le mot lingala *libongo,* qui signifie le rivage, et, par extension, selon le contexte, le port, avec un toponyme.

J'avoue avoir, en dépit de ces inexactitudes, longtemps caressé l'idée d'utiliser cette scène pour le film que M'ma Eugénie m'encourage à réaliser car il est révélateur du caractère de Monette. A cette époque, une Congolaise, noire ou métisse, trompée par son mari, ne réagissait pas en claquant la porte. Elle portait l'affaire au conseil de famille qui s'en saisissait, en débattait et trouvait une solution à l'amiable où l'époux promettait de ne plus jamais fauter tandis que l'épouse pardonnait et s'engageait à oublier. Malgré mon parti pris en faveur de la cause des femmes, je me passerai d'une telle scène car ce serait jouer avec des sentiments à trop bon marché et verser dans un mélodrame de goût douteux. En fait, et surtout, la raison principale qui me conduit à écarter cette péripétie est son invraisemblance. Par quel hasard, le fidèle serviteur – parent, ne l'oublions pas ! de Monette – aurait-il hélé un chauffeur de taxi qui par la suite s'avérerait être le complice de Lomata ? Comment, de surcroît, un enfant de trois ans aurait-il pu se glisser dans une voiture, comme on veut nous le faire accroire, alors que tous les autres éléments du récit poussent à penser que la décision de Monette, brusque et sans appel, ne fut nullement préméditée ? Dans sa précipitation et son élan aveugle, elle aura dû oublier Léon.

Enfin, Lopes et Marcia Wilkinson – car allez savoir à quel moment c'est l'un, auquel c'est au contraire l'autre – situent cette scène un matin. Or, je suis sur ce point catégorique, c'est bien un soir que nous avons vu tantine Monette arriver au Cocktail Tropical.

Avant de l'épouser, Monette n'avait guère eu l'occasion de faire connaissance avec son fiancé. Elle l'avait rencontré cinq fois, tout au plus six, dont trois à l'occasion d'entretiens en présence de la mère supérieure et de M'ma Eugénie, dans le parloir du couvent.

François Lomata, le futur, avait été introduit dans la famille par un oncle, clerc au greffe de Brazzaville, appelé à connaître une carrière politique retentissante, malencontreusement brisée par les excès de la révolution de 1963. Mulâtre du Congo belge, Lomata était à l'époque le premier photographe de couleur et sa renommée s'étendait sur les deux rives du fleuve.

Ses débuts avaient été difficiles. Il s'était heurté à un monopole de fait dont bénéficiait un photographe flamand férocement soutenu par *l'État*, comme on disait alors pour désigner l'administration belge.

C'est à Kwamouth, en discutant avec des pêcheurs de l'autre rive, que Lomata obtint le tuyau qui changea son destin. Du côté français, un marché quasiment vierge offrait un filon. Après avoir fait son signe de croix et murmuré quelques mots d'une prière protectrice, il franchit le fleuve et, confiant en son étoile, il s'en remit au destin.

Au premier abord, les habitants des hameaux où il trimbalait son appareil à trépied considérèrent avec beaucoup de réticence et de suspicion, voire d'hostilité, cet étrange sorcier, animal bâtard à mi-chemin entre l'albinos et le nègre mal blanchi, qui parlait couramment leurs langues et, comme eux, savourait, en se pourléchant les doigts, chenilles grillées, poisson salé, singe à la sauce rouge, ngombo et safou à la croque-au-sel. Avaient-ils affaire à un espion de l'État, à quelque prêtre d'une nouvelle religion en mal de prosélytes ou bien à un revenant qui aurait pris l'apparence des vivants de la contrée ? On mit en garde les femmes qui, selon les proverbes de toutes les tribus, ont la réputation d'être, sans exception, dans leurs émotions et leurs élans, peu regardantes à la sauvegarde de la pureté du sang et trop promptes à considérer avec indulgence et bienveillance les étrangers, surtout lorsque, comme tel était le cas, elles lui trouvaient un visage d'ange, dont la douceur des traits, presque féminins, les ravissait. Quant aux maris, la source de leur jalousie résidait surtout dans la suspicion que suscitait le bagout de camelot dont usait l'animal pour faire l'article. Son pouvoir de fascination dépassait celui des conteurs et des griots agréés. Les hommes n'en décoléraient pas.

On fit surveiller les épouses par les Anciens et on ne lâcha plus la main des gamins. Des comités furent mis en place pour recenser dans les dictons, les métaphores, les devinettes, les charades et les contes de la communauté, des précédents qu'ils devaient mémoriser pour mobiliser leur vigilance parce qu'il est bien connu et établi que, la dissolution des âmes prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des enfants qu'il faut élever les défenses de l'authenticité. Anciens et sages tentèrent, en des conseils tenus de nuit dans la forêt sacrée, d'élucider quel dessein réel nourrissait ce monstre en les invitant à mimer des poses de statues devant un trépied tandis que lui se couvrait le chef d'un voile noir pour consulter un étrange démon et mijoter on ne savait trop quelle potion ou poudre enivrante avant d'en resurgir et leur ordonner, ainsi qu'un commandant, de fixer leur regard là, sur le trou de sa boîte. Et tous de s'exécuter tant les pouvoirs de ses charmes étaient irrésistibles. Dociles et bons enfants, figés au garde-à-vous, le menton relevé, ils exhibaient leur denture, l'échine raide comme ces esclaves qu'on offrait naguère à l'encan sur les marchés des villages, les lendemains de victoire. Preuve que cet albinos, ce mal blanchi, ce Blanc-manioc, pour tout dire ce bâtard !, possédait un grigri capable de les ensorceler. On le vit bien lorsque, au cours de la tournée suivante, le camelot *café-au-lait* présenta, avec exaltation et des cris de victoire intempestifs, le produit de ses sortilèges. Les Anciens proclamèrent qu'on se trouvait en présence d'un sorcier envoyé par les *Mindélés ;* d'un sorcier dangereux et sans scrupules, capable de produire l'image de votre double, avec précision, en taille réduite et collé sur du papier. Ne possédait-il pas au demeurant dans ses bagages une galerie d'individus ainsi ligotés dont il avait dérobé les âmes pour aller les vendre à Dieu seul savait qui ? Vraisemblablement à des hommes d'une autre peau et d'un autre sang, sans doute à des diables.

Au-delà d'Etsouali, au village Ngo, quelque part entre la Nkéni et la Léfini, les *ngalouos*, conseillers les plus prestigieux des chefs batékés, tinrent session et mobilisèrent tous les hommes valides, plaçant au premier rang les plus habiles dans le maniement tant des sagaies que des arcs, pour réserver au faux nègre à apparence de *Moundélé*, lors de sa prochaine tournée, un accueil digne d'un ennemi de son calibre.

François Lomata ne dut son salut qu'à la félonie d'un habitant de Ngo dont il aurait réalisé un portrait particulièrement flatteur, où la peau du client pouvait passer pour celle d'un métis. Une espèce de philosophe un

tantinet farfelu mais respecté en raison de sa barbe kaolin et parce qu'il portait dans sa tête l'histoire de la tribu depuis sa création, en détaillant les étapes successives de l'épopée migratoire des ancêtres fondateurs du village. Son constant dialogue avec le passé lui faisait porter sur l'actualité un regard étrange, et ses méditations le conduisaient à des conclusions déconcertantes. Ainsi, à contre-courant de tous ceux qui prêchaient l'immolation de Lomata, le trouble-fête assurait qu'il fallait écouter le message des Blancs, et des Bruns, pour accroître le spectre d'action des *nkissis*, ces fameuses médecines de la pharmacopée bantoue qui alternativement redonnaient vie ou distribuaient la mort. Il poussa le scandale jusqu'à soutenir dans une palabre que ceux d'entre eux qui craignaient l'injection d'un sang nouveau dans leur corps étaient des ignorants parce que toute race pure, y compris celle des gens de Ngo, était en fait le fruit d'un métissage oublié. Il fondait son argumentation sur une tradition assez confuse, et contestable, où les migrations tiennent un grand rôle.

Le vieux Lomata, que je suis récemment allé interroger à Liboulou, se souvient de cet original.

Il m'a aussi décrit dans les détails le piège que lui tendirent les habitants de Ngo mais attribue pour sa part son salut à la force de l'amour. Car, m'a-t-il révélé, le regard coquin et la bouche de travers, une femme qu'il aurait caressée en catimini, dans les matitis de la savane, au cours d'un précédent passage, aurait parcouru des dizaines de kilomètres à pied pour partager sa couche à nouveau et lui recommander d'éviter Ngo. Loin d'elle, bien sûr, la moindre intention de trahir ses frères par cette démarche. Elle se garda bien du reste de dévoiler le stratagème en termes aussi clairs que je viens de l'exposer, mais indiqua à l'amant qu'elle était la proie d'une agitation qui la privait chaque nuit de sommeil. Au cours d'un rêve récent, l'ancêtre le plus prestigieux du clan, celui dont les actions étaient fréquemment données en exemple aux enfants pour la formation de leurs âmes, lui serait apparu et lui aurait enjoint de révéler à l'homme à la peau brune qu'un danger le menaçait s'il poursuivait son chemin vers Ngo. Lomata n'eut pas de peine à déchiffrer le message et prit ses dispositions.

Je donne ici les deux versions de l'événement, me réservant la possibilité de faire un choix au moment du montage définitif de mon film. Il est évident que, comme tous les mâles, sur leurs vieux jours et sous l'effet de la Primus qu'il consommait avec entrain le jour de notre entretien, Lomata

aime à faire état des succès galants du temps de sa jeunesse. D’où la difficulté à faire la part entre vérité et forfanterie.

Afin de mieux contrôler les mouvements de ses indigènes, l'administration française chargea ses commandants de cercle de mettre en fiche tous les sujets de la colonie. Qui n'était pas en mesure de présenter des papiers en règle était sans ménagement jeté au cachot. La brousse demeurant insaisissable, la rigueur du pouvoir s'exerçait surtout dans les villes. Qu'on ne me demande pas de préciser la date de ces événements. Je n'ai jamais osé interrompre tantine Monette pas plus que Lomata quand ils faisaient revivre pour moi l'atmosphère de cette époque.

Les travaux de François Lomata émerveillaient. En moins de trois ans, il réussit à faire autorité dans la fabrication des photos d'identité tant dans Poto-Poto que dans Bacongo, les deux grandes agglomérations indigènes de Brazzaville. Rappelant ces faits, un ennemi de Lomata – pour lui porter tort, lorsque, dans les années soixante-dix, celui-ci nourrira quelques ambitions politiques de caractère régional – insinuera que ce vieux mulâtre, loin d'être un Zaïrois authentique, n'était qu'un bâtard de Juif et d'Angolaise, ce qui est d'évidence pure calomnie. Les vieilles de Kikwit ainsi que les grandes familles de Kinshasa savent toutes et pourraient volontiers attester que Lomata est bel et bien le rejeton d'un agent sanitaire flamand, le lieutenant Van Kherkove, lequel tenta même de ramener son fils en Belgique. Lomata est tout simplement le patronyme de sa mère, originaire de la province du Bandoundou, dont la sœur était d'ailleurs encore vivante, il y a de cela à peine une dizaine d'années.

Tirant parti de la situation et travaillant sans compter, le jeune photographe offrait aux indigènes l'image de leur visage, de profil ou de face, à volonté, sur papier dentelé, mat ou glacé, au format d'un timbre-poste. N'économisant pas ses forces, s'échinant à la tâche de jour comme de nuit dans les ténèbres de son laboratoire, il débaucha la clientèle de Tavares, un Portugais en provenance d'Angola, lequel travaillait surtout pour ces messieurs et dames les Européens des quartiers du Plateau et de la Plaine, clientèle à n'en pas douter plus chic, mais aussi marché plus restreint que ne le constituaient les populations des indigènes de Poto-Poto et de Bacongo réunis. Le succès de Lomata tenait au fait que, sur les photos de Tavares, la peau des indigènes apparaissait encore plus sombre que dans la réalité, comme s'il s'évertuait non seulement à leur rappeler leur couleur indélébile mais encore à les transformer en diables. Lomata, au contraire,

éclaircissait les Noirs. Utilisant un procédé que sa clientèle attribuait plus à sa culture occulte qu'à son talent, il gommait dans ses clichés la différence entre les indigènes et leurs maîtres, au point que certains bavards, faiseurs d'opinion talentueux, juraient tous leurs ancêtres que, les nuits et les dimanches, dans l'obscurité démoniaque de son laboratoire, le jeune métis-là étudiait la mise au point d'un procédé qui permettrait bientôt de délivrer aux nègres des photographies où ils plastronneraient la tête défrisée.

Dans le milieu des Congolais alphabétisés et un tantinet instruits, ceux qu'on baptisait, selon la terminologie coloniale, les *évolués*, deux courants se firent jour. Le premier soutenait que ce procédé était depuis belle lurette employé par les Brésiliens et les Noirs des États-Unis, le second, plus réaliste, assurait qu'il s'agissait d'une découverte dont les applications étaient sur le point d'aboutir et seraient maîtrisées dans les cinq ou dix années à venir.

En fait, si Lomata l'emporta sur Tavares, dans Poto-Poto et Bacongo, ce fut aussi et surtout en raison de ses prix qui, selon l'expression consacrée, défiaient toute concurrence. A demi nègre lui-même, le Blanc-manioc, comme on aimait à le surnommer, plus au demeurant en termes d'affection que de dérision, n'hésitait pas à faire crédit à ceux de ses clients aux fins de mois difficiles. Son ennemi politique des années soixante-dix, auquel je viens de faire allusion plus haut, utilisa également cet argument dans sa cabale contre lui mais le procédé était tellement vil et grossier que Lomata ne daigna même pas publier de mise au point.

Sujet belge, François Lomata se trouvait à Brazzaville, et sur toute l'étendue de la colonie du Moyen-Congo, en situation d'irrégularité, chaque jour à la merci d'une expulsion. Lorsque, haussant le sourcil et hochant une tête légèrement de guingois, Jacques Mobéko, son ami du greffe, énumérait les risques et lui proposait de régulariser la chose par un simple jeu d'écritures, il haussait les épaules et rétorquait que ce serait le monde à l'envers si les nègres, fussent-ils à « peau brune », devaient se justifier auprès des *Mindélés* de leur droit à fouler le sol de leurs ancêtres. Jacques Mobéko, jetant aussitôt un regard furtif autour d'eux, le priait de baisser la voix de plusieurs tons car c'était émettre là des propos de *komunisses.*

Lomata avait de la voix, surtout après avoir fait descendre de moitié le niveau d'une bouteille de Primus, mais également un sens pratique, sans lequel il n'aurait jamais, on s'en doute, réussi dans les affaires. Pour donner le change, il arbora à l'entrée de sa cour (on disait de sa *parcelle)*, rue des

Mbochis, un fanion tricolore sous lequel était peinte en lettres capitales la fameuse devise de Savorgnan de Brazza : « CEUX QUI LE TOUCHENT SONT SAUVÉS. » Les deux premiers mots en bleu, les deux suivants en blanc, et les deux derniers en rouge.

A l'intérieur de sa boutique, juste au-dessus de lui, quand il officiait derrière la caisse, deux portraits, l'un et l'autre encadrés et sous verre, appelaient l'attention du client tandis que Lomata glissait les épreuves dans une enveloppe. Le premier était celui d'un Christ aux cheveux blonds, longs et tombant en boucles sur les épaules. N'eussent été sa barbe et sa moustache soigneusement peignées, on eût juré une femme européenne. Vêtu d'une ample tunique, il tenait dans sa main gauche un globe terrestre et dans l'autre une baguette effilée que certains *évolués* – surtout les moniteurs d'écoles – assuraient être, pour les uns un porte-plume, pour les autres une badine. Un cœur d'or rayonnant au milieu de la poitrine, il levait des yeux humbles vers le plafond de la maison. Le Christ ne pouvait pas apercevoir, juste au-dessus de lui, l'autre protecteur de la baraque. Un Européen à l'allure sévère, en uniforme blanc, galonné et coiffé d'une casquette cerclée d'une bande à lauriers dorés : le portrait officiel du gouverneur général, de rigueur dans tous les bâtiments administratifs.

Très vite, le jeune François sut trouver les mots justes pour convaincre les chefs de famille du pouvoir des portraits agrandis. A Poto-Poto comme à Bacongo, chacun voulait posséder le sien. Telle la croix, ils assuraient à la demeure la même protection qu'un fétiche tutélaire au village et, dans les foyers, la même autorité que l'œil du gouverneur général sur les lieux de travail.

Certains s'aventurèrent jusqu'à prétendre – mais en chuchotant de peur de se voir condamner pour propos sacrilèges – que la photo du Sacré-Cœur de Jésus, au-dessous de celle du gouverneur général, avait également été réalisée par Lomata grâce aux pouvoirs magiques de son trépied, de sa boîte et de son mystérieux voile noir. Pour s'en assurer, un client se hasarda à lui poser la question tout de go, quoique d'une voix mal assurée. Imperturbable et concentré, le jeune métis fournit une réponse équivoque qui suscita chez le curieux un respect mêlé de crainte. Le client en conclut que le Blanc-manioc-là avait bel et bien réussi à photographier le fils de Dieu !... mais que, par respect de Notre Seigneur, il se gardait de le déclarer en clair.

Comme les moustiques au bord de l'eau à la tombée de la nuit, envahissante et irrésistible, la nouvelle se répandit dans Poto-Poto puis dans

Bacongo, conférant un tel prestige à Lomata qu'il dut souvent s'éponger le front dans son laboratoire, jeûner et blanchir des nuits pour honorer, dans les délais annoncés, son carnet de commandes.

La photo s'infiltrant peu à peu dans les mœurs indigènes, les chefs de famille prirent l'habitude de se faire faire des portraits en pied, d'abord seuls, tels des souverains ou des dieux à honorer, puis en compagnie de toute la famille, vêtus de leurs plus beaux atours, un casque colonial sur la tête ou à la main mais, en tout état de cause, toujours bien en évidence ainsi qu'un insigne d'autorité. La plupart des photos de ces années-là, où le père et la mère posent assis, les mains à plat sur les cuisses et le dos raide, comme s'ils étaient attachés à une planche, tandis que les autres membres de la famille se tiennent debout de part et d'autre ou derrière eux, ont bien été réalisés par François Lomata. Peu de gens sont au courant de ce détail de notre histoire nationale pour la simple et bonne raison que notre photographe émérite ignorait alors lui-même les pouvoirs attachés aux droits d'auteur et ne prit donc jamais les dispositions appropriées pour la protection des siens. Mon assertion repose sur une enquête approfondie réalisée par moi-même auprès des familles les plus anciennes tant de Bacongo que de Poto-Poto.

C’est Jacques Mobéko qui présenta François Lomata à la famille de M’ma Eugénie.

Fonctionnaire au greffe de Brazzaville, Jacques Mobéko savait lire, écrire et compter sans jamais faillir, maîtrisait le latin sans avoir recours au dictionnaire et possédait de solides notions de grec et d’hébreu auxquels les pères du petit séminaire de Mbamou l’avaient initié. Comment, s’étonnait-on dans les milieux européens de la capitale, comment se pouvait-il qu’un indigène pût en savoir tant ? Les uns expliquaient le phénomène, et minimisaient son mérite, en invoquant des théories sur la différence entre mémoire et intelligence, tandis que d’autres s’inquiétaient des dommages que le cerveau du Noir pourrait subir, rappelant d’un ton docte que des effets secondaires et pernicieux pouvaient endommager un organe auquel on faisait pratiquer des exercices au-dessus de ses forces et que, surtout, comme l’avait affirmé depuis Mathusalem un sage Européen dont le nom s’était perdu dans les siècles, la science sans conscience pouvait diaboliser l’âme, spécialement quand celle-ci était d’une autre nature. Il s’agissait en la circonstance, on s’en doute, de propos tenus par de petits Blancs envieux et méprisables car il serait malhonnête de ne pas mentionner combien à titre de revanche Jacques Mobéko, en dépit de son statut d’indigène, bénéficiait d’égards spéciaux de la part des autorités coloniales. « Ah ! M. Mobéko, reprenaient-elles au bruit de son nom, lui, c’est autre chose ! »

Tantine Monette le nommait « oncle ». A la mode de Bretagne, ajoutera des années plus tard Boucheron, le dernier époux de Simone Fragonard, homme hermétique aux choses de l’Afrique où les liens de parenté ne sont pas question de consanguinité mais de mérite.

Les affaires de Lomata étaient alors florissantes et le laboratoire de la rue des Mbochis ne suffisait plus pour répondre à la demande. Le jeune mulâtre avait ouvert une succursale rue de Mossendjo, à Bacongo, et s’était adjoint les services de deux boys-photographes, qu’il initiait aux arcanes de sa magie, en veillant à n’en pas trop divulguer tant il est vrai qu’il n’est de maître véritable sans que ne flotte autour de son art un halo de mystère. Il en est du féticheur comme du cuisinier, de l’artisan, de l’artiste ou de l’homme de pouvoir.

L’un de ces anciens apprentis est aujourd’hui le propriétaire du fameux Makayabou-Photo de l’avenue de la Paix. C’est à lui que je dois la plupart

des détails de cette histoire.

Le renom de Lomata approchait de son zénith lorsque, à l'occasion d'une prise d'armes, 14 juillet ou 11 novembre, son trépied heurta celui de Tavares, le célèbre photographe portugais. S'ils n'en vinrent pas aux mains et se limitèrent à échanger quelques noms d'oiseaux, de poissons et d'insectes (sale nègre, mal blanchi, *café-au-lait*, Blanc-manioc, d'un côté ; cochon gratté, Blanc-fayot, de l'autre !), c'est que le rapport des forces et des tailles s'équilibrait dans chacun des deux camps. Makayabou-Photo m'a assuré que les boys-photographes auraient été trop heureux de corriger le petit Blanc aux pieds sales. Tavares le lut dans leurs yeux et se garda bien de toute fanfaronnade. Lomata savait pour sa part que frapper un Blanc, fût-il Blanc-fayot, constituait un délit que les Noirs, même à la « peau brune » comme lui, payaient de plusieurs mois de prison, vraisemblablement assortis, dans son cas, d'une expulsion avec privation de biens.

Aussi le Portugais se limita-t-il, dans ce duel, à recourir à l'arme du chantage, laissant entendre à son adversaire qu'il pourrait attirer l'attention des autorités françaises sur l'irrégularité de la situation de Lomata dont il savait les origines. Loin de se laisser intimider, ce dernier rappela au *Moundélé-madessou*, le Blanc qui ne bouffe que des fayots, que ce dernier n'était après tout qu'un vulgaire étranger et que, à examiner les pedigrees de près, lui, Lomata, était plus sur sa terre ici que l'autre. Témoin son nom qui attestait sa filiation bantoue, témoin sa langue, le français. Car il savait le parler le français, lui. Il savait gratter et caresser avec style et talent, s'il vous plaît, cette guitare aussi légère que le lingala alors que le Portugais ne pouvait s'empêcher, lui, de faire des accrocs au détour de chacune de ses phrases.

Jacques Mobéko convia donc à déjeuner François Lomata chez sa parente M'ma Eugénie. Elle résidait à l'époque rue des Yakomas, en plein cœur de Poto-Poto. Par son charme inné, son sens de l'humour, son lingala élégant, naturel aux indigènes de l'autre rive, par la beauté de son visage et sa peau de pain doré, le jeune métis captiva dès l'abord son hôtesse. Elle voyait en lui la réplique masculine de sa Monette. Elle aurait pu être sa mère et elle n'avait aucune peine à imaginer avec attendrissement les déchirements auxquels dans son intimité devait être la proie ce fils de négresse et de *Moundélé.*

N'était-ce pas là le type de parti dont elle avait souvent rêvé pour sa fille ? Fille de commandant, celle-ci ne devait pas revenir en arrière. La

délicatesse de sa peau et la soie de ses cheveux ne pourraient supporter les rigueurs de la vie du village. Un époux indigène, à moins d'en dénicher un de l'étoffe de Mobéko, l'aurait condamnée à manger le manioc, à marcher pieds nus, à porter le pagne et à dormir sur la natte, toutes choses contraires à l'éducation que M'ma Eugénie s'était efforcée de lui donner bien avant même qu'elle se décidât à la confier aux mains des bonnes sœurs de l'ordre de Saint-Joseph-de-Cluny. D'autant plus que, malgré le chaud souvenir qu'elle gardait du commandant Ragonar et de son irrépressible admiration envers les Blancs, elle redoutait dans son for intérieur que l'un d'entre eux ne vînt un jour, sous prétexte de passion, à lui arracher son unique enfant et ne la coupât irrémédiablement de sa famille en l'emportant à Mpoto, le pays de tous les Blancs. Car un *Moundélé* bon, généreux, respectueux des coutumes indigènes, ainsi qu'avait su l'être le commandant Ragonar, le père de Monette, ça ne venait plus aux colonies s'exposer aux méfaits de la malaria, de la bilieuse ou du coup de bambou. Les débarqués de la dernière décennie étaient des *Mindélés ya pamba*, des petits Blancs, remplis de mépris envers les nègres.

Dès qu'elle aperçut Lomata, et avant même qu'il n'ouvrît la bouche, *son idée lui dit* qu'il s'agissait d'un bon parti et qu'il fallait bondir sur cette chance qui, comme toutes les occasions et l'eau des fleuves, ne repasse jamais deux fois, sauf en apparence. C'étaient les dieux qui la lui envoyaient. Ceux des ancêtres aussi bien que ceux des pères blancs. Poisson d'entre deux eaux, comme sa fille, Lomata était fait pour naviguer de conserve avec celle-ci. M'ma Eugénie consulta un clairvoyant Moundjombo puis un Kouyou de Fort-Rousset dont la réputation grandissait alors, continua par un Sénégalais du quartier de la mosquée et conclut ses démarches en brûlant un cierge à la cathédrale du Sacré-Cœur. Tous les oracles concordaient, c'était l'enfant que les cieux lui envoyaient pour sa fille. Ne l'avait-il pas appelée spontanément maman ? Sans doute, le faisant, obéissait-il à la coutume selon laquelle toute femme de la génération de votre mère est votre mère, mais s'y ajoutait à coup sûr, dans le cas particulier, une sollicitude, un je-ne-sais-quoi d'affection que le cœur de M'ma Eugénie ressentit d'instinct sans savoir comment l'expliquer. Ses gestes et son attention à son égard n'étaient pas seulement ceux qu'on doit à une mère – une fois encore, selon l'acception africaine du terme – mais bien ceux qu'on témoigne à un membre de sa lignée. François, qu'elle

prononçait Fallassoi, ne tarda d'ailleurs pas à lui confier qu'elle lui rappelait sa propre mère et, le disant, il se signa en posant un genou à terre.

C'est avec fierté qu'elle annonça posséder, elle aussi, une fille quasiment du même âge que lui, brune de même façon que lui. Elle était « au couvent », chez les sœurs, là-bas, et elle montra du doigt la direction du fleuve côté sud. Chez les soeurs ? Mais n'avait-il pas été élevé pour sa part à l'orphelinat de Boma, par les bons pères ? Bien sûr, ce n'était pas un orphelinat ce qu'on appelle un orphelinat-là, mais un internat pour d'une part les métis dont les pères avaient disparu sans laisser d'adresse et d'autre part les fils de certains catéchistes indigènes dépourvus de ressources. Il était vrai que dans son cas, hélas ! il était vite devenu un véritable orphelin puisque de retour au village, à l'occasion des vacances, on lui avait annoncé que sa maman était morte depuis cinq lunes. Alors qu'il n'était, dit-il en mettant le dos de la main à la hauteur d'une table, qu'un gamin, *court* seulement comme ça.

– *Mawa !* s'apitoya M'ma Eugénie, et elle prit la main du pauvre hère dans la sienne, *mawa, ko.* Ça ne fait rien, mon fils, Dieu t'offre une nouvelle maman. Appelle-moi maman.

Et François de s'agenouiller et de remettre ses mains dans celles de M'ma Eugénie qui ferma les yeux et prononça quelques formules mystérieuses en kidjombo.

Elle disparut un instant dans sa chambre et revint tenant dans les mains un récipient métallique orné d'un motif fleuri, une de ces boîtes de biscuits qu'on trouvait dans les boutiques de commerçants portugais. Elle y rangeait des papiers, des économies, et quelques grigris. Elle fouilla et en sortit une photo couleur sépia.

Des mulâtresses encadraient sur quatre rangs deux bonnes sœurs en tenue noire. On peut voir ces photos dans une des planches du *Kolélé* de Lopes et Marcia Wilkinson, tant dans la version française qu'américaine.

– Voici ta sœur, chuchota-t-elle, avec modestie.

Le cœur de François se mit à cogner si fort que les tempes lui en battaient. Le souffle coupé, il contempla le visage d'ange souriant. Par pudeur, il dissimula son émotion. Trop de précipitation aurait laissé une impression d'inconvenance et de légèreté.

– Là, c'était encore une enfant. La photo a été prise il y a trois saisons de pluie. Aujourd'hui, si tu la vois, une femme, mon fils. D'une beauté !...

– Qui a pris celle-là ? demanda-t-il en faisant la moue devant la qualité du cliché trop tôt bruni.

Comment la brave femme pouvait-elle le savoir ? Lomata fronça le sourcil et soupçonna Tavares d'être l'auteur de ce travail bâclé. Il promit à la mère de lui montrer ce qu'il était capable de réaliser, lui.

Le lendemain, Lomata se présenta dans la parcelle de M'ma Eugénie, rue des Yakomas, avec tout son attirail, accompagné d'un boy-photographe.

Dès qu'elle comprit le sens de la visite, M'ma Eugénie disparut et réapparut vêtue de l'un de ses plus beaux pagnes, un batik de couleur indigo, orné de motifs floraux. La photo fut réussie. Monette garda toujours sur elle cette épreuve comme un talisman devant lequel elle se recueillait dans les moments difficiles. Une copie figurait en bonne place sur un meuble de son appartement parisien de la rue Clerc. M'ma Eugénie est assise sur une chaise en bois, le buste redressé, le visage de trois quarts, le cou un peu trop raide. On la croirait affligée d'un torticolis. Elle ne sourit pas de peur de laisser voir ses dents taillées en pointe. La dignité de son maintien et la sévérité de son visage lui confèrent une allure de jeune souveraine. On distingue sur la droite un tabouret haut perché sur lequel on déposait habituellement la lampe Coleman. Lomata y avait placé un pot rempli de fleurs d'hibiscus disposées en faisceaux.

Dès que M'ma Eugénie fut en mesure de juger sur pièce la qualité du photographe, Lomata offrit de réaliser également un portrait de « *sa* petite sœur », si tel était bien sûr le vœu de M'ma Eugénie.

L'autorisation de la mère supérieure mit plus d'un mois à parvenir.

La séance eut lieu devant l'éventail d'un palmier du voyageur sur la pelouse que limitaient des briques plantées en chevrons dans le sol. Sous l'œil sévère et soupçonneux de la mère supérieure, la jeune Monette posa d'abord toute seule. Il fallut procéder à plusieurs clichés car le modèle, intimidé, même un peu inquiet, en face de tous ces préparatifs étranges, ne put s'empêcher de bouger plusieurs fois au moment précis où le photographe appuyait sur la poire de l'appareil et demandait de ne plus respirer.

Loin d'en être agacé, François fit preuve d'une grande patience et d'un sens pédagogique insoupçonné.

Pour couronner son travail, il réalisa un portrait de la mère et de la fille réunies, ce qui nécessita de longues négociations. M'ma Eugénie prétendait qu'elle n'était pas assez belle, pas assez digne et surtout bien trop sombre

pour figurer sur la photo à côté de sa brunette. Il fallut toute l'autorité de l'oncle greffier et le charme du jeune métis pour avoir raison de sa pudeur. Aujourd'hui, ces clichés ont eux aussi jauni. M'ma Eugénie me les a prêtés. Si je me décide à réaliser le film qu'elle m'a suggéré, ils me seront des témoignages utiles tant pour le choix de mes acteurs que pour reconstituer l'atmosphère de l'époque.

Chaque année, les sœurs du couvent Javouhey célébraient l'anniversaire de monseigneur Guichard, leur bienfaiteur. Plusieurs hauts fonctionnaires et notables, accompagnés de leurs épouses, étaient conviés à la kermesse. Ces dames de la colonie avaient à cœur, tout en ayant l'air de n'y pas toucher, de se montrer attentionnées, prévenantes, aimables et empressées envers la femme du gouverneur, patronne de la fête.

Averties, les unes par leurs filles elles-mêmes, à l'occasion de ces brèves rencontres qu'on leur concédait dans le parloir du couvent, les autres par la rumeur, les mères des pensionnaires prenaient leurs dispositions pour être de la partie. Elles s'endimanchaient en se drapant de pagnes en wax, se nouaient la tête de foulards de soie et se chaussaient de mapapas en peaux tannées du Tchad. Comme elles n'étaient pas en mesure de produire l'invitation que leur réclamait à l'entrée un majordome moukongo, celui-ci, non sans plaisir, les bloquait un moment à la porte avant d'en référer à mère Germaine. Magnanime, la supérieure leur accordait un droit de cité provisoire non sans avoir pris soin auparavant de les réunir afin de leur prodiguer des recommandations, dans un mounoukoutouba qui faisait litière des accents toniques, un mounoukoutouba, pour tout dire, prononcé à la moundélé : elles devraient tout au long de la fête avoir une conduite irréprochable pour faire honneur aux invités de marque et se montrer dignes de leurs gamines ; elles devraient se garder d'applaudir de manière intempestive et de rire à contretemps. Le majordome moukongo serait placé en face d'elles et, tel un souffleur de théâtre, leur indiquerait par des signes discrets les moments appropriés pour exprimer leur plaisir de manière civilisée.

Cette année-là, M'ma Eugénie se fit accompagner de Lomata et de Jacques Mobéko. Les deux compères s'étaient mis sur leur trente et un pour l'occasion. Costume de toile et casque colonial blancs pour l'un, panama et tenue demi-Dakar pour l'autre. Selon M'ma Eugénie, c'est à Jacques Mobéko que les Congolais doivent l'expression « demi-Dakar » pour désigner un ensemble deux-pièces de couleurs différentes dont la variante la plus chic consiste en une veste noire accouplée à un pantalon blanc ou quelquefois l'inverse.

Bien que doté d'une vue de lynx et ne fumant pas, Lomata s'était muni, sur les conseils du greffier, d'une bouffarde et d'une paire de lunettes dites

vues claires, achetée pour quelques centaines de sous dans la boutique d'un commerçant grec. Ainsi appelait-on dans Poto-Poto ces lunettes à verres non correcteurs qui conféraient au visage le sérieux et le prestige du lettré.

En les voyant s'engager dans la rue des Mbochis, vêtus comme des convives se rendant à une noce, les gamins du quartier les avaient entourés en criant : *Longogna, longogna, fouta longogna* ! – « vous êtes chics, chics comme des caméléons, soyez généreux » -, et ils avaient tendu leurs mains pour que les caméléons y déposassent quelques pièces ou un billet de *pata.*

– Ahaha ! oh ! mais vous, là, c'est quoi ça, protesta Lomata en faisant ce geste d'exaspération qui sert à éloigner les mouches, allez, quittez-là ! vous allez me salir. Quittez-là ou j'appelle vos parents.

– Attends, avait dit son compère, il faut donner.

Et, joignant le geste à la parole, Jacques Mobéko avait offert un *meya,* la pièce de cinquante centimes, à chacun des gamins.

– Le roi qui ne graisse pas la patte de son griot est un souverain perdu, mon frère.

Et pour répondre à un commentaire de pingre que Lomata venait de bougonner, Mobéko avait ajouté qu'un souverain devait certes ne pas se laisser griser par les flagorneries de sa cour mais que la noblesse du cœur lui commandait de récompenser ceux qui, en vantant avec adresse et grand style les hauts faits de la dynastie, veillaient à assurer la pérennité de celle-ci dans l'histoire. Quoique avec réticence, Lomata avait fini par tendre lui aussi un meya à chacun des enfants, craignant que son manque de générosité n'annihilât l'effet de ses grigris.

Seul Lomata possédait une bicyclette, une Raleigh à pneus ballons sur laquelle il transportait son matériel photographique de Poto-Poto à Bacongo et vice versa. Mobéko à l'époque économisait encore pour s'offrir la sienne. Il héla donc un pousse-pousse sur lequel Lomata régla sa vitesse, en pédalant au ralenti.

Après un moment d'hésitation et l'avoir jaugé de la tête aux pieds, mère Germaine toléra François Lomata à cause de son appareil photo et de la couleur de sa peau. Pour Jacques Mobéko, il fallut en revanche négocier. Il devint, pour la circonstance, l'oncle de la petite (ce qui de toute évidence était bien le cas, sinon aux termes du droit napoléonien du moins selon ceux de la coutume) et l'assistant de Lomata, ce qui valut à ce dernier une injure à la fois bourrue et affectueuse. En lingala, bien sûr, pour ne pas effaroucher mère Germaine.

Face à l'estrade où les pensionnaires allaient se produire, on avait placé neuf rangées de chaises. Madame l'épouse du gouverneur siégeait au premier rang dans une imitation de cabriolet Louis XVI. Mère Germaine avait pris place à sa droite, se penchant de temps à autre pour susurrer à son oreille des explications, peut-être quelques secrets, qui lui faisaient hocher la tête d'un air entendu. Sur ce rang figuraient également les hauts fonctionnaires les plus gradés et leurs épouses, ainsi que monseigneur Guichard. Derrière, sans ordre particulier, le reste de la colonie.

Les mamans étaient placées sur la gauche, assises à même la pelouse. On dénicha un tabouret pour Lomata qu'il s'empressa de céder à l'aîné, Jacques Mobéko. François n'avait au demeurant nul besoin de s'asseoir ; il était venu pour travailler.

La cérémonie débuta par un mot de mère Germaine à l'adresse du gouverneur. Ce fut l'occasion de le remercier, ainsi que madame sa gracieuse épouse, de la donation supplémentaire au profit de l'institution. La benjamine du couvent récita ensuite un compliment sur « la France, notre mère ». C'était charmant et émouvant ; on applaudit à tout rompre.

Vint enfin le clou de l'après-midi. Une saynète simple et édifiante où la colonisation et l'évangélisation étaient racontées en une succession de tableaux qui constituaient autant d'images d'Épinal.

Dans la scène II, l'héroïne, face aux difficultés de la vie africaine, est la proie de remords, et un diable, sorte de nègre à longues oreilles, queue en tire-bouchon, mains et pieds crochus, tente à plusieurs reprises d'installer le doute en son âme et de l'amener à renoncer. La petite missionnaire se jette alors à genoux, implore le Seigneur de lui venir en aide. Aussitôt une voix déclame côté jardin des phrases proches de celles que Jeanne entendit un jour à Domrémy. Revigorée par l'énergie de sa foi et la force de son caractère, la jeune héroïne triomphe de tous les obstacles et voit ses efforts récompensés dans la réussite des pupilles qu'elle convertit et éduque.

Afin de mettre en valeur et honorer les origines de monseigneur Guichard, la première scène se situait en Bretagne.

Prenant pour modèles les photos des parents d'une des bonnes sœurs, les grandes avaient passé des mois à coudre les habits et les coiffes qui conféraient la couleur locale.

Quand les petites mulâtresses apparurent en Bretonnes sur la scène, les dames de la colonie se pâmèrent, la femme du gouverneur général et les messieurs applaudirent en acquiesçant plusieurs fois d'un mouvement de

tête pondéré. Les mères des gamines poussèrent des cris d'étonnement et, ne pouvant se retenir, laissèrent échapper ces éclats de rire bruyants qu'il faut toujours rythmer en frappant dans ses mains. En les découvrant accoutrées de ces étranges robes noires avec tabliers en dentelle et coiffées de ces sortes de termitières blanches, les bigoudens, elles ne purent réfréner un long yéhé moqueur, puis chacune montra du doigt la sienne à la voisine.

Le majordome qui avait aperçu blêmir mère Germaine, indisposée par cet intempestif hourvari, pesta et les traita de *basindjis* (sauvages !), de femmes *basindjis* et sans éducation dont les manières gâtaient la réputation de la race. Il s'époumonait pour leur expliquer, *en langue,* qu'elles contrevenaient à l'accord conclu avec la supérieure et les menaçait d'expulsion si d'aventure il venait à entendre encore un seul cri. Et, en déversant sa harangue, l'homme agitait une chicote devant les yeux de ces pestes.

Lomata ignora l'incident. Tout à son affaire, il manqua de sombrer dans le désespoir pour des raisons professionnelles. Alors qu'il avait été à plusieurs reprises sur le point de prendre un cliché, ces diables de gamines ne cessaient de bouger et de se déplacer.

Lorsque Belzébuth apparut sur la scène, les mamans, oubliant le premier avertissement, se mirent à nouveau à pousser des huées intempestives, pour se moquer de son grimage. Cette fois-ci, le majordome se trouva contraint d'en expulser trois pour l'exemple.

La jeune Monette jouait deux rôles. Dans la première scène, celui du jeune marquis à qui est promis la future missionnaire et, à la fin, celui de l'élève modèle, une jeune mulâtresse convertie qui va porter la bonne parole pour sortir ses compatriotes du paganisme.

Ce n'est qu'à la fin de la fête que François put s'adonner à la séance de photos. Comme le soleil commençait à pâlir et s'apprêtait à disparaître derrière les palmiers du camp du Tchad, il fallut se dépêcher.

Lomata détient deux exemplaires du cliché qu'il prit à la fin du spectacle. Il a consenti à m'en céder une épreuve. Les sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny en possèdent également une dans leurs archives.

La femme du gouverneur se réjouit de poser avec toutes les petites mulâtresses. Elles étaient si mignonnes, si adorables et si belles qu'elle en aurait bien adopté une. Mais il y avait la couleur de la peau.

J'ai souvent contemplé cette photo en rêvassant. La jeune adolescente en longue robe blanche et à la chevelure dénouée jusqu'aux hanches, assise sur

sa droite, est Simone Fragonard, la future Kolélé. Ce petit monde souriant et aux traits fins est encadré, au premier rang, par des Bigoudens de huit à onze ans qui posent à genoux. Elles ne savent pas quoi faire de leurs mains mais à leur sourire naturel on sent qu'elles se sont bien amusées. La deuxième à droite est tantine Alice. Elle vit aujourd'hui à Monaco, veuve d'un Suisse qui quitta le Congo quelques mois avant l'Indépendance. Je reconnais aussi tantine Suzanne Delcroix, tantine Marie-Jeanne Battesti, née Couturier, et tantine Marie-José Dumas. Chacune est le portrait de leur fille au même âge. Mère Germaine est au dernier rang au milieu des grandes qu'elle dépasse d'une tête. On dirait qu'elle porte des lunettes mais ce n'est pas sûr car son casque, au-dessus de sa coiffe de religieuse, ombre cette partie de son visage. Les petites n'ont pas ôté leurs habits de scène. Un peu à l'écart du groupe, à l'extrême droite et à l'extrême gauche de la photo, se tiennent deux jeunes femmes en tenue de ville. Ce sont les anciennes. Celle de droite est un peu raide, les mains croisées à hauteur de la ceinture. Un sourire maternel aux lèvres, elle semble observer une des petites Bigoudens à genoux au premier rang. Elle porte une robe à pois qui descend à mi-mollet, en rayonne ou en calicot, avec un corsage légèrement cintré à boutons. L'une est ma mère, l'autre tantine Marie-Chinois.

Saluant de la tête, exprimant sa reconnaissance avec une humilité maladroite qui lui donnait des airs de mendiant veule, Lomata remercia plusieurs fois M'ma Eugénie en se courbant bien bas, tandis qu'ils avançaient vers la sortie, dans l'allée tirée au cordeau entre deux parterres de passepalum parsemés de massifs d'hibiscus et d'alamandas. Elle lui demanda ce qui Jésus-Marie-Joseph ! pouvait bien lui valoir tant d'effusion et de reconnaissance. L'autre bafouilla. Elle en sourit et lui rappela l'adage bien connu qui veut que remercier la famille est trop de politesse pour ne pas engendrer la suspicion.

Mais point n'était besoin d'être grand féticheur pour déchiffrer le sens de cette agitation. *Bolingo !* l'amour, l'amour, l'amour ! Elle avait été jeune, elle aussi, elle l'était même encore.

Quelque fugitif qu'ait été le sourire de la femme, Mobéko l'a aperçu et demande d'un air malicieux ce qui se passe, quel démon l'aurait donc chatouillée. Se parlerait-elle à elle-même par hasard, la M'ma Eugénie ?

– Moi ? Rien. Non, rien.

Des effluves de lavande parvenaient de la haie proche du mur hérissé de tessons de bouteilles. A la dérobée, M'ma Eugénie coula un œil vers le jeune homme qui accélérait l'allure. Elle avait du mal à suivre son pas rapide et souple, surtout avec ces mapapas en cuir tanné du Tchad qu'elle avait dû se résoudre à chausser pour honorer les bonnes sœurs, elle qui préférait, même en ville, marcher sur la chair de ses pieds.

Devant le portail, il fallut d'abord laisser partir les *Mindélés,* les uns dans leurs autos pétaradantes dont les chauffeurs abusaient des klaxons aux timbres de cabris, les autres dans des pousse-pousse retenus à l'avance. C'est en descendant la côte, dans les parages de la poste, qu'ils croisèrent deux pousse-pousse en maraude remontant vers Bacongo. Après une courte négociation, les pousseurs acceptèrent de charger M'ma Eugénie et Jacques Mobéko. Lomata régla la course d'avance. Lui possédait sa bicyclette, sa bécane, disait-il, persuadé non pas d'utiliser un mot d'argot mais un vocable plus recherché et surtout qui faisait son Parisien.

Il enfourcha l'engin, descendit la côte du Camp du Tchad à tombeau ouvert. Le dos en arc, le nez dans le guidon, il traversa le quartier de La Plaine à la poursuite d'une idée que lui seul pouvait distinguer. Ceux qui l'aperçurent, peu avant la gare, profiter de sa vitesse pour faire roue libre

puis virer à gauche en direction de Poto-Poto, penché en diagonale dans un équilibre risqué, à la manière des motards, et grimper ensuite en danseuse la côte qui mène au carrefour de la Maison Commune, se demandaient quelle mouche tsé-tsé avait pu donc bien piquer ce Blanc-manioc pour le faire pédaler ainsi qu'un forcené sous ce soleil.

C'était la fin de l'après-midi. Pas un souffle de vent, pas une seule pincée de ouate dans le ciel qui toute la journée avait gardé une couleur bleu océan. On distinguait des ondulations de vapeur dans l'air et les derniers reflets de flammes rouges danser à l'horizon. A croire qu'on se trouvait au Tchad.

Une ribambelle de gamins, à moitié nus et le corps poudré de poussière, se rangèrent sur le bord de la route et, selon l'habitude, se mirent à lui crier : « 0 pédalé ! 0 pédalé ! » Il en rageait mais se contint pour ne pas perdre son souffle.

Que oui, bande de petits morveux, que oui ! Il pédalait, il pédalait, il pédalait avec l'énergie d'un piroguier pagayant à contre-courant !

Et il se leva de la selle pour poursuivre sa course en danseuse.

Loutassi ne souriait ni ne plaisantait jamais pendant les heures de travail. Droite comme un rônier, altière comme une girafe, sévère comme un prêtre qui officie, la gardienne des lieux trônait derrière sa caisse.

Elle aperçut Lomata surgir dans la parcelle de la rue des Mbochis, tel un tourbillon de poussière annonciateur de tornade. Le col de sa chemise dégrafé, la cravate desserrée, il aboya sur le boy-photographe, lui ordonnant de décharger vite et vite le matériel de son porte-bagages, de se remuer encore plus vite que cela, le traitant de « faignant », de sauvage, de *moussindji*, de..., mais il se retint, le menaçant de lui couper une partie de son salaire.

Le soleil s'était couché. Lomata retira son casque et le posa sur les genoux. La sueur avait bruni le cuir de l'entrée de tête. La nuit tombait. Il songea à la lumière de la journée et se dit que les photos seraient splendides.

– Eh ! mais qu'est-ce qui se passe ? Dis-moi, ko ! Un malheur, un accident ? s'inquiéta Loutassi.

– Rien, rien, grogna Lomata.

Quel besoin avait-il alors de prendre ce ton excédé ? Sans doute son côté nègre qui remontait à la surface. Alors que ce n'était pas l'envers mais l'endroit de sa peau que Loutassi préférait en lui. Le côté clair. Sans sa

douceur et sa manière de caresser, sa vigueur au lit n'aurait pas eu de sens. Elle fronça les sourcils : son homme s'ensauvageait, son homme s'ensauvageait ! Comment s'en étonner ? A force de sortir ainsi, sans mesure, avec cet indigène de Mobéko ! Un de ces jours, il lui faudrait mettre bon ordre à cela. Certes, pas en lui faisant la scène. Car même quand le vin de palme égare l'esprit de son époux, la coutume commande de le respecter. Rien de tel par ailleurs pour cabrer son interlocuteur que d'élever la voix. Plutôt agir par la bande. Elle aurait recours au savoir-faire d'une clairvoyante d'Ouenzé qu'elle fréquentait avec de plus en plus d'assiduité, quelquefois par un crochet qu'elle se permettait au retour de la messe.

Lomata tenait ce soir-là à ranger lui-même son équipement dans le labo photo. Comme s'il avait perdu confiance en Loutassi et en tous ses employés, il tenait contre sa poitrine ses plaques photographiques.

Mieux valait ne pas le contrarier. Loutassi battit en retraite mais ne lâcha pas son homme des yeux.

Le regard fiévreux, il se débarrassa de sa cravate et de son veston qu'il jeta sans considération sur une chaise.

– Repose-toi au moins, tu es tout en nage, mon chéri.

Elle approcha sa main de sa tête. Elle aimait laisser traîner ses doigts dans les boucles de sa chevelure. Presque celle d'un Blanc. Au passage, elle en profita pour lui toucher le front. Non, ce n'était pas un accès de paludisme, il n'avait pas de température.

– J'ai du travail, bougonna-t-il en se dégageant et en évitant son regard.

– Mais voyez-moi la chemise de l'homme-là. Tu ne sais pas que c'est comme ça qu'on chope un chaud et froid ou la bilieuse, toi ?

Elle ajouta que l'assistant et un boy-photo se trouvaient encore là et que ce n'était pas pour des arachides qu'on les payait ; que s'il y avait urgence, les employés étaient là pour y faire face. Elle termina par un murmure en lari, vraisemblablement un proverbe sur la folie et la légèreté des hommes. Elle secoua la tête d'un air résigné, sourit et, comme une mère toujours portée à l'indulgence face aux caprices ou aux écarts de son rejeton, elle ramassa le vêtement et l'accrocha à une patère de fortune dans l'arrière-boutique.

François congédia assistants et boys-photo, claqua la porte et s'enferma dans le laboratoire. Il tenait à tirer lui-même tous les clichés de l'après-midi, faisant plusieurs épreuves d'une même pose, en variant les contrastes comme si la précision dans le rendu de chaque nuance de blanc, de noir ou

de gris constituait une question de vie ou de mort. Ensuite, il choisirait selon son intuition.

Après la photo de groupe, il avait pu en réaliser quelques-unes de la jeune Simone seule. Il l'avait placée devant les branches d'un arbre du voyageur, puis devant une haie d'hibiscus, dont il avait cueilli une fleur, priant son modèle de la tenir entre les doigts, sans se rendre compte qu'il lui faisait adopter la pose de la semeuse en plein vent des premières pages du dictionnaire Larousse, le seul ouvrage de sa bibliothèque.

Il s'attarda à multiplier les portraits de la jeune fille dont il réalisa plusieurs agrandissements. Il ne se lassait pas de considérer et reconsidérer l'expression du visage de l'adolescente dans la photo de groupe où il avait réuni avec elle M'ma Eugénie, Jacques Mobéko et mère Germaine. Le fusain de Dieu n'aurait pas su tracer des traits plus fins, des formes plus harmonieuses. Il plissa les yeux, se recula pour considérer l'effet d'ensemble et ne put retenir un sourire de satisfaction. Isoler par un procédé technique le buste de l'adolescente et en faire un portrait à part comme si elle n'avait posé que pour lui, les yeux dans les yeux, serait un jeu d'enfant, un truc que lui avait enseigné le vieux Belge dont il avait été naguère l'apprenti (pour ne pas dire *le boy)* photographe à Borna.

Par des effets de loupe, Lomata tira le portrait en 30 x 40, en 50 x 70 et même, audace ! en 60 x 70. Le résultat lui arracha un cri de victoire.

La fraîcheur de la nuit ne parvenait pas à tempérer la chaleur d'étuve du laboratoire. Suant toutes les eaux de son corps, il se débarrassa de sa chemise, s'accorda une pause, considéra avec un sourire les dégâts : on aurait pu essorer le linge. Mais, tout en maudissant cette température de géhenne, François poursuivait sa tâche, mû par un sentiment de plénitude semblable à celui qu'il éprouvait lorsque, le premier essoufflement vaincu, à l'occasion des randonnées à bicyclette en direction de Ngo, il trouvait, dans la chaleur de son corps et dans le rythme cardiaque induit par l'effort, un sentiment d'enivrement et de bien-être proche de la jouissance.

Il était plus de minuit. Par-dessus le chahut des criquets et des crapauds-buffles, on entendait retentir les thrènes d'un matanga voisin. Il regarda sa montre. Un groupe d'obstinés qui, ne tenant pas compte de l'heure, bravait la réglementation coloniale sur les tam-tams. A Léopoldville, les Flamands n'auraient pas plaisanté sur le sujet. Un souvenir d'enfance traversa son esprit. On avait rassemblé le village pour assister au supplice de deux malheureux qui avaient battu le tam-tam au-delà de l'heure réglementaire.

Sous l'œil du commandant qui comptait les coups, les tirailleurs de la Force publique les chicotaient avec des nerfs de bœuf.

François s'épongea le front et se recula pour apprécier une dernière fois les clichés. Il allait ranger son matériel et glisser les photos dans des enveloppes différentes, selon qu'il les offrirait à M'ma Eugénie, à la jeune Simone ou à l'oncle Mobéko. Après réflexion, il ajouta un jeu pour la mère supérieure.

Son attention se porta tout à coup sur une enveloppe qu'il avait négligemment posée sur l'une des épreuves et qui en masquait le bas. Le portrait s'arrêtait au cou, on ne voyait plus ni les épaules de la jeune fille ni les vêtements qui recouvraient son corps. Un éclair l'illumina et il claqua des doigts pour se féliciter. En recadrant le portrait, il pourrait recréer un visage de Simone telle qu'elle devait apparaître lorsque, nue dans ses draps, seuls le visage et le cou de l'adolescente en émergeaient.

Il se remit à la tâche et, après quelques tentatives au début maladroites, obtint l'effet recherché. Ces photos-là demeureraient sa propriété. Il encadrerait l'une d'elles qu'il accrocherait en un lieu encore à déterminer, à l'abri du regard de Loutassi. La jeune mulâtresse veillait sur lui comme le gouverneur général et le Sacré-Cœur de Jésus sur sa boutique.

En se concentrant, il réussit à lire l'heure sur sa montre phosphorescente mais, pour ne pas se méprendre, il craqua une allumette. Il était plus d'une heure et demie du matin ! Deux heures *moins*, comme ils disaient à Léo. Il alluma une cigarette et aspira une longue bouffée. Elle avait la saveur de la première cigarette après le thé du matin.

L'atmosphère était moite. Il aurait fallu provoquer des courants d'air et dormir la fenêtre grande ouverte mais les mailles de la société s'effilaient et tout allait à vau-l'eau. On signalait ces derniers mois dans les parages des cas de vol de plus en plus fréquents. Les canailles faisaient brûler des herbes alentour afin de plonger le quartier dans un sommeil d'ivrogne, dévalisaient leurs victimes et, prenant insolemment leur temps, accordant le même soin à l'ouvrage que des souris à nettoyer une carcasse de poulet, les troussaient en toute quiétude. Ils se permettaient même, pour signer leur forfait et faire la nique à leurs victimes, de leur raser la tête et le pubis, voire de se glisser entre les genoux des femmes d'autrui les plus appétissantes qu'ils arrosaient d'une giclée de leur gel. Il ne pouvait y avoir de doute sur l'identité des auteurs de telles abjections : les Kinois bien sûr,

les gens de la rive gauche, les gangsters du Congo belge qui, leur razzia accomplie, prenaient la poudre d'escampette en retraversant le fleuve ! Sinon, comment expliquer qu'on ne les rattrapât jamais ?

Lomata était agacé d'entendre assener et répéter à qui mieux mieux comme des vérités premières ce qui, à bien y regarder, n'était que des présomptions sans l'ombre du moindre fondement. Il y avait des voleurs sur la terre entière, non ? Sinon pourquoi donc des prisons dans chaque pays ? Mais comment raisonner la foule qui caquette ? Dieu, qu'il était quelquefois insupportable de vivre en pays étranger !

Tous les soirs, avant de se coucher ou dès le crépuscule, Lomata vérifiait l'espagnolette des fenêtres l'une après l'autre. Surtout celle de la chambre où, sous un paquet de pagnes, était dissimulé son coffre-fort. Il avait tellement habitué Loutassi à ces précautions que, lorsqu'il se rendait dans ces tournées dont, une fois encore, elle ne savait ni la destination ni le but, elle accomplissait dès la tombée de la nuit sa ronde avec la même rigueur.

François se glissa discrètement sous la moustiquaire, attentif à ne pas frôler l'ombre en chien de fusil qui occupait déjà la moitié du lit. Il s'allongea sur le bord de la couche sans revendiquer plus de territoire.

– C'est toi ? demanda-t-elle d'une voix grave et lasse qui montait des grands fonds de la nuit.

Dans un bâillement, elle s'enquit de l'heure en s'étirant. Pour toute réponse, l'homme s'allongea avec brutalité et poussa un soupir rempli d'humeur.

– Quelle heure, monsieur ?... J'écoute.

Elle articulait les mots à la manière de mère Germaine, la supérieure, quand au couvent elle leur tirait l'oreille parce qu'elles s'étaient trompées dans la récitation d'une prière.

Lomata grommela quelque chose d'incompréhensible.

– Pas encore minuit ? Pour qui me prends-tu ?

On entendit le grondement lointain du tonnerre. Rien d'étonnant, avec la surchauffe de l'après-midi, il fallait s'y attendre.

Loutassi secoua son corps, se rapprocha de lui, lui passa la main sur la nuque et posa sa joue sur sa poitrine.

– Attends, pardon...

Il l'écarta lentement et se dressa sur son séant comme si l'oreille avait discerné un bruit insolite.

– Va pleuvoir... Je crois que j'ai laissé la bécane dehors.

Elle passa son bras autour de son buste et tenta de le renverser. Qu'avait-il donc, doux Jésus ! à se mettre martel en tête ? Sûr que le boy-photo avait rangé l'engin dans le garage.

– Faut quand même vérifier. Avec les nègres-là !...

– Les nègres ?

Habituellement, elle n'aurait pas relevé. Ils utilisaient l'un et l'autre le mot sans y songer, sans y voir malice, souvent pour prendre de la distance par rapport à la connotation que lui conférait la bouche des maîtres.

– Les nègres ?

Elle ricana et poursuivit sans reprendre son souffle.

– Et toi, qui t'a mis au monde ? Que fais-tu dans un lit de négresse ?

Il se dégagea, souleva un pan de la moustiquaire et se glissa avec nonchalance hors de la couche sans même daigner répondre.

Vous entendez la femme-là ? Comme si, malgré sa peau café au lait-là, il s'était jamais pris pour un Blanc, lui ? Mais il y a des libertés de langage que les métis ne peuvent se permettre, même à titre de plaisanterie. Par mégarde, il l'avait oublié.

– Tu pourrais au moins reborder correctement la moustiquaire, gronda-t-elle alors qu'il était déjà dans la salle de séjour.

Une vague de tristesse monta un moment en lui. Il songea au temps de Boma. Il arrivait souvent qu'on lui fit sentir ou même qu'on lui crachât à la figure, tantôt qu'il n'était pas des leurs, lui, le *Moundélé,* tantôt, à l'inverse, qu'il n'était, lui aussi, rien d'autre qu'un nègre qui se prenait pour un Blanc, alors même que ceux-ci l'avaient écarté, rejeté, abandonné, à commencer par son père.

Lomata se ressaisit et esquissa un sourire de résignation.

Dehors, l'air était tiède et léger.

Loutassi avait raison, le boy-photo avait bien rangé la bicyclette dans le hangar et l'avait même enchaînée. En temps normal, Lomata ne mettait pas en doute les assurances de Loutassi. S'il ne s'était pas rendormi cette nuit, c'est qu'il avait besoin de s'extraire de l'espace torride sous la moustiquaire et de se sentir seul avec lui-même.

Le grondement du tonnerre semblait se rapprocher. Les feuilles d'un manguier frissonnèrent et Lomata se dit qu'il ferait bon dormir à la belle étoile. Il aspira une longue bouffée d'air. Un tabouret traînait dans la cour. Il s'y assit les coudes sur les genoux, le menton dans les mains. Les tam-tams du matanga s'étaient tus. Un moustique vint lui taquiner l'oreille et il se

défendit en claquant des mains à l'aveuglette dans le noir. Des éclairs déchiraient le ciel et l'illuminaient de lueurs aussi vives qu'une source électrique, un peu comme ces lampes au magnésium que possédait Tavares, le photographe portugais, et que Lomata rêvait de se procurer un jour pour pouvoir, lui aussi, photographier de nuit.

En pénétrant dans la case, il se heurta à Loutassi qui l'attendait debout dans la chambre, enroulée dans un pagne sommaire.

– Alors, l'était rangée ou pas, la bécane ?

Sourcils froncés, François maudissait tous ses dieux de manquer de réplique.

– Tu as mis du temps, je commençais à m'inquiéter.

La voix de Loutassi était sincère. Il haussa les épaules et dit qu'il en avait profité pour aller aux WC (il prononçait ouéssé, à la belge), se gardant bien d'indiquer qu'il avait effectué un détour au labo photo. Histoire de contempler, encore une fois, les portraits encore frais de Simone. Il s'était même surpris à lui sourire.

– Fais attention en entrant dans la moustiquaire, lui cria Loutassi, je viens de flytoxer à nouveau.

– Flytoxer, flytoxer ! ronchonna-t-il, comment dormir dans cette odeur de médicament ?

– Mon cher, c'est ça ou les moustiques.

Il s'ensuivit une petite dispute sans intérêt où chacun se rejeta la responsabilité de la situation.

Il toussa plusieurs fois. L'odeur de l'insecticide faisait effectivement suffoquer mais il en rajoutait.

Allongé sur le dos, il fixait le dôme de la moustiquaire. En fait, son regard allait plus loin. Il se portait jusqu'à la mission. Il aurait voulu revoir la fille de M'ma Eugénie, s'entretenir en tête à tête avec elle, lui dire qu'il voulait en faire... Non, il ne pouvait le signifier avec autant de brutalité. Il doit y avoir une manière d'exprimer plus joliment cette passion-là. Mais qui donc pouvait lui enseigner ce langage ? Il n'en avait jusqu'alors eu cure. Toutes les femmes qu'il avait désirées étaient des Noires. Avec elles, les choses s'exprimaient et se demandaient, se faisaient plus simplement. Or celle-ci était fille de Blanc, élevée par des Blanches, avec l'éducation blanche. Pour celle-ci, il sentait la nécessité d'avancer sur la pointe des pieds. Une déclaration devait se faire par allusion. Toute précipitation irréfléchie risquerait de déchirer le voile et de tout gâcher.

La remise des photos pourrait bien sûr constituer une occasion mais rien n'était joué, les bonnes sœurs paraissaient si rigides sur le règlement et la discipline !...

Outre sa beauté, sa peau de mandarine et ses cheveux longs et lisses, sans doute aussi doux que du satin, il avait été frappé par sa manière de s'exprimer. Un accent d'une telle perfection qu'on aurait dit une Française. Il n'avait guère eu à prendre la parole, lui. Seulement quelques indications à donner pour son travail. Il avait de surcroît pris soin de bien se préparer. Chacune de ses phrases avait été brève et il avait veillé à n'utiliser ni des mots dont le sens lui était incertain ni des constructions trop acrobatiques.

En dépit, ou plutôt à cause de ces précautions, il avait bégayé et avait eu envie de ravaler chacun de ses propos. Dieu que le français était truffé de pièges ! Il s'était senti aussi balourd qu'un paysan *(qu'un villageois*, se disait-il, selon l'expression d'une récitation apprise jadis chez les frères, à Boma) qui s'astreint à porter pour la première fois des chaussures de cuir. Il avait eu du mal à s'assurer quand c'était un u, ou au contraire un i, et vice versa ; il avait senti la rudesse de ses r, dont il n'entendait pas habituellement le roulement, et il avait même laissé échapper une expression qu'il tenait des Belges et dont il savait qu'on se gaussait sur cette rive.

Le tonnerre gronda et Loutassi tressaillit. Elle avait peur des orages. Elle remua son corps pour se rapprocher et vint se lover contre lui. Contrairement au pronostic qu'il avait osé formuler tout à l'heure en regardant le ciel, il avait maintenant la certitude que Brazzaville ne serait pas épargnée par la tornade.

– Excuse-moi, mais j'étouffe, dit-il en se dégageant des bras de Loutassi.

Il lui donna le dos et se recroquevilla lui aussi. Vexée, la femme se tourna vers le mur. Elle ne comprenait pas. D'ordinaire, même quand ils se chamaillaient, Lomata se laissait attendrir. Il suffisait de frôler la peau de sa main pour qu'il frémît, pour que son sang se mît à bouillir et qu'il se muât en un lionceau en rut qu'elle taquinait en lui présentant la balle qu'elle retirait dès qu'il avançait la patte ou le museau.

Or voici que quelque chose s'était détraqué dans leur rapport. Les soucis, la fatigue d'une journée trop chargée, ou bien quelqu'un l'aurait-il par hasard *attaché ?*

Elle en aurait le cœur net. Dès le lendemain, elle s'en irait rendre visite à la clairvoyante d'Ouenzé.

Le mariage de Monette et Lomata eut lieu à Brazzaville à la fin des années trente.

Je possède de l'événement une photo prise par un assistant de Lomata devant le parvis de la cathédrale du Sacré-Cœur. Elle est reconnaissable aux briques de sa façade. Au-dessus du portail, dans le tympan surhaussé, on distingue les vitraux austères à la facture sommaire. L'un d'eux, brisé, n'a pas été réparé. Une cinquantaine d'invités se pressent les uns contre les autres, certains sérieux comme des caciques ou des sages de la tribu, certains hilares, incapables de maîtriser leur jubilation. Ils posent pour la postérité. Pour être sûrs d'apparaître dans le champ de l'appareil, ceux des ailes penchent légèrement la tête vers le centre. Ce sont les Noirs. Les métis sont regroupés au milieu, tout autour de la mariée. Elle est coiffée d'un voile carré en mousseline, que serre un bandeau orné de fleurs artificielles. Le voile tombe sur les épaules et le dos, et couvre une robe à décolleté timide et rond, bordé de perles et de broderie.

D'autres visages de Noirs émergent au dernier rang. Ils arborent des sourires de bonheur. Parmi eux, on identifie facilement Jacques Mobéko. Il est coiffé d'un feutre, légèrement penché sur la droite, porte le nœud papillon et une fine moustache qui constitueront, l'un et l'autre, avec sa fameuse tenue demi-Dakar, les signes de sa personnalité quand, quelques années plus tard, il se jettera dans la bataille politique. A trente ans, Jacques Mobéko avait déjà un maintien de patricien.

Mais la plupart des invités sont des métis, tous vêtus à la manière des personnages des films de Chaplin. Ne seraient les pagnes des quatre femmes noires, plus âgées que l'ensemble des invités, on pourrait se méprendre sur le lieu. Plus tard, j'ai vu, dans un ouvrage consacré à la communauté noire américaine des années trente, des photos dont les personnages m'évoquaient ceux du mariage de tantine Monette.

Les femmes noires se tiennent timidement, l'une à l'aile droite, les autres au deuxième rang. Une cinquième n'est pas loin de la mariée. C'est M'ma Eugénie. Il y a seulement dix ans, elle avait encore le même visage.

Deux petits enfants, dans les jambes de la mariée, grimacent. Ils ont le soleil dans les yeux.

Ma mère est la deuxième sur la droite de la mariée. Moi, je n'étais pas encore né cette année-là.

Sur cette photo, tantine Monette a un visage d'adolescente. M'ma Eugénie le confirme. Le mot n'existant pas dans notre langue, elle dit, sur un ton qui plaide l'indulgence, que sa fille n'était encore qu'une enfant et qu'elle ne savait rien de la vie ; que tel est le lot des femmes et qu'il n'y a rien à y faire ; qu'elle était elle-même encore plus jeune, lorsque le commandant Ragonar offrit à son père le vin de palme de la dot.

Il est toutefois difficile de déterminer la date exacte de la cérémonie tant sont contradictoires les indications que j'ai pu recueillir. Ma mère pourrait être plus précise. Elle a pour ces choses une mémoire de bande magnétique. Mais elle n'est pas ici. Elle vit en France. Son histoire aussi vaudrait d'être narrée. J'en ai souvent subi la tentation mais chaque fois que je prends la plume, la pudeur m'arrête.

Les calculs simples que j'ai effectués et les recoupements auxquels j'ai procédé me permettent d'affirmer que tantine Monette se maria vraisemblablement à l'âge de dix-sept ans. Au maximum, dix-huit ans et demi.

La noce se déroula à Brazzaville, au quartier Saint-Firmin, à deux pas de la cathédrale du Sacré-Cœur, dans la case des Bastide, doyens des couples des mulâtres de l' Afrique-Équatoriale française. Une Ancienne avait secrètement fait la leçon à Simone, accompagnant ses explications tantôt de grands yeux ronds tantôt d'un sourire malicieux : les jeunes époux devaient disparaître au cours du bal et se dissoudre dans la nuit. Ainsi se passait le mariage en France, donc...

Dès le lendemain de la fête, flanqué de M'ma Eugénie et de Jacques Mobéko, le couple traversait le fleuve où Lomata avait prévu une autre noce. Comment s'y serait-il dérobé ? Ses condisciples de Borna ne lui auraient jamais pardonné un tel manquement. C'était de surcroît la manière la plus élégante de présenter à son clan celle qu'ils appelleraient désormais *leur* femme.

A cette fête, le nombre des Noirs dépassa celui des métis. C'était la nuance entre les deux rives. Là-bas, comme ici, les métis avaient tendance à se regrouper mais tandis qu'à Brazza leur cercle était restreint et fermé, à Léo le lien avec les indigènes dépassait le cadre familial.

Les réjouissances eurent lieu au Home des Mulâtres, sur l'avenue Prince-Baudouin, à proximité du zoo. Il y avait là toutes les teintes de peau qu'on puisse trouver chez les mulâtres. Café au lait clair ou sombre, les

innombrables nuances de miel et de sirop d'érable, de caramel, de biscuit, de pain d'épice, de bonbon-sirop, de chocolat au lait, de croûte de pain dorée ou bien cuite, d'huile de palme, de banane plantain bouillie, de mandarine, de chair de mangue, avec une variété de textures de cheveux allant du crépu dru au lisse presque raide, en passant par les frisés aux boucles torsadées.

Souverains de la journée, François et Simone trônaient sur des fauteuils posés sur une estrade face à une piste de danse en ciment.

Un homme au visage grimé, coiffé d'un chapeau de raphia et vêtu d'habits traditionnels, vint se poster en face d'eux et prononça quelques formules *en langue*. Il les déclamait sur un ton qui tenait à la fois de la récitation et de la chanson, un peu à la manière d'un prêtre qui dirait la messe. Après avoir versé quelques gouttes de vin de palme sur le sol, il avala le contenu d'une calebasse, s'avança vers les époux et rompit en deux une noix de kola qu'il leur offrit. Monette hésita un instant à la porter à sa bouche, craignant de se prêter ainsi à un pastiche du saint sacrement. Mais il ne fallait pas non plus se donner des airs de pimbêche. Elle se résigna donc. Ne s'agissait-il pas d'un jeu, seulement d'un jeu qui ne prêtait pas à conséquence ? Elle sourit avant de la mastiquer lentement, comme elle voyait son mari le faire. Elle réprima une grimace. Un goût amer, aussi repoussant que celui de la quinine.

François sourit, prit sa main dans la sienne et lui expliqua qu'il s'agissait d'une coutume pour bénir leur union. Elle devait surtout se garder de recracher la kola. Ce serait condamner le ménage à mille malheurs ! Il ne s'agissait pas, à proprement parler, d'une tradition de chez lui mais des Baloubas du Kassaï. Ainsi qu'il le lui avait déjà confié, sa mère, originaire du Bandoundou, était morte trop tôt pour lui transmettre la tradition de leur tribu. L'ordonnancement de la cérémonie à laquelle on assistait constituait une mise en scène réalisée par l'un de ses amis mulâtres, condisciple de Borna et originaire du Kassaï. Histoire de montrer à M'ma Eugénie et Jacques Mobéko, les *bokilos* de François Lomata, qu'ils n'avaient pas fait don de leur fille à un enfant de la rue mais à quelqu'un qui possédait dans son propre pays, lui aussi, des racines, une famille, pour tout dire du répondant.

A la vérité, le rite n'était pas proprement tchilouba. Le don de kola rompue avait été emprunté aux Haoussas dont la colonie allait

s’agrandissant dans Kinshasa. C’est du moins ce que m’a affirmé Lomata lorsque je l’ai interrompu dans la narration de cet épisode.

Un groupe envahit la piste et offrit à l’assistance un spectacle de danse traditionnelle rythmée par le tam-tam. Les invités battirent bruyamment des mains et quelques mulâtres se détachèrent des convives endimanchés à l’européenne, se ceignirent la taille d’un pagne et se mêlèrent aux danseurs.

Puis, suivant le même protocole qu’à Brazza, les mariés ouvrirent le bal. Là-bas, cela avait été en dansant au rythme d’un disque de Tino Rossi. Ici, François avait fait les choses en grand. Au lieu d’un phonographe dont il fallait remonter le ressort à coups de manivelle, un orchestre animait la fête. L’Odéon kinois entonna *Chérie Bondowé* dont on reprit en chœur le refrain bien connu, en frappant en cadence dans ses mains. Un à un, les invités se levèrent, plaçant un billet de banque plié en quatre soit dans la bouche d’un des mariés, soit sur la couronne du voile blanc.

Ensuite, une danse après l’autre, Zinga, Cassien, Talangaï, Delvaux et Figuereido, *les frères-mais-vrais-frères* depuis le temps de Borna, invitèrent à tour de rôle Simone, *leur* femme, tandis que les invités, libérés, harmonieux et souples comme des boas, se contorsionnaient en biguinant bas-ventre contre bas-ventre, chaloupant à l’occasion, les paupières closes de ravissement. L’Odéon kinois joua les rumbas congolaises alors en vogue mais aussi les biguines et les meringués dont l’assistance savait si bien les paroles qu’on eût juré qu’elle comprenait le créole pimenté et amusant des îles ou l’espagnol prononcé façon habanero. Aucun rythme n’avait de secret pour les musiciens. Congas, *danzóns*, bambas, pachangas, mazurkas antillaises, ***sons*** afro-cubains, tous ces airs qu’on baptisait GV.

Quand, enfin échauffé, l’Odéon kinois se libéra, jaillirent alors de leurs instruments des notes et des rythmes qui jetaient des radiations dans le Home des Mulâtres et, Papa Bon Dieu ! j’en donne ma tête à couper, il n’y avait dès lors plus moyen de demeurer guindé façon *Moundélé* délicat. On lâchait cavalier et cavalière et on dansait ainsi qu’on l’avait appris au village pour faire du bien au corps, masser son âme et soigner son être. Inutile de compliquer, de chercher midi à quatorze heures, il suffisait de revenir aux origines, de trottiner sur place au rythme du tam-tam pour bien danser les GV.

Lors du tournage de cette séquence pour le film sur la vie de Kolélé, je n’aurai pas besoin de diriger les acteurs. Il suffira de créer l’ambiance et ils

feront le reste. Les Congolais n'ont pas besoin d'instructions pour s'amuser. C'est moi-même qui tiendrai la caméra.

Dans le vertige du bonheur, l'Odéon kinois entonna des ritournelles kongos, ngalas, loubas, tételas, koubas. Têtes, bustes et reins se secouaient tandis que les pieds damaient la piste. Pourquoi chercher dès lors des poses-monsieur ou des attitudes-madame ? Obéissant aux mots d'ordre du chef d'orchestre, la danse se muait en un jeu où l'on se baissait, se relevait, levait les bras en l'air, secouait les mains, improvisait des farandoles. Libre désormais, loin de son époux qu'elle laisse également libre, à distance, sans un mot, par le langage du corps la femme interpelle l'homme. Avec les épaules, le buste et le bassin, les couples de danseurs s'adressent galanteries, coquetteries, coquineries et malices. L'un joue le paon, l'autre la délicate, susurrant des s'il vous plaît, des voyez-moi, des pas question, des pas si vite, des si ***hou*** voulez. Finalement, ils se rapprochent, se font face, expriment encore quelque retenue et, emportés par le rythme de la batterie, les deux amants s'attirent, s'accouplent en des gestes épurés allant même quelquefois jusqu'à évoquer les spasmes saccadés de l'orgasme puis la retombée du corps et le délice qui s'ensuit.

Quand l'orchestre inondé de sueur fit la pause pour avaler une Primus, se refaire des forces et changer de chemise, quelqu'un remonta la manivelle du phonographe et offrit de la musique de Blancs. Jacques Mobéko se leva, se courba devant la mariée et l'entraîna dans une valse. A la fin du morceau, Monette, étourdie, eut à peine le temps de se retenir à l'épaule de son oncle. Les invités subjugués avaient tant applaudi qu'il fallut bisser. Puis on joua *Le Plus Beau de tous les tangos du monde.* Jacques Mobéko ne voulut pas rater ça. Il prit M'ma Eugénie dans ses bras et le couple offrit un véritable spectacle de danseurs mondains. François et Monette qui évoluaient à leurs côtés ne réussissaient pas à les égaler. Si d'autres se levèrent et se mêlèrent à eux, syncopant leur tango de coups de hanche empruntés à la conga, il fallut bien admettre qu'il n'y avait vraiment que les « Français » de Brazza-là pour égaler les *Mindélés* dans la valse et le tango.

A chaque pause, la salle s'emplissait d'un brouhaha. Tout ce monde papotait gaiement tantôt en lingala, tantôt en français, et leurs propos étaient constamment émaillés de grands éclats de rire d'où émanaient de la bonté et peut-être même une atmosphère de bonheur.

Monette ne nota même pas l'échauffourée qui se produisit un instant à l'entrée du Home. Elle aperçut bien Zinga, le mulâtre à la raie tirée au

cordeau sur la gauche de la tête, et que François lui avait présenté comme son *frère-mais-frère-vrai-frère,* se pencher et murmurer quelque chose à l'oreille de son mari mais ne nota pas le sourire gêné de son époux.

Un groupe de Brazzavillois, reconnaissables à certaines tournures amusantes de leur lingala mais surtout en l'occurrence incapables de justifier d'une invitation, avait tenté de forcer l'entrée. C'était Loutassi, la maîtresse éconduite, accompagnée d'un commando de cousins et cousines. Hors d'elle, décoiffée, agitant et brandissant son foulard de tête, elle pestait, vitupérait et hurlait à se déchirer les cordes vocales que c'était elle l'épouse ; que si ce salaud de Lomata (et chaque fois qu'elle prononçait son nom, elle l'abreuvait d'une série de qualificatifs qui faisaient pouffer même les plus loyaux d'entre les amis du jeune marié), que si donc ce moins-que-rien de Lomata, si c'était même Lomata qu'il se nommait, et de s'en prendre à la mère de l'homme, si ce voyou n'avait pas eu le courage de rompre leur union suivant la coutume, qu'il ne s'étonnât pas maintenant de voir surgir le scandale ; et si, elle, fille et petite-fille de trois noms auxquels la foule ne prêtait pas attention, ne parvenait pas à atteindre la cachette où se réfugiaient ce couard et sa putain de mulâtresse, elle allait séance tenante jeter la malédiction à tous ceux qui faisaient rempart à sa détermination.

Et, joignant incontinent le geste à la parole, elie avait dénoué son pagne, s'était retournée, s'était pliée en deux et avait présenté à la foule suffoquée les deux plus adorables fesses dont jamais négresse ne fut dotée.

C'en fut trop.

Après avoir poussé un long éhé ! en frappant trois fois dans ses mains avant de les porter devant la bouche ouverte, on avait repoussé la Moukongo-française et ses soi-disant cousins et cousines, menaçant de les battre, de les botter, de les chicoter, bref de vous les corriger bien-bien-bien, façon vrai sauvage, et moussindji authentique. Pour tout dire, sa bande de *Français-là* et elle disposaient encore d'une minute pour se ressaisir et prendre la poudre d'escampette.

Tout cela se passait à l'entrée du Home des Mulâtres et provoqua bien quelque attroupement inhabituel sur le trottoir de l'avenue Prince-Baudouin mais, Dieu merci ! nul écho de ce tumulte ne parvint jusqu'à Monette.

La fête se poursuivait. Debout à la file indienne, les invités faisaient l'offrande de leurs cadeaux aux nouveaux époux. Cassien, chef du protocole, annonçait le nom de chaque convive ou couple, qui redressait aussitôt le buste et se parait d'une attitude solennelle. Telles des délégations

étrangères introduites à la cour d'un souverain, ils attendaient patiemment et progressaient lentement à la queue leu leu. Selon son origine et sa tradition, on offrait qui un pagne, qui un carton de boissons, qui des dames-jeannes de vin de palme, qui de la vaisselle, qui des coqs et des poulets, voire un cabri, qui de la vaisselle ou des paquets soigneusement noués de rubans dorés.

La fête dura jusqu'au lever du jour.

Les convives de la noce en parlent encore aujourd'hui comme un des temps forts de leur vie, une de ces célébrations où s'exprimèrent la joie et le bon goût tels qu'on n'a jamais su les restituer depuis. L'un d'eux, avançant la lèvre inférieure avec mépris, m'a même indiqué que les festivités de l'Indépendance et les différentes fêtes nationales qui se sont succédé depuis lors ne constituent que de pâles reflets de la noce de François et de Monette.

Lomata avait pris entièrement à sa charge les réjouissances tant à Brazza qu'à Léopoldville.

Il pouvait bien s'autoriser semblable générosité. Durant ses années « françaises », la photo avait été source de revenus et, en homme avisé, il avait su faire de bons placements de ses économies.

Chaque fois que maman, tantine Monette ou Marie-Chinois évoquait les fastes et les réjouissances de ces noces, avec des gestes naturels je poussais sournoisement mes soldats de plomb dans la direction des grandes personnes et, à pas feutrés et par petits coups, déplaçais le champ de bataille près des jambes du conteur. Autant maman me chassait-elle quand tantine Monette revenait sur un détail du jour où, prise de rage, elle avait ramassé ses cliques et ses claques pour retraverser le fleuve, autant oubliait-elle ma présence chaque fois qu'elle se laissait porter par le charme du récit du mariage. Il y avait toujours quelqu'un pour se demander en conclusion comment était-il Dieu possible qu'une fête si réussie connût un dénouement si pitoyable. Alors maman se faisait grave et citait un proverbe de chez sa mère qui dit à peu près que plus il y a de soleil le jour des noces, moins le couple connaîtra de jours heureux. Diable ! pensais-je, même à la saison des pluies, il n'y a pas chez nous de journée sans soleil !

Lorsque, bien des années plus tard, Kolélé évoquera ces réjouissances, souvent pour indiquer que son engagement révolutionnaire n'était pas le résultat d'une vérité donnée au berceau mais d'une rupture personnelle et volontaire, sa sentence tombait ainsi qu'un couperet : la fête à Brazzaville

avait été une noce petite-bourgeoise et à Léo une séance de folklore apprêtée.

Qu’on le prenne comme on voudra l’entendre, mais notre radio-trottoir n’a pas son pareil au monde. Le jour même du retour de tantine Monette à Brazza, M’ma Eugénie fut prévenue par je ne sais quel tam-tam.

Le lendemain, dès potron-minet, elle se présenta au Cocktail Tropical. Hormis tonton Pou, comme chaque jour à l’Institut Pasteur depuis quatre heures du matin, nous dormions tous encore.

Dès qu’elle fut mise au courant des raisons du voyage de sa fille, M’ma Eugénie prit fait et cause pour celle-ci et déclara, avant de le répéter deux ou trois fois encore, que les portes de sa case étaient ouvertes pour la recevoir.

En ce temps-là, elle avait quitté la rue des Yakomas et vivait au quartier chic de Bacongo. Avec le recul du temps et certains recoupements, je crois comprendre aujourd’hui qu’elle cohabitait alors avec Jacques Mobéko mais je ne possède aucune certitude sur cette allégation. Leur relation a toujours été entourée d’un flou qu’il ne m’appartient pas de dissiper. N’est-ce au demeurant pas un peu le cas entre Kolélé et moi-même ?

M’ma Eugénie brûlait de faire apprécier l’amélioration de sa situation à sa fille. Tantine Marie-Chinois ne laissa même pas le temps de la réponse à tantine Monette : elle était bien sûr libre de faire ainsi qu’elle l’entendrait mais elle était au Cocktail Tropical comme chez elle et elle y pouvait demeurer, sans limites, autant qu’il lui conviendrait.

M’ma Eugénie baissa la tête pour cacher le nuage de déception qui assombrit son regard. Quand elle la releva, elle affichait un visage résigné.

– Si tel est le désir de ta sœur...

Elle fit un geste vague de la main et ne termina pas sa phrase. Elle comprenait et n’insistait pas. Quand on a été élevée en ville par les bonnes sœurs puis logée dans le quartier des *Mindélés* dans une cité de la taille de Léopoldville, ce serait reculer que de revenir au quartier indigène, fût-ce dans une case en dur pour *évolués*, avec électricité, eau courante, douche et sanitaire.

En fait, dès l’après-midi, avant même de se présenter au Cocktail Tropical, le premier réflexe de tantine Monette avait été de se rendre au couvent, son dernier domicile avant son mariage. Elle savait qu’il y existait une chambre « de passage », une sorte de studio, spécialement aménagé et réservé pour des bonnes sœurs en transit ou pour les *anciennes* qui

revenaient rendre visite à leurs bienfaitrices. Monette y avait logé une semaine auparavant quand elle avait traversé le fleuve pour une histoire de famille qu'elle était venue régler. Puisqu'elle comptait y séjourner cette fois-ci pour une durée indéterminée, elle offrit aux bonnes sœurs de leur payer un loyer. La supérieure ne comprenait pas et il fallut se confesser et expliquer sa décision.

Plusieurs fois, au cours du récit, mère Germaine avait hoché la tête, fermé les yeux et plissé le front comme en proie à un malaise, avant de joindre les mains et de se signer en murmurant une prière que Monette ne pouvait pas distinguer. Le silence que la religieuse imposa fut pesant. Elle se décida enfin à prendre la main de sa pupille. Monette n'avait pu retenir ses larmes et la mère supérieure l'avait serrée dans ses bras.

Elle consentait à l'héberger mais gratuitement. Ce n'était pas un hôtel mais une chambre de passage. Monette pourrait rester là quelques jours, le temps de prier, de se refaire des forces, mais ensuite il lui faudrait retraverser le fleuve ; car Lomata était le mari que Dieu lui avait choisi et rien ne devait rompre cette union. La supérieure comprenait bien les souffrances qu'elle devait endurer mais si Dieu les lui envoyait c'était pour sa rédemption. N'avait-il pas lui-même supporté les pires tortures pour notre salut ? La bonne mère en faisait un signe de croix. Chacun de nous doit supporter sa part de sacrifices. La supérieure ajouta que les pensionnaires finiraient par savoir les raisons du retour de Monette au couvent et que cela constituerait un mauvais exemple pour celles-ci.

Le sourire timide et maladroit qui ponctuait les phrases de Monette s'évanouit. Elle se leva, prit son bagage et tendit sa main libre.

Mère Germaine dit encore qu'elle était disposée, s'il le fallait, à traverser le fleuve et à parler à Lomata, comme une mère à son gendre. Pas sur un ton d'indulgence mais avec énergie.

Monette n'écoutait plus. Tenant Léon d'un main, sa valise de l'autre, elle attendit le passage d'un pousse-pousse devant l'huis du couvent.

En suivant le récit de Monette, Marie-Chinois se garda bien de commenter le comportement de mère Germaine.

– Cette maison est la tienne, déclara-t-elle d'une voix grave. Nous étions deux femmes, nous y serons trois.

La proposition de Marie-Chinois avait bien sûr été faite en toute innocence. La perception des colons brazzavillois était tout autre : la

présence de trois femmes et d'un homme sous le même toit les fit jaser et très vite l'écho de leurs cancans allait nous revenir. Les Blancs se contaient des histoires salaces qui confortaient leurs préventions contre les Chinois, gens hypocrites et au caractère vicieux qui, malgré les aspects raffinés de leur civilisation, pratiquaient en réalité la polygamie et la fornication de groupe, comme les nègres. La rumeur s'enfla tant qu'elle franchit les murs du couvent et la bonne mère Germaine jugea opportun d'effectuer une démarche auprès de Marie-Chinois afin de lui rappeler combien les anciennes se devaient d'avoir à cœur la réputation du couvent. Elle énuméra une liste de recommandations et conseils : les filles « de chez les soeurs » devaient veiller en toutes circonstances à ne pas être confondues avec les *ndoumbas* des bars de Poto-Poto. Filles de pères inconnus, *bana wa makangu*, comme les appelaient les indigènes, elles étaient des enfants du péché dont la vie devait être consacrée à se purifier pour obtenir l'absolution définitive de leur faute originelle, laquelle venait en supplément de celle que nous avaient déjà léguée Adam et Ève. Toute incartade à la morale ne manquerait pas de faire d'elles la proie des griffes de Lucifer.

Tonton Pou-Tong accueillait ces potins avec un visage de marbre. Le regard impénétrable, il haussait à peine ses frêles épaules et se retirait dans sa chambre. Tantine Marie-Chinois écouta respectueusement la sœur et, après son départ, répondit en bougonnant que ces gens péroraient ainsi parce qu'ils étaient jaloux des métisses dont ils enviaient la beauté. Ils pouvaient bien, si cela leur régulait la bile, continuer à jaser et à baver tout le venin de leur estomac. Ils en avaient tant du reste qu'ils empoisonneraient leur sang et qu'ils en crèveraient. Horrifiée de ses propres paroles, tantine se signa, murmura quelques phrases sacrées et déclara qu'au bout du compte le Bon Dieu qui voyait et savait tout restaurerait un jour la vérité.

C'est bien plus tard que j'ai pu reconstituer la trame des événements qui nous conduisirent au Cocktail Tropical. Maman n'a jamais pour sa part aimé évoquer cette période de sa vie, comme si elle craignait que le seul souvenir de son traumatisme ne le réveillât.

Ce qui suit constitue une synthèse des souvenirs et témoignages de tantine Monette, M'ma Eugénie, ma propre grand-mère, et le vieux Jacques Mobéko qui, dès que je franchissais le seuil de sa maison, s'exclamait, en

ouvrant les bras et en écarquillant des yeux admiratifs, que j'étais, selon son expression favorite, « le portrait tout craché » du vieux Vincent. Une expression que ma mère affectionnait également. Je crois même qu'aujourd'hui encore elle n'en possède pas d'autre pour indiquer une ressemblance. Tel était aussi le cas des tantes de Brazza. Sans doute la tenaient-elles des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny.

Le vieux Vincent ?... C'est de Vincent Houang qu'il s'agit, bien sûr.

Il y a quelque chose d'insolite dans cette alliance de prénom chrétien et de nom chinois. Même si j'ai peu connu mon père, j'ai du mal à imaginer qu'il ait pu abandonner si aisément sa foi bouddhique. Son baptême n'est vraisemblablement pas un acte de conversion mais une concession pour obtenir ma mère sans la séparer des siens. Car, élevée chez les bonnes sœurs du couvent, elle ne pouvait concevoir de contracter un mariage qui ne fût religieux. Plus qu'un manquement, c'eût été commettre péché mortel. Lorsque, plus tard, je découvris l'histoire des marranes, ces Juifs de la péninsule ibérique qui, contraints de se convertir au catholicisme pour éviter l'expulsion ou les affres de l'Inquisition, ne cessèrent pourtant jamais de pratiquer clandestinement le culte originel, je pensais à mon père. Il a dans son for intérieur dû demeurer fidèle à ses croyances originelles, se convainquant qu'en dépit des apparences et de la diversité des rites, c'est le même Dieu qu'adorent les hommes. En tout état de cause, c'est à cette conversion que mon père dut ce prénom, acquis sur le tard, et qui n'est pas, comme l'a prétendu Lopes dans son *Kolélé*, une déformation de Vin Sao, lequel serait au demeurant un patronyme plus vraisemblablement vietnamien que chinois.

Sans doute est-on prompt chez nous à appeler Chinois toute personne aux yeux bridés et aux cheveux raides, tout comme est indifféremment appelé Haussa ou Sénégalais tout ressortissant de l'Afrique-Occidentale qui porte le boubou, mâche de la kola et fréquente la mosquée. Dans le cas de Vincent Houang Yu Tien, mon père, il n'y avait pas usurpation de nationalité. C'était un Cantonais.

Je situe son arrivée au Congo dans les années vingt, avec un contingent de Chinois débarqués à Mayoumba, ou à Matadi, pour la construction du chemin de fer Congo-Océan.

Travailleurs infatigables et taciturnes, ils avaient tendance à se tenir à l'écart des Noirs. Chacun des groupes se considérait avec une égale et réciproque méfiance, se demandant si celui d'en face, avec sa couleur

bizarre, la texture de ses cheveux, la forme de son nez, son odeur inclassable et sa langue étrange, appartenait à l'humanité ou à quelque espèce à la lisière du monde animal et de celui des démons. Les Bandas, Saras, Banziris, et autres tribus déportées de l'Oubangui et du Tchad colportaient à propos des Asiatiques des légendes extravagantes sur leurs origines, leurs pays, leurs mœurs, leurs habitudes sexuelles et leurs pouvoirs.

On les disait friands de serpents et de chiens, donc sauvages, et l'on fronçait le nez de dégoût. Un jour, un Bitênè, entendez un indigène de l'Oubangui, se serait présenté à eux tenant en laisse deux chiens dérobés dans le village voisin, proposant de les leur vendre. Les Chinois ne saisirent pas le sens de la démarche. Pour mieux se faire comprendre, l'Oubanguien se serait alors lancé dans une mimique que les Asiatiques ne goûtèrent pas. Ils la trouvèrent d'autant plus offensante que les autres Noirs, épiant la scène à distance, s'en esclaffaient sans retenue. Il s'ensuivit un échange de propos dont nul ne comprenait le sens, mais qui se mua vite en une altercation suivie de voies de fait.

Les *mboulou-mboulous,* tirailleurs, généralement d'ethnie sara, chargés de surveiller les travailleurs, intervinrent et arrêtèrent, pour l'exemple, quelques protagonistes qu'on transféra *manu militari* à Brazzaville. Un poignard encore ensanglanté aurait été trouvé sur mon père qui fut jugé et condamné à vingt ans de prison ferme.

Telle est du moins la version que je tiens de ma mère.

Elle ne me révéla cet épisode de la vie de mon père qu'avec beaucoup de réticence le jour où je dus m'expliquer d'une cocarde noire à l'œil. A l'école, j'avais bondi sur un condisciple qui m'avait traité, suite à une contestation lors d'un match de football, de fils de bagnard.

Jacques Mobéko m'a fourni une autre version des faits.

Houang Yu Tien se serait mis en ménage avec une femme de la tribu des Bayakas de la région de Dolisie. Un jour, il la surprend dans les bras d'un Sara du Tchad, lui aussi travailleur dans la construction du CFCO, et, fou de rage, poignarde les deux amants.

La version de Lomata, à des détails insignifiants près, est la même que celle de Jacques Mobéko, mais il y a tout lieu de penser que c'est ce dernier qui lui a raconté l'événement.

La première version donnait l'occasion à ma mère de me mettre en garde contre les jugements hâtifs. Nul, me disait-elle, n'est délibérément méchant.

Placé dans des circonstances inhabituelles, personne ne sait comment il réagira. Le piéton change de caractère au volant d'un camion. La variante de ce drame narrée par Jacques Mobéko était l'occasion d'un apologue qui ressortissait à la même philosophie que celle de ma mère. L'oncle affirmait que mon père était bon de nature et qu'il n'appartenait pas aux autres hommes de juger leurs semblables. Seul Dieu était en mesure de comprendre le sens et le bien-fondé de nos égarements.

Sa bonne conduite aidant, quelques années plus tard, Houang Yu Tien bénéficia, à la faveur d'un 14 Juillet, d'une amnistie de Victor Augagneur, à l'époque gouverneur général de l'Afrique-Équatoriale française.

Même la stérilité du sable ou la résistance de la roche cède à la volonté du paysan industrieux, appliqué et infatigable. La prison fournit à mon père l'occasion d'améliorer son français et d'apprendre les deux grandes langues véhiculaires du pays : le mounoukoutouba et le lingala. Encore qu'il faudra toujours tendre l'oreille et prêter grande attention à l'élocution de son français tant sa prononciation était sur certains mots fantaisiste. Il n'aurait, semble-t-il, jamais réussi à faire la différence entre les 1 et les r. J'ai entendu à ce sujet de nombreuses anecdotes souvent amusantes, voire savoureuses et grivoises. Amusantes pour les autres, s'entend. Pas pour moi. Lorsqu'une tantine en contait une pour distraire la compagnie, tête baissée, je fondais bec et ongles sur l'insolente pour l'encorner, l'écharper, la renverser, la piétiner, l'écrabouiller, mais cédais vite, face à mon impuissance, à une crise de larmes. Je trépignais et menaçais de briser tous les colifichets de tantine Marie-Chinois.

Les témoignages sont en revanche unanimes sur la qualité tant du mounoukoutouba que du lingala de Vincent Houang Yu Tien. Il maniait les deux langues à la perfection, hormis, une fois encore, sa prononciation. Dans une colonie où les Européens affichaient un souverain mépris pour les idiomes locaux, cet élan vers autrui valut à mon père l'affection des indigènes.

A sa sortie de la maison d'arrêt, Houang Yu Tien fut dans un premier temps hébergé à Poto-Poto par un ancien détenu. En quelques jours, il apprend que, sauf trois d'entre eux, tous ses compatriotes sont décédés ou retournés au pays.

Les trois pour qui l'exil n'est pas un bagne mais un havre étaient l'un originaire du Hunan, qui vivait à Pointe-Noire avec une Cabindaise, et les

deux autres installés à Brazzaville. Il n'eut aucune peine à obtenir leur adresse.

Ce fut d'abord Chou, un Shangaïen, qui l'accueillit dans sa case du quartier de La Plaine. Chef de chantier de travaux publics, il bénéficiait, au même titre que les colons français, d'un logement mis à sa disposition par l'État. Mais Houang Yu Tien préféra l'offre du second, Pou Tong Li, comme lui cantonais, qui s'était fait embaucher par l'Institut Pasteur.

Quand Pou Tong Li apprend à Houang Yu Tien qu'il a entrepris des démarches pour devenir citoyen français, celui-ci le regarde fixement.

– Non, je n'ai pas trahi le pays, murmure l'autre en tournant la tête, c'est une affaire de papiers. Être citoyen français, ça facilite la vie. Pour le reste, les émotions, le cœur, ça restera toujours chinois.

Houang Yu Tien continue à le fixer avec curiosité.

Il fait chaud. C'est l'après-midi, il a ce sentiment à la fois d'abrutissement et de paix intérieure qu'on ressent à l'issue d'une sieste profonde. L'autre sourit discrètement à la manière d'un commerçant qui vient de réaliser une bonne affaire et ajoute :

– Rassure-toi, ce sera toujours en chinois que je chanterai, toujours en chinois que je rêverai.

Houang Yu Tien à son tour sourit. Lui aussi rêve en chinois. Même si le rêve se passe au Congo et met en scène des nègres, ce sont des phrases chinoises qui sortent de leurs lèvres. Sans accent. A s'en esclaffer.

Une métisse pénètre dans la pièce. Peau de terre cuite, les traits de son visage sont ceux d'une Européenne et ses cheveux sont longs et lisses comme ceux des filles de chez eux.

Pou Tong Li la présente. Marie, sa femme.

Tandis qu'elle s'éloigne vers la glacière pour leur chercher une bouteille de Primus, Houang discrètement, pudiquement, à la chinoise, observe son pas. Marie avance en traînant les pieds dans ses babouches, ondoyant des hanches à la manière des indigènes.

– Ça fait deux ans que je l'ai épousée, explique Pou.

Il a été la chercher au couvent. On lui avait conseillé d'aller regarder là-bas. Des filles bien éduquées, ni européennes ni sauvages.

– Ça aussi, c'était plus pratique... Elle est soumise, discrète et travailleuse comme les filles de chez nous. De surplus, douce et aimante.

Elle lui a déjà donné deux enfants, Émile et Catherine.

– Des noms chrétiens. Fallait bien, se justifie-t-il, l’air résigné. A quoi leur aurait servi des noms de chez nous ? Jamais ils ne mettront les pieds là-bas. Et puis, même s’ils y allaient...

Houang regarde avec tendresse le poupon au teint de pain d’épice et aux cheveux raides comme des fils noirs. On pourrait le prendre pour un ressortissant de ces minorités sauvages des montagnes du Viêt-nam dont il a entendu parler.

– Évidemment, pour nous, c’est pas facile à prononcer ces noms.

Surtout Catherine. Toute sa vie, il l’appellera par son diminutif, Cathy, qu’il prononcera comme deux idéogrammes : Khâ Thi.

C’est dimanche après-midi. Les artères de la ville sont désertes. Nul mouvement, pas un bruit. A part le roulement lointain d’un tam-tam du côté de Bacongo, le silence du fleuve enveloppe La Plaine et Le Plateau. Le pâle soleil de saison sèche rend l’atmosphère encore plus oppressante. Européens et indigènes, par des chemins et des moyens différents, se sont rendus au stade Marchand, ceux-ci sur les gradins découverts, ceux-là dans la tribune couverte.

Pou a entraîné Houang du côté du fleuve, vers le quartier de la briqueterie.

– Tu vois cette étendue, entre le manguier et la haie de bambous ? Et ensuite l’espace entre les bambous jusqu’au citronnier là-bas, tu vois ? Eh bien, tout cela m’appartiendra bientôt. Les papiers sont en cours d’élaboration au cadastre.

Il faut être un observateur aigu pour remarquer que l’autre écarquille ses petits yeux en traits d’union.

– Tout ça ? Mais comment ?

Pou a frotté son pouce contre son index et son majeur en regardant l’autre dans les yeux.

– Mes économies.

Houang songe qu’en Chine, même en travaillant dur, jour et nuit, une vie ne leur aurait pas suffi pour acquérir la moitié de ce lopin. Seuls les seigneurs...

– Bonne terre ?

– Et comment ! Ici, tu plantes une canne dans le sol et quelques mois après pousse une orangeraie.

Il s’accroupit, prend un peu de terre dans sa main et la palpe puis la tend à Houang qui hoche la tête en connaisseur. L’exil fait mal au cœur, mais il serait encore plus dur de retourner au pays.

– Pourquoi alors tant de misère autour de nous ?

Pou, embarrassé, répète en guise de réponse ce qu’il entend chaque jour les Blancs rabâcher avec des gestes de désespoir : la paresse des habitants de ce pays !

Deux gamins qui reviennent du fleuve, la canne à pêche à la main, s’arrêtent pour les écouter. Curieux, cette langue.

– On dirait des oiseaux, dit l’un.

– Non, des souris, corrige l’autre.

– Ça me fait penser au patois des Bagangoulous, reprend le premier. Ça sonne même façon.

Quant aux Chinois, ça les repose de parler la langue du pays.

Mais qu’est-ce que c’est que ces gosses qui restent là à les observer comme s’il s’agissait de revenants ? Allez, ouste ! ouste ! allez-vous-en, bande de petits sauvages ! Ils ne se rendent même pas compte qu’ils continuent de parler en chinois. Les gosses, amusés, en rient de plus belle et s’essaient à singer les mots chinois. Pou passe alors au mounoukoutouba et se met à invectiver ces galopins, ce qui accentue le rire de l’un d’eux. Alors Pou se baisse et fait semblant de ramasser une pierre et les gosses détalent et disparaissent dans les fourrés en direction de Bacongo.

Les deux hommes n’ont pas vu le soleil décliner. Ce sont les premiers moustiques, vraisemblablement des fourous, qui leur ont indiqué que la nuit allait bientôt tomber, sans transition comme toujours sous ces latitudes.

Sur le chemin du retour, à hauteur du marché du Plateau, Houang Yu Tien se décide à s’ouvrir à Pou. Cela fait des semaines qu’il se retient mais il n’en peut plus. Il a besoin d’un confident.

Voila des mois qu’il rêve à Odette. L’une de ces mulâtresses parmi celles qui viennent régulièrement du couvent et hantent sa maison. Une métisse au teint de biscuit, avec un grain de beauté sur la tempe gauche et qui sourit toujours.

– Peuf ! elles sourient toutes, coupe Pou d’un ton bourru. Rient trop ces gamines.

Chaque nuit, elle vient taquiner Houang dans son sommeil et l’entraîne à des jeux qui ne se divulguent pas. Une fois même, elle a approché ses lèvres si près des siennes qu’il s’est réveillé tout en sueur. Même que le pantalon de son pyjama s’en est humidifié d’un crachat gluant, là entre les cuisses. Dans sa confession, Houang ne livre évidemment pas ce détail à Pou. L’un et l’autre demeurent chinois malgré l’exil !... Tout peut se concevoir, tout peut se faire, tout peut se dessiner et se peindre, tout peut même s’écrire mais tout ne peut se dire. Haletant et désarçonné, Houang n’avait pas été en mesure de retrouver le sommeil et avait dû se lever pour marcher seul la nuit dans les rues du Plateau.

Après avoir fait préciser sa description en posant à Houang questions sur questions, Pou a compris qu’il s’agissait d’Odette.

– S’il te plaît, frère Pou, arrange-moi ça. S’il te plaît.

Houang s’empresse d’ajouter qu’il connaît les coutumes indigènes et qu’il est prêt à offrir la dot qu’on voudra. Il travaille maintenant et gagne honorablement sa vie. Et puis, bientôt, sans doute le mois prochain, le garage administratif va lui attribuer une case, comme les Blancs, à La Plaine.

En guise de réponse, Pou tape affectueusement sur l’épaule de Houang en hochant la tête.

Il fallut passer par Marie-Chinois.

Mise dans la confidence, elle éclata de rire. Si spontanément et brutalement que Pou a cru qu’elle se moquait de son compatriote, de son frère, diraient les Noirs. Il s’est fâché et a eu envie de la frapper. Un réflexe étrange, qui lui était revenu brusquement et qui lui avait rappelé la Chine, son père, sa mère, son enfance...

Le trouble et la fièvre de Houang, d’abord décrits par Pou et qu’elle découvre ensuite, l’amusent. Se peut-il donc que ce visage impassible de sage qui ne laisse percer aucun sentiment, ni la joie, ni la tristesse, ni le rêve, constamment tendu, comme un moine accaparé par sa méditation ou un responsable torturé par ses soucis, se peut-il qu’il flanche et cède lui aussi aux charmes de la beauté ? Est-ce bien le même homme qui s’exprime avec cette candeur et cette gaucherie d’adolescent ?

Mais il n’est pas charitable de se moquer de celui qui souffre. Elle le rassure. Odette est sa cousine. Entendons qu’elles sont l’une et l’autre nées dans le pays téké, quoique l’une de mère vili et l’autre de mère moundjombo. Elle saura lui parler comme il convient.

Trois mois plus tard, Houang Yu Tien offrait le vin de palme à la famille d’Odette avant de se présenter avec la mère de celle-ci au couvent pour y solliciter audience auprès de mère Germaine. Il fallut encore six mois de catéchisme pour son baptême qu’on fêta chez ses parrain et marraine, Pou et Marie-Chinois.

Le mariage eut lieu à la cathédrale du Sacré-Cœur.

Grâce à Lomata, j’ai pu retrouver des photos de la cérémonie. A cette époque, Vincent Houang Yu Tien a le même visage que Lou Sin. A sa droite, s’étaient placés Pou Tong Li et Marie-Chinois. Odette avait choisi pour témoins Simone Fragonard et un mulâtre que je n’ai pas pu identifier.

Je suis né huit mois et demi plus tard.

Je suis, à n’en pas douter, un prématuré car je ne vois pas comment mes parents auraient pu se rencontrer avant la date officielle pour, ainsi qu’on

disait alors, « fauter ». Scandalisée par ma sœur, fille du deuxième mariage de ma mère, qui se mit en ménage avec un homme avant de l'épouser, maman m'a souvent répété avec fierté qu'elle n'avait échangé, elle, que quelques mots avec notre père avant le jour de leur mariage. Par certains côtés, son histoire ressemble à celle de Simone Fragonard.

C'est mon père qui choisit mon prénom, Victor-Augagneur, en témoignage de sa reconnaissance au gouverneur général qui l'amnistia, auquel on ajouta Noël parce que je suis né un 25 décembre.

Je n’ai pas de souvenir de mon père. Tout juste quelques photos.

Un passionné de chasse, affirment tous ceux qui l’ont connu. Chaque samedi soir, son fusil calibre douze et sa carabine cinq-cinq en bandoulière, accompagné d’un pisteur, il prenait le chemin des plateaux batékés. Il associait quelquefois à sa partie un autre chasseur, généralement métis. La nuit, ils se ceignaient le front d’une lampe torche pour éblouir le gibier et, dans la journée, réalisaient un carnage d’outardes et de pintades. De l’avis de tous, Vincent Houang était une fine carabine qui revenait de ses battues la gibecière débordante et, grand seigneur, offrait à ses amis de chasse moins chanceux que lui une partie de son hécatombe.

Par le pisteur, il eut vent de l’existence d’une panthère qui terrorisait les populations de Mayama. Chaque nuit, le fauve venait dévaster les plantations des indigènes à qui le port d’armes était alors interdit. La bête avait déjà fait plusieurs victimes dans la population qui voyait en elle bien plus qu’un fauve banal. Semblable acharnement ne pouvait être le fait que d’un homme-panthère, membre d’une secte ou, plus vraisemblablement, d’un sorcier qui s’était coulé dans la forme et la peau d’une bête, à moins encore qu’il ne s’agît d’une âme en quête de vengeance sur quelques vivants. Des Européens désireux d’enrichir leur tableau de chasse d’une peau de félin s’équipèrent d’armes de combat et organisèrent des battues pour débusquer l’animal, l’encercler et l’abattre. Plusieurs fois traquée, la bête échappait toujours aux balles des chasseurs. Des militaires du Camp du Tchad se portèrent sur les lieux, munis d’armes automatiques. Ils en revinrent bredouilles.

Turpin, un militaire d’origine guyanaise, grand complice de Vincent Houang dans sa marotte, lui chuchota la nouvelle, lui faisant miroiter le titre de gloire qu’ils pourraient tirer tous deux de cette épopée et finit par le convaincre d’aller tenter leur chance de conserve. Houang se prépara à l’entreprise avec minutie. Il passa d’interminables après-midi chez l’armurier pour faire les choix de cartouches, passant en revue le détail le plus insignifiant de son armement et de son équipement, relisant en se guidant du doigt les articles du *Chasseur français* que Turpin lui avait sélectionnés, interrogeant le pisteur, écoutant avec une attention soutenue les récits tant des équipes de chasseurs successifs que des indigènes de Mayama et des environs. Que ce fût pour des mots français inhabituels,

lorsqu'il lisait en ânonnant les articles du *Chasseur,* ou pour certaines expressions kikongos, lorsqu'il interrogeait le pisteur et les indigènes, il consultait ma mère afin de cerner le sens des vocables et expressions ambigus et éviter tout contresens. Elle assure que durant la semaine qui précéda, il passa plus de temps que d'habitude à graisser, huiler et fourbir les canons et culasses de son calibre douze et de sa carabine cinq-cinq.

La chasse était la détente de fin de semaine de mon père. Cette fois-là, pour mettre toutes les chances de leur côté, Turpin et lui prirent une semaine de congé.

Aujourd'hui, j'entends souvent les Brazzavillois se plaindre de l'état de la route qui mène à Mayama. Ils y voient tantôt la preuve du tribalisme du gouvernement, tantôt celle de son incurie. Sans vouloir absoudre la bande qui nous gouverne, il faut reconnaître que déjà à cette époque cet itinéraire avait une bien triste réputation puisque les gens de la région aimaient à répéter, comme un adage, *nzila Mayama, nzila mbousana,* « qui parcourt la route de Mayama gravit son calvaire ».

Flanqués de leur pisteur habituel et d'un Mousoundi de la région, Vincent Houang et Turpin s'en allèrent donc un vendredi soir. Le vendredi saint, précisait chaque fois ma mère d'une voix blanche. Elle, d'ordinaire si pieuse, fit, ce jour-là, entrave à sa règle et manqua son chemin de croix. Elle voulait être présente à l'heure du départ pour veiller à l'état du barda de son époux et lui fournir les ultimes indications sur les provisions qu'elle lui avait préparées.

– Ce n'est pas, plaisanta Turpin, un départ pour le front. Juste une équipée sportive.

Ma mère ne rétorqua pas, se contentant de sourire et de baisser pudiquement la tête.

Turpin ajouta une plaisanterie grivoise sur les perpétuels jeunes mariés.

Dans la nuit du samedi au dimanche, les chasseurs repérèrent la bête. Alors qu'ils la mettaient en joue, celle-ci s'évanouit, comme s'il s'agissait d'un procédé de film fantastique. Ensuite commence une battue de plusieurs jours. Dix ans plus tard, dans *Mes chasses en Afrique centrale,* le capitaine Turpin a raconté en détail cette poursuite. J'ai à plusieurs reprises tenté d'exploiter sa relation, enrichie de témoignages oraux que j'ai depuis lors collectés, pour en réaliser un film dont le thème central serait la lutte de l'homme contre la nature. Chaque fois, j'ai abandonné mon entreprise en chemin. Quand, en panne d'inspiration, je relisais les premières pages du

scénario pour me donner un nouvel élan, je constatais avec abattement que mon texte n'était en fait rien d'autre qu'une pâle transposition du *Vieil Homme et la mer,* bourrée de réminiscences dont je n'arrive pas à me débarrasser.

Dans son ouvrage, Turpin se donne le beau rôle et parle peu de son compagnon. La mort de mon père est exécutée en un court paragraphe.

J'ai là-dessus entendu bien des versions. La plus répandue fait de la panthère une réincarnation du travailleur sara poignardé par mon père, lors de la construction du chemin de fer Congo-Océan.

La bête aurait bondi sur le chasseur dont le fusil se serait enrayé, l'aurait terrassé, piétiné, l'aurait traîné dans sa gueule sur plusieurs mètres, avant de lui arracher la tête et de se redresser, rugissante, offrant son ventre à Turpin qui l'aurait alors abattue. Les patriarches de Mayama qui se souviennent de l'accident insinuent en baissant la voix une possible complicité entre Turpin et l'animal. Le vieux Mobéko nuançait en faisant du militaire antillais le jouet involontaire de forces dont il se riait. N'avait-il pas passé auparavant une partie de sa carrière dans la colonie du Tchad, pays du Sara victime de mon père ? Suivaient des explications tortueuses dont le vieux Mobéko, Lomata et M'ma Eugénie m'ont toujours reproché de ne pas faire cas.

Quant à ma mère, bonne chrétienne, elle se bouchait les oreilles à ce genre d'insinuations. Elle n'a jamais varié, me répétant chaque fois que tel était le destin de son époux. Sans doute s'agit-il bien du destin, concédait Jacques Mobéko, mais qui donc peut nier la puissance des morts et de leurs esprits, même si leurs intentions sont indéchiffrables ?

Depuis lors, ma mère ne manque jamais le chemin de croix du vendredi saint qu'elle accomplit toujours à genoux, de l'huis de l'église jusqu'à la table de communion.

Lorsque nous arrivâmes au Cocktail Tropical, tonton Pou et Marie-Chinois n'avaient plus d'enfants. Émile et Catherine étaient morts. Le premier d'une méningite et l'autre d'une maladie mal diagnostiquée. Des convulsions, disait-on. Mais on décédait beaucoup alors et l'on ne savait pas vraiment de quoi. Les disparus de ma classe d'âge ne sont pas tombés au champ d'honneur mais avant l'âge de raison. Les parents gardaient leur souvenir en donnant leur photo à Tavares qui, employant une technique qui me paraissait ressortir à la magie, les métamorphosait en petits anges ailés. Je refusais de les regarder car ces portraits ne cessaient de me hanter ensuite et nourrissaient mes cauchemars. Car autant les anges des images pieuses étaient beaux, autant ceux des photos truquées ressemblaient à des monstres.

Le double deuil de tonton Pou et Marie-Chinois constitua leur crève-cœur et maman m'apprit qu'il ne fallait jamais évoquer ce sujet devant eux. Pourtant, ils n'ont jamais voulu oublier. Aujourd'hui encore, chaque mercredi, tonton Pou cueille dans le jardin de leur cour des pervenches de Madagascar, des allamandas et des grandes marguerites. Il compose un bouquet de ces fleurs violettes et jaunes dont il emballe les tiges dans un cornet de papier journal et, bras dessus bras dessous, avec tantine Marie-Chinois, ils vont les déposer sur la pierre tombale où reposent les deux enfants. Ils s'agenouillent, murmurent des prières et quittent le cimetière sans dire un mot ni se regarder.

Ils m'adoptèrent donc et tonton Pou prit mon éducation en main, afin, répétait-il, de suppléer l'absence de mon père. Sa philosophie tenait en quelques principes fort simples. Nous étions, Léon et moi, des fruits dépareillés, plus facilement identifiables que les autres. Chaque fois qu'il y aurait une maladie, on nous apposerait la marque de distinction des fruits pourris et, dans les moments de calamités, les procureurs nous entasseraient dans la première charrette de sacrifiés. Il n'existait qu'une seule parade à ce destin : se révéler en toutes choses le meilleur. Il en parlait, poursuivait-il, en connaissance de cause car il était, comme nous et avant nous, dans une autre position, lui aussi un fruit dépareillé. Voilà pourquoi lui ne prenait jamais de repos. Et de nous répéter un proverbe chinois sur ce thème.

Chaque mois, le cœur suspendu, Léon et moi lui présentions notre bulletin de notes. Celui d'entre nous qui ne figurait pas sur la liste des cinq

premiers de la classe devait baisser la culotte et s'allonger sur un banc. Tonton Pou décrochait alors un épais ceinturon de marin et, pour tout demi-point au-dessous de la moyenne, la victime recevait un coup sur les fesses. Nos cris et les regards apitoyés de nos mères ne faisaient rien à l'affaire. C'était pour notre bien. Et nous n'avions pas à nous plaindre car en Chine, chez mes ancêtres, c'était le nerf de bœuf qu'utilisaient les éducateurs.

Quand nous tentions de nous justifier en invoquant l'outrancière sévérité de la maîtresse ou les mauvaises notes de l'ensemble de la classe, il nous interrompait : les Chinois regardent devant, jamais derrière eux.

– Mais nous ne sommes pas chinois. Nous sommes métis.

– Métis ?

Il haussait les épaules.

– Métis, métis ! C'est quoi ! Des fruits dépareillés, tonnait-il. Un troupeau de boucs émissaires. Des bêtes de sacrifice ! Sauf...

Nous ne savions pas où tonton Pou, qui dans l'ensemble s'exprimait plutôt dans un français petit-nègre (petit-chinois, disait Léon), avait appris ces termes dont la signification passait au-dessus de nos têtes et dont tantine Marie-Chinois, Monette et maman ne se sentaient pas mieux placées que nous pour nous en révéler le sens. Il fallut le demander à notre maîtresse.

Il convient d'ajouter, pour être équitable, que tonton Pou ne manquait jamais, quand il nous en jugeait dignes, de nous gratifier de friandises achetées à Léopoldville. Pour moi, la plus grande des récompenses et des faveurs était d'avoir le droit de l'accompagner le dimanche au stade Marchand. Tandis que les équipes s'affrontaient sur le terrain, tonton Pou, dans un vestiaire spécialement réquisitionné et aménagé par lui à cet effet, cuisinait des plats chinois qui, à la fin du match, faisaient le régal des anciens de l'Indochine. Léon et moi nous rendions utiles en lui passant les couverts, les serviettes, une salière ou la bouteille de nuoc-mâm. Au total, cela ne nous mobilisait guère qu'une courte période.

– Allez, ouste ! Qu'est-ce que vous fichez entre mes jambes, bande de ouistitis !

Nous savions que c'était le signal. Nous nous sauvions en exultant et nous mettions à gravir les escaliers du stade en direction des tribunes. Nous le faisions en nous déhanchant pour tenter d'avaler plus d'une marche à la fois. Les gradins escaladés, nous nous mêlions aux spectateurs, sur l'autre versant du stade.

Notre favori était l'équipe du CAB. Nous rêvions de porter un jour, comme ses joueurs, le maillot bleu, la culotte blanche et les chaussettes rouges.

En face du Cocktail Tropical, il y avait un parc en forme de triangle. Légèrement surélevé par rapport à la chaussée, il me faisait penser à la proue d'un navire dont j'aurais été le commandant. Des nounous vêtues en infirmière y chaperonnaient des garçonnets blonds et propres, vêtus de barboteuses. Nous les dévorions des yeux et nous rêvions de leur ressembler parce qu'ils étaient conformes à ceux que nous voyions dans les vieux magazines que tonton Pou ramenait d'on ne sait où. Ah ! si nous avions pu avoir leurs peaux laiteuses et leurs regards d'azur, nous aurions transporté les cœurs des petites filles aux cheveux d'or et nul n'aurait jamais osé nous insulter ! Un jour, Léon m'a entraîné dans le parc.

Au début, nous nous sommes dévisagés à distance. Les enfants nous toisaient et nous avancions avec précaution. Finalement, ils nous ont laissés pénétrer dans leur territoire et nous avons joué à chat perché. Nous perdions la tête et riions à gorge déployée. Ils se sont épuisés avant nous et nous nous sommes assis dans la pelouse de passepalum. Nous nous sommes mis à nous raconter nos familles ; leurs pères étaient riches et puissants, nos mères étaient belles. Ils nous avaient entendus échanger des propos en lingala avec leurs bonnes et voulaient que nous leur apprenions des phrases. Cela les amusait et les fascinait. L'une des bonnes est intervenue et a menacé de dire *à Madame* qu'ils avaient parlé *en langue*.

– Si tu mouchardes, a dit l'un, je te ferai mettre à la porte.

Quand, un peu plus tard, les mamans sont arrivées, elles nous ont chassés et ont morigéné les nounous. Nous étions des moricauds, nous pouvions salir leurs poupons.

Une fois par semaine, maman et tantine Monette hélaient un pousse-pousse qui nous déposait à Poto-Poto, tantôt chez ma grand-mère, tantôt chez M'ma Eugénie. Les enfants du quartier s'approchaient avec curiosité, interrompaient leurs jeux et montraient du doigt les *bana mindélés,* les petits Blancs. Ils nous entouraient en trépignant, sautant à cloche-pied, frappant dans leurs mains et répétant *Mindélés* ! *Mindélés* ! Nous nous demandions s'il fallait recevoir l'appellation comme un compliment ou une insulte. Au bout d'un moment, l'un d'entre eux, plus audacieux, s'approchait. Nous nous reniflions, nous jaugions de la tête aux pieds,

jusqu'à ce que, sur décision du chef de bande, ils nous admettent en leur sein. Nous nous déchaussions et, pieds nus, comme eux, nous nous mêlions aux joueurs de mwana-foot dans la venelle où ne passait jamais de véhicule. Je m'identifiais tantôt à Feignond, tantôt à Shango, les deux métis du CAB.

En me voyant couvert de poussière et de boue, maman poussait des hauts cris et me menaçait de ne plus jamais m'emmener à Poto-Poto.

– T'en fais pas, petit grand-père, si elle ne te ramène pas, c'est moi qui irai te chercher, répliquait M'ma Eugénie.

Lorsque, dans le pousse-pousse, sur le chemin du retour, nous harcelions nos mères pour obtenir la promesse que nous reviendrions à Poto-Poto le lendemain, elles ne cédaient pas et nous faisaient la leçon : un petit citoyen français ne doit pas traîner dans les quartiers indigènes ; on n'y apprend pas les bonnes manières et on en oublie le français pour ne plus comprendre que *les langues.*

En vue de notre prochain match de mwana-foot à Poto-Poto, Léon et moi, dans l'intervalle, passions des heures à nous entraîner à jongler du pied, de la cuisse et de la tête, avec une balle de tennis, dans la cour du Cocktail Tropical.

Hormis ces moments, nos compagnons étaient surtout d'autres enfants métis, dont les mères avaient, comme les nôtres, reçu l'éducation du couvent. Lopes venait de temps à autre à la maison.

Nous jouions au papa et à la maman. Moi, j'étais le docteur et Mado venait en consultation dans mon cabinet. Mado était une petite mulâtresse de mère métisse et de père martiniquais, à la peau teint de beurre salé. Avec ses cheveux lisses, légèrement bouclés et couleur de tabac, ses yeux de biche, légèrement bridés, comme les miens, et son sourire de Sainte Vierge, elle était ma préférée. Mon diagnostic était invariable : elle était enceinte. Pour faire vrai, je lui mettais un coussin sous la robe. Le médecin trouvait la grossesse de Mado anormalement longue. Et moi de lui expliquer, en praticien consciencieux, que, dans de telles situations, le docteur devait pomper la dame pour accroître la taille du ventre afin de libérer le bébé. C'est ce que m'avait expliqué, je ne sais plus quel jour, je ne sais quel garçon plus âgé que moi.

– Avec une pompe ? me demandait Mado.

Je hochais la tête et lui prenais timidement la main. Gentiment, elle serrait la mienne, parce que je crois que Mado aussi m'aimait.

– Une pompe à vélo ?

Et avant que je n’aie pu répondre, elle se mettait à rire en baissant la tête et en se cachant la bouche dans sa menotte, tant la situation lui paraissait cocasse.

– Mais il faut auparavant embrasser le docteur.

Et Mado m’embrassait la joue en fermant d’un coup sec ses paupières comme si elle voulait s’approprier un rêve.

– Non, pas comme ça, sur la bouche, petite sotte.

– Un bisou de bouche ?

Mado trouvait cela rigolo.

Les grandes personnes nous ont surpris au moment où j’avais fait baisser la culotte de Mado et où je déboutonnais les bretelles de la mienne pour la pomper.

– Non, non, trop tard, a dit tonton Pou, ne te rhabille pas, petit vicieux. Attends que j’arrive.

J’ai baissé la culotte en tremblant et me suis mis à pleurnicher avant même de comprendre ce que tonton Pou voulait faire. Il a décroché son ceinturon de marin et s’est mis à me chicoter. Il a frappé, gba ! gba ! gba ! bien-bien-bien, à en perdre le souffle. J’avais beau pleurer, hurler, implorer, il frappait, frappait, frappait, gba ! gba ! gba ! répétant pour donner de la force à ses coups que j’étais un vicieux, un sale vicieux, un sale petit nègre dévergondé. Il m’a enfermé dans un cagibi au fond de la cour, et m’a soumis à un régime d’eau et de pain sec pour le reste de la journée.

Ni maman ni tantine Monette n’étaient là.

Au cours de la journée, Léon est passé à plusieurs reprises et m’a chuchoté des paroles de consolation à travers la porte.

A quatre heures, il m’a glissé le biscuit de son goûter par les persiennes de la porte. Germaine aussi est passée pour me consoler. Germaine, c’était la benjamine des tantines, encore au couvent. Les coups de tonton Pou et le régime, c’était rien, m’a dit Germaine. Le plus grave, c’était que j’avais commis un péché mortel. Si je ne me mettais pas à genoux pour demander pardon au petit Jésus, eh bien j’allais bientôt mourir à moins de réciter l’acte de contrition.

– L’acte de quoi ?

– Répète après moi.

Au bout de la dixième fois, je le connaissais par cœur.

– Répète tout seul, maintenant.

Quand j’eus terminé, Germaine m’a dit qu’il fallait encore en réciter quatre-vingt-dix, parce que j’avais commis un péché mortel.

– Et à genoux, surtout !

Lorsque, en fin de journée, maman est rentrée au Cocktail Tropical, je ne lui ai soufflé mot de l’incident car elle aurait, j’en étais sûr, ajouté encore à ma sanction.

Chaque soir, elle me répétait en m’apprenant mes prières que je devrais toute ma vie être reconnaissant à tonton Pou et à tantine Marie-Chinois de leur bonté à notre égard et que je devrais en conséquence me conduire en enfant bien élevé.

Mais quand maman a vu mes fesses, zébrées des coups du ceinturon, elle a poussé des cris et a eu un échange assez vif avec tonton Pou.

Lui répliquait d’une voix calme qu’il savait ce qu’il avait à faire ; qu’il avait promis et juré sur la tombe de mon père de m’éduquer en véritable Chinois, à la dure, pour me tremper et m’apprendre à vaincre dans l’adversité. La vie ne faisait pas de cadeau.

– Un jour, ce garçon me remerciera...

Maman n’a pas attendu la fin de la phrase. Nous l’avons vu sortir du Cocktail Tropical et disparaître dans le noir. Tantine Marie-Chinois m’a pris dans ses bras, s’est précipitée vers la véranda, et a appelé maman dans la nuit plusieurs fois.

J’ai eu peur et me suis senti abandonné comme un orphelin.

Tonton Pou a haussé les épaules et s’est enfermé dans sa chambre.

Quelques instants plus tard, maman est revenue avec des branches de feuilles à larges lobes. Elle avait dû aller les cueillir dans la forêt de la Patte d’Oie. Maman a plongé les feuilles dans une casserole d’eau chaude puis m’a appliqué des compresses imbibées de cette décoction sur les fesses qu’elle m’a massées avec de la pommade de mentholatum.

C’est, je crois, quelques jours après cet incident que Lomata se présenta au Cocktail Tropical.

La chaleur de l’après-midi écrasait la ville. Léon dormait. Tonton Pou avait terminé sa sieste et surveillait le cuisinier et le marmiton, affairés, comme en chaque fin d’après-midi, à nettoyer la cuisine à grande eau. De la véranda où elle cousait avec maman, tantine Monette fut la première à apercevoir Lomata. Elle abandonna son ouvrage et, proférant des phrases

que maman et tantine Marie-Chinois ne purent capter, courut se réfugier dans la vaste chambre qui nous servait de dortoir.

L'irruption de tantine Monette dans notre dortoir me réveilla.

Après avoir salué Marie-Chinois, Lomata aborda ma mère qui lui répondit d'un ton enjoué.

– Toi ici, mon jumeau ? Quel bon vent ?

Ils s'appelaient « mon jumeau », « ma jumelle » parce qu'ils étaient nés la même année, le même mois, à quelques jours d'intervalle.

J'avais beau me frotter les yeux, je ne comprenais pas ce à quoi j'assistais. Tantine Marie-Chinois, maman et Lomata devisaient gaiement comme si le mari de Monette n'était plus notre ennemi, comme si elles venaient de changer de camp.

Lomata m'a interpellé, s'est attendri sur moi, s'est extasié sur ma taille, sur mes progrès, sur ceci, sur cela, et m'a attrapé le bras, cherchant à m'attirer vers lui pour m'embrasser. J'ai braillé comme si j'étais la proie d'un arracheur de dents et me suis débattu en gigotant avec désordre.

– Eh ! eh ! mais voyez-moi l'enfant-là ! Tu ne reconnais plus tonton François ?

– Non, ne me touche pas. Vilain ! Tu n'es pas mon tonton.

Maman m'a rappelé à l'ordre. Quelles que soient les circonstances, les enfants devaient le respect aux aînés.

– Je ne suis pas ton tonton ?

Lomata a esquissé un sourire crispé.

– Ah ! ma jumelle, faut donner aux enfants l'éducation traditionnelle. Si l'enfant-là ne sait plus que je suis un tonton...

Ma mère m'a saisi le poignet, a agité son doigt devant mon nez pour me rappeler que tous les mulâtres des deux rives étaient mes oncles. Évidemment que je le savais, mais celui-là, je n'en voulais pas. Il avait été méchant avec ma tantine Monette et l'avait trahie.

– Si tu me touches, j'appelle tonton Pou, hein...

Lomata a souri bêtement.

–... alors il va prendre sa grosse ceinture et alors, hein...

J'ai fui dans la chambre et me suis mis à fouiller dans mon panier à jouets. Dissimulée sous un lit, tantine Monette me demanda s'il était encore là.

– Oui. Chut, ne parle pas. S'il ose franchir cette porte, je le *touille* avec mon fusil.

Léon, que toute cette agitation avait réveillé, avait été aussitôt mis au parfum par sa mère. Abruti par le poids de sa sieste, il essayait de donner de la cohérence à l'univers dans lequel il atterrissait.

Quand je suis revenu dans le salon, mon arme à la main, ils papotaient sur la meilleure éducation à donner aux enfants. La conversation s'est terminée en queue de poisson. Personne ne faisait attention à moi. La palabre a changé de sujet et Lomata s'est mis à se magnifier. Ses affaires prospéraient. Il citait négligemment l'existence de quelques laboratoires de photo au *Belge*. Il venait de surplus de s'offrir un nouveau camion et une baleinière plus puissante. Son commerce s'étendait maintenant au-delà de Liboulou, pour atteindre, vers le nord, le poste de Kwamouth. Même la rive française lui commandait des marchandises. Liboulou changeait, fallait voir ça, fallait voir... Il y faisait construire une grande case *en dur,* style européen, avec groupe électrogène pour y accueillir Monette quand elle aurait fini de bouder.

J'ai armé mon fusil et roulé des yeux de Dongolo-Misou.

– Ma jumelle, déclara-t-il finalement en posant sa voix, on m'a dit que c'est toi qui pourrais m'indiquer où se trouve ta sœur.

J'ai mis en joue Lomata avec ma carabine en bois.

– Victor-Augagneur, vas-tu cesser ? Je t'interdis de faire ça.

Lomata riait jaune.

– Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas te voir menacer les gens avec une arme, même si c'est pour jouer. Compris ?

Marie-Chinois ne répondit pas à la question de Lomata mais, passant brusquement du français au lingala, se mit à le tancer sur le ton qu'on employait pour me faire la morale.

Comment avait-il pu, lui, Lomata, traiter leur sœur en femme indigène ? Si les métis eux-mêmes *dérespectaient* leurs épouses, qu'attendre dès lors des Noirs et des Blancs ? Ceux-ci ne nous prendraient jamais au sérieux et mieux vaudrait ne plus parler ni d'évolution ni *d'évolués.* Et chaque fois que Lomata tentait d'interrompre tantine, pour s'expliquer, elle accélérait son débit et submergeait l'homme d'un torrent de considérations morales, ponctuant ses remontrances de questions accablantes. Piteux, Lomata baissait la tête et tripotait son casque. Y avait plus, concluait Marie-Chinois, qu'à s'en retourner au village. Elle ajouta, en guise de post-scriptum, qu'au village d'ailleurs on ne cessait de vénérer les règles séculaires de

bienséance ; que c'était la ville qui pourrissait les gens de Poto-Poto, de Bacongo et du *Belge.*

Lorsque tantine Marie-Chinois s'arrêta, pour à mon avis reprendre son souffle, Lomata se lança dans des explications tortueuses. Cette fois, ce fut maman qui lui coupa la parole et se mit à l'apostropher et à lui infliger la leçon. Dès qu'elle parvint au bout de son réquisitoire, tantine Marie-Chinois, qui s'était dans l'intervalle désaltérée en avalant une rasade de Primus, prit le relais et fit tourner son moulin. Une oratrice merveilleuse ! A la fin du plaidoyer de tantine Marie-Chinois, Lomata, dans un style tarabiscoté, huileux et visqueux, se fit repentant et prit des engagements, promettant de ne plus jamais se laisser aller à de telles faiblesses. Il était prêt à faire tout ce que Monette lui ordonnerait, à subir toute punition pourvu qu'il pût la voir, lui parler et surtout qu'elle consentît à revenir au foyer conjugal.

– Tenez, si vous le désirez, je suis même disposé à dédommager sa mère pour l'affront subi et vous du coût de votre hospitalité.

– Pour qui nous prends-tu ?

De leurs lèvres, les femmes firent ce bruit de bouche qui s'apparente à celui qu'on fait pour cracher et qui marque le dégoût.

– L'hospitalité ne se monnaye pas.

Après avoir esquissé un sourire gauche, Lomata persifla sur un ton aigre-doux : il s'excusait d'avoir oublié qu'elles étaient devenues, par leurs mariages, des *madames*, des Françaises.

– Par le mariage ? Mon père était français, monsieur. Et il m'avait reconnue, moi.

– Moi aussi, renchérit l'autre, il m'a même fait rechercher pour aller le rejoindre en France. N'eût été ma mère...

– Ah ! vous aussi-là, laissez tout ça, ko, interrompit Lomata.

Une fois encore, elles avaient mille fois raison et il était prêt à accepter tout ce qu'elles exigeraient, pourvu qu'elles lui indiquassent où était Monette, sa Monette, son épouse.

– En vérité, je ne sais pas où elle se cache précisément. C'est par un intermédiaire que je suis en contact avec elle.

– Pardon, ma jumelle, implora-t-il, pardon ! Donne-moi le nom et l'adresse de cette personne, s'il te plaît. Donne-moi, ko.

Le ton et l'attitude étaient serviles.

Tantine Marie-Chinois et mère se montraient évasives.

– Bois ta bière. Elle va se réchauffer.

Lomata indiqua que, quels qu'aient pu être les griefs de Monette à son égard, ce n'était pas ainsi qu'une femme devait agir. Les deux familles ne devaient-elles pas, avant toute rupture d'alliance, négocier ? Aucun conflit n'était insoluble, aucun. Suffisait de palabrer.

Finalement, prétextant je ne sais plus quel rendez-vous, tantine Marie-Chinois lui demanda de repasser dans deux jours.

L'homme se gratta la tête en grimaçant. Il avait prévu de retraverser le fleuve le lendemain.

– Ah ! mais c'est qu'elle est loin de Brazza. Faut lui envoyer un émissaire. Et va-t-elle vouloir venir comme ça ? Faut que je la rassure, la convainque, parce que – Marie-Chinois s'arrêta et hocha la tête en faisant la moue -, parce que si Simone se trouve dans le même état que celui où je l'ai rencontrée pour la dernière fois... Enfin, ça ne fait rien, va pour toi, va... La prochaine fois que tu reviendras à Brazza, je pourrai te donner la réponse.

Il expliqua qu'il avait laissé ses affaires à l'abandon, sans homme de confiance sur qui se reposer ; qu'il avait déjà différé un voyage à Liboulou. Mais puisqu'il le fallait, il serait de retour à Brazzaville dans deux jours.

Lomata se présenta au Cocktail Tropical à la date convenue. Une demi-heure plus tard, tantine Monette franchissait le portail à ses côtés. C'est du moins ce que prétend Lopes dans son *Kolélé*. En fait, pas plus lui que moi ne nous souvenons d'un tel détail. Allez même savoir si cette scène ne se déroula pas vingt-quatre heures plus tard.

Tantine Marie-Chinois eut du mal à consoler Léon. Moi, je n'y comprenais rien. Qui donc avait changé ? Lomata ? Tantine Monette ? Pourquoi donc les sentiments des adultes variaient ainsi au fil des années, pourquoi tout changeait autour de nous, sauf moi qui demeurais un mioche alors que j'avais hâte de devenir grand ?

Collant notre nez à la haie d'hibiscus, nous vîmes, à travers les branches et les feuilles, les deux époux héler des pousse-pousse, y grimper et rouler en direction de La Plaine. Tantine Monette jeta un regard vers le Cocktail Tropical. Elle nous devina, sourit, agita la main et disparut derrière le flamboyant du parc à la forme de proue de bateau.

Nous jouâmes aux billes et aux soldats de plomb et Léon en oublia sa mère. A huit heures du soir, contrairement à mes habitudes, je ne dormais pas encore, attendant le retour de tantine Monette. Tonton Pou fronça le

sourcil : ce n'était pas une heure pour les enfants. Habituellement, dès sept heures et demie, nous nous glissions sous nos moustiquaires pour nous lever le lendemain avec le soleil.

– Mais, tantine Monette ? bredouillai-je.

– De quoi je me mêle ? Elle est avec son mari. Allez, ouste ! Les époux unis par Dieu sont faits pour vivre ensemble. Et puis, ce ne sont pas là des histoires pour les enfants.

Au réveil, le lendemain, je coulais un œil malheureux vers sa moustiquaire. Son lit était défait.

J'allais pénétrer dans la salle d'eau, quand j'entendis une voix affolée.

– Attention ! attention ! je prends mon bain.

Je frissonnai. Encore un peu et j'aurais vu la nudité de tantine Monette, encore un peu et j'aurais, à mon corps défendant, commis mon deuxième péché mortel.

Elle avait dû rentrer tard.

Lorsqu'elle libéra le cabinet de toilette, la pièce fleurait bon le parfum de sa peau. Tantine Monette se dissimulait la bouche derrière la main à la manière de grand-mère et de M'ma Eugénie lorsqu'elles voulaient témoigner d'un respect particulier à leur interlocuteur. C'est un peu plus tard, à table, pendant le petit déjeuner, que j'ai découvert sa lèvre supérieure tuméfiée.

– Il m'a mordu la bouche, expliqua-t-elle, d'un ton détaché.

Quand je voulus en savoir plus, maman rabattit mon caquet. Une fois encore, il ne s'agissait pas d'une histoire pour les mioches.

Ce fut bien des années plus tard, à Paris, rue Clerc, que j'obtins les détails de l'affaire.

Fuyant toute explication, Lomata avait passé la journée à traîner tantine Monette d'un magasin à l'autre, dépensant sans compter pour la couvrir de cadeaux qu'elle recevait en remerciant du bout des lèvres. Le soir venu, il l'avait entraînée dans une case de Poto-Poto, sans doute louée pour la circonstance à quelque connaissance. La porte à peine verrouillée, il avait enserré Monette dans ses bras. Le balourd s'imaginait que les caresses suffiraient à tout effacer et à relancer leur vie.

Tantine essaya de le repousser avec douceur et fit remarquer qu'il était tard, que Léon allait s'inquiéter, que ce n'était pas convenable de rentrer la nuit tombée lorsqu'on était l'hôte d'autrui.

Un feu embrasa Lomata. Que lui arrivait-il ? Pourquoi le repoussait-elle donc ? Il passa au lingala. Elle ne savait quoi répondre, n'osait pas le regarder, éprouvait un sentiment de malaise. Il la reprit dans ses bras et tenta de la forcer, en esquissant un sourire complice. Elle lui lança de brefs appels à la raison, en français, puis, de guerre lasse, se recroquevilla dans sa coquille et le sourire de Lomata se figea. Blessé dans son amour-propre, l'homme se maîtrisa un instant et, la voix enrouée, demanda si elle l'avait déjà remplacé. Son lingala était poissard. Ragaillardi, mais pas sûr de bien interpréter le haussement d'épaules de Monette, il se rapprocha, entreprit une nouvelle tentative de séduction, l'enserra dans ses bras musclés et la pressa si puissamment contre lui qu'elle crut en étouffer. Il la ceintura, la fit basculer sur un lit minable et, l'écrasant de tout son poids, la maintint sous lui. Soufflant et suant, il cherchait de son groin la bouche de la femme qui trouvait encore des ressources pour tourner la tête de côté.

– Avoue-le, tu as un amant, souffla-t-il à nouveau.

– Oui, j'en ai un.

– Non.

– Si.

Fou de rage, Lomata la mordit. Un voisin entendit un cri de femme, fronça le sourcil, se dirigea vers la fenêtre. La rue était calme.

Au tribunal, Lomata soutint qu'il avait ni plus ni moins désiré embrasser son épouse, peut-être, concédait-il, avec plus de fougue qu'il n'en faut (vous connaissez le sang nègre !), qu'elle s'était blessée en se débattant. Au commissaire public qui avait du mal à reconstituer la scène, il expliqua que c'était comme une injection. C'est pour soulager le patient qu'on lui perce la peau avec une aiguille, mais il suffit que celui-ci gigote pour que la seringue blesse plus méchamment qu'un canif. A qui dès lors imputer la responsabilité ? A l'infirmier ou au patient ? Le magistrat fit la grimace devant la pauvreté de la métaphore.

Il ne fut même pas nécessaire de prononcer le divorce ; ils ne s'étaient mariés qu'à l'église.

On aime à répéter un peu trop vite que les métissages donneraient toujours de beaux enfants. Je n'en crois pas un mot. Il y a des mulâtresses dont les traits et les formes ne m'inspirent rien, et des négresses, des Blanches et des Jaunes pour lesquelles au contraire je vendrais mon âme au diable. La réalité est pourtant que mes tantines du Cocktail Tropical avaient toutes des profils de madones et des corps de déesses. La reine était à mes yeux Odette, ma mère, suivie de près par tantine Monette. Juste au-dessous d'elle, première demoiselle d'honneur, venait tantine Honorine. L'éclat de sa beauté lui valut un destin de conte de fées. Du moins aux yeux des tantines les plus jeunes qui rêvaient, rêvaient, rêvaient... qui rêvaient trop, pour reprendre les propos de tantine Marie-Chinois, fredonnés sur un ton de ritournelle en roulant les r, afin que sa voix ressemblât à celle du beau Tino Rossi.

Tantine Honorine avait épousé M. Sainte-Rose, un jeune magistrat martiniquais, un de ces mulâtres « à bel ti peau claire », comme me le décrira plus tard Kolélé qui, dans l'intervalle, avait acquis quelques notions de créole antillais. En épousant un homme de couleur au statut d'Européen, elle s'était garanti la vie confortable du quartier du Plateau et, à terme, le voyage en Métropole, ce pays que nous situions dans la banlieue du paradis. Tantine Honorine était reçue en compagnie de son mari dans les cercles européens où elle passait pour une Antillaise, ce qu'elle se gardait bien de démentir.

Soucieux de ne pas être en reste, les Sainte-Rose offraient en retour des soirées, pour le moins une fois la semaine. Quoiqu'elles s'en défendissent, je soupçonne tantine Marie-Chinois et maman d'avoir rêvé d'assister à ces réceptions mais tonton Pou déclinait systématiquement ces invitations, sachant bien qu'il y aurait vécu le martyre. Il se levait chaque matin à quatre heures pour être à jour dans son travail, et ces frivolités auraient grignoté sur ses quelques heures de sommeil précieux.

Tantine Honorine proposa à Monette et à ma mère d'être des leurs à l'une de ces soirées. Elle avait un problème de table, une question de parité entre le nombre d'hommes et de femmes.

– Moi ? Mais je suis en deuil, objecta maman.

– Encore ? Mais ça va bientôt faire trois ans.

Ma mère répliqua que peu importait le nombre d'années, son homme était toujours présent là. Elle montra son sein gauche.

– Que Dieu ait son âme ! murmura en se signant tantine Marie-Chinois.

– Et quand comptes-tu célébrer ton retrait de deuil ?

Cette question de la part d'une jeune du couvent provoqua une discussion animée entre les partisans du retrait de deuil qui accordaient à cette cérémonie la même importance qu'au baptême ou à la messe de mariage et les adversaires selon lesquels ce genre de coutume sentait trop son indigène. Le salut des métisses, assuraient ces dernières, résidait dans leur évolution vers des comportements européens.

– Mais toi, Monette, tu n'es pas en deuil, toi.

Il s'ensuivit une série de plaisanteries et Monette entonna les premières notes de *La Veuve joyeuse*, en fermant les yeux et en faisant des mouvements de lèvres pour bien articuler chaque mot.

Durant la semaine qui précéda la réception, tantine Marie-Chinois et maman se mobilisèrent pour aider Monette à tailler et coudre son vêtement. Une robe bleu marine à pois blancs, sans manches, à collerette, serrée à la taille et évasée en bas. Selon la mode de cette année-là, elle était courte, l'ourlet flirtant avec le genou.

Tantine Marie-Chinois en avait négligé la robe de la femme du colonel qui menaça de changer de couturière.

Le soir de l'invitation, sous le prétexte de prendre le frais, en fait pour entourer Monette, un peu intimidée à l'idée de ce gala, nous décidâmes de l'escorter. La ville était silencieuse. Une oreille attentive pouvait distinguer le grondement lointain des rapides du Djoué et les tam-tams d'un matanga du côté de Poto-Poto ou de Bacongo.

Nous avions oublié de nous munir d'une lampe torche mais nous nous repérions dans le noir en identifiant selon leur forme et leur taille les masses sombres des bâtiments du quartier. Au milieu de la côte du Plateau, en amont de la librairie Simaro, en face du bâtiment à étages de la SCKN, nous empruntâmes le chemin qui passe entre le Trésor et le temple protestant et conduit aux environs du Cercle. Devant la propriété en coin, nous hésitâmes un instant. Un vieux papa dépliait une chaise longue crasseuse. Il fronça les sourcils quand nous lui demandâmes s'il connaissait la case des Sainte-Rose.

– Un Martiniquais marié à une mulâtresse, précisa tantine Marie-Chinois en kikongo.

De sa sagaie, l'homme nous indiqua l'entrée qui jouxtait la villa de son patron. Deux chiens rugirent et aboyèrent, exhibant leurs crocs à travers les grilles d'entrée. L'un deux se dressait sur ses pattes arrière et s'arc-boutait contre le portail.

– *Katouka* ! allez-vous-en, ouste ! cria la vieille sentinelle en menaçant les bêtes de sa sagaie.

Les cailloux de la venelle n'étaient pas propices à la marche en talons aiguilles et tantine Monette avançait gauchement dans la venelle en prenant soin de ne pas se tordre les pieds.

– On dirait Charlot, railla maman.

Nous n'avions pas encore vu de film de Charlot mais savions que c'était à peu près ainsi que marchait l'acteur à cause des imitations d'une tantine que Léon avait surnommée « tantine clown ».

Les chiens se remirent à aboyer. La sentinelle ramassa une pierre et la lança à bout portant sur les bêtes. L'une d'entre elles déguerpit en gémissant. Sa plainte avait quelque chose d'humain. L'autre détala en poussant des aboiements affolés pour protéger leur retraite.

Les phares d'un véhicule nous éblouirent et tantine Monette dut se plaquer contre un mur sur le côté. Léon, qui connaissait par cœur les numéros des plaques minéralogiques des véhicules de toutes les personnalités, reconnut l'engin. C'était la voiture du colonel du camp militaire.

Un domestique en livrée blanche se présenta dans le champ des phares et nous entendîmes le grincement d'une grille qu'on ouvrait. La voiture vira et disparut dans la propriété que la sentinelle avait indiquée de sa sagaie.

– Yéhé ! s'exclama Monette en posant sa main sur sa bouche.

Elle n'osait plus avancer et tantine Marie-Chinois sut trouver des mots remplis de bon sens pour fouetter la timorée.

Monette dut attendre un moment devant la villa et parlementer avec le domestique. Un chien aboya et elle recula de quelques pas. Les deux chiens du voisin que l'autre sentinelle venait de faire taire firent écho et, pendant quelques instants, nous pouvions d'autant moins nous entendre que Léon et moi trouvions amusant d'aboyer nous aussi. Tantine Marie-Chinois perdit son calme et leva la main sur nous et nous filâmes nous réfugier contre Monette. Mais elle était déjà bien loin.

Elle nous fit un signe de la main et, le visage rayonnant, pénétra dans la propriété, nous abandonnant dans le noir.

Sur le chemin du retour vers le Cocktail Tropical, tantine Marie-Chinois et maman entonnèrent *Un kilomètre à pied.* Comme l'air et les paroles étaient faciles à apprendre, nous chantâmes avec elles que deux puis trois, puis cinq, jusqu'à cent kilomètres à pied, ça usait les souliers.

Chaque fois que tantine Monette revenait sur la soirée chez les Sainte-Rose, elle adoptait le ton de la conteuse qui évoque une autre époque, un moment de gloire et d'éclat à la cour d'un souverain au milieu des grands de la terre. Son récit m'enchantait et je le lui faisais reprendre encore et encore, jusqu'à en savoir chaque phrase par cœur.

Le boy en livrée et gants blancs l'avait dirigée, ainsi qu'un maître de cérémonie, la précédant de quelques pas, dans une allée de graviers tracée au cordeau entre deux pelouses de passepalum vert, tondues avec soin et parsemées de massifs d'hibiscus, de bougainvillées et d'allamandas. Malgré la nuit, l'air était encore chargé de vapeurs chaudes discrètement parfumées de senteurs de lavande et de frangipanier.

Souriante et les bras ouverts, Honorine l'avait accueillie au sommet des marches de la véranda.

– Ma chérie, si tu savais le plaisir que tu me procures.

Et, au cours de chaque récit, tantine Monette imitait en le pastichant l'accent affecté de tantine Honorine qui jouait la Parisienne en adoucissant ses « r » et en traînant sur les voyelles d'une manière affectée. Captivé, j'observais le numéro pour apprendre moi aussi à imiter les attitudes et les accents.

La case des Sainte-Rose était une imposante villa coloniale aux toits de tôle à double pente avec d'innombrables portes et fenêtres à persiennes.

– Tu es éblouissante, ce soir, ma chérie, chuchota Honorine à Simone. Une véritable princesse.

Ses cheveux de satin noir, tirés sur les tempes, remontaient en bouquet au sommet de sa tête, dégageant une nuque délicate. Elle s'était maquillée avec sobriété et avait dessiné un grain de beauté sur la joue gauche.

Honorine lui prit le bras et l'entraîna à pas lents et majestueux à travers une salle au plafond élevé que de nonchalants brasseurs d'air tentaient de rafraîchir. Le sol était recouvert de tapis et de peaux de fauves. Monette tressaillit en manquant de trébucher contre une tête de lion à la gueule menaçante. Honorine s'en amusa discrètement et lui serra le bras un peu plus fort.

Dans une pièce latérale, en retrait sur leur droite, le couvert était dressé sur une nappe brodée au point de chaînette. Sans doute un ouvrage

d’Honorine. Au couvent, elle obtenait toujours la meilleure note dans cet exercice.

Assis ou debout, par petits groupes, les premiers invités, sur la terrasse ouverte sur le fleuve, dégustaient du bout des lèvres des apéritifs et des boissons sucrées et glacées et des rires féminins tintaient, hauts et joyeux.

– Simone Fragonard, annonça Honorine en la tenant par le bras.

Les conversations s’interrompirent et les hommes se levèrent. Honorine ajouta qu’elles étaient cousines. Avec son corps de liane, mince, souple et long, son ventre de vierge et sa poitrine discrète et ferme, tantine Monette était d’une beauté à vous couper le souffle. Hésitant, la gorge serrée, je m’étais aventuré à le lui déclarer, dans une phrase enfantine, un jour au Cocktail Tropical, tandis qu’elle s’admirait devant le miroir. Sa peau teinture d’iode dut susciter l’envie des dames qui passaient avec constance le plus clair de leurs heures de loisir à se dorer, avec un bonheur inégal, chaque après-midi, sur les bords de la piscine du Club des Caïmans congolais.

Honorine la présenta tour à tour à chacun des convives. Monette n’arrivait pas à retenir les noms que lui indiquait Honorine. Les dames lui tendaient le bout de leurs doigts en demeurant assises avec dans leur regard du défi, de l’hostilité et le souci de maintenir les distances.

Le colonel était vêtu d’une saharienne – nous disions *canadienne* – blanche. Il joignit les talons, se pencha et, de ses lèvres, effleura le dos de la main de Monette, murmurant une flatterie dont elle ne distingua pas les termes. L’épouse de l’officier adressa à Simone un sourire figé.

Un homme blond aux yeux bleus lui céda son fauteuil et prit la chaise que le boy faisait glisser.

Elle devinait dans le noir, face à eux, en contrebas, la petite forêt de bambous plantés à flanc de ravin au-dessus du quartier de la briqueterie, puis le fleuve. Au loin, les lumières de Léopoldville frissonnaient comme des flammes de bougies effrayées par la brise. Ce spectacle réveilla en elle quelque chose de confus qui l’assombrit un instant.

M. Sainte-Rose la tira de sa rêverie en lui proposant un apéritif.

– Porto, pastis, whisky à l’eau de Seltz, vermouth, Suze ?...

Elle n’avait jamais goûté aucune de ces boissons et ne voulait pas laisser son ignorance transparaître. C’était d’une bière qu’elle avait envie. Une Primus bien frappée pour étancher sa soif à la fin de cette journée de canicule. Confuse et craignant d’être jugée d’après son choix, Simone jeta

un rapide regard à la ronde sur les verres de ces dames et désigna d'un doigt ingénu l'une des deux bouteilles que présentait le boy.

Il lui versa dans un verre à pied quelques larmes de Dubonnet qu'elle aspira craintivement du bout des lèvres. Un délicieux vertige l'envahit.

Honorine la confia à un groupe et s'en alla jouer son rôle de maîtresse de maison auprès des autres invités. Ici elle jetait un mot gentil, là s'enquérait de savoir si l'on ne manquait de rien, avant de s'attarder un peu plus longtemps en face du colonel, invité d'honneur de la soirée. Raide et empruntée, Monette se cherchait une contenance. Comment, Mère Marie ! Honorine pouvait-elle s'adresser sans bafouiller à une telle autorité ? Dans quel livre l'avait-elle appris ? Qui donc lui avait enseigné à formuler des phrases aussi bien construites ? Jamais Monette n'y parviendrait. C'était son premier contact avec les *Mindélés*, et elle mesurait l'abîme qui la séparait d'eux. Non, elle n'aurait jamais dû accepter cette invitation. Tonton Pou avait raison. Ce n'était pas notre milieu, elle n'arrivait pas à recouvrer son naturel.

On entendait dans le noir les stridulations monotones des insectes de la nuit. Un oiseau lança un cri. Peut-être une chouette. Au loin les lumières de Léopoldville continuaient de clignoter comme pour l'aguicher. Elle s'imagina même entendre la rumeur des voitures de l'autre rive. Et dire qu'elle avait vécu là-bas, qu'elle aurait pu y demeurer encore. Elle eut une pensée pour Lomata et se laissa aller à en sourire.

– Monette, vous permettez que je vous appelle Monette ?... Comment vous sentez-vous ? Vous ne vous ennuyez pas, j'espère.

Elle ne sut fournir d'autre réponse à M. Sainte-Rose que celles qu'exprimaient de timides mouvements de tête. Les mots ne sortaient pas de sa bouche, sa langue était lourde comme si, toute sa vie, elle n'avait parlé que lingala.

– Chéri, chéri, appela Honorine, voici le procureur.

Sainte-Rose abandonna la jeune mulâtresse et disparut rejoindre sa femme pour accueillir leur hôte.

Monette remarqua en face d'elle un homme qui l'observait. Il lui sourit et lui fit un léger salut de la tête. Il avait des cheveux maïs et des yeux outremer. Ne sachant comment se comporter, elle serra les genoux et maintint ses deux mollets l'un contre l'autre. Elle avait les jambes fines, longues et modérément galbées.

On passa à table. Monette était assise à droite du colonel, face au jeune homme blond.

Les conversations reprirent. Une dame qui, se tournant en dérision pour obtenir des compliments, avait au cours de l'apéritif évoqué avec ironie ses exploits lors du récent tournoi de tennis, relatait maintenant les péripéties de la dernière partie de bridge chez le directeur de cabinet du gouverneur. Elle espérait que le jeune homme blond aux yeux bleus serait de la prochaine. Une autre affirmait que la colonie se dégradait et qu'il était de plus en plus difficile de se procurer un boy ou un cuisinier qui ne fût pas voleur. Le colonel livrait les dernières nouvelles du front. Le Bataillon de marche n° 12 et la 2e Division blindée avaient réussi à opérer leur jonction dans le sud de la Libye. Trois dames s'intéressaient au jeune homme blond aux yeux bleus, à qui elles posaient de nombreuses questions sur son séjour en Annam. On compara les climats et les maladies d'Afrique et d'Indochine. L'une des convives abondait dans le sens du jeune homme : elle y avait vécu plusieurs années avec son mari. Un paradis ! Elle en regrettait la qualité des domestiques.

– Vous verrez, monsieur, ici vous n'en trouverez pas d'équivalents.

– Oh ! que non, que non ! confirmait une autre en agitant fébrilement un éventail ajouré aux motifs chinois.

– Tous des paresseux et des abrutis.

– Voleurs, surtout.

La brunette qui venait de s'exprimer raconta comment les chaussettes de son mari et ses culottes disparaissaient. Cela se produisait à un rythme lent, insensible, avant qu'on ne se rendît compte du larcin. Elle ne pouvait au demeurant pas préciser si cela venait du boy, du petit boy, du lavadère, du marmiton ou du jardinier. Dans le doute, elle les avait tous congédiés. Seul le cuisinier avait bénéficié de sa clémence. Lui, elle le connaissait.

– Si vous l'aviez mis à la porte, je l'aurais immédiatement engagé, lança l'une d'elles.

– Ma chère, on ne jette pas ses perles à la poubelle.

– Je me souviens de ce soufflé qu'il nous avait préparé, à l'occasion de votre anniversaire de mariage.

– Et son capitaine au beurre blanc, pour ne pas parler de ses pâtisseries. Hum ! Rien que d'y songer, je m'en pourlèche les babines.

– Son seul défaut est de ne pas savoir préparer les plats indigènes.

– Il le sait mais il ne le veut pas, dit le jeune homme qui revenait de l'Annam.

– Vous pensez, vraiment ? Et pourquoi diable ?

Le jeune homme sourit, tira sur sa cigarette et prit une voix grave.

– Parce que ce serait déchoir, madame.

– Excusez-moi, mais je ne saisis pas.

– Dans l'esprit d'un indigène, ce sont des plats que seules cuisinent les femmes. L'homme qui se commettrait à en confectionner aurait l'impression de déchoir.

– Incroyable !

– Quelle bande de sauvages tout de même ! Le jour où nous partirons, ils replongeront dans leur barbarie.

– Que oui ! Le chien toujours s'en retourne à son vomissement.

– Quand je pense à ce Gide.

– Celui-là, ne m'en parlez surtout pas. Son nom seul me donne de l'urticaire.

– Songez que tout ce qu'il a retenu de son séjour ici, c'était que les nègres étaient des martyrs, et les colons des oppresseurs. Mais si, mais si... N'avez-vous pas lu son *Voyage au Congo ?*

– Je n'en lirai pas une ligne. Ce que j'en ai entendu dire me suffit. Ne comptez pas sur moi pour faire fructifier les droits d'auteur de ce vicieux.

– Vicieux ?

– Vous ne savez pas que c'est un...

La dame hésita un instant et chuchota.

–... un pédéraste !

Monette ne comprenait pas. Avec un temps de retard, pour ne pas paraître niaise, elle adopta le même visage scandalisé que ces dames. Le lendemain, racontant la fête, elle nous incita à demander à la maîtresse le sens du mot *pédéraste* mais tantine Marie-Chinois intervint à temps pour nous en dissuader.

– Une honte, ce livre ! s'exclama quelqu'un. Un Français qui a honte des Français, qui renie ses compatriotes, quand ceux-ci se sacrifient pour apporter la civilisation à des macaques, dans des conditions d'inconfort, mettant leur santé et leur vie chaque jour en péril. Au lieu de voir que sans nous ils en seraient encore à grimper aux arbres, à se massacrer et à se réduire en esclavage.

– Aujourd'hui que c'est la guerre, les *métros* sont bien heureux de posséder un empire qui leur sert de base arrière. Et qui protège cet empire ? Nous, les colons d'Afrique.

Le plus scandaleux était que ce M. Gide, que certains d'entre eux regrettaient d'avoir reçu à leur table, à l'occasion de son passage dans la colonie, aurait eu le front d'écrire quelque chose du genre : « Moins le Blanc est intelligent, plus il trouve le Noir sot. »

– C'est qu'il ignore les travaux scientifiques sur ce sujet, déclara le colonel sur un ton onctueux. A part, ajouta-t-il, en coulant un regard dans la direction de M. Sainte-Rose, à part les Antillais et les Dravidiens, qui ne sont pas de véritables Noirs, il est établi que le quotient intellectuel du nègre d'Afrique est inférieur à celui des Blancs.

Et il cita à l'appui le témoignage de savants dont Monette ne retint pas les noms.

Au dessert, on porta un toast pour le succès de nos troupes et on entonna *La Marseillaise* et *Le Chant des Africains*, qui revenaient de loin pour défendre le pays. Nous connaissions bien le premier, mais pas l'autre. Dès que, nous racontant sa soirée à la manière d'un conte qu'elle aurait vécu, tantine Monette le fredonna, il nous ravit tant que Léon et moi l'apprîmes par cœur séance tenante.

Ensuite on dansa. C'est avec Monette que M. Sainte-Rose ouvrit le bal, suivi aussitôt par le colonel et Honorine. Elle n'eut pas le temps de reprendre son souffle que déjà le colonel, puis le procureur de la République, et surtout, plusieurs fois de suite, au point que c'en était gênant, le jeune homme blond aux yeux outremer, la prirent tour à tour dans leurs bras pour tourner, virevolter et sautiller. Le jeune homme aux yeux bleus lui dit que c'était une merveille que de danser le tango avec elle. Elle en fut étonnée car elle n'était pas habituée à ces pas, surtout pas à danser aussi près du corps d'un homme. Il l'enlaçait étroitement et leurs ventres se touchaient. Quand il avançait sa jambe entre ses cuisses, cela l'intimidait tellement qu'elle craignit que ces vieilles rombières ne la condamnassent comme elles avaient un peu plus tôt voué M. Gide aux gémonies, pour ses vices. L'homme n'hésitait pas à la renverser en ployant sa taille et en basculant le buste en arrière. C'était, expliquait-il, le tango argentin. Elle trouvait que c'était faire excès de démonstrations.

A d'autres moments, leurs joues se frôlaient et il en profitait pour lui dire des choses anodines et lui poser des questions auxquelles elle ne savait que

répondre. Il se nommait Battesti, mais lui demanda de l'appeler Éric. Chef infirmier, il travaillait à l'Hôpital général.

On se doute bien que tantine Monette veillait à ne pas livrer ces détails à nos chastes oreilles d'enfants. C'est moi qui les imagine pour le tournage de mon film mais je gage qu'en ce faisant je me situe bien dans la logique de l'ambiance de la soirée.

Monette dansa tellement que ses pieds la brûlaient. Mais comment refuser ?

Ce fut le colonel qui donna le signal du départ entre deux et trois heures du matin.

Quand Monette, consultant sa montre, prit un air horrifié, Honorine la retint et, lui prenant le bras, lui adressa un sourire rassurant. Elle n'allait tout de même pas rentrer seule à pied à cette heure-là. Son mari et elle la raccompagneraient. Éric, qui suivait l'aparté, se proposa de déposer Monette. Il disposait ce soir-là d'une camionnette de service.

A la fin du récit, je demandai à tantine Monette de le reprendre. Elle sourit, refusa et, après un marchandage, j'eus droit à la seconde édition d'un passage. A chaque omission ou modification de sa relation, je l'interrompais, rectifiais ou lui rappelais un détail que j'avais retenu dès la première version.

Nous avons très vite fait la connaissance d'Éric Battesti. Il devint sinon un habitué du Cocktail Tropical, du moins une relation que les tantines se réjouissaient de voir apparaître. Il se présenta à nous pour la première fois le samedi qui suivit la réception chez les Sainte-Rose. L'air conquérant, le jeune coq venait inviter tantine Monette à sortir. Mais on ne fixait pas impunément les yeux de tonton Pou. Le jeune homme rougit, tel un piment.

– Ça, bougonna tonton Pou à l'adresse de son épouse, ça te regarde.

Puis, le visage aussi impassible qu'à l'accoutumée, il se leva et s'enferma dans la pièce qui lui servait de bureau. Léon et moi nous regardâmes alors que les grands se comportaient comme si de rien n'était. Marie-Chinois invita Éric Battesti à s'asseoir un instant et lui offrit un rafraîchissement. A défaut de whisky, il accepta un verre de Primus.

Léon paraissait insensible aux sorties de plus en plus répétées de sa mère avec cet Éric. Moi, ça me retournait le sang. J'avais beau dire mes prières en demandant au petit Jésus de protéger tantine de tout péché mortel, chacune de ses absences attisait mon angoisse. Je me tournais et retournais dans le lit de camp, me demandant ce qu'Éric pouvait bien fabriquer avec tantine en une heure aussi tardive. Je maudissais ce paltoquet qui l'entraînait hors de la vie bien réglée du Cocktail Tropical. Quant à tantine, elle m'agaçait à faire état de la prétendue beauté d'un blanc-bec que je trouvais pour ma part fade et sans consistance. Allez même savoir si au lieu d'un homme ce n'était pas le diable qui aurait emprunté la forme et les traits d'un jeune premier, pour reprendre la formule par laquelle tantine Marie-Chinois aimait à le désigner !...

Le lendemain matin, j'étais soulagé d'apercevoir à travers la moustiquaire une masse en chien de fusil dans le lit de tantine Monette : ouf ! elle était rentrée saine et sauve. Je faisais un signe de croix de gratitude. Elle entendit mon pas sur le ciment de la chambre et m'appela, exigeant que nous venions, Léon et moi, lui faire un bisou pour commencer la journée en gens civilisés.

Elle prétendait s'être couchée à une heure raisonnable, entre minuit et demie et une heure du matin.

J'ouvris de gros yeux et retins une interjection en mettant ma main devant la bouche.

– De quoi je me mêle ? répliqua Léon, en jouant les adultes.

Monette éclatait de rire, nous serrait dans ses bras, nous couvrait de baisers et passait ses mains dans nos cheveux, murmurant que nous avions de la chance de ne pas les avoir crépus puis, après nous avoir administré une tape sur la joue ou la fesse, elle disait qu'il fallait se secouer pour ne pas arriver en retard à l'école. Elle bâillait, s'étirait avec des gestes de chat et restait étendue sur son lit, les bras en croix et les jambes écartées, fixant le haut de sa moustiquaire, un sourire de bonheur sur les lèvres. Quand nous libérions la salle de bains, elle s'y enfermait et nous entendions couler la douche plus longuement que d'habitude. Elle chantait *Le Plus Beau de tous les tangos du monde*, dans une interprétation à mon avis plus convaincante que celle de Tino Rossi.

Comme chaque matin, maman et tantine Marie-Chinois étaient déjà sur le balcon, l'une coupant des pièces de tissu avec un énorme ciseau, l'autre appuyant sur la pédale de la machine à coudre Singer. Quand tantine Monette les rejoignait, elle allait d'abord aspirer une grande bouffée d'air sur la véranda, s'étirait à nouveau et s'extasiait devant la splendeur du ciel.

– Aujourd'hui ce sera à nouveau la canicule, déclara maman.

D'habitude, au pays, on ne fait pas cas du temps. Il fait toujours soleil et quand il pleut, cela dure bien peu. Surtout que, à quelques degrés près, c'est toujours, de janvier à décembre, la même température. Mais sans doute n'apercevions-nous pas le ciel qu'évoquait tantine Monette. Il était en elle.

– Ce sont les chaleurs des derniers jours qui précèdent la saison sèche.

– On va avoir droit à une bonne tornade.

Tantine Monette hochait la tête et disait qu'elle percevait effectivement du courant onduler dans l'air.

C'est à ce moment-là que tonton Pou apparaissait.

– Mon Dieu, déjà ?

Comme il se levait tous les matins à quatre heures, tonton Pou réapparaissait au Cocktail Tropical chaque jour, vers les huit heures trente, pour son casse-croûte. C'était un rite aussi régulier et précis que le carillon d'une horloge. Léon et moi l'appelions sa récréation. Alors, tantine Marie-Chinois abandonnait sa machine à coudre et allait s'asseoir en face de son homme pour faire un brin de causette avec lui et vérifier que le boy assurait le service à la satisfaction.

Maman était restée sur la véranda avec Monette.

La première sortie de tantine Monette avec Éric Battesti dut se situer un mercredi soir, car le lendemain je n'allais pas à l'école. Je surpris maman en

train de la taquiner.

– Ah ! ah ! c'est dur de se lever quand on a passé une nuit blanche.

Je continuais de faire avancer mes soldats de plomb dans une manœuvre d'encerclement d'une colonne allemande mais tendais sournoisement l'oreille. Quand donc la nuit devenait-elle blanche ? Comme elles échangeaient des propos remplis de sous-entendus, je n'arrivais pas à élucider le sens de l'expression. Mais à leurs rires et gloussements, je présumais qu'il s'agissait encore d'un péché, sûrement pas mortel car elles n'auraient pas ricané aussi sottement. Encore que je soupçonnasse Éric et tantine Monette d'avoir joué au papa et à la maman et Éric avait dû interpréter le rôle du médecin. J'en étouffais de rage et d'un mouvement incontrôlé, je fourrais mes soldats dans une boîte à chaussures. Tantine Monette nous avait trahis. Au lieu de sermonner Monette, maman badinait et tantine n'avait pas l'air d'avoir conscience du danger que représente le péché mortel. De surcroît avec un Blanc !

Le dimanche après-midi, Éric est venu à nouveau inviter Monette. Il s'agissait cette fois-là d'aller danser à La Plaine, chez Assanakis.

Les invitations d'Éric Battesti devinrent régulières et se multiplièrent. On le vit deux fois par semaine, puis tous les deux jours et finalement tous les soirs. Parce qu'il nous apportait chaque fois des bonbons, Léon trouvait ce monsieur marrant. Éric ne prenait même plus la peine d'entrer. On entendait le klaxon de sa camionnette : deux coups brefs, un coup long, et tantine Monette abandonnait tout, courait se chausser et se précipitait sur la véranda.

– C'est pas possible, disait tantine Marie-Chinois.

– On dirait qu'elle a le diable au corps, ajoutait maman.

Un jour, tantine Monette nous informa qu'elle déménageait pour aller vivre dans une annexe de l'Hôpital général avec Éric. Elle emmenait Léon avec elle. D'abord abasourdi par ce toupet, je me frottai ensuite les mains : cette fois-ci, elle avait outrepassé les limites de la bienséance et j'étais sûr que maman et tantine Marie-Chinois allaient la rappeler à ses devoirs.

Contre toute attente, elles se révélèrent prévenantes et bénirent le ciel d'avoir *casé* Monette si vite. Tonton Pou ne fit aucun commentaire. Il redressa son cou, posa sur les choses, les êtres et l'événement un regard d'acier, tendit sa joue à tantine, visiblement par politesse, mais se garda bien de l'embrasser. A tantine Marie-Chinois qui releva ce détail, il

demanda de l'excuser : les Chinois étaient peu enclins à ce genre d'effusion. Il s'éclipsa dans son bureau pour aller mettre son registre à jour. De mon côté, je m'enfermai dans les cabinets pour m'épargner la scène des adieux. Je ne voulais pas qu'on me vît pleurer. J'avais envie de crier à Monette qu'elle m'avait déçu, qu'elle n'était plus ma tantine mais une *bordelle*, puis je me reprenais et me reprochais de lâcher un aussi gros mot qui, s'il ne valait pas un péché mortel, ne laissait pas d'être classé au-dessus des péchés véniels et capitaux. Surtout pour les petits garçons qui le lançaient à un être cher.

Je n'avais plus le cœur à toucher à mes soldats de plomb. J'ai pleuré une bonne partie de la nuit.

Même si j'opinais à tout ce que maman me disait pour me réconforter, je demeurais inconsolable. Quand Léon a été mis au courant de mon chagrin, il s'est moqué de moi et m'a traité de bébé qui ne pouvait vivre sans sa nounou ; il prétendait que si je ne me durcissais pas, jamais je ne pourrais aller à l'internat en Métropole pour devenir un citoyen français et encore moins endurer le service militaire ; que je n'étais qu'une poule mouillée, une omelette, ou hommelette, je ne percevais pas la nuance entre les deux.

Tantine Monette m'a dit que cela lui faisait de la peine de me voir dans cet état, que l'Hôpital général n'était qu'à quelques centaines de mètres du Cocktail Tropical et que je pourrais continuer à voir Léon chaque jour. Elle m'a offert des soldats de plomb et un camion en bambou. J'ai accepté ces cadeaux par politesse mais de retour au Cocktail Tropical, j'ai réfléchi. Tantine Monette n'avait pas d'argent en ce moment. C'était sûrement M. Battesti qui les avait achetés. Je les ai remis dans leur boîte et les ai rangés sous mon lit avant de les jeter en cachette dans la poubelle.

Un an, ou quelques mois après, ils nous ont annoncé leur départ. Battesti était muté à Bangui.

Le lendemain, il a plu toute la journée sur Brazzaville. J'ai en vain espéré que l'orage obligerait le capitaine du bateau à rebrousser chemin.

Heureusement, la semaine suivante était celle de la rentrée des classes. Cela me changea les idées.

Ma mère vit aujourd'hui en France dont elle est citoyenne. Elle l'était déjà à l'époque du Cocktail Tropical. Je crois bien que mon père obtint sa naturalisation quelques mois avant sa mort. Mon pedigree me qualifiait donc pour aller à l'école européenne. Chaque matin, un bus de marque américaine nous transportait au Château des Brouillards.

A l'époque, la forêt couvrait la zone qui s'étend entre la cathédrale du Sacré-Cœur et le quartier aujourd'hui connu sous le nom de Colline des Relais. C'était là que se dressait le Château des Brouillards. On y accédait par un sentier bordé de hautes herbes. Pourquoi et qui donc avait baptisé cette modeste bâtisse à étages de ce nom romantique ? Personne n'aurait pu le dire et plus personne ne le sait aujourd'hui. C'est ma première école. Le bâtiment existe toujours. Seule la forêt a disparu.

Le Château des Brouillards me paraissait plus vaste et plus élevé qu'aujourd'hui. Il a, je ne sais par quel miracle, échappé à la folie de nos autorités qui, sous prétexte de propreté, détruisent tous les souvenirs de l'époque coloniale pour faire pousser des immeubles informes qui n'ont bien sûr rien de congolais.

Lopes fréquentait aussi cette école. Tantine Marie-Chinois et maman connaissaient sa mère, comme elles ancienne pensionnaire du couvent Javouhey. Quoique de manière irrégulière, il venait jouer avec nous au Cocktail Tropical. Chaque fois, il faisait le paon devant la petite Mado, dont j'ai déjà parlé. Au Château des Brouillards, nos peaux brunes (la nuance jaune de la mienne ne s'apercevant guère) et notre statut ambigu au milieu de tous les petits Européens nous rapprochèrent. A l'époque, on l'appelait Riquet. Aujourd'hui, il a horreur de la moindre référence à ce diminutif tout comme à cette période de sa vie qu'il dissimule en prenant des précautions de maniaque.

Dans son *Kolélé,* où il s'est façonné une biographie de circonstance, il va jusqu'à se prétendre « un enfant de Poto-Poto » qui aurait fréquenté l'école indigène durant toute la période de ses études primaires.

Ce maquillage a évidemment pour but de lui conférer une légitimité nationale. Ainsi peut-il se poser en nègre authentique qui aurait subi les humiliations du régime de l'indigénat. Comme s'il était nécessaire de recourir à de telles supercheries pour affirmer sa congolité !...

Sans doute n’est-il pas simple d’assumer la vie atypique avec un héritage que l’on n’a pas choisi.

Moi aussi, mon cher Lopes, aux temps des études en France, quand nous militions pour l’Indépendance, il m’arrivait d’être la proie d’angoisses. Non pas des risques de notre action. Au contraire, j’étais le premier à lever le doigt pour les missions périlleuses. Transporter des valises remplies de tracts et brochures interdites, héberger un camarade algérien en fuite, se réunir avec des groupes clandestins m’étaient des exercices grisants. Peut-être ai-je même souhaité, comme toi, me faire arrêter par la police. Non, mon inquiétude était ailleurs.

Demain, quelle serait ma place au pays ?

Quand les choses se corseraient, quand viendrait l’ordre d’incendier la brousse et de lancer l’assaut contre les fermes des colons, ne me prendrait-on pas aussi pour cible, dans la confusion ? Car, par mon histoire personnelle, par mon élocution, par ma peau, je ne possédais aucun des traits distinctifs de la famille. Encore moins que toi, Lopes. Quel combattant, quel maquisard peut encore distinguer, dans la tornade et dans la nuit, les nuances de teintes ? Lequel prend encore le temps de prêter l’oreille au cas particulier ? Les exceptions, Lopes, ne confirment pas la pureté. Celui qui ne porte pas son uniforme est un ennemi ou un suspect, dans tous les cas un indésirable.

Moi aussi je me suis demandé dans les moments de solitude ce qu’il adviendrait de moi, une fois retombée l’exaltation des jours épiques, une fois tus et éteints les flonflons et les lampions du jour de gloire.

Ne me demanderait-on pas des comptes sur mon identité, sur mes origines, sur le nombre de mes quartiers ? Pourquoi cette couleur ambiguë, d’où vient ce nom inconnu dans nos quarante et quelques tribus, ces cheveux, ce nez, cet accent ou, surtout, cette absence d’accent ? Pourrais-je fournir la preuve que j’avais moi aussi marché pieds nus et dormi sur la natte ? Savais-je ce qu’avoir faim signifiait ? Qui se souviendrait d’avoir été mon coéquipier de mwana-foot, sinon dans la cour d’une école de quartier, du moins dans les rues de Poto-Poto et de Bacongo ? Et j’avais, pour aggraver mon cas, vécu avec les maîtres au Cocktail Tropical, dans ces quartiers que les partisans investiraient justement pour se constituer leur butin de guerre.

La nuit, lorsque dans une chambre de la cité universitaire d’Antony ou, boulevard Jourdan, au bar du Babel, nous reconstruisions le monde en des

débats interminables où l'histoire avait les apparences de Thélème et Golconde jumelés, moi, je tentais secrètement de concilier Camus, Sartre, Césaire, Marx, Fanon et les exigences du parti d'avant-garde. Quand, me sentant en confiance, je me laissais aller à ouvrir mon cœur et évoquais en termes contenus le malaise de se sentir un fruit dépareillé, mes camarades haussaient les épaules et me répondaient que je soulevais là de faux problèmes et trouvaient les mots pour me rassurer. C'est que ma confession n'était que partielle. J'avais peur de tout dévoiler et, enivré par l'atmosphère de tabac, de virilité, et par le lyrisme de nos hymnes, je glissais sur la surface de la vie et taisais mes scrupules.

Aujourd'hui, je sais la difficulté de s'appeler plutôt Houang que Malonga, Itoua ou Mambou, comme tout le monde ici. Aujourd'hui, je subis le calvaire de la vie au-dessus des tribus.

Quand M'ma Eugénie m'a demandé d'entreprendre mon film sur Kolélé, « pour ne pas que la mélodie cesse », elle savait le tumulte dans ma poitrine et faisait semblant de l'ignorer. Parce que je fais partie des siens, elle croit que plus personne ne note mon côté Sinoa. Elle ne voit plus, elle, ni mon teint, ni mes yeux bridés, ni mes cheveux raides. Il lui arrive même de s'adresser à moi en kidjombo.

– Toi seul peux dire l'histoire de notre famille. Fais-le. Il ne faut pas que cesse la mélodie.

Or, je ne me sens pas capable de raconter l'histoire de notre famille. Une partie de notre mémoire me fait défaut.

Je ne suis pas moi non plus, mon cher Lopes, un Congolais typique.

Chaque fois qu'il m'entendait ironiser sur le sujet, Jacques Mobéko me rassurait d'un ton paternel.

– Aucun Congolais, petit, n'est totalement pur et le monde n'est peuplé que de métis.

Baissant la voix, il ajoutait que la couleur de sa propre peau était trompeuse ; que lui-même était en réalité un radis noir. Noir à l'extérieur, blanc à l'intérieur. Il aurait suffi de retourner sa peau pour s'apercevoir que l'envers en était café au lait, lui disait *brun,* comme la mienne.

– Il n'y a rien de totalement pur. Sans addition étrangère, on dégénère. Tiens, disait-il, souriant et l'œil brillant, le manioc, notre véritable pain quotidien, sais-tu que ce sont les Portugais qui nous l'ont apporté du Brésil ?

Nous ne voulions pas le croire.

Il multipliait les exemples.

– Toute civilisation, affirmait-il, est née d'un métissage oublié, toute race est une variété de métissage qui s'ignore.

C'était une de ses marottes. J'ai récemment retrouvé dans un numéro de *Liaison* datant du début des années cinquante un article dans lequel il soutient que les Pygmées n'appartiennent pas à une race homogène. A l'appui de sa thèse, il en signale d'aussi grands que les autres Bantous et fait remarquer que, *a contrario,* parmi ces derniers, certains avaient la peau rougeâtre et le teint huile de palme. En réalité, soutient-il, les Pygmées seraient soit des esclaves rebelles contraints au « marronnage », soit des êtres ayant à l'origine appartenu à une caste inférieure bannie de la communauté. Pour étayer son point de vue, il fait référence à un conte des Bagangoulous dont il décode les métaphores.

Ces conclusions, peut-être trop hâtives, m'ont toujours laissé sceptique, même si, parce qu'elles m'arrangeaient et m'ont souvent aidé à vivre, je les ai faites miennes à plus d'une occasion, sans en citer la source. Moi aussi, depuis lors, j'ai noté d'autres exemples tant dans l'histoire des civilisations que dans celle des religions, de la linguistique ou de la biologie, qui pourraient tous enrichir l'anthologie de Jacques Mobéko.

Mais trêve de pédantisme, revenons au temps du Cocktail Tropical, plus précisément à celui du Château des Brouillards.

Déjà, Lopes n'était pas en mesure d'assumer sa condition de métis.

Au Château des Brouillards, il imitait l'accent parigot et, lorsque, dans la cour de récréation, nous jouions à la petite guerre, il préférait les rôles de Vercingétorix et du général Leclerc, dédaignant ceux de Romain et d'Allemand ou bien, quand nous jouions aux cow-boys, celui de Peau-Rouge. Rôle qui, à l'en croire, me convenait comme un gant, à cause de mes yeux bridés. Je n'en étais pas fâché car, pour ma part, je détestais jouer les gendarmes, les cow-boys ou les shérifs.

Sans doute ai-je, comme Lopes, récité sans sourire la leçon d'histoire sur « nos ancêtres les Gaulois », d'autant plus que je croyais vraiment descendre d'eux par mon grand-père maternel. Mais Riquet forçait la note. A chaque leçon d'histoire de France, il apprenait des pages supplémentaires et, en géographie, récitait à un rythme de mitraillette la liste des départements français, sans jamais hésiter sur les chefs-lieux et les sous-préfectures, capable même de les reprendre dans n'importe quel sens.

Moi, je brillais surtout en calcul.

La maîtresse me mettait systématiquement zéro en français, non pas en raison de mon manque d'imagination, ni de mon style, mais à cause de mes fautes d'orthographe.

Lorsque tonton Pou eut connaissance de mon bulletin scolaire, il déclara que c'était une honte pour un descendant de Chinois. Si je n'étais pas capable de retenir les règles de grammaire d'une langue de seulement vingt-cinq lettres, qu'aurais-je fait avec une écriture dont il fallait mémoriser au moins six mille signes ?

Et, pour exercer ma mémoire, il m'infligeait chaque après-midi, après sa sieste, une liste de vingt mots à apprendre par cœur. Quand il revenait de l'Institut Pasteur, vers cinq heures du soir, je devais être capable de les lui épeler sans faute. Pour chaque erreur commise, je devais apprendre deux nouveaux mots. L'exercice était d'autant plus difficile que je n'étais pas sûr de bien saisir ce que prononçait tonton Pou. Le lui faire sentir eût été une marque d'irrespect sanctionnée par des coups de règle sur les doigts ou bien de ceinturon sur les fesses, suivant le degré de l'insolence.

J'avais trouvé une solution pour faciliter ma tâche : écrire sur ma paume les mots les plus rébarbatifs et porter la main à la tête, pour lire à l'aise, en empruntant le geste naturel de ceux qui font un effort de mémoire.

Tonton Pou découvrit la supercherie.

Il me fit baisser ma culotte et allonger sur un banc, décrocha son ceinturon de marin et me cingla les fesses à me faire hurler comme si on m'arrachait une dent.

En découvrant les dégâts le soir, maman n'osa pas protester mais me fit garder le lit le jour suivant et me dorlota en m'appliquant des compresses d'eau chaude trempées dans une décoction de feuilles spécialement cueillies par ma grand-mère.

Tonton Pou haussa les épaules et se mit à nous conter comment mon père et lui avaient été dressés en Chine par des maîtres sans lesquels ils n'auraient pas pu se hisser l'un et l'autre au niveau auquel ils étaient parvenus, dans un pays étranger.

La méthode d'entraînement de tonton n'eut guère d'effet sur mes notes de dictée. Si mon orthographe était moins fantaisiste, je ne laissais pas de demeurer réfractaire aux règles d'accords.

Aujourd'hui encore, d'ailleurs. C'est pourquoi j'ai préféré au métier d'écrivain celui de cinéaste.

Nous quittâmes nous aussi le Cocktail Tropical pour nous rendre à Bangui. C’est la seule croisière dont je me souvienne. Nous avons remonté le fleuve à bord d’un bateau à roues. Je passais des heures à contempler les eaux cognac sur lesquelles flottaient de temps à autre des îles naines. C’est sans doute au cours de ces semaines de navigation que mon fleuve s’est infiltré en moi. Il ne m’a depuis lors jamais abandonné.

Fut-ce quelques mois, ou seulement quelques semaines après tantine Monette que nous appareillâmes ? Si je me fie à certains repères dont ma mémoire garde un souvenir précis, et en faisant certains recoupements, ce serait l’année suivante, mais je n’en suis pas sûr. Grâce, j’imagine, à une recommandation de tantine Monette, maman avait obtenu un contrat de travail chez un commerçant français de Bangui.

Le jour venu, tonton Pou et tantine Marie-Chinois nous accompagnèrent au port. Il faisait beau et chaud.

Sur la rive d’en face, on discernait les grues et les hautes tours de Léopoldville. La capitale du Congo belge ressemblait à une cité déserte, un monde de béton sans âme qui vive, une vaste nécropole assoupie dans le silence et l’immobilité.

Marie-Chinois n’osait ouvrir la bouche. Chaque fois qu’elle y était contrainte, elle bégayait et se raclait la voix. Je ne savais pas que les adultes pouvaient aussi se trouver au bord des larmes. En dépit de la crânerie qu’elle affichait, ma mère avait du mal à masquer son émotion. On eût juré deux sœurs qui se séparaient pour la première fois. Tonton Pou ne disait mot mais ne me lâchait pas la main.

Jacques Mobéko et M’ma Eugénie affirment qu’eux aussi se trouvaient sur le port ce jour-là pour nous accompagner. Peut-être, mais je ne m’en souviens pas.

Quand la sirène a mugi, tonton Pou s’est accroupi, m’a serré contre sa poitrine, m’a regardé, a essayé de me dire quelque chose mais rien ne sortait de sa voix. Ses yeux étaient humides. Finalement, avant de se redresser, il a prononcé une formule incompréhensible. Des bribes de chinois, je crois, car sa voix était calme et reposée.

La sirène a poussé deux autres lamentations longues et les passagers du pont inférieur se sont affolés. Leurs cris produisaient un chahut qui m’a

rappelé le nôtre quand, au Château des Brouillards, retentissait la sonnette annonçant la récréation.

Nous sommes montés sur le pont supérieur.

Nous étions les seules personnes de couleur parmi les Européens. Maman était insensible à leurs regards mais moi j'étais pétrifié et marchais avec maladresse. Ils nous dévisageaient et je n'osais affronter leurs regards. J'ai demandé à maman si nous ne nous étions pas trompés de place. J'aurais préféré descendre avec les indigènes dans la cale.

Quand le bateau a amorcé sa manœuvre, le fleuve s'est mis à bouillonner en sécrétant une écume jaunâtre. La sirène a de nouveau mugi plusieurs fois. Un hurlement de bête blessée. Une plainte qu'on devait entendre dans toute la ville, sur le fleuve et, sans doute, sur l'autre rive, là-bas à Léopoldville. A l'arrière, les pales des roues géantes qui poussaient le navire soulevaient des gerbes d'eau couleur de bière.

Sur le quai, les gens diminuaient de taille et leurs silhouettes ressemblaient à des ombres chinoises. J'ai reconnu celle de tantine. Elle effectuait de grands gestes dans notre direction.

Au lieu d'avoir du chagrin, mon cœur se gonflait de fierté. J'étais un voyageur !

Tantine et tonton ont quitté le quai. Lui, légèrement en avant, marchait les mains derrière le dos, attaquant à chaque pas le sol de son talon, la pointe des pieds vers l'extérieur.

L'étrave du navire fendait les flots, le cap sur l'île Bamou, dont nous distinguions nettement les rôniers et les palmiers royaux. Je me suis dirigé vers la poupe, offrant mon visage au vent, imaginant que je voguais vers des pays inconnus et des aventures dont je serais le héros.

Nous sommes arrivés à Bangui sous une pluie battante. Un orage venait d'épouvanter la ville. Du large, nous avions aperçu les éclairs d'abord griffer le ciel de signatures de feu puis le fracturer de failles éblouissantes. Le fleuve bouillonna et la boue qui remontait de ses profondeurs lui donnait une couleur café au lait.

Depuis quelques jours, je me faisais une fête d'étrenner la tenue de marin que tonton Pou et tantine Marie-Chinois m'avaient offerte la veille de notre départ. Un ensemble bleu nuit dont le col aux lisérés blancs recouvrait les épaules et tombait sur le dos. J'avais imaginé le prestige dont je serais auréolé en débarquant dans cet uniforme : Léon m'aurait jalousé et tantine Monette aurait poussé des cris d'admiration. Mais maman décida que le temps ne se prêtait pas à une telle exhibition. J'eus beau pleurer et trépigner, elle ne céda pas. Pour tempérer ma déception, elle m'autorisa seulement à enfiler mes bottes noires en caoutchouc, un autre cadeau de tonton Pou et tantine Marie-Chinois.

Tandis que des miliciens et des tirailleurs à bandes molletières et en chéchia pourpre, armés de matraques et de fusils à baïonnette, tenaient en respect les indigènes des cales, les passagers de la classe européenne furent invités à descendre les premiers. Nous étions du nombre.

J'eus du mal à reconnaître tantine Monette. Sanglée dans un ciré jaune et coiffée d'un chapeau de marin assorti, elle s'abritait sous un immense parapluie noir que tenait un boy ruisselant de pluie. Maman et elle se sont jetées dans les bras l'une de l'autre. A côté de tantine se tenait un homme.

– Je te présente mon mari.

Non, ce n'était pas Éric Battesti, le blond aux yeux outremer qui nous l'avait ravie du Cocktail Tropical.

Guy Sergent était un homme de taille élancée, mince, au visage d'adolescent avec des cheveux paille si raides qu'il était constamment obligé d'y passer la main pour les remettre en ordre.

A l'époque, les Européens de la colonie s'habillaient de kaki les jours de la semaine, réservant le blanc pour les dimanches et les jours de fête. Sans doute pour honorer maman, Guy Sergent avait revêtu une chemise et un short blancs. Des chaussettes de même couleur lui montaient au-dessous du genou, comme celles des joueurs de football.

Tantine Monette posa sa main sur le dos de maman et la poussa vers un autre Blanc au menton de gorille et à l'allure de rugbyman qu'elle lui présenta. Loïc Cloarec. Il rougit, sourit et me tendit sa grosse patte d'un air à la fois amusé et intéressé avant de s'en retourner sous le parapluie que tenait un autre indigène.

Léon et moi nous sommes aussi embrassés avec hésitation et maladresse parce que nous ne savions pas s'il fallait le faire deux, trois ou quatre fois. Bien qu'il fût mon cadet, il avait poussé plus haut que moi et je devais lever la tête pour le regarder. Son visage surtout avait changé. Si je l'avais rencontré au hasard dans une rue, j'aurais continué mon chemin sans le reconnaître. Il ne sembla pas prêter attention à mes bottes neuves.

– Et toi, mon petit mari ! s'écria tantine Monette en tentant de me soulever du sol. Oh ! là, là, ce qu'il a grandi ! Un vrai monsieur en miniature... Mais tu es trop lourd maintenant, mon chéri. C'est pas Dieu possible !

Elle s'accroupit pour me serrer contre elle et me couvrir de baisers. Elle avait changé de parfum et celui-ci était plus envoûtant que celui de Brazzaville. Je me suis aussitôt écarté d'elle, pour chasser les idées d'amour et de péché qui m'assaillaient.

– Et élégant comme tout ! Alors, quand nous marions-nous, mon chéri ?

Confus, je baissais la tête. Elle éclata d'un grand rire qui éclaira son visage aussi éclatant de beauté que celui d'une actrice.

La voiture de Guy Sergent était suffisamment spacieuse pour nous contenir tous. C'était un véhicule dernier cri à démarrage sans manivelle. M. Sergent mit le moteur en marche en appuyant sur un petit bouton. Le centre-ville était désert. J'ai pensé que cela était dû à l'orage mais j'ai éprouvé un sentiment de malaise et j'ai regretté Brazzaville.

J'avais envie de raconter à Léon certains épisodes de notre voyage mais ne savais par quoi commencer.

Tantine Monette présentait la ville à maman d'un geste nonchalant de la main : le marché, quelques boutiques minables dont je ne retenais pas les noms, le tennis, le palais du gouverneur, la cathédrale.

– Comparé à Brazzaville, c'est petit mais tu verras, on s'y habitue vite et on s'y attache.

Le regard fixé sur la chaussée, les mains crispées sur le volant, Guy Sergent a hoché la tête.

Pourquoi diable tantine Monette avait-elle changé de mari ? J'en avais voulu à Battesti de nous l'avoir arrachée mais cette nouvelle substitution m'embarrassait et me déconcertait tout autant. J'ai vite noté que Léon ne l'appelait pas papa mais Guy. Ni tantine Marie-Chinois, ni grand-mère, ni M'ma Eugénie n'auraient approuvé ce laisser-aller.

Le mari ou l'amant de ta mère est toujours ton papa, Victor-Augagneur.

Mais je me perdais là dans des considérations qui n'étaient pas de mon âge. C'est ce que m'aurait dit ma mère si je m'étais exprimé à haute voix.

Après un bref tour de ville, nous sommes revenus vers le fleuve que nous avons longé en direction du Camp Kassaï. C'est là que se trouvait la villa de M. Sergent.

Les grandes personnes se sont installées sur la véranda. Maman s'est émerveillée du paysage, et la conversation s'est poursuivie d'abord sur les circonstances qui avaient permis à Sergent de l'acquérir puis sur le temps dont on assurait qu'il allait s'améliorer. Pour accompagner l'apéritif, le boy avait servi des fritures de la taille d'un auriculaire que les parents croquaient en poussant des cris d'émerveillement.

Léon m'entraîna sur la pelouse de passepalum qui descendait en pente douce vers le fleuve. Un jeune indigène d'une dizaine d'années, en hardes, happait de minuscules poissons avec une épuisette et les versait dans une cuvette pleine d'eau. Le boy passait les prendre à intervalles réguliers et les faisait frire avant de les poser sur la table à apéritif.

Le garçon en hardes me proposa de tenter ma chance et me tendit son épuisette.

– Regarde, j'ai réussi.

Trois poissons minuscules se tortillaient dans les mailles du filet. Le petit indigène sourit et m'indiqua comment mieux m'y prendre. Tandis que je faisais une nouvelle tentative, il regardait avec envie mes belles bottes en caoutchouc.

– Victor-Augagneur, Victor-Augagneur, vous allez vous mouiller. Vous risquez de vous noyer. Ce doit être infesté de crocodiles, par là.

C'était la voix de ma mère. Elle avait la fâcheuse manie de me vouvoyer pour me rappeler à l'ordre ou me sermonner.

– Non, ne t'inquiète pas, dit tantine Monette. Les crocodiles ne viennent pas par ici. Ils préfèrent les eaux calmes. De toute façon, avec Léon à ses côtés, il n'a rien à craindre.

Nous déjeunâmes chez tantine Monette. Il y avait deux cuisines. Européenne pour les deux hommes, et africaine pour les femmes : du riz sénégalais, des alokos et du saka-saka. Je me suis régalé et maman m'a arrêté, assurant qu'à ce rythme j'allais avoir une indigestion.

Les oreilles de tonton Pou, de tantine Marie-Chinois, et de toutes les tantines de Brazzaville, comme de Léopoldville, durent entendre un concert de carillons car tout au long du repas tantine Monette ne cessait de s'enquérir du sort de chacun. Quand elle s'aperçut qu'elle pérorait trop, elle a prié Sergent et Cloarec de l'excuser d'avoir fixé la conversation sur des gens qu'ils ne connaissaient pas. Pour se faire pardonner, elle saisit Sergent par le cou et l'embrassa presque sur les lèvres. Pas un petit bisou, où les lèvres effleurent les lèvres de l'autre, mais un de ces baisers que les enfants ne doivent pas regarder parce qu'ils donnent des idées et que les plus délurés des condisciples métropolitains appelaient un bécot. J'en fus gêné et fis semblant de n'avoir rien vu. J'ai pensé à Mado à qui j'apprenais ce genre de baiser et j'ai ressenti un pincement au cœur. Quand la reverrai-je ?

M. Sergent ne connaissait pas Brazzaville. Il n'y avait séjourné que quelques jours, en transit, à son arrivée à la colonie. Du coup, je me suis senti un sentiment de supériorité sur lui.

Malgré son menton en galoche et son corps de rugbyman, M. Cloarec s'adressait à maman avec une voix de collégien. Il n'osait la regarder dans les yeux, trébuchait au milieu de ses phrases et ne les achevait pas. C'était un commerçant qui possédait des entrepôts et des magasins dans chacun des territoires de l'Afrique-Équatoriale française. C'était lui qui, sur la recommandation de tantine Monette, avait embauché maman en qualité de caissière dans le magasin qu'il venait d'ouvrir à Bangui.

– Un café ? a proposé tantine à la fin du repas.

– Pas question. Ici, je n'arrive pas à le supporter.

– Ce doit être à cause de la chaleur.

– De l'humidité surtout. Quel putain de climat !

– Je crois plutôt que c'est la qualité du café.

– Pourtant, c'est ce qu'il y a de plus frais. Récolté à Mbaiki, le mois dernier. Grillé et torréfié ici même.

M. Sergent a expliqué qu'à la colonie seul poussait le robusta, une saleté dangereuse pour le cœur, consommable à la rigueur lorsqu'on le mélangeait à l'arabica. L'entretien des hommes est devenu savant. Maman et Monette ont repris leur conversation sur Brazzaville et les tantines du couvent.

– Chou, chou, tu viens *siester ?*

Tout le monde éclata de rire. C'était le perroquet.

Léon m'entraîna dans sa chambre. Il était fier de me faire découvrir ses soldats de plomb et ses agates. Il m'avait donc imité et sa collection égalait presque la mienne. Il avait inventé un nouveau jeu de billes aux règles élaborées, différentes des miennes. Évidemment, il me battit à la première partie. Ensuite, il s'excusa, il devait se rendre au catéchisme.

Je suis allé tenter de converser avec le perroquet puis de jouer avec un petit singe attaché au manguier de la cour.

Sergent et Cloarec sirotaient des liqueurs en commentant les dernières nouvelles du front. Le sommeil me gagnait et j'aurais volontiers fait la sieste, encore que, d'une oreille, je m'efforçais de suivre tantine Monette. Elle racontait à maman par le menu comment Éric, qu'elle avait suivi à Bangui, avait un jour reçu une affectation pour Madagascar. Elle disait « Mme Gaspard ». C'était comme si le ciel lui était tombé sur la tête. Heureusement, Guy, un ami d'Éric, l'avait recueillie.

– Si tu savais comme il est gentil, dit-elle en français.

Bien qu'ils ne fussent pas encore officiellement mariés, ajouta-t-elle en lingala, il l'avait imposée dans toutes les réceptions et la présentait comme Mme Sergent.

– Tout ça, c'est bien gentil mais va falloir montrer à Odette, vous permettez que je vous appelle Odette ?... appelez-moi Guy... va falloir lui montrer ses appartements.

Puis, baissant la voix, il ajouta que « le petit était épuisé ». Il avait dû m'apercevoir dodeliner de la tête dans ma lutte contre le sommeil.

Nous sommes montés dans le pick-up de M. Cloarec, une camionnette Ford qui démarra au deuxième, ou troisième tour de manivelle.

Les rues en terre battue étaient parsemées de flaques d'eau caramel dont les formes évoquaient les pièces d'un jeu de patience. La boue était de la pâte à modeler trempée dans du moka. Nous empruntâmes la corniche du Camp Kassaï puis le boulevard du Pindéré, avant de virer sur la gauche en direction du marché que des prisonniers en uniforme lavaient à grande eau. Mon cœur se serra dès que nous sortîmes de la ville européenne et traversâmes les quartiers indigènes. Je faillis intervenir et dire que j'avais envie de retourner dormir chez tantine Monette. Quant à maman, elle ne parlait pas et M. Cloarec avait le regard rivé sur la route de couleur rouille. Nous dépassâmes le terrain d'aviation et de part et d'autre de la route,

c’était la brousse, avec des matitis de plus de deux mètres. Malgré l’orage récent, il faisait chaud et pas une feuille ne bougeait. Même l’air qui s’engouffrait par la fenêtre du pick-up semblait avoir traversé un incendie.

La lumière était douce et nous avions laissé derrière nous la dernière case de la ville européenne. Le quartier indigène que nous longions, sur notre gauche, avait un aspect étrange. Un village de brousse où les hommes étaient vêtus de loques crasseuses et où peu de femmes portaient le pagne. Un fardeau en équilibre sur la tête, elles allaient nues, les reins ceints d’un fil auquel étaient accrochés des chasse-mouches, deux pompons de raphia, l’un à l’avant entre les cuisses, l’autre à l’arrière entre les fesses, qui battaient au rythme de leurs pas.

La piste bitumée prit fin et je compris que nous sortions de la ville. J’eus envie de pousser un hurlement pour que le chauffeur s’arrêtât. Pourquoi ne pas rebrousser chemin ? Pourquoi ne pas passer la nuit chez tantine Monette ou sur le bateau ?

M. Cloarec ralentit, manipula la tige de changement de vitesse et s’engagea dans un sentier bordé de matitis géants. Nous arrivions au Km 7.

Chaque fois qu’il m’advient de séjourner à Bangui, je tente de reconnaître les lieux mais la forêt et la savane ont tellement reculé que mes points de repère se sont évanouis. Je crois que c’était quelque part entre Mamadou-Mbaïki et La Mpoko.

Il suffirait peut-être d’interroger les habitants les plus âgés de ces quartiers mais je tiens toujours à accomplir mon pèlerinage dans la solitude.

En arrivant au Km 7, M. Cloarec s’excusa.

– Je n’ai rien trouvé de convenable en ville, bredouilla-t-il en rougissant, mais vous verrez, vous serez bien mieux ici. C’est plus calme et surtout plus frais.

Autour de moi s’étendait la brousse, rien que la brousse. Un monde touffu, sans doute peuplé de fauves, de reptiles, de guerriers sauvages et, surtout, d’êtres surnaturels et dangereux.

Les crapauds et des animaux tapis dans le noir ont déclenché un charivari. Étaient-ce des cris d’oiseaux, de vampires, de carnivores ou d’hommes nocturnes et malveillants de la forêt ? Quelqu’un alluma une lampe à huile.

Je me rapprochai de maman et m’accrochai à sa jambe.

M. Cloarec expliqua que le Km 7 était situé sur un plateau.

– Vous verrez, ici, chaque soir, souffle la brise. On peut se passer de moustiquaire.

Autour de la maison, les matitis étaient si hauts qu'un adulte n'avait pas besoin de s'accroupir pour se dissimuler.

– Voilà, dit-il, en nous présentant notre maison d'un large geste.

Son attitude et son sourire exprimaient la satisfaction mesurée de celui qui dévoile un cadeau de prix.

C'était une case immense, en ciment, recouverte de tôle ondulée. En nous la faisant visiter, M. Cloarec vantait les meubles neufs. Il avait tout prévu : la vaisselle, les ustensiles de cuisine et les draps. Il nous présenta le personnel. Les domestiques s'étaient alignés l'un à côté de l'autre, tel un corps constitué accueillant un hôte de marque. Un boy, un cuisinier, un marmiton et une sentinelle. Ils nous saluèrent en pliant le genou et en soutenant leur avant-bras droit de la main gauche. Le même signe de respect qu'au Congo. La sentinelle était d'une taille au-dessous de la normale, avait la peau et les cheveux couleur de saucisse grillée. Plus tard, maman m'expliqua à voix basse que c'était un Babingua, c'est-à-dire un Pygmée. Mais chut ! s'empressa-t-elle d'ajouter, il s'agissait d'un être humain, comme nous, dont il ne fallait surtout pas se moquer.

– Tous les matins, le chauffeur viendra vous prendre pour descendre au magasin et, chaque soir, il vous ramènera ici, expliqua M. Cloarec.

Avant de prendre congé, il donna l'ordre au chauffeur et au boy-chauffeur de descendre des lampes Coleman à pression, encore emballées dans leur carton d'origine. Parce qu'ils s'exécutaient avec trop de nonchalance, du moins à son gré, il décocha au passage un coup de pied dans la fesse de l'un d'eux, qui s'esquiva en s'esclaffant d'un rire d'enfant.

Quand le boy-chauffeur de M. Cloarec se mit à tourner la manivelle de la camionnette, je voulus prier maman de remonter dans le véhicule mais je ne savais comment m'y prendre. Cette nuit-là, elle accepta, faisant exception à ses principes, que je dormisse dans son lit. Longtemps, je demeurai éveillé, attentif au moindre craquement et aux cris des oiseaux nocturnes. Certains semblaient proférés par des voix humaines.

J'ai dû m'endormir d'épuisement. A quelle heure ? Contre toute attente, je ne fis aucun cauchemar.

Chaque jour, dès l'aube, un chauffeur se présentait au Km 7 pour nous conduire en ville. Il fallait se lever avant le soleil parce que maman mettait

un point d’honneur à se trouver la première à son poste de travail afin de procéder elle-même à l’ouverture des magasins de M. Cloarec.

– Les Blancs, m’expliquait-elle tandis que, bâillant à m’en décrocher la mâchoire, je rechignais à faire ma toilette, les Blancs sont persuadés que les Noirs sont paresseux, insouciants, et n’ont aucune notion du temps. Il faut leur prouver le contraire.

– Mais tu n’es pas noire, toi.

– Chaque fois qu’un Blanc prend un métis en défaut, il devient nègre.

Horrifiée de savoir que je devais me réveiller dès le point du jour, tantine Monette déclara que ce n’était pas un rythme de vie supportable pour un bonhomme de mon âge et offrit à maman de me prendre en pension. Leur villa était suffisamment grande et Léon serait heureux d’avoir un frère sous son toit.

Malgré les avantages de la proposition, j’éprouvais des réticences à abandonner maman toute seule en pleine brousse. S’y ajoutait, ce que je n’osais exprimer, l’effroi que me causait la perspective de vivre sous le toit d’un Européen. Ses coutumes, ses habitudes, ses manies devaient être si différentes des nôtres qu’il me faudrait sans cesse me surveiller. Je préférais me lever tôt que de devoir me gêner sachant bien par avance que, quoi que je fisse, l’Européen découvrirait les failles dans mon éducation et me mépriserait. De métis, je deviendrais nègre. Mais faute de savoir formuler tout cela, je pris des attitudes de sauvageon capricieux.

On trouva touchant mon attachement à ma mère, on sourit, joignit les mains, leva les yeux au ciel et décida néanmoins que je demeurerais toute la semaine chez les Sergent et rejoindrais le Km 7 durant les week-ends. Quant à mes craintes relatives à la sécurité de ma mère, M. Cloarec s’engageait à les apaiser en embauchant une autre sentinelle.

Contrairement au Château des Brouillards, l'école de Bangui était située au centre de la ville. Toutefois, comme au Château des Brouillards, tous les élèves, hormis quelques métis et Antillais, étaient des fils et des filles de Métropolitains.

Lorsque, le jour de la rentrée, notre maîtresse a fait l'appel, j'ai eu la surprise d'entendre le nom d'un condisciple de Brazzaville : Lopes.

– Je suis arrivé la semaine dernière, m'expliqua-t-il, un sourire conquérant aux lèvres.

Pourquoi donc l'animal se trouvait-il toujours sur mon chemin ? Il paraissait déjà nager dans des eaux familières et m'appliqua une tape sur l'épaule en m'adressant un clin d'œil. Ce n'était pas assez pour me détendre. Pour lui, l'école était un cercle, un club où l'on se faisait des copains de jeux. Il n'avait pas de tonton Pou à qui rendre des comptes en présentant son bulletin de notes. Les fesses du veinard n'avaient rien à craindre.

Sa mère vivait seule comme la mienne. Elle avait divorcé, comme tantine Monette. A croire que les destins possibles des mulâtresses de cette époque étaient bien limités.

Lopes habitait le quartier européen, dans une rue qui menait à La Kouanga. Il y avait là-bas, nous expliquait-il, une grande cour qui permettait d'organiser des parties de mwana-foot dans les mêmes conditions qu'au stade. Déjà, il nous y invitait, Léon et moi, alors même qu'on ne nous avait pas encore dicté nos emplois du temps.

Bien que nous eussions les mêmes tantes, toutes sorties du couvent, et que nous fissions partie d'un clan dont chaque membre se sentait solidaire de l'autre, je soupçonnais Lopes de toujours chercher à me dominer. Il m'en voulait de ne pas le laisser copier mes devoirs.

C'est pendant la récréation qu'il cherchait à imposer sa loi à tous les élèves de la classe. Un véritable chef de bande obsédé par l'organisation d'équipes de mwana-foot. Il se lançait dans des négociations où son équipe était toujours composée des meilleurs joueurs et se prétendait le meilleur buteur. Sans doute possédait-il un certain sens du dribble et de la feinte, mais son jeu était trop personnel et ses tirs du pied gauche étaient d'une faiblesse lamentable.

L’autre domaine de prédilection de Lopes était le catéchisme. Le dimanche, il enfilait la robe rouge et le surplis d’enfant de chœur. Prétendant avoir la vocation, il nous entraînait quelquefois à jouer la messe en latin, lui dans le rôle du curé et nous dans celui des enfants de chœur.

Un jour, il disparut tout un après-midi. Affolée, sa mère alerta tantine Monette qui, mobilisant sur-le-champ boys, cuisiniers, marmitons, sentinelles et chauffeurs, organisa une véritable battue dans la savane environnante. C’est moi qui l’ai retrouvé. Je l’ai surpris dans les matitis. Il était allongé sur une petite Noire. Les talons sur ses reins, elle le retenait contre elle... Je m’arrête là. Je ne vais pas, sous prétexte de dire toute la vérité, tomber dans les manières de *paparazzi.*

La scène m’a tellement choqué que je me suis sauvé et n’ai soufflé mot à personne de ma découverte. Tantine Monette, à qui rien n’échappait, a tenté de savoir pourquoi j’avais l’air si bouleversé quand il fallait se réjouir d’avoir retrouvé l’enfant.

– Parce que j’ai aperçu un boa, tantine, ai-je menti.

– Un boa ?

– Oui, il enserrait une fillette qu’il voulait avaler.

– Qu’est-ce que tu racontes, voyons ?

– Un rêve, tantine.

– Un cauchemar, rectifia-t-elle.

Et elle sortit dans la cour demander à M’ma Eugénie d’interpréter le songe.

Lopes prétendit s’être perdu dans la savane. Folle de rage, sa mère le battit de sa babouche et tantine Monette dut s’interposer. Moi, j’aurais voulu qu’on lui infligeât une correction encore plus sévère.

Le soir, il me tira à part et menaça de me « péter la gueule » (c’est le vocabulaire qu’il utilisait pour se donner des airs de petit Métropolitain) si jamais je le trahissais. Je dus jurer en crachant par terre. Non que j’eusse peur de lui, mais pour bien lui faire comprendre que je n’étais pas un mouchard. Aujourd’hui, avec le temps, je me sens délié de mon serment. Je n’ai évidemment pas l’intention de faire figurer cette scène dans mon film. A moins de remplacer Lopes par un personnage imaginaire.

Je sais qu’il se précipita dès le lendemain à confesse. Pour bien sûr ne pas périr d’un péché qu’il craignait être mortel. Même si la chose ne me regarde pas, je doute qu’il ait révélé toute la vérité au curé car au catéchisme celui-

ci continua de nous le citer en exemple. Je le soupçonne de s’être contenté d’aveux anodins.

Le vendredi soir, Léon m'accompagnait rejoindre maman au Km 7 où nous demeurions jusqu'au lundi matin. Invités par celle-ci, M. Sergent et tantine Monette se joignaient quelquefois à nous et M. Cloarec était toujours de la partie. La case était suffisamment grande pour héberger toute la bande.

Léon et moi liâmes amitié avec Yangué, le fils du cuisinier.

Nous tentâmes de l'initier aux jeux de billes et de soldats de plomb mais il n'accrochait pas.

Il y avait aux alentours du Km 7 un village dont le chef était un certain Aladji Alpha, un marabout à barbiche toujours vêtu d'un boubou blanc et coiffé d'une calotte de même couleur ornée de motifs de dentelle. Yangué nous fit faire sa connaissance. Je serais aujourd'hui incapable de préciser s'il s'agissait d'un sage, d'un saint homme ou d'un commerçant. Goguenard, M. Cloarec assurait que c'était un *marabout-cognac*, un faux dévôt qui buvait de l'alcool en cachette. Je n'en croyais pas un mot. L'un de ses fils avait notre âge. Il n'avait le droit de nous rejoindre qu'au milieu de la matinée. Avant cette heure, son père, qui avait accompli le pèlerinage de La Mecque, lui apprenait l'arabe en lui faisant réciter par cœur et écrire sur des tablettes en bois des versets du Coran.

Nous nous égaillions tous les trois dans la forêt environnante. A chaque pas, je craignais d'y rencontrer des serpents, surtout les vipères du Gabon et les serpents minute, dont j'avais entendu parler tant par tonton Pou que par MM. Sergent et Cloarec, mais je dissimulais mes craintes et jouais les chefs, ce qui n'était pas facile car entre enfants ce n'était plus la couleur de la peau qui déterminait la hiérarchie mais la puissance de la voix, le courage, l'astuce, la capacité de convaincre et surtout la connaissance du milieu.

Nos jeux se pratiquaient en sango, langue que Léon maîtrisait déjà. Sans interprète, ni maître, j'appris à la comprendre en m'aidant des situations et du contexte. Aucun professeur ne m'a depuis lors jamais enseigné une langue aussi vite.

De retour à Bangui, durant la semaine, Léon et moi aimions nous défier à comparer nos connaissances en mots et tournures sango. Léon avait même imaginé à cet effet des règles qui permettaient de déterminer le score de ces compétitions.

– Avant de baragouiner ce charabia, grondait M. Sergent en nous entendant, vous feriez mieux de perfectionner le français. Ce n’est pas dans ce patois de sauvages que vous allez passer votre certificat d’études.

Honteux, nous baissions le nez. A notre surprise, il arriva toutefois, à plus d’une occasion, que tantine Monette prît notre parti.

– Le seul moyen de comprendre un pays et ses habitants, déclarait-elle, c’est d’apprendre leur langue.

Lui soutenait au contraire que la pratique des langues non écrites empêchait d’avoir un bon accent français et abêtissait l’esprit ; que nous allions avec ce charabia tout confondre et que notre orthographe et notre syntaxe en subiraient des dommages irréversibles. Elle haussait les épaules, citait l’exemple de son père, le commandant Ragonar, qui, malgré son grade et ses fonctions, s’était donné la peine d’apprendre le lingala, le kikongo et le kidjombo, et rappela qu’il avait même publié un article sur le langage des tam-tams des populations de la Likouala, avant d’affirmer de manière péremptoire que les polyglottes étaient des êtres plus intelligents que les autres. D’où tenait-elle cette vérité ?

La conversation tournait à l’aigre-doux et tantine entrait dans de si fortes colères que je me demandais si elle allait pour ce motif changer à nouveau de mari.

Un matin, Yangué nous entraîna dans la savane pour observer les autruches. Nous les avons suivies à la trace comme dans les jeux de piste des louveteaux, mais cette fois c’était pour de vrai.

Soudain, Yangué écarquilla les yeux, posa son index sur la bouche et nous fit signe de nous aplatir dans les herbes. On eût dit un chien à l’arrêt. Un tam-tam dont le rythme m’essoufflait battait dans ma poitrine. Étaient-ce des autruches ou bien des éléphants, voire des panthères ?

Glacés de terreur, nous avons vu passer une procession de femmes en file indienne, nues, sans chasse-mouches, le corps recouvert d’une espèce de talc indigène, les cheveux défaits comme des folles. Elles chantaient en se trémoussant. Chaque fois qu’elles s’arrêtaient, le tam-tam dans ma poitrine reprenait ses battements lugubres. La cheftaine de la théorie sembla nous avoir flairés.

Yangué nous ordonna de ramper, puis de nous immobiliser en retenant notre souffle.

Conduites par une adulte plus âgée qu'elles, c'étaient les nubiles fraîchement excisées. Elles chantaient dans une autre langue que le sango. En banda, baya ou mandjia, une langue qui devait être au sango ce que le latin était au français à l'église.

Elles erraient ainsi en bandes dans les matitis et la forêt jusqu'à ce que le kaolin qui poudrait leur peau disparût. Ce serait alors la fin de leur période de retraite. Qui d'aventure se placerait sur leur trajet goûterait de leurs gourdins et serait battu à mort. Leurs victimes, fussent-elles des guerriers en armes, n'oseraient répondre par la force à leur attaque parce qu'elles étaient, durant cette période, non plus des êtres humains mais des divinités : porter la main sur elles, même en état de légitime défense, constituait un acte sacrilège. Le coupable en serait frappé de malédiction.

Je fus si impressionné par cette rencontre que je rebroussai chemin. Léon poursuivit son excursion avec Yangué et Aladji Alpha, et ils purent observer les autruches.

Quelques jours plus tard, ils nous firent découvrir une rivière, non loin du Km 7, où nous pêchions des têtards. C'était un matin.

Nous y rencontrâmes des filles en train de se baigner. Elles n'avaient pas de maillot et leur peau luisait au soleil comme des chaussures soigneusement lustrées. L'une d'elles frappait l'eau de ses deux mains, obtenant un son proche du celui du tam-tam, tandis que les autres, surexcitées, s'ébattaient en poussant des cris.

– Tu es folle, s'insurgea la plus jeune, tu es folle, c'est un son dangereux : il attire les crocodiles.

– Crocodiles ? Y en a pas ici, eh ! Faut aller au fleuve pour les trouver, les crocodiles. Dans l'Oubangui. Et seulement là où l'eau est calme.

Pourtant, chaque semaine, nous entendions des témoignages sur les dégâts causés par les sauriens. Tel avait été happé par le pied au cours d'une baignade et n'avait jamais été retrouvé, tel s'était fait sectionner un membre, tel autre avait été assommé d'un coup de queue, en face du Pindéré, et emporté sous les yeux des pêcheurs impuissants.

– Si ce ne sont pas les crocodiles, alors ce seront les *mamies-wata.*

Yangué se riait de moi parce que j'ignorais ce qu'était la *mamie-wata.* Il me traita de *moundzou,* de Blanc ignorant des mystères du pays et incrédule de leurs effets. Du moins le pensait-il. Car j'avais depuis belle lurette entendu mille et un contes sur les charmes et les pouvoirs des *mamies-wata.* Des contes fascinants que j'aimais m'entendre redire. En fait, j'avais joué

les naïfs pour entendre les explications de Yangué. Celles de l'Oubangui avaient-elles la même apparence que celles du Congo ?

Des êtres mi-femme, mi-animal. Des sortes de sirènes, belles, très belles, envoûtantes, douées d'un charme irrésistible auquel les papas les plus fidèles ne peuvent résister. Quand elles dirigent leur regard sur vous, c'est comme si vous veniez de boire un mélange de vin de palme fermenté, avec du boganda et de la Primus. Alors, elles vous invitent à les couiller et quand on les couille, eh bien, telles des mantes religieuses, elles vous transpercent d'une sagaie dissimulée dans le sable de la rivière. Une sagaie dont la pointe a été trempée dans de la bile de caïman, un poison qu'aucun médecin ne peut déceler. Non, faut pas succomber à la *mamie-wata*. Le fils d'Aladji Alpha confirmait le fait : il s'exprimait en connaissance de cause, lui, et il exhibait, attaché à son biceps, sous son boubou, un sachet de cuivre : le grigri anti-*mamie-wata* !

L'une des baigneuses nous aperçut et lâcha un cri strident. Les autres, alarmées, sortirent de l'eau, jacassant, caquetant et courant, ramassèrent au passage leurs chasse-mouches et leurs pagnes et disparurent dans les matitis. Quelques-unes pourtant, vraisemblablement paralysées par la peur, demeurèrent dans la rivière. Au début, elles tentèrent de se dissimuler en s'enfonçant dans l'eau mais vite essoufflées finirent par sortir la tête. La tête seulement. Puis, ne nous quittant pas des yeux, rassurées par notre attitude qui tenait plus de la curiosité que de l'agressivité, elles baissèrent la garde et sortirent le buste de l'eau. J'étais fasciné par leurs poitrines où pointaient des petites poires de caoutchouc noir. Alors, l'aînée d'entre elles, moins farouche, nous invita par de grands gestes répétés à les rejoindre et toutes partirent d'un éclat de rire stupide quand elles nous virent sauter en désordre dans la rivière. Moi, j'avais hésité. Des fois que ces gamines fussent en fait des *mamies-wata*, même si Yangué et Aladji Alpha junior m'assuraient du contraire. J'ai finalement sauté à pieds joints, m'efforçant d'adopter le style des parachutistes. L'eau était tiède et transparente. J'imitai, en m'appliquant dans mes mouvements, les nageurs que j'avais entrevus un jour, à travers les haies d'hibiscus de la mission Javouhey, dans la piscine du Club des Caïmans, à Brazzaville. Dieu merci ! même au milieu du lit de la rivière, on ne perdait pas pied. Heureusement, car mon crawl ne s'avérait guère efficace pour me maintenir à la surface. Léon, Yangué et Aladji Alpha junior n'avaient que faire d'un beau style, eux.

Seules leurs têtes émergeaient de l'eau et, nageant comme des chiens, ils progressaient à vue d'œil en direction des filles.

Je n'ai pas vu à quel instant elles m'ont entouré. Elles voulaient voir le *kingué* du petit *moundzou*. La plus hardie a avancé le bras et a posé mon sexe sur le plat de sa main, comme une pépite qu'elle aurait découverte dans le sable.

– Oh ! oh ! regardez ! C'est incroyable ! Le *kingué* du *moundzou* est décalotté comme celui de nos garçons. Donc...

La peur d'avoir été pris dans les filets de *mamies-wata* a resurgi et j'ai senti mon ventre tressauter. Mes camarades, occupés dans je ne savais quelle négociation à voix basse avec trois petites coquines, ne se souciaient pas de mon sort. Ils éclatèrent de rire. Leur sango était trop rapide pour que je saisisse le sens de leur plaisanterie. J'avais l'air tarte. La fille qui, un peu plus tôt, avait examiné mon *kingué* avec curiosité, s'approcha de moi d'un air protecteur. Avec un sourire d'ange, elle s'excusa d'avoir comparé mon machin riquiqui-là à une queue de cochon et me demanda tout à trac, avec un chat dans la gorge, si je voulais bien être son *chéri*[1] et lui faire un *gbwa* tout doux. Pour être sûre de bien se faire entendre, elle avait accompagné son propos d'une mimique en introduisant son index droit dans son poing gauche et lui faisant faire des mouvements de va-et-vient.

Je comprenais bien ce qu'elle désirait, la vicieuse, mais je pris un air nigaud parce que j'étais hanté par l'idée de me trouver enserré entre les ongles des *mamies-wata*. Yangué s'imagina que mon sango était trop sommaire pour comprendre ce à quoi m'invitait la petite fille et voulut faire étalage de son français. L'air savant et protecteur, il se mit en devoir de m'expliquer que *gbwa* signifiait « couiller une fille », quoi.

– Couiller ! se scandalisa Aladji Alpha junior. Faut pas dire « couiller », c'est pas poli. C'est un *grand* mot. *Ko gbwa*, petit frère, c'est « entrer en matière dans la fille ».

Et, après un bref conciliabule, chacun d'entre eux se choisit une cavalière qu'il enlaça et se mit à entrer en matière. L'action se réalisait par des mouvements de fesses d'avant en arrière qu'on variait avec des dandinements de reins de danseurs de rumba. Ce n'était pas une démonstration qu'ils faisaient à mon intention. Ils étaient tellement pris par ce jeu que la brusque apparition de leurs parents ou du maître d'école ne les aurait pas décollés de leurs partenaires. Non, ils jouaient en toute innocence.

Le ciel était splendide et la lumière si pure que l'on voyait le fond de la rivière.

Mon sexe s'est dressé.

J'ai attrapé la fille au sourire d'ange, l'ai enserrée dans mes bras en couronne, ai avancé mes lèvres et me suis mis moi aussi à danser dans la même cadence que les autres. L'eau était sucrée. J'ai dansé bien-bien-bien, et ma petite cavalière s'est accrochée à moi des bras et des jambes comme au tronc d'un arbre auquel elle allait grimper. J'ai dansé doucement, lentement, en souplesse, puis le feu s'est mis à brûler en moi. Pris de furie, j'ai saccadé des reins, de plus en plus fort. J'assenais des coups glissants pour apprendre à la petite délurée de m'avoir ainsi provoqué. Elle a fermé les yeux et poussé un cri de surprise. J'ai eu peur de l'avoir blessée, mais elle s'accrochait encore plus à son arbre, voulait l'avaler, poussait des gloussements et murmurait des choses folles en un sango haché que je ne comprenais pas et qui ressemblait à une prière.

Un coucou a chanté dans la vallée et l'écho a répété ses notes.

Au cours de l'année scolaire suivante, j'observai une transformation dans le comportement de Yangué et d'Aladji Alpha junior. Les matitis et la rivière n'avaient plus d'attrait pour eux. Quand j'insistais pour que nous y retournions, l'air rêveur, ils concédaient un sourire indulgent et supérieur, comme s'ils avaient vieilli. Même le mwana-foot leur paraissait désormais vain.

– Maintenant, on fréquente, nous expliquaient-ils.

Dans notre français, *fréquenter* voulait dire aller à l'école.

– Mais moi aussi, je fréquente, ko ! Or même en classe, on nous ménage des instants récréation, non ?

– Pas pour les Noirs. Nous, on doit savoir deux fois plus que les Blancs pour nous faire respecter.

C'était aussi ce que me répétait ma mère. Tonton Pou et tantine Monette également.

Yangué et Aladji Alpha junior ne se séparaient plus de leur *Mamadou et Binéta,* leur manuel de lecture, ni de leurs cahiers du soir. Ils voulaient voir nos livres et examiner nos cahiers pour comparer leurs cours avec ceux qu'on nous donnait à l'école du Plateau parce qu'ils ne voulaient pas être en reste avec les programmes des petits Blancs. Ils priaient Léon et moi de les aider à mieux comprendre la grammaire française car le français, disaient-ils, était la langue de nos parents. En fait, c'était nous qui apprenions d'eux, même en ce qui concernait le français. Nous, nous nous exprimions comme M. Cloarec et les militaires français ; eux, comme des livres.

Ainsi ils avaient retenu les leçons d'histoire de France beaucoup mieux que nous. Qu'il s'agît de nos ancêtres les Gaulois qui, décrétait leur manuel, étaient aussi les leurs, qu'il s'agît de François Ier et 1515, même de Christophe Colomb, que nous n'avions du reste pas encore étudié, les bougres étaient incollables. Quant aux départements français, aux préfectures et aux sous-préfectures, aux quatre grands fleuves et à leurs affluents, leurs frontières et leur tracé ne possédaient aucun secret pour eux.

Ils ne croyaient pas à la réalité de nos lacunes mais s'imaginaient que nous voyions en eux des concurrents, que nous avions peur d'eux et ne voulions pas leur livrer les subtilités de la langue française. Vexés, ils nous traitèrent d'égoïstes et menacèrent de ne plus jamais revenir.

A leur école, il n’était pas question de s’exprimer en sango. Même pas à la récré. Sinon c’était le symbole.

Le symbole, nous expliqua Yangué, c’était un fanion.

– Si tu oublies le français et dérapes dans le sango, alors on te donne le symbole, mon vieux, et tu le gardes jusqu’à ce qu’un autre se fourvoie.

A la fin de la journée, le dernier possesseur du symbole était sanctionné. Cinquante lignes de grammaire à copier et à apprendre par cœur.

– Quand j’aurai fourré tout ça dans ma tête, disait Yangué en brandissant son *Mamadou et Binéta*, je pourrai passer mon certificat d’études, puis le concours d’entrée en sixième. Alors...

Sourire, regard méditatif, silence, un soupir et à nouveau sourire.

– Alors, je pourrai devenir un fonctionnaire et un *évolué.*

Moi, je voulais devenir soldat français. Yangué me dévisageait et faisait la grimace et disait que j’étais toc-toc.

– Quand nous serons des fonctionnaires et des *évolués*, enchaînait Aladji Alpha junior, les Blancs ne nous insulteront plus, ne nous botteront plus et nous respecteront.

Dès, nous confiaient-ils, qu’ils commettaient une erreur dans leurs récitations, leurs tables de multiplication ou s’embrouillaient dans les dates de l’histoire de France, le moniteur leur ordonnait de tendre les doigts et il tapait dessus, gba ! gba ! gba ! avec une règle en métal. Il advenait que le moniteur fit montre de plus de sévérité et les punît en les mettant à genoux, les bras en croix. Quand les membres s’affaissaient, tchia ! un coup de chicote sur les fesses.

Les punitions de notre maîtresse étaient plus douces. Pour donner le change, je racontais comment tonton Pou nous chicotait les fesses à Brazzaville et me déculottait pour exhiber les marques. Pardon pour le geste !

Aussi, pour s’exercer à ne pas trébucher dans leurs leçons, Yangué et Aladji Alpha junior nous tendaient *Les Premières Lectures de Mamadou et Binéta,* fermaient les yeux, et nous récitaient l’aventure édifiante de l’ignorant au détour de deux chemins, « Mamadou le vaniteux », et la querelle de Mariétou et Sabitou. Ensuite, nous chantions ensemble le couscous.

Pilons, pon, pon,
Pilons, pon, pon,

Pilons, gaiement.

Les textes de leur livre étaient plus amusants et plus proches de notre réalité que les nôtres qui évoquaient une Métropole insaisissable.

Sans doute leur apprenait-on aussi des chansons que nos maîtresses ignoraient, comme « La France est notre mère patrie... ».

J'ai oublié la suite.

En tout état de cause, nous avons beaucoup appris de Yangué et d'Aladji Alpha junior. Ils nous enseignèrent des connaissances que nous ne trouvions pas dans nos manuels scolaires mais, à l'époque, je ne mesurais pas l'importance de ces savoirs. Ils me seraient aujourd'hui précieux et me donneraient plus d'aplomb.

Le souffle coupé, les yeux écarquillés, nous écoutions le récit que Yangué nous faisait de son initiation à l'occasion de sa circoncision. Les alluvions du temps, le séjour en France, l'école et peut-être la langue française ont effacé de ma mémoire l'ensemble de ses récits. J'en suis réduit à consulter les ethnologues, les sociologues et autres anthropologues pour comprendre mon pays et tenter d'élucider le mystère de ma destinée. Ayant désappris mes langues de jeux, je ne peux même pas m'adresser à la mémoire des Anciens. Quand je les interroge, mon accent les rend méfiants. Ils me soupçonnent de dissimuler un magnétophone sous ma chemise et d'être quelque enquêteur à la solde de l'administration. Ils se réfugient dans un mutisme ou bien, s'ils se hasardent à me fournir quelque réponse, le regard malicieux, ils inventent ce que je souhaite entendre pour égarer l'étranger trop curieux qui voudrait percer la source et le sens des mystères dont ils tirent leur autorité.

J'ai tout oublié aussi de ce que Yangué et Aladji Alpha junior m'apprirent des herbes, des arbres, du mouvement de la lune et de la position des étoiles, des mots de passe que les oiseaux s'échangent chaque fois que l'homme fait intrusion dans leur forêt. Une autre vie ne me suffirait pas pour lire les ouvrages des botanistes, des entomologistes, et écouter les derniers vieux qui enseignèrent à Yangué et Aladji Alpha junior les signes qui fournissent les clés des pistes et permettent de se frayer sa voie dans la jungle de l'univers. Seules subsistent dans ma tête des images fragmentaires et disparates, incohérentes et insaisissables.

Le pôle de la chaleur se trouverait quelque part au Sahara et celui de l'humidité à Tchérapoundji, au Bengale. Aucun de ces lieux ne possède de climat aussi amollissant que la fournaise de Bangui. Là-bas, le soleil est à peine au milieu de son ascension que déjà le ciel s'enflamme. Toujours timide et hésitante, la brise y constitue un événement. Quand en revanche le vent souffle, c'est sous forme de courants d'air brutaux qui lèvent des tourbillons de poussière annonciateurs de la tornade, mais les orages sont aussi brefs que violents. En temps ordinaire, pas une feuille ne bouge. A partir de midi, la ville mitonne dans la chaleur et, le corps écrasé, l'esprit assommé, embrumé, anesthésié, on se sent un naufragé échoué dans un univers où le temps a jeté l'ancre. Tout semble suspendu, même la rotation de la Terre. Sans la sieste, impossible de se dégager de cette torpeur. Sans doute pratiquions-nous déjà cette pause depuis des temps immémoriaux, sinon comment aurions-nous pu survivre à ce climat ? Mais les colons sacralisèrent la sieste, quitte à s'en gausser dans des galéjades d'un goût douteux dont nous faisions toujours les frais. Quand ils en émergeaient, ils s'aspergeaient d'eau froide, se frictionnaient d'eau de Cologne, se gominaient les cheveux, passaient une chemise de coton, enfilaient un pantalon de toile fraîchement repassé avant d'aller déguster un verre au Pindéré, contemplant, sous la lumière rasante, couler le paresseux Oubangui aux eaux rouillées.

Aujourd'hui, le Pindéré n'existe plus.

Autant qu'une brasserie à la mode, c'était à l'époque un point de repère commode dans cette ville où, hormis celles des quartiers indigènes, les rues étaient rarement nommées. Et personne ne prêtait attention aux patronymes inscrits sur les plaques de tôle bleues au coin de quelques artères en hommage à tel explorateur, à tel administrateur, à tel officier ou médecin de la Coloniale. Aucune bâtisse ne possédait non plus de numéro. C'était avec celui des boîtes postales que se formulaient les adresses des Européens.

Sur la promenade qui va du port aux rochers du Camp Kassaï, le Pindéré suppléait à ce manque. On habitait en amont, ou en aval, ou plus simplement dans le quartier du Pindéré.

Aussi lent qu'une coulée de lave, le fleuve barre le paysage en son milieu. En arrière, c'est Zongo encerclé par une selve étouffante. Au début,

on ne contemple pas ce spectacle sans sentir pénétrer en soi une mélancolie malsaine et grisante.

Je l'éprouve encore quand, de passage à Bangui, je m'attarde dans ces parages et que je songe à mon enfance au bord de l'eau.

Avec le temps, la tristesse cède la place à une indicible félicité. Bangui est un trou perdu pour le voyageur de passage, une bourgade attachante pour celui qui y lit ses souvenirs.

Chaque fin d'après-midi, Guy Sergent faisait un saut au Pindéré.

Un soir, il tint à s'y faire accompagner de tantine Monette, maman, Léon et moi. Nous ne rechignâmes pas, les distractions étaient rares. Nous étions en outre fiers de pénétrer dans un cercle en vogue.

C'était la première fois que je foulais le ciment de sa terrasse. Quand nous passions devant, je regardais avec fascination cette brasserie où se retrouvaient chaque soir les hommes. Son nom revenait si souvent dans les conversations des grandes personnes qu'on finissait par s'imaginer la connaître. La plupart de ses habitués étaient des célibataires. Quelques-uns réels, mais beaucoup étaient mariés en France. Soucieux de la santé de leurs épouses, ils leur avaient épargné les affres du climat équatorial. Dès lors, quoi de plus naturel que, pour tromper leur solitude, ils installassent dans leur case une *ménagère*, noire ou métisse, dont le statut social était ambigu à dessein ? Pardon ! je crois l'avoir déjà indiqué plus haut. Les familles respectables fréquentaient peu le Pindéré. Elles préféraient la piscine, le court de tennis, se recevaient chez elles, à tour de rôle, en organisant des apéritifs, des dîners, des parties de bridge ou des soirées dansantes, les fameux « dégagements ».

Hormis les serveurs, les Noirs n'étaient pas admis au Pindéré. Les métis n'y étaient tolérés qu'à condition d'être invités par un Métropolitain.

Dès qu'on nous aperçut approcher de la terrasse, nous fûmes accueillis par une bande de compères émoustillés qui scandaient le nom de tonton Guy Sergent.

Malgré cette atmosphère de fête et de chahut accueillante, Léon et moi étions chosifiés. Nous nous sommes collés contre nos mères. Elles étaient royales dans leur port et leur démarche. Elles perçurent la lueur que leur apparition avait soudain allumée dans l'œil des mâles et avancèrent d'un pas décidé.

– Vous, les mioches, allez vous amuser avec ceux de votre âge, nous a lancé tonton Guy.

Dans un coin les filles jouaient à la marelle, protestant et rageant contre le sans-gêne des garçons qui, sans aucun égard, et à titre de représailles, pénétraient dans leur domaine, se poursuivant avec brutalité dans de bruyantes parties de gendarmes et voleurs. Toute cette ribambelle s'amusait en poussant des cris de perruches et de jeunes chiots, et nul ne prêta attention à notre arrivée.

– Sergent, Sergent, Sergent !

On a réclamé tonton Guy sur l'air des lampions. Les adultes ont agrandi leur cercle et certains ont appelé tantine Monette et maman en braillant et tapotant avec excitation les chaises vides à côté d'eux.

Des verres se sont levés et tonton Guy a frappé dans ses mains pour obtenir le silence. Il a prononcé quelques paroles dont je n'ai pas bien distingué le sens. Il arborait un sourire de collégien et se métamorphosa soudain en un individu que nous n'avions jamais soupçonné. Du plat de la main, il a présenté un homme coiffé en brosse qui s'est levé, en saluant plusieurs fois du buste, a souri puis s'est concentré. Il prenait la parole au nom des Français libres.

Certaines personnes chuchotèrent quelque chose à l'oreille de leur voisin, vraisemblablement le nom de l'orateur.

Après quelques mots rapides d'introduction, celui-ci annonça que les Alliés et les Forces françaises libres (chaque fois, il abrégeait en disant les FFL) venaient de débarquer à Toulon.

Un tonnerre d'applaudissements a noyé le reste de son discours. Léon et moi avons aussi battu des mains et j'ai trépigné d'enthousiasme en prenant Léon par les épaules.

– Pouf ! a-t-il dit d'un ton désabusé et en me repoussant, c'est pas nouveau. Chaque mois, ma mère, elle l'annonce à mon père, le débarquement des Anglais.

– C'est pas pareil, imbécile.

– C'est pas pareil, c'est pas pareil. Pourquoi c'est pas pareil ?

Je n'avais pas le temps de lui expliquer que, pour nos mères, « le débarquement des Anglais », c'était l'apparition de leurs règles. Je voulais suivre le discours de l'orateur.

C'était Radio Brazzaville qui l'avait annoncé à midi, et un message venait d'arriver du gouvernement général. L'homme a rappelé le débarquement de Normandie, deux mois auparavant, et a précisé qu'outre les Anglais et les Américains, les troupes parties du Moyen-Congo, de

l’Oubangui et du Tchad participaient à l’opération sous la direction du général de Lattre de Tassigny.

– Tu vois, ai-je chuchoté à l’oreille de Léon, tu vois, cette fois-ci c’est différent. Les Anglais ne sont pas les seuls à avoir débarqué.

Chaque fois qu’il citait Toulon ou parlait de la côte varoise, j’étais pris d’un remords. J’avais aperçu ces noms sur mon livre de géographie mais jugeant les exercices de cette discipline ridicules et bêtes, parce qu’ils faisaient appel à la mémoire, je les avais dédaignés. Je ne laissais pas pour la circonstance d’adopter la contenance de qui possède la carte de France dans sa tête.

L’orateur a rappelé la victoire de la VIIIe armée de Montgomery sur les troupes de Rommel puis la campagne de Tripolitaine. Il a mentionné le nombre de prisonniers et de chars pris à l’ennemi. Après avoir cité d’autres chiffres qu’il lisait sur un papier posé sur la table devant lui, l’homme a changé de ton et je crois que le patron et les serveurs du Pindéré ont cessé tout mouvement.

Les pales des brasseurs d’air accrochés au plafond poursuivaient en couinant leur ronde nonchalante.

– Dans ces combats des forces de la raison contre celles de la barbarie, nos troupes ne sont pas restées inactives. Elles ont héroïquement contenu les Allemands sur la frontière algérotunisienne, tandis que la 2e DB du général Leclerc et le BM 11 ont fait la jonction avec les troupes de Montgomery.

Une petite fille s’est approchée de nous et nous a demandé de les rejoindre. A l’école, dans la cour de récréation, Lopes, dont nous connaissions la forfanterie, nous chuchotait à l’oreille qu’elle était sa fiancée. Il n’avait en réalité jamais osé lui adresser la parole et m’avait chargé plusieurs fois de transmettre des messages, ce dont je m’étais chaque fois bien gardé, tant ils étaient malhabiles et vicieux. En m’exécutant, j’aurais une fois encore offert l’occasion de faire jaser sur les obsessions lubriques des Jaunes.

– Vous venez ? insista la fille en me prenant par la main. (Si Lopes avait vu la scène, il en aurait étouffé de jalousie.) On va jouer au ballon prisonnier.

– Vas-y, ai-je dit à Léon, vas-y, moi, je veux écouter.

Il a haussé les épaules et détalé avec la fillette en direction de la pelouse de passepalum.

En fait, j’avais du mal à suivre l’orateur. Je ne comprenais pas tous les mots et je ne savais pas où se situaient les pays et les villes qu’il mentionnait.

– Aujourd’hui... aujourd’hui...

L’orateur toussota puis marqua une pause parce que le brouhaha qui avait suivi l’ovation ne s’était pas encore dissipé.

–... je suis aujourd’hui en mesure de vous fournir des détails sur la bataille de Bir Hakeim dont je vous avais fait état il y a maintenant quelques mois.

Tous les regards étaient suspendus à ses lèvres. J’essayais de retenir par cœur les péripéties de l’épopée pour en faire usage dans mes parties de soldats de plomb : l’encerclement de nos troupes par Rommel ; l’ultimatum de ce dernier ; la réponse de Kœnig, inspirée par celle de Cambronne ; la percée nocturne des légionnaires au corps à corps...

Son récit était émaillé de nombreux « à cet égard », une expression que je découvrais alors et dont je devais être amené à faire usage et à abuser jusqu’à ce que la maîtresse me notât sévèrement pour en avoir utilisé cinq dans une seule rédaction.

– Dans ce combat nocturne où tous les protagonistes avaient la même couleur et où le sang versé avait la même teinte, quelle qu’en fût la victime, que d’actes héroïques, que de sacrifices qui demeureront à jamais anonymes ! Métropolitains ou Africains, nos gars furent merveilleux.

Ici il baissa la voix, comme s’il allait faire une confidence.

– Parmi les héros qui ne reviendront pas, hélas ! figure...

Un nom de consonance corse. Le fils d’un haut fonctionnaire qui s’était engagé en qualité de volontaire alors qu’il n’avait que dix-sept ans.

On observa une minute de silence, d’environ vingt secondes.

– Avec lui sont tombés un nombre encore indéterminé de tirailleurs sénégalais. Ainsi les nomme-t-on mais leur origine est diverse. Certains sont des indigènes de cette colonie.

Je redressai le menton et me campai dans un garde-à-vous pour une nouvelle minute de silence mais l’orateur poursuivit son propos. Il déclara que la patrie leur serait reconnaissante de leur sacrifice.

La fin de l’oraison était un acte de bravoure dont les accents me rappelèrent un poème de Victor Hugo que nous venions d’apprendre à l’école. J’eus la larme à l’œil et tantine Monette qui s’en aperçut me serra contre elle et m’embrassa. Son corps fleurait un discret parfum de cannelle.

Après avoir applaudi les orateurs, ils levèrent leurs verres, poussèrent des hourras et entonnèrent *Le Chant des Africains* puis *Les Enfants de la patrie.*

On quitta les tables, bavardant debout, par petits groupes, le verre à la main.

– Pour moi, dit en avançant la lèvre inférieure et en hochant la tête un homme qui discutait avec tonton Guy, c'est Bir Hakeim qui constitue la clé de tout.

– Ça n'a pas empêché la prise de Tobrouk par les Boches, fit remarquer un autre.

– Oui, mais ça a freiné pendant quelques jours l'avance de Rommel.

Un autre parla de Stalingrad et se lança dans un développement plus compliqué qu'un problème d'arithmétique.

– De toute façon, c'est le commencement de la fin.

– Qu'est-ce que tu fais là ? me demanda tantine Monette. Va jouer avec les autres.

Sur le passepalum, les enfants avaient changé de jeu. Ce n'était plus le ballon prisonnier. La prétendue fiancée de Lopes tenait la main de Léon et elle paraissait heureuse. J'ai eu envie de les rejoindre mais les bribes de commentaires qui me parvenaient sur les combats me passionnaient.

Tantine Monette et maman, légèrement à l'écart, s'entretenaient en regardant dans notre direction. Je n'entendais pas mais je devinais. Elles me trouvaient étrange.

Comment leur expliquer que j'avais besoin de ces relations détaillées pour mieux jouer aux soldats de plomb ou à la petite guerre avec Léon ?

Mais il devenait de plus en plus difficile de suivre les conversations. Elles étaient couvertes par un brouhaha comparable au chahut des supporters de l'équipe de football du CAB, quand ils fêtaient leur victoire dans le restaurant de tonton Pou, au stade Marchand, à Brazzaville.

Sans me presser, je dégustais mon verre de sirop de grenadine à l'eau de Seltz. Ensuite j'ai vidé le verre de menthe à l'eau abandonné par Léon.

Sur le chemin du retour, maman et tantine s'inquiétèrent du sort d'un tonton, dont j'ai oublié le nom et qui appartenait au 11e Bataillon de marche.

Maman décida qu'elle se rendrait le lendemain à la messe afin d'y brûler un cierge et de prier pour lui.

Sergent persifla ce qu'il appelait les bigoteries de maman et de tantine. Il s'ensuivit une palabre désordonnée où maman se défendait bec et ongles

mais où je ne comprenais pas de quel côté se rangeait tantine Monette.

Nos jeux nous absorbaient tant que nous n'avions pas prêté attention aux signes annonciateurs. La nouvelle tomba brutalement un après-midi semblable à tous les autres, sans vent, sans orage ni pluie.

A table, après le dessert, Léon et moi nous étions retirés dans notre chambre où nous étions censés faire la sieste. En fait, nous nous allongions, chacun sur son lit de camp, feuilletions des illustrés si rarement renouvelés que nous finissions par en connaître les aventures dans leurs moindres détails, ce qui ajoutait encore à notre plaisir. Quand nous estimions venu le moment où tantine Monette et Sergent s'étaient assoupis, nous nous glissions pieds nus dans la cour.

Ce jour-là, nous tombâmes nez à nez sur tantine Monette. Nous tança-t-elle ? Si oui, je ne m'en souviens pas. La pensée ailleurs, elle avait les yeux et le nez rouges et ne cessait de renifler comme en proie à un rhume de cerveau. Sergent l'a prise par les épaules, l'a serrée contre lui et s'est mis à la bercer comme une enfant qu'il voulait consoler. Le salon encombré de cantines métalliques était sens dessus dessous.

Après un moment d'hésitation, Léon et moi avons conclu qu'il s'agissait d'une histoire de grandes personnes où nous n'avions rien à voir. Nous avons filé à un rendez-vous de mwana-foot organisé par Lopes.

En rentrant le soir, nous nous attendions à subir une demande d'explications mais personne n'a prêté attention à nous. Ce fut un peu plus tard que nous comprîmes, en décodant les conversations du couple, que Sergent avait reçu un ordre de retour en Métropole.

Quelques jours plus tard, au petit matin, nous l'avons tous accompagné au terrain d'aviation, sur la route du Km 7. Tantine Monette pleurait en disant tout haut sa peine en lingala à la manière des veuves des quartiers indigènes. Elle présentait la paume de ses mains et demandait ce qu'elle allait devenir, seule avec deux enfants, et personne n'avait de réponse à des questions aussi embarrassantes.

D'habitude éloquent et spirituel, M. Sergent la serrait contre lui, silencieux et le visage sombre. Quand il l'abandonnait pour prendre dans ses bras Maud, sa fille, la petite sœur de Léon, c'est maman qui soutenait tantine Monette. Elle lui répétait d'être forte, de se montrer courageuse, admettait que c'était dur, atroce, mais concluait que tel était le cours du destin ; que cela passerait avec le temps ; que M. Sergent allait seulement

en congé et qu'il reviendrait bientôt ; que si on l'affectait dans une autre colonie, il les ferait venir là-bas ; et que s'il restait à la Métropole, ils iraient le rejoindre. Passant au français, elle répéta à plusieurs reprises que seules les montagnes ne se rencontraient jamais, citant ainsi un proverbe dont les filles de chez les sœurs aimaient à faire usage quand elles piaillaient au Cocktail Tropical.

Ce disant, maman coulait un regard suppliant vers M. Sergent, cherchant une approbation ou un encouragement dans les yeux de l'homme mais celui-ci ne répondait pas, haussait les sourcils et avait un mol hochement de tête dont la signification était ambiguë. M'ma Eugénie, à qui je dois nombre de ces détails, que le temps avait effacés de ma mémoire, ajoute que le hochement de tête de M. Sergent n'était pas un signe d'approbation mais le geste incontrôlé de celui qui, prostré, médite sur l'impitoyable coup de hache du destin. Mais chacun avait besoin de croire à ce que prétendait maman.

Car M'ma Eugénie se trouvait là. Tantine Monette l'avait fait venir de Brazzaville peu après notre arrivée à Bangui.

Léon aussi pleura beaucoup. Sergent n'était pas son père mais il avait fini par l'adopter.

Quelques femmes blanches qui avaient reçu les Sergent chez elles ou avaient été leurs convives observaient la scène, un sourire sardonique aux lèvres.

Le boy, le cuisinier, le blanchisseur, le marmiton, le chauffeur et le boy-chauffeur de M. Sergent se tenaient à l'écart, les yeux secs mais le front labouré de plis. Le visage impénétrable, ils échangeaient de temps à autre des propos en sango avec M'ma Eugénie. Ils se demandaient quel sort allait leur être réservé après le départ de leur patron.

Finalement, M. Sergent s'arracha des bras de tantine Monette, se pencha vers Léon, l'embrassa et souleva la petite Maud, la tenant fortement contre sa poitrine. Il la regarda et l'étreignit encore. Effrayée, l'enfant se débattit, hurla et tendit les mains vers sa grand-mère.

Tantine Monette gémissait comme si elle était rouée de coups. Sergent se pencha vers Léon et lui fit des recommandations que je n'entendis pas. On eût dit un homme confiant son héritage à un autre homme. Il le serra ensuite dans ses bras et l'embrassa avec grande affection. Lorsqu'il se pencha sur moi, je fus pris d'une violente émotion en apercevant de la rosée dans ses yeux. Sa pomme d'Adam était secouée par un tremblement incontrôlable.

Les Européens présents dans l'aérogare lançaient des regards courroucés à tantine Monette, et leurs femmes se chuchotaient des phrases dont on devinait le sens à leurs mines. Les gens civilisés n'expriment pas aussi bruyamment leur douleur.

Le bimoteur, un Dakota de la compagnie Aigle-Azur, attendait les passagers, la queue reposant sur la piste. Alignés en file indienne, ils gravissaient l'échelle avec des sentiments mitigés. Joie de quitter l'enfer de la colonie, mais aussi crainte de livrer leur vie à ce coucou de métal dont ils se demandaient si les moteurs étaient bien en mesure de résister aux éléments des cieux tropicaux. Un certain nombre jetèrent leurs casques comme s'ils sacrifiaient à un rite. Des domestiques et des gamins surgis d'on ne sait où se précipitèrent pour les ramasser, ce qui provoqua une mêlée caricaturale d'où les plus prestes, tels des charognards après une curée, s'échappèrent en détalant, leur butin sur la tête. Les domestiques, marris de se trouver Gros-Jean comme devant, lançaient des injures par lesquelles les mères et les parties intimes des galopins étaient maudites et déshonorées.

M. Sergent avait gardé son casque. Souci d'économie ou besoin d'emporter un souvenir de notre climat ?

Il fut le dernier passager à gravir l'échelle de l'appareil. Arrivé au sommet, on le vit se retourner, se décoiffer, faire un grand signe d'adieu avec son couvre-chef, puis se courber et pénétrer dans le ventre du Dakota.

Tantine Monette dut déménager le jour même. Il fallut s'exécuter prestement car l'administration devait sans délai récupérer la case et la rafraîchir pour le remplaçant de Sergent qui piaffait à l'hôtel. Nous n'avions du reste, nous signifia-t-on, aucun titre pour y demeurer une minute de plus. Maman offrit spontanément l'hospitalité à tantine Monette. Où serait-elle allée sinon ? Le prochain bateau à destination de Brazzaville n'appareillerait pas avant plusieurs semaines.

Ce fut à cette occasion que je découvris que ma mère avait déménagé et s'était établie chez son patron, M. Cloarec, le timide, que Léon et moi avions surnommé Pilipili tant il rougissait comme un piment chaque fois qu'une femme lui adressait la parole.

Au moment où Léon perdait celui qu'il avait baptisé Papa II, à mon tour je me découvrais un nouveau père. Comment l'appellerais-je ?

Marcher dans Bangui vous privait de toute considération, vous ravalait au niveau de la piétaille. Grâce à nos pères nourriciers, nous menions une vie de princes. Chaque matin, un chauffeur nous voiturait jusqu'à l'entrée de l'école et nous en ramenait le midi. Nous aurions été traités avec la même délicatesse si nous n'avions habité qu'à deux pas de notre lieu d'études.

Il advint que le chauffeur ne se présenta pas. Je craignis d'arriver en retard et me mis à pleurnicher car maman se refusait dans ces cas-là à rédiger un mot d'excuses à l'attention de la maîtresse. Elle avait honte de son écriture et manquait de confiance en son orthographe. Quand nous expliquâmes à tantine Monette que les enfants métropolitains, eux, étaient absous de leur retard parce que, s'ils se trouvaient en semblable situation, ils présentaient à la maîtresse une enveloppe cachetée de la part de leur maman, elle s'isola un instant et, après plusieurs brouillons, nous remit quelques lignes que Léon fourra dans son cartable.

– Étrange, disait maman, ce sacré chauffeur qui ne vient pas. Encore plus bizarre, la voiture non plus n'est pas là.

Le cuisinier expliqua que, dès le lever du jour, le patron avait demandé au chauffeur de le conduire au Pindéré.

Peu après, notre véhicule surgit dans la cour en faisant crisser les pneus sur les graviers de la cour. Pilipili sauta de la voiture en marche. Il nous fit penser au dernier des fédérés du film *Les Justiciers du Far-West* qui bondissait de son pur-sang au galop. Il pénétra comme une fusée dans la maison, fit deux fois claquer la porte de la chambre, en ressortit armé de son fusil, remonta dans la De Soto, indiqua au chauffeur d'un signe autoritaire de lui céder le volant et fila en soulevant des nuages de poussière derrière les pneus. Un vrai cow-boy de western. Mêmes gestes, même rythme. Au passage, il avait crié d'une voix essoufflée de ne pas envoyer les enfants à l'école. Je me suis composé un visage consterné mais personne n'a dû s'y tromper. En mon for intérieur, j'avais envie de jeter mon cartable au plafond et de crier Youpi ! ça tombait bien, je n'avais pas fait mon devoir de français.

En passant, Pilipili avait débité un torrent de paroles où, hormis le terme de *kommunisse* qui revenait à plusieurs reprises, nous ne pipions mot. Il avait également eut le temps d'ordonner à maman et à tantine Monette de ne sortir en ville sous aucun prétexte.

La rue était déserte comme avant la tornade. Maman, le visage blême, fit un signe de croix et me demanda d'entrer immédiatement dans la maison. Tantine Monette, elle, demeurait calme.

Nous remarquâmes alors que le boy, le marmiton et le jardinier ne s'étaient pas non plus présentés au travail. Seul le cuisinier était là. Il avait eu du mal à franchir les barrages de gendarmerie qui encerclaient La Kouanga. Le chauffeur et lui se hasardèrent à demander la permission de rentrer chez eux. Maman ne savait quoi répondre, elle ne comprenait pas ce qui se produisait.

– Ferme d'abord les fenêtres, ordonna-t-elle au cuisinier.

Puis elle alluma une bougie qu'elle plaça à côté d'une image de la Sainte Vierge sur sa table de nuit.

Tantine Monette et M'ma Eugénie nous rejoignirent et nous nous agenouillâmes tous devant cet autel de fortune. Nous répétâmes le Credo, puis le *Notre Père* et plusieurs fois le *Je vous salue Marie*. Nous en français, M'ma Eugénie dans un lingala si élaboré que j'avais l'impression qu'il s'agissait d'une autre langue, cousine du lingala. La pénombre et l'odeur d'huile grillée de la bougie conféraient à la chambre un vague air de chapelle. Maman invoqua la Sainte Vierge pour protéger M. Cloarec et, quels que fussent mes sentiments réels à son égard, je répétais l'invocation parce que j'avais peur de la mort, y compris de celle des autres.

Elle brûla ensuite de l'encens qu'elle diffusa dans toute la maison. Sans raison, la petite Maud ne cessait de brailler et tantine Monette ne réussissait pas à la calmer. M'ma Eugénie l'attacha alors avec un pagne sur son dos et l'enfant se tut puis s'endormit.

Depuis plusieurs semaines, M. Cloarec était surexcité. A table, il revenait sans cesse sur la préparation de l'Assemblée des colons de l'Afrique-Équatoriale française et du Cameroun. A force de l'entendre, nous en savions tous les détails. Leurs délégués devaient venir du Tchad, du Gabon, du Congo et du Cameroun.

La préparation de l'événement et la mise au point des moindres détails de son organisation l'accaparaient tant que M. Cloarec ne séjournait plus que quelques dizaines de minutes par jour dans ses magasins. C'était en fait l'un de ses employés, M. Beaugency, maman et tantine Monette qui les faisaient fonctionner. M. Cloarec apparaissait aux repas et souvent, le soir après le dîner, il s'en retournait au Pindéré, où se tenaient les réunions du Comité d'organisation.

Il répétait qu'ils feraient barrage au danger *kommunisse*. Je ne parvenais pas à établir la relation entre ce qui se préparait et cette résolution. Une fois, Beaugency a voulu minimiser la situation et a dit quelque chose sur les droits des Africains. Sans ménagement, Pilipili l'a rembarré. On avait des informations précises. Des cercles dits d'études s'étaient constitués et l'on détenait des preuves irréfutables que les *évolués* s'y réunissaient clandestinement. On était au courant que des *débarqués*, belles âmes un peu naïves, qui ne savaient pas ce qu'étaient les nègres, y donnaient des cours de franc-maçonnerie, de communisme et peut-être même de terrorisme. On le savait, on les suivait, on possédait l'identité de chacun de ces agitateurs.

Tout en coupant sa viande, Pilipili observait Beaugency d'un regard de molosse par-dessous ses sourcils.

– Et vous savez qui sont les responsables de tout ça ? ajouta-t-il. Eh bien, je vais vous le dire, moi : les bureaucrates du ministère des Colonies.

Beaugency en convenait. Le connaissant, je le soupçonnais d'être en son for intérieur convaincu du contraire. Peut-être voulait-il seulement éviter les éclats de voix de son patron ? Question de nature. Les hommes sont peut-être comme les bêtes : il y a les bergers allemands, les bouledogues, les fauves d'un côté, les caniches, les cotons de Tuléar et les chatons de l'autre.

Beaugency, lui, appartenait au second groupe. Pourtant, il se reprit :

– Les cercles d'études, effectivement, j'en ai entendu...

– Des cercles d'études ? Tiens, mon œil. De véritables cellules de subversion moscovites, oui.

– Quant au terrorisme...

– Si, monsieur. Je le sais. Connais quelqu'un qui s'est infiltré parmi eux. Évidemment qu'ils ne donnent pas des leçons de sabotage, mais à force de raconter leurs exploits contre les Boches, ben, ils finissent par leur mettre des idées en tête. Pour les nègres, les Boches, c'est nous.

Quoi qu'il en fût, ils allaient mettre fin à tout cela. Pilipili faisait souvent référence à l'Afrique du Sud, comme d'une terre promise.

– Y a qu'à faire comme eux. Créer notre parlement blanc, notre gouvernement... Et si la Métropole ne nous comprend pas, nous séparer d'elle.

Maintenant que nous étions là à essayer d'interpréter les raisons du lourd silence qui pesait sur Bangui, le dialogue tendu entre Pilipili et Beaugency semblait prendre plus de sens.

Nous entendîmes quelques coups de feu. Maman ferma les yeux et fit la grimace.

– Restez calmes, ordonna tantine Monette, ce sont les dynamiteurs qui font sauter des rochers de la carrière du côté du Camp Kassaï.

On boucha toutes les issues de la maison comme si la nuit allait tomber. Une nuit plus angoissante que les autres car nous n'aurions pas cette fois-là de sentinelle.

Cela faisait des semaines que flottaient dans l'air des signes avant-coureurs. M'ma Eugénie nous rapportait les rumeurs que colportaient les vendeuses des marchés de La Kouanga et de Ngaraba : des avions atterrissaient dans la nuit noire et débarquaient des troupes d'Européens ; ils feraient déloger tous les Noirs des quartiers et les obligeraient à retourner en brousse, dans leurs villages ; la nuit, ils se promenaient avec une lampe torche électrique dont ils éblouissaient les passants isolés et la puissance du faisceau métamorphosait les indigènes en porcs. Nous avions haussé les épaules à toutes ces sornettes. En attendant, les indigènes y croyaient dur comme fer, eux, et boycottaient le jambon en boîte, le corned-beef et tous autres aliments en conserve ; les commerçants portugais, grecs et libanais créaient des pénuries en stockant le riz, le savon et les dames-jeannes de nabao ; le manioc, le magoundja, les plantains, les ignames, le poisson et la viande de gibier se faisaient de plus en plus rares sur les étals des vendeuses de La Kouanga et de Ngaraba ; il fallait plusieurs mois du salaire d'un boy pour pouvoir s'offrir un pagne ; des sagaies, des arcs et des flèches empoisonnées arrivaient en tonnes des villages.

Soudain, nous vîmes revenir le cuisinier transportant le chauffeur sur le porte-bagages de son vélo Raleigh. Leur tentative de retour au quartier s'était soldée par un échec, ils avaient dû rebrousser chemin. On ne laissait plus qui que ce fût sortir de ou pénétrer dans La Kouanga.

On entendit encore claquer quelques coups de feu au loin. Le visage de tantine Monette s'assombrit et la petite Maud poussa un hurlement en gigotant de manière convulsive.

Maman ferma de nouveau les yeux et M'ma Eugénie invoqua sa mère et murmura des choses dans la langue de sa tribu.

Un camion kaki fit irruption dans la cour. Des familles européennes étaient tassées à l'arrière comme j'en avais vu sur les photos d'un reportage sur l'exode en France. Mêmes visages défaits, même inquiétude dans les regards, même inconscience chez les enfants. Un militaire nous demanda

d’embarquer. Il avait mission de nous mettre à l’abri au Pindéré. Avec son pagne, c’était, pour M’ma Eugénie, un véritable exploit que de grimper dans le véhicule. Les petits Européens sur la plate-forme du camion trouvaient cela drôle. Mon sang se mit à bouillir mais j’hésitais à réagir car ils étaient plus nombreux et parmi eux se trouvait le caïd qui, un jour, n’eût été l’intervention de Léon, m’aurait cassé la gueule à la récréation. Il avait deux ans de plus que moi et se vantait d’avoir déjà couillé des filles. Pas des indigènes, lui, mais des Blanches.

Le militaire refusa de laisser monter M’ma Eugénie. Ses ordres étaient formels. Les familles blanches, un point, un trait. Pas les indigènes. Sans coup férir, maman et tantine Monette sautèrent de la plate-forme aussitôt imitées par Léon et moi. A vrai dire, j’avais hésité un instant.

Plusieurs rafales d’armes automatiques déchirèrent l’air et un homme a rompu le silence qui suivit en disant que ce devait être les paras.

– Démarrez, mais démarrez, Bon Dieu ! glapit une femme.

Une autre hurla qu’elle n’avait pas envie de crever ; qu’il n’y avait qu’à abandonner ceux qui présentaient des exigences. Le ton montait. Le militaire faisait la sourde oreille à ces vociférations et demeurait d’un calme agaçant. Les ordres étaient les ordres, répétait-il, les Européens, pas les indigènes.

– Eh bien, je préfère crever ici avec ma mère, répliqua tantine Monette.

Mon cœur se mit à battre et j’ai pleuré comme lorsque j’étais plus petit.

Monette s’expliquait en français mais son débit, le rythme de ses phrases, le timbre de sa voix et ses gestes étaient indigènes.

C’est alors que surgit une Juvaquatre. Beaugency, le jeune collègue de maman, venait vérifier si nous étions à l’abri. Il parlementa un moment avec le militaire et, à court d’arguments, nous entassa tous dans sa Juvaquatre, Maman, tantine Monette, M’ma Eugénie, le cuisinier, Léon, le chauffeur et moi, et nous filâmes en direction du fleuve.

Toutes les familles européennes avaient été regroupées au Pindéré. C’était une bâtisse aux murs chaulés dont l’entrée évoquait l’architecture de certains bâtiments coloniaux d’un seul niveau à colonnes épaisses, telle que j’ai eu l’occasion, plus tard au cours de mes voyages, d’en voir des modèles à Dakar aussi bien qu’à Phnom-Penh. Encouragés par Beaugency, nous pénétrâmes dans une immense salle où les familles déplacées bavardaient bruyamment comme dans un marché. Dans le fond, il y avait une immense terrasse entourée d’une balustrade un peu plus basse que moi. C’est là que

j’avais vu le premier film de ma vie, celui qui présentait des scènes de combat. C’est là que j’eus l’occasion de voir le général de Gaulle avançant, les deux bras en V, au milieu d’une foule en liesse qui le fêtait et cherchait à le toucher du bout des doigts. La terrasse donnait sur le fleuve.

J’eus peur de me mêler à cette foule. Les gens s’écartaient au fur et à mesure que nous avancions. Nous n’avons capté aucun propos hostile mais les regards qui nous accueillaient ne nous incitaient pas à engager la conversation.

M’ma Eugénie, le cuisinier et le chauffeur se dirigèrent spontanément vers la terrasse, là où s’étaient déjà regroupés quelques domestiques, pour la plupart des *marnas,* que ne lâchaient pas les bambins aux cheveux lisses dont ils avaient la garde.

Des groupes s’étaient formés et l’on pouvait en circulant de l’un à l’autre avoir une idée de l’événement à l’origine de ce désarroi. Ce fut tantine Monette qui, après avoir écouté divers colporteurs de nouvelles, nous fit une synthèse des différentes variantes.

La veille, on avait retrouvé, au lever du jour, là – et tantine Monette montrait du doigt un point sur la chaussée, un peu en aval du Pindéré -, un jeune sergent-chef français en fort mauvais état sur la promenade qui va du Camp Kassaï au port.

– Ayayaye ! l’était pas beau à voir le bonhomme, commenta Beaugency, l’ont sculpté une de ces têtes ! Grosse comme ça.

Il levait ses deux mains comme s’il y tenait un ballon de football.

Dans la colonie européenne, le bruit avait couru que l’homme avait été tué. En fin d’après-midi, les premiers arrivés parmi les congressistes de l’Association des colons de l’Afrique-Équatoriale française s’étaient transportés à La Kouanga où ils avaient mis le feu à une ou deux cases et abattu quelques indigènes au hasard pour faire des exemples.

A titre de représailles, ce matin, des colonnes de nègres armés de sagaies, arcs, flèches et machettes, étaient sorties de La Kouanga et avaient pillé des boutiques de Portugais, de Grecs et, on en était moins sûr, de Haoussas.

Je n’ai pas pu suivre la suite du récit car des condisciples m’ont reconnu et sont venus me tirer par la manche. L’un d’eux avait une balle de tennis. Nous sommes allés sur la terrasse pour jouer au foot. Mais dès le premier tir, quelqu’un est venu nous menacer.

– Non mais, ça va pas chez vous, les mômes ! Voyez pas que vous pouvez casser une vitre ou une ampoule, ou envoyer ça sur la tête d’un

bébé ?

Nous nous sommes assagis puis, au bout d'un quart d'heure, nous avons recommencé en nous interdisant de shooter. Nous nous limitions à nous faire des passes. Comme c'était répétitif et lassant, j'ai proposé un concours. Le vainqueur serait celui qui tiendrait le plus longtemps en jonglant avec la balle du pied, de la cuisse, de la poitrine ou de la tête. Trois fois, j'ai gagné. Un maladroit a projeté la balle par-dessus la murette de la terrasse. J'ai voulu l'escalader pour aller la rechercher mais on m'en a empêché. C'était trop dangereux de sortir.

D'heure en heure, nous parvenaient des bribes de rumeurs dont nul n'aurait pu indiquer la source. Elles nous tenaient en haleine, tantôt en faisant planer des menaces sur nos biens ou nos vies, tantôt en annonçant une victoire. Suivant le cas, les familles se regroupaient ou applaudissaient pour saluer le but qui venait d'être marqué par les siens.

A la mi-journée, on fit état de dizaines de morts, pour le moment des nègres seulement, et d'un tirailleur sénégalais, du côté des forces de l'ordre.

En fin d'après-midi, Pilipili apparut dans sa De Soto avec un groupe de colons tous armés de pied en cap. Le cheveu en bataille, la poitrine déboutonnée jusqu'au bas de l'estomac, les manches de chemise retroussées, ils ressemblaient à des ouvriers affairés sur un chantier.

L'un d'eux grimpa sur une table et réclama le silence.

La situation, clama-t-il, était tenue en main et maîtrisée. Les milices coloniales veillaient. On tirait sans sommation sur tout *macaque* qui tentait de sortir du quartier indigène. Un véritable carnage. On les abattait comme des outardes. Non, se reprit l'orateur, comme des chacals. Il eut à peine terminé sa phrase qu'on l'applaudit frénétiquement en poussant des hurlements de joie et de haine.

Le fusil en bandoulière et la cartouchière à la taille, il ressemblait à un chasseur de fauves.

Ce qu'ils craignaient, expliquait-il, ce n'était pas les pauvres nègres abrutis de La Kouanga, qu'on obligeait à monter en première ligne avec leur pitoyable sagaie. Non, les plus dangereux, c'étaient les *évolués,* ces ingrats, ces salopards que la France avait extraits de leur merde, en leur apprenant à lire et à écrire et qui maintenant, à titre de reconnaissance, leur chiaient dans la main.

– A la guerre comme à la guerre, m'expliqua, dans un chuchotement, l'un de mes condisciples qui avait surpris une grimace sur mon visage.

Les dames buvaient les paroles de l'orateur et se sentaient soulagées.

Les *évolués* étaient organisés en commandos de terroristes et de saboteurs qui pouvaient profiter de la nuit pour tenter des opérations suicide dans la ville européenne. Parmi eux, figuraient des *kommunisses* entraînés à Moscou. Congolais et Camerounais pour la plupart, et quelques Saras, en moins grand nombre. En tout état de cause, rien à craindre, en cas d'actions inconsidérées de la part de ces macaques – ils avaient, et le doigt de l'orateur pointa la partie de la terrasse où étaient regroupés les domestiques et M'ma Eugénie -, ils avaient des otages à leur disposition.

Un tonnerre d'applaudissements conclut la harangue.

Avant de sauter de la table pour aller embrasser les siens et remonter dans la De Soto de Pilipili, l'orateur répéta que les milices coloniales veillaient à la sécurité de tous les Français, ce qui lui valut une nouvelle ovation.

Devant l'entrée, l'un des compagnons de Pilipili demanda à un réfugié de photographier toute la patrouille. Ils posèrent devant la De Soto. Trois d'entre eux s'étaient accroupis au premier rang comme des joueurs d'une équipe de football avant la partie, les autres se tenaient debout au second plan. Il me fut souvent donné par la suite l'occasion de contempler le témoignage de cette journée. M. Cloarec avait fait agrandir en format 30,5 x 40,6 le cliché où tous les héros posèrent en se tenant par l'épaule. Il le fit mettre sous verre et l'accrocha dans la salle à manger entre son diplôme de certificat d'études primaires et celui de sa médaille des colonies. Les autres, dans le format courant, étaient soigneusement collés par des œillets de coin dans un album que j'avais le droit de consulter certains après-midi gris durant la saison des pluies. L'une de ces photos constitue la réplique de la grande où tous les protagonistes sont coiffés du casque colonial. L'ombre portée de la visière ne permet pas de bien reconnaître Pilipili. Moi, je ne m'y trompais pas en raison de son cou de taureau. Son attitude, avec le menton relevé, comme s'il demandait des comptes à un vis-à-vis, est si caractéristique de sa personnalité qu'on s'attend à le voir bouger. Sur les deux autres photos, les baroudeurs sont entourés de jeunes filles souriantes. L'une d'elles dépose un baiser reconnaissant sur la joue d'un des braves.

Nous passâmes la nuit au Pindéré. Dormir sur le ciment n'était pas confortable. Des militaires apportèrent quelques lits de camp et des matelas mais en nombre insuffisant. Tantine et maman plaisantèrent en voyant la tête que faisaient les Européens. Quant à elles, ce n'était pas la première fois de leur vie qu'elles dormiraient à même le sol.

Moi, si.

A notre réveil, le bruit courut que les choses étaient rentrées dans l'ordre et qu'il y avait bon espoir de rejoindre ses foyers au cours de la journée. La nuit avait été calme et sans incident.

Après un bref discours où il expliqua qu'il s'agissait de sa contribution à la nécessaire solidarité qui devait présider aux relations entre tous les membres de la colonie, le patron du Pindéré nous offrit gratuitement des petits déjeuners. Maman et tantine Monette voulurent partager les leurs avec M'ma Eugénie, le chauffeur et le cuisinier, mais ceux-ci déclinèrent l'offre en souriant. Vers dix heures, alors que nous jouions au ballon prisonnier sur la terrasse, des coups de feu crépitèrent. Après une courte pause, nous reprîmes notre partie. On nous avait assuré que ce n'était pas grave, que les détonations venaient de loin, mais je n'avais plus le cœur à jouer. Ce bruit, c'était le ciel ou la terre qui, quelque part, avait craqué en se fissurant. Des hommes et des femmes venaient de trépasser pas loin de nous. D'autres exultaient d'avoir atteint leurs cibles. Qui étaient les victimes ? Quel âge avaient-elles ?

Quelques instants plus tard, nous obtînmes plus de précisions sur la fusillade du matin. Des paras, afin d'éloigner de jeunes pillards à la limite des villes indigène et européenne, avaient tiré quelques salves en l'air.

Je repris la partie de ballon prisonnier pour essayer de chasser les cauchemars que sécrétait mon imagination.

Le lendemain, nous apprendrions que ce contact avait causé une dizaine de victimes chez les jeunes indigènes. Des balles perdues !...

Un peu avant onze heures, l'homme que Pilipili nous avait amené la veille, et qui nous avait harangués, recommença son numéro. Quelques-uns d'entre nous abandonnèrent la partie de ballon pour aller l'écouter. Léon et moi préférions continuer à jouer. Une fois, ça suffisait. Les discours de l'homme-là !... Bon... Et ce qu'il racontait, c'étaient des histoires de grandes personnes.

Mais on vint nous interrompre. Il fallait suivre les parents, on allait évacuer le Pindéré en cortège.

En tête, roulait au ralenti la De Soto de Pilipili. Juché sur le capot du moteur, l'orateur de service entouré de quelques jeunes filles : elles brandissaient des drapeaux bleu, blanc, rouge.

Ensuite, la procession des femmes, des enfants et de quelques hommes. Un chef d'orchestre, avec des gestes d'agent de la circulation, nous faisait répéter, sur l'air des lampions, quelque chose que je distinguais mal. Alors, pour ressembler au groupe, je me mis, moi aussi, à fredonner, en frappant du talon, la-la-la, la-la-la-la-la, trois notes longues suivies de cinq brèves. C'était merveilleux de participer à un défilé, de marcher au pas et de chanter à pleins poumons avec les grands, tels des héros qui célébraient leur triomphe au retour du champ d'honneur.

Nous longeâmes d'abord le fleuve, comme si nous nous dirigions vers le port.

A la queue du cortège, suivaient les domestiques, les mamas et M'ma Eugénie.

A la hauteur des courts de tennis en terre battue, un photographe les fit avancer et les mêla aux derniers rangs des Européens. Il leur demandait de crier aussi la-la-la, la-la-la-la-la, trois longues puis cinq brèves. Ils le faisaient en rythmant leur marche de coups de reins syncopés, façon meringué. La-la-la, la-la-la-la-la, trois longues puis cinq brèves. M'ma Eugénie et le cuisinier frappaient dans leurs mains pour marquer la cadence. Frétillant, le photographe se contorsionnait et se tordait le cou pour ne pas rater ça.

Après le terrain de tennis, nous bifurquâmes sur la droite, empruntant une route qui grimpait vers le quartier administratif. Si ma mémoire est bonne, c'est alors que j'ai commencé à distinguer les slogans que vociféraient les manifestants.

– Au poteau, les kommunisses ! Au poteau, les kommunisses !

– Les kom-mu-nis-teux, me corrigea mon voisin en fronçant les sourcils.

– Ouais, rétorquai-je, je sais, au-po-teau, les-kom-mu-nis-seux ! Au-po-teau, les-kom-mu-nis-seux !

Et je scandais en mettant de la rage dans ma chanson.

Nous sommes passés devant notre école, mais elle était vide. Personne pour nous admirer, la maîtresse était dans nos rangs. Je redressai le menton et balançai les bras.

Toujours flanqué des jeunes demoiselles d'honneur porteuses d'étendards, notre meneur se hissa sur le toit de la Juvaquatre. C'était marrant de le voir ramper. Un vrai gorille ! Il réussit à se mettre debout. Dans un équilibre instable, il leva un bras en l'air, comme la dame de *La Marseillaise*, et vociféra :

– Les macaques, à mort !

Quelques voix reprirent :

– Les macaques, à mort !

Il donna un coup de reins, se cambra et leva son bras à nouveau.

– Plus fort, j’entends rien.

Il avait des attitudes d’individu pris par la boisson. La foule hurla avec plus de conviction le slogan de mise à mort mais ça manquait de nerf au gré de l’animateur. Je coulai un œil dans la direction de M’ma Eugénie. Sans comprendre de quoi il s’agissait, elle applaudissait avec les domestiques, criant avec eux : Oyé ! Oyé ! Oyé ! Ils participaient à la fête, parce que c’étaient les patrons, les Blancs qui la dirigeaient. Seule tantine Monette semblait absente. Peut-être était-elle préoccupée par la petite Maud qui ne cessait de pleurnicher.

L’animateur au fusil en bandoulière, sur le toit de la De Soto, s’égosillait en tentant de faire reprendre sa sentence par la foule.

– Les macaques...

Surveillant Léon du coin de l’œil, je me contentais de fredonner l’air sans fredonner les paroles. Trois longues et deux brèves. En confessant cette lâcheté aujourd’hui, j’en demande pardon à tous mes compatriotes.

Le cortège tourna pour se diriger vers le palais du gouverneur puis bifurqua dans une autre direction. Quelqu’un avait proposé d’aller capturer les communistes. On possédait leurs identités : Ravaillon et un autre dont j’ai oublié le nom. Il suffirait de consulter un numéro du *Courrier d’Afrique* de cette année-là ou de fouiller dans les archives administratives de l’Afrique-Équatoriale française pour le retrouver.

On les disait réfugiés au commissariat central. Nous nous y présentâmes et exigeâmes qu’on nous les livrât. Il fallut négocier. La foule s’impatientait et réclamait avec de plus en plus de fureur les traîtres à la colonie.

Soudain, je pris peur. Je souhaitais que la foule s’interrompe. Il aurait fallu fuir. M’ma Eugénie nous aurait guidé vers les nôtres ou vers quelque bateau en partance pour Brazzaville ou vers n’importe où. Je ne voulais pas participer à la curée. Je ne pourrais pas, je le savais, soutenir le spectacle d’un cadavre sous mes yeux. Surtout pas assister à l’instant précis où se produit le passage de la vie à la mort.

Mais fuir pour aller où ? Chez les indigènes ? Comment nous accueilleraient-ils ? Ce jour-là, l’appartenance au camp était déterminée par la couleur de la peau. Qui distinguerait les nuances des nôtres ?

La foule vociférait de plus en plus fort. Les jeunes filles qui s'étaient fait photographier, au départ du cortège, aux côtés des héros de la journée, exigeaient en poussant des hurlements hystériques qu'on leur livrât les communistes. Il aurait suffi de les peindre en noir et de leur crêper la chevelure pour les métamorphoser en poissonnières en train de se chamailler au marché.

Pendant que je rêvassais ainsi et que les meneurs continuaient à disputer avec le commissaire central de police, une camionnette démarra en trombe de l'arrière du commissariat.

Quelques minutes plus tard, une rumeur parcourut la foule des manifestants : ils avaient été joués. Les deux communistes avaient fui en pick-up, escortés par des forces de l'ordre, avec la complicité du commissaire central. C'était une honte ! On hurla, on conspua, on s'avança dangereusement et on faillit lyncher le commissaire.

On affirma par la suite que, pour le dégager, les tirailleurs sénégalais avaient tiré en l'air et que la foule s'était égaillée comme une volée de moineaux. Pour ma part, je n'avais pas remarqué ce détail.

Il est vrai que j'étais à l'époque bien étourdi. Pilipili ne cessait de me le répéter.

Les militants de l'Association des colons de l'Afrique-Équatoriale française sautèrent à la hussarde dans des voitures et roulèrent à tombeau ouvert vers le terrain d'aviation. Trop tard, Ravaillon et son comparse s'étaient envolés en direction de Brazzaville.

Nous fûmes heureux le soir de retrouver nos cases. Elles étaient intactes, aucun voleur ni pillard n'y avait pénétré. Seuls des cancrelats avaient profité de notre absence pour envahir certaines pièces. Le boy en fut quitte le jour suivant pour effectuer un grand nettoyage et nous pour supporter l'âcre odeur du grésil. Tantine Monette paraissait en proie à une mélancolie qui la rendait muette. Elle passa un long moment à la tombée de la nuit à converser avec sa mère dans la cour et se retira ensuite dans sa chambre en refusant de dîner.

Maman voulut comprendre les raisons de ce comportement et prétendit que tantine avait le front brûlant. Il fallut la rudoyer un peu pour la convaincre de prendre sa température et maman poussa des cris sauvages en lisant le thermomètre. M. Cloarec réussit à joindre le service d'urgence de l'Hôpital général. Quelques instants après, un Noir en blouse blanche se présenta. Il était grand et fort comme un pilier de cathédrale. Pilipili se

posta devant l’entrée de la chambre de tantine et demanda au visiteur où était le médecin.

– Il est là, répondit avec douceur le Noir, esquissant un sourire amusé.

Pilipili le toisa et l’effet en fut comique ; le Noir le dépassait d’une bonne tête.

– Là, où ?

Le Noir continuait de sourire.

– Je suis le docteur Salluste.

– Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? Attendez un instant.

Pilipili décrocha le combiné et actionna la manivelle du poste. Lorsque son correspondant fut en ligne, il déclara que ce n’était pas un infirmier qu’il avait demandé mais un médecin. Après un court silence, il reprit sa protestation en élevant la voix : un médecin africain, ce n’était pas un docteur mais un infirmier, un point, un trait. Je ne savais pas s’il s’adressait à un Blanc ou à un Noir mais il rugissait et déversait sur son correspondant une colère du même genre que celles qu’il passait sur ses manœuvres. La personne au bout du fil eut droit à ses formules favorites : cré nom d’un chien ! putain ! purée ! Bon Dieu ! puis « Bougre d’... » qu’il laissa en suspens.

Il finit par se calmer et eut brusquement l’air stupide. Le correspondant à l’autre bout du fil avait réussi à l’interrompre et à se faire entendre.

– Bon... ah ! Bon... ahaha ! Bon.

Le visage pâle comme la lune, il raccrocha en se grattant la tête, vitupéra les temps nouveaux et marmonna que c’était un coup des communistes et des cryptocommunistes ; que le nettoyage n’était pas fini mais qu’on allait voir ce qu’on allait voir, sacré putain de nom de Dieu de nom de Dieu.

– Qu’est-ce que tu fous là, toi ? aboya-t-il en m’apercevant. Va voir là-bas si je m’y trouve, sale môme !

Le Noir dans le salon était bien un médecin : le Dr Salluste, originaire de la Guadeloupe.

Après un long entretien en tête à tête dans la chambre avec la patiente, il ressortit en disant que Mme Fragonard avait surtout besoin de repos, les événements des derniers jours l’avaient contrariée.

– Tu as remarqué comme il m’a saluée, s’exclama maman. Quelle éducation. Ça, c’est un Antillais !

Pilipili réapparut seulement au moment où l’on entendait le moteur du véhicule du docteur se mettre en marche. Il venait de faire le tour de la

propriété et avait constaté l'absence de la sentinelle. Il décida de le ficher à la porte le jour suivant et déclara que, muni de son vingt-deux long rifle, il passerait la nuit dans le salon pour monter la garde parce que la rébellion avait certes été matée, mais qu'il fallait garder l'œil en alerte au cas où les sauvages tenteraient une action désespérée.

D'attaque, reposée et fraîche, tantine Monette déclara d'une voix suave le lendemain, au petit déjeuner, que le Dr Salluste était un grand médecin et possédait de surcroît ce qui s'appelait proprement de la psychologie. Et, avançant ses lèvres, elle donna un coup de tête pour appuyer et ponctuer son propos.

Dans le *Kolélé* d'Achel, alias Lopes, le point de départ de ces événements demeure le même que dans ma relation : un Noir qui ose porter la main sur un militaire français. Mais la suite du récit se déroule suivant un tout autre scénario.

Un Européen bat le rappel de toute la colonie qui se lance à la poursuite du malheureux Oubanguien qu'elle rattrape, lapide et lynche avant de jeter son corps par-dessus le parapet dans les parages du Pindéré.

Au cours de la nuit, trois femmes passent sur les bords de l'Oubangui, découvrent le corps de la victime qu'elles n'ont aucune peine à identifier. L'une d'entre elles se défait d'un élément de son pagne avec lequel elle enveloppe le cadavre. Tandis que deux femmes restent à veiller le mort, la troisième va porter la funeste nouvelle à Ngaraba, La Kouanga et Mamadou-Mbaïki.

Le lendemain, une foule sort de La Kouanga. En tête, sur six jeunes épaules, enroulée dans le pagne qui lui sert de suaire, la dépouille de celui dont les indigènes font déjà leur martyr et leur héros. Profitant de l'effet de surprise, la procession pénètre dans la ville européenne et défile dans l'une des artères principales de la capitale. Désemparées, les autorités laissent la manifestation se dérouler librement tandis que la population des beaux quartiers, atterrée, se barricade chez elle.

Au second rang du cortège avancent les femmes, tenant leurs enfants par la main, les plus jeunes étant attachés sur leur dos. Levant des étendards et brandissant des calicots rouges frappés de lettres d'or, les manifestants conspuent le racisme, le colonialisme, et réclament l'abolition du régime de l'indigénat. Ils alternent des slogans répétés en cadence sur l'air des lampions avec des chansons en sango et quelques hymnes révolutionnaires en français.

Trois fois, ils font halte. Sur la place du marché d'abord, en face du Pindéré ensuite, devant la résidence du gouverneur enfin. A chaque station, un dirigeant monte sur un tonneau et harangue la foule. L'un d'eux aurait exhorté les manifestants à jeter les Blancs dans l'Oubangui et à exiger l'indépendance immédiate et sans condition de la colonie.

Une délégation aurait souhaité être reçue par le gouverneur lui-même afin de lui présenter les doléances des indigènes.

L’apparente tolérance des autorités n’était qu’un piège. Une fois au cœur de la ville européenne, coupés de tous les liens avec les quartiers indigènes, les manifestants s’aperçoivent qu’ils sont encerclés par les forces de l’ordre. Les grilles s’ouvrent et un détachement de tirailleurs saras et sénégalais, les *mboulou-mboulous*, avance, baïonnette au canon. Les manifestants reculent, se retournent et découvrent derrière eux ainsi que surgissant des rues latérales un régiment de spahis et des zouaves. La charge est lancée, les forces de l’ordre tirent à l’aveuglette dans le tas puis nettoient la place en jouant de la baïonnette. Le nombre des victimes aurait atteint un chiffre important, invérifiable puisque les cadavres auraient été jetés la nuit dans une fosse commune puis recouverts de chaux et de tonnes de terre charriées par les *caterpillars* qui construisaient la route de Boali.

Les indigènes qui réussissent à fuir se retranchent dans leurs quartiers dont ils bouchent les issues en élevant des barricades. Armés de sagaies, de flèches empoisonnées et de quelques fusils à piston, ils tiendront tête aux *mboulou-mboulous*, aux zouaves et aux spahis durant trois jours et trois nuits.

Le récit de Lopes fait de ces journées un décalque de celles de juillet 1848, à Paris. Tout y est, même la réplique africaine de Gavroche.

Aucune des parties ne l’aurait emporté et le gouverneur se serait vu intimer l’ordre par le ministère des Colonies, *via* le gouverneur général installé à Brazzaville, de négocier avec les insurgés qui se seraient séparés en entonnant *L’Internationale.*

A l’issue de l’émeute, des mesures d’assouplissement au régime de l’indigénat sont obtenues et Lopes conclut que ces journées, qu’il se retient quand même d’appeler « les trois Glorieuses », constituent le point de départ de la lutte qui conduira l’Oubangui à l’Indépendance une quinzaine d’années plus tard.

Dans la version américaine de Marcia Wilkinson, en tête des manifestants, avancent Kékéréké, Bangassou et Kitiki, les trois leaders charismatiques du mouvement. Derrière eux, viennent les femmes et les enfants. Quand s’érigent les barricades de La Kouanga, ce sont elles qui, mettant en place une organisation intelligente et minutieuse, assurent le ravitaillement, règlent toutes les questions d’intendance et entretiennent le moral des insurgés. Voyant passer les manifestants, M’ma Eugénie se serait jointe à eux et Simone Fragonard aurait à plusieurs reprises franchi les lignes pour apporter des vivres aux révolutionnaires.

Ce tableau un tantinet pompier des événements, sans toutefois jamais glisser dans le plagiat, semble sur plusieurs pages inspiré de *La Mère* de Gorki. L'authenticité historique, sans pouvoir être contestée, ne repose cependant pas sur des témoignages passés à l'étamine de la critique.

Par souci d'objectivité, j'ai voulu faire état de ce récit mais préfère en rester aux faits tels que je les ai vécus et tels que je les ai relatés dans le chapitre précédent, laissant au lecteur le soin de se faire sa propre religion. J'espère que ce dernier ne me tiendra pas rigueur des détails que je pourrais avoir omis ou légèrement modifiés, en raison de l'infidélité de ma mémoire. D'autant plus que, moi aussi, « je confonds toujours le rêve et la mémoire ».

En tout état de cause, après plusieurs jours de battue, sur la route de Damara, les gendarmes capturèrent le fuyard, l'homme qui avait osé porter la main sur un Blanc, celui dont le geste avait engendré, en déclenchant une série d'effets et d'événements dont j'ai aujourd'hui perdu le fil, ces journées mémorables.

Une fois encore, ce fut M'ma Eugénie qui nous apprit la nouvelle. Cette grande dame, habituellement forte et maîtresse de ses sentiments, ne put cette fois-là dissimuler son émotion. Nous crûmes d'abord qu'elle allait nous annoncer qu'une panthère ou un python s'était introduit dans la ville.

Quand, quelques heures plus tard, convoqués par la radio sur la place d'armes, nous aperçûmes le rebelle, menottes aux mains, chaînes aux pieds, chicoté par les miliciens qui s'acharnaient sur lui comme sur une bête de somme, tantine Monette ferma les yeux.

Ce fut d'abord à sa démarche que nous le reconnûmes. Dès que nous distinguâmes son visage, Léon et moi cessâmes de crier haro sur lui. La foule continuait à l'insulter, à lui jeter des pierres, à demander qu'on le lui livrât. C'était comme si l'on emmenait au supplice un de nos camarades de jeux. Il avait été un temps chauffeur chez Pilipili et nous avait régulièrement conduits à l'école. Chaque jour, à l'époque, nous l'incitions à nous raconter ses souvenirs de guerre, quelquefois truculents mais toujours parés d'épisodes si éblouissants que nous l'accusions d'inventer et de nous prendre pour des gamins qui croyaient encore au Père Noël. Une fois, afin d'avoir définitivement raison de notre incrédulité et nous permettre de juger nous-mêmes sur pièce, il avait sorti de sa poche une boîte dans laquelle étaient rangés des galons de caporal-chef et une décoration d'une étoffe rouge et blanche d'où pendait une croix de Malte en cuivre frappée d'un

profil dont la tête était ceinte d'une couronne de lauriers. Chaque fois qu'au travail Pilipili, en proie à ses fréquents accès de colère, le morigénait, l'insultait et levait la main sur lui, au lieu de se soumettre, comme ses collègues, il faisait face à son patron, argumentait et faisait état de ses campagnes, de la manière dont il avait été traité dans l'armée française, du sacrifice des autres Sangos qui n'étaient jamais revenus. Pilipili devenait alors aussi cramoisi que l'indiquait son surnom, le traitait d'insolent en lui rappelant que la guerre était désormais terminée et qu'il lui fallait se réveiller et se fourrer dans le crâne que son statut était à nouveau celui d'un indigène. Excédé par son toupet et résolu à mettre un terme à ce qui constituait un exemple dangereux pour ses employés, Pilipili le congédia sans autre forme de procès. Pendant plusieurs jours, il se présenta, réclamant des indemnités de licenciement, jusqu'à ce que Pilipili sortît son vingt-deux long rifle, le prévenant que ce serait la prochaine fois le feu.

Le rebelle aussi nous avait aperçus dans la foule et nous regardait en souriant, comme si notre apparition lui faisait l'effet d'un baume. Peut-être était-ce sa manière de s'adresser à deux complices et de leur dire de garder courage, de ne pas se laisser impressionner par ces hurlements et ces sornettes ? Il ne céderait pas, ne s'aplatirait pas. Lâches, nous n'avons pas su s'il fallait lui sourire en retour. Nous n'avions pas dix ans !...

L'ancien combattant avait le visage tuméfié. Lorsque plus tard, de retour à la maison, traumatisés et hantés par l'image de ce calvaire, nous nous répétions nos commentaires sur les scènes de supplice, Léon estima qu'ils avaient dû lui boxer le visage, quand il était à terre, pieds liés et mains menottées sinon, assurait-il, l'homme-là les aurait mis KO tous autant qu'ils étaient.

L'un des miliciens en chéchia lui avait assené un nouveau coup de chicote en lui criant d'avancer, tandis qu'un autre lui bourrait les reins de la crosse de son fusil.

Le soir, tantine Monette eut une nouvelle crise de convulsions, plus violente encore que la première. Elle fut la proie de délires et il fallut à nouveau faire appel au Dr Salluste.

A l'école, pendant la récréation, au cours des semaines qui suivirent, les conversations n'avaient d'autre sujet que l'affaire de l'indigène qui avait osé frapper un Blanc. Le fils d'un pasteur protestant déclara que les indigènes étaient des êtres de même essence que nous, possesseurs comme nous d'une âme, bref étaient d'autres créatures de Dieu, mais il se fit tant

huer qu'il n'insista pas et choisit le parti de rire lui-même de sa sortie, comme pour expliquer qu'il avait parlé par étourderie et qu'on était en démocratie, qu'on pouvait bien encore plaisanter aux heures de récréation, non ? Un autre assura que si l'on ne réagissait pas par une sanction exemplaire, il fallait s'attendre à une autre guerre, pas, cette fois-ci, contre les Allemands, mais contre les... Il s'interrompit comme si le mot, parvenu au milieu de sa gorge, l'étranglait, regarda Léon, un autre métis et moi d'un air embarrassé, avant de compléter sa phrase en baissant la voix.

Un autre affirma que ce serait bientôt comme au Far-West ; qu'on aurait le droit de porter le pistolet à la ceinture. Et pan-pan-pan ! Les indigènes seraient nos Indiens.

Tantine Monette, à nouveau rétablie grâce aux soins du Dr Salluste, rapporta qu'à La Kouanga, Mamadou-Mbaïki, Ngaraba et Bangouma, mille et une épopées semblables aux légendes des griots se colportaient et chaque fois le caporal-chef en était le héros.

Elle tenait ces rumeurs de M'ma Eugénie qui, dans la journée, se promenait dans ces quartiers pour faire ses achats et la causette avec quelques compatriotes.

L'un de ces récits se concluait par l'intervention du général de Gaulle qu'un avion transportait en Oubangui pour libérer le caporal-chef ancien combattant.

Le sourire que celui-ci avait adressé à Léon et moi, le jour de sa capture, m'a longtemps accompagné et les têtes du Christ couronnées d'épines que je voyais alors dans l'église de Bangui, dans les pages de mon missel, ou sur le crucifix au-dessus de mon lit, provoquaient en moi un sentiment de malaise. La peau du Christ de ces répliques était blanche mais son regard lançait les mêmes lueurs que celui du chauffeur traîné vers le supplice.

Un jour, tantine Monette nous annonça qu'elle déménageait chez le Dr Salluste.

En présentant la chose d'une formule aussi lapidaire, je risque de schématiser, à son désavantage, la personnalité de Simone Fragonard. En fait, cette nouvelle relation évolua bien sûr graduellement en respectant les lois de la bienséance, mais je restitue des événements datant de presque un demi-siècle. Qui se souvient avec précision des détails de cette période de sa vie ? J'avais à peine l'âge de raison et n'avais pas encore perdu ma candeur. Mes yeux ne pouvaient percevoir une série d'indices révélateurs de l'évolution des sentiments entre tantine Monette et le Dr Salluste.

Dans le film suggéré par M'ma Eugénie, le spectateur ne sera pas choqué par ce saut. Le langage cinématographique tend de plus en plus à présenter des séquences brèves et à dépouiller la narration, la réduisant à l'essentiel. Foin de bavardages ! Il suffit de regarder, et le spectateur comprend qu'on a bougé dans l'espace ou dans le temps.

Je ne dispose du reste pas de la moindre documentation sur ces faits. Kolélé est certes un personnage historique mais sa vie privée n'appartient pas à l'histoire, même si l'une et l'autre s'enchevêtrent souvent. Kolélé est un personnage de roman. L'erreur de Lopes a été justement de privilégier cette dimension de sa personnalité.

Ce dont je me souviens en revanche avec précision, c'est la réaction de Léon. Il eut du mal à accepter ce nouveau *fiancé* de sa mère. Il venait à peine d'adopter Sergent. Après l'avoir longtemps récusé, se bornant à utiliser son prénom comme s'il s'agissait d'un copain ou d'un frère, offusquant d'ailleurs par cette attitude sa grand-mère M'ma Eugénie, si attachée à l'étiquette africaine, il avait fini par l'appeler papa. Il n'allait pas maintenant se donner le ridicule de baptiser Salluste Papa III.

Tantine Monette craignit qu'il ne s'agît cette fois-ci, au-delà d'un réflexe de jalousie filiale, d'une réaction raciste de la part d'un enfant habitué – un peu, craignait-elle, de son fait à elle – à ne vivre qu'en famille sinon blanche du moins café au lait. Sans doute y avait-il dans son propre entourage M'ma Eugénie, que Léon adorait, mais elle incarnait le passé.

Délicate, pédagogue et usant adroitement de toutes les ressources de la palabre, tantine Simone se garda bien d'exprimer le moindre reproche à Léon.

Le Dr Salluste m'enchantait. J'avais ressenti un coup de foudre pour lui la première fois où il se présenta chez nous. Sans plus de mots qu'il n'en fallait, sans élever le ton, il avait rabattu l'arrogance de Pilipili en lui montrant qu'un nègre pouvait acquérir cette science à laquelle lui, Cloarec, avait dû pour toujours renoncer, après son certificat d'études primaires – vraisemblablement pour des raisons de limitations intellectuelles, me disais-je en me frottant les mains.

C'était sa manière de scander et faire chanter la langue française que j'admirais le plus chez le Guadeloupéen. J'ambitionnais de posséder un jour cette maîtrise du verbe, tout en redoutant qu'il ne s'agît là d'un don des dieux qu'aucun exercice, aucun effort ni aucune persévérance ne permettrait jamais d'acquérir. Je m'imaginais la rage des Européens de la colonie à entendre un nègre manier ainsi leur bien, eux qui aimaient à relever nos impropriétés et barbarismes avec, à la fin du rappel à la règle, un soupir de désespoir. C'était comme d'imaginer qu'un nègre séduisît une Blanche, ce qu'on n'avait jamais vu et que bien sûr, affirmaient-ils, on ne verrait jamais, même quand les poules auraient des dents. En vérité, le français des Français de notre entourage était indigent, débraillé, souvent boiteux ; celui du Dr Salluste était élégant, riche, superbe, envoûtant.

Léon était pour sa part indifférent à ce talent. Réfractaire à la prononciation académique du français, il conservait, malgré les remontrances de tantine et les corrections de la maîtresse, l'accent des quartiers indigènes. Parler le français de France était pour lui manquer de naturel, sombrer dans la préciosité. A l'époque, je me moquais de cette obstination à refuser le désensauvagement ; aujourd'hui, je crois que Léon avait raison. Les accents de terroir des francophones de la périphérie constituent l'expression d'un refus de naturaliser leur âme.

Léon n'était encore qu'un enfant. Avec la patience et l'obstination des éléments qui savent comment adoucir les formes des roches les plus dures et les plus coupantes, le temps eut raison de sa détermination. Dans ce cas particulier, l'érosion ne prit pas des siècles, pas même une année. Léon s'accommoda du Dr Salluste qui, pour sa part, ne se soucia jamais de se faire appeler papa. L'homme était un grand seigneur au-dessus de telles vanités. Ce fut une fois encore tantine Monette qui trouva la formule la plus élégante en décidant que le docteur serait le parrain de Léon. Au sens figuré certes, mais aussi au sens propre puisque tel fut le rôle qu'on lui fit jouer le

jour où nous reçûmes, dans la cathédrale de Bangui, le sacrement de confirmation.

M’ma Eugénie frappait dans ses mains pour bénir les ancêtres de leur avoir enfin envoyé un gendre taillé sur mesure au-delà de toute espérance : de quel plus beau parti aurait-elle pu rêver que de ce Noir qui n’était pas nègre mais citoyen français ? Le gaillard ne se faisait du reste pas faute de rappeler vertement à l’ordre ceux à qui il advenait de se méprendre sur sa condition. Qu’il fût de surcroît médecin rehaussait d’autant son prestige aux yeux de la vieille. Médecin, elle traduisait *n’ganga*, c’est-à-dire celui qui tout à la fois guérit, protège contre les maléfices et détient les pouvoirs invisibles afin de faire plier la nature à sa volonté et soumettre les hommes à son autorité. Il n’avait à cet effet nul besoin de recourir à la chicote ou toute autre forme de vérité, il lui suffisait de se concentrer, de jeter un regard et de dire.

Seul Pilipili faisait grise mine sans jamais cependant s’aventurer à exprimer à haute voix ses réticences sur le choix de Monette.

Les sommets des flamboyants se pimentaient de fleurs écarlates. La saison des pluies était de retour. C'était aussi la courte période pendant laquelle les branches des arbres se chargeaient de mon fruit préféré, la mangue. Nous la cueillions avec une boucle de fil de fer fixée au bout d'une gaule. Nous étions en train d'en déguster des vertes à la croque-au-sel lorsqu'un individu à la salopette maculée de taches de cambouis nous demanda de lui indiquer la maison d'une mulâtresse mariée à un *Moundélé.* Nous nous méfiâmes d'abord puis, après l'avoir soumis, par une série de questions apparemment anodines, à un interrogatoire rigoureux, nous comprîmes qu'il avait à remettre à tantine Monette un message en provenance de Brazzaville.

Il annonça l'arrivée prochaine de l'oncle Mobéko.

Après avoir fait le signe de croix et remercié Dieu, M'ma Eugénie frappa dans ses mains et se mit à danser au rythme d'une comptine *en langue.* Elle exultait, poussait des cris de joie et des youyous stridents, alternant des pas de danse traditionnelle avec des sauts à cloche-pied. On eût dit une fillette jouant au *dzango,* notre marelle.

L'homme aux oripeaux couverts de graisse était le mécanicien d'un bateau de forestier. Parti de Brazzaville en pinasse avec son patron, quelques jours après le *Fondère,* ils avaient rejoint le navire à roues à Mossaka où l'homme avait été abordé par Mobéko qui, après avoir décrit sa nièce, lui avait confié un mot griffonné à la hâte. Pour l'encourager à porter le message, l'oncle Mobéko l'avait assuré qu'il retrouverait aisément la destinataire ; nul besoin, selon lui, des qualités d'un détective pour retrouver une *brune* dans Bangui. Elles y étaient peu nombreuses, moins encore à être originaires du Moyen-Congo et mariées à un *Moundélé.* Car Mobéko la croyait toujours en ménage avec Sergent. Que ce détail fût caduc ne compliqua au demeurant pas la mission du messager. Un Antillais, fût-il aussi noir que l'était Salluste, demeurait pour les indigènes un *Moundélé,* un Blanc.

La lettre de Mobéko était écrite à l'encre violette avec des pleins et des déliés aussi soignés que ceux que notre maîtresse dessinait au tableau. Une écriture légèrement penchée, rédigée dans un français de cérémonie. Tantine Monette la lut plusieurs fois : d'abord en silence, en bougeant les lèvres, puis à haute voix, la traduisant en lingala pour sa mère. M'ma

Eugénie écouta sa fille les mains jointes, béate et souriante, hochant et fermant les yeux, répéta à la fin trois fois le nom de Mobéko et rendit grâce à la Sainte Vierge.

A deux jours près, l'oncle indiquait la date probable de l'arrivée du *Fondère* à destination, sans révéler le but de son voyage. Était-il l'objet d'une mutation d'office en Oubangui ou mettait-il à profit un congé administratif pour découvrir cette partie de l'Afrique-Équatoriale française et du même coup nous rendre visite ? Un fonctionnaire, avec le statut *d'évolué,* comme c'était le cas pour Jacques Mobéko, pouvait fort bien s'offrir une telle croisière. Pourvu du moins, répétait-elle, connaissant les idées un peu *kommunisses* de l'oncle, qu'il ne fût pas victime d'une mesure disciplinaire. Avec son sens de l'honneur et son esprit frondeur, il fallait s'attendre à tout. Auquel cas, le voyage ne serait pas d'agrément : Jacques Mobéko ne ferait alors que transiter sur son chemin en direction du Tchad et son message devait dès lors être pris comme un appel, sinon au secours, du moins à la solidarité. Nul ne pouvait répondre. En tout état de cause, conclut M'ma Eugénie, c'était un membre de la famille, il serait le bienvenu. Selon le messager, le *Fondère* ne tarderait pas.

Elle ordonna au boy d'aménager le débarras qui jouxtait sa chambre.

Le débarras ? Il n'en était pas question, s'exclama le Dr Salluste. Sa case ne comportait-elle pas une chambre pour les visiteurs ?

Tantine Monette et sa mère échangèrent un regard à la dérobée. Le docteur n'était pas un *débarqué.* Il était au fait de la loi aux termes de laquelle les *évolués,* comme les indigènes, n'étaient pas admis à résider dans le quartier européen, hormis les boys, sentinelles et *mamas* – tous domestiques qui, pour des raisons de service, pouvaient y être logés, mais, cela allait de soi, dans des cagibis exigus. Déroger à la règle n'exposait-il pas le contrevenant à s'exposer à des *matatas* insurmontables avec l'administration ? Car il fallait s'attendre à ce que quelques âmes charitables, à l'affût de la moindre occasion pour se débarrasser de ce nègre encombrant, soupçonné d'être sinon communiste du moins crypto, ne s'empressassent de dénoncer une telle sollicitude afin d'obtenir, à titre d'échange, un beau *matabiche* qui arrondirait leur fin de mois ou quelque belle promotion.

Le Dr Salluste mit un terme aux spéculations de Monette et de M'ma Eugénie en scandant dans une langue colorée qu'il ne s'agissait pas d'héberger un animal mais de recevoir un être humain, de surcroît parent

par alliance, son *bokilo* pour employer l'un des rares vocables lingalas qu'il tenait de tantine Monette.

Chaque matin, M'ma Eugénie prenait la direction du port à la chasse aux nouvelles sur le mouvement des bateaux.

A l'époque nous ne nous en rendions pas compte, mais nous vivions une existence si étriquée que l'arrivée du bateau constituait un événement au même titre que les jours de marché, la messe du dimanche, les séances de cinéma, le défilé du 14 Juillet. Le gratin de la colonie en tenue blanche et casque de même couleur, tout aussi bien que le menu peuple de La Kouanga, Dekongo, Saïdou ou Ngaraba se pressaient pour assister au spectacle.

Sur les quais, à l'entrée du port, le chauffeur se mit, comme on dit en lingala, à *battre le klaxon*. Un vacarme assourdissant à en briser les tympans ! Puisque ce n'était pas assez pour perturber la multitude, il fallut donc foncer dans la foule des indigènes et faire semblant d'en écraser quelques-uns pour réussir à se frayer un couloir. Dès qu'ils s'aperçurent que les passagers du véhicule n'étaient pas des Blancs, ils y allèrent de leurs quolibets en sango. Les uns s'en prenaient au chauffeur, cet esclave, cette crotte d'esclave ! qui était prêt à tuer père et mère pour une pitance de cabot ; les autres, plus effrontés, dirigeaient leurs injures contre nous.

– Yéhé ! regardez-moi pour qui ils se prennent ceux-là. Yéhé ! *ndatamo* ! Cons de vos mamans, cons !

Et nous avions droit à l'énumération de tous nos grades : cafés-au-lait, Blancs-manioc, bâtards, enfants de pères inconnus, nègres blancs, demis-demis, chauves-souris, chicorées améliorées, enfants de putains...

Je m'en bouchais les oreilles.

C'était M'ma Eugénie qui tendait bravement le cou hors de la fenêtre pour leur cracher des réponses de la même eau :

– Sauvages, macaques, sales nègres ! Vous bavez parce que vous n'êtes pas capables de faire d'aussi beaux gosses !

– Yéhé ! des enfants de *bordelles*, oui !

– Des enfants de l'amour !

Et puisque son cri ne convainquait pas la populace, elle leur lança encore un « attrapez ça » qu'elle accompagna de la variante congolaise du bras d'honneur.

Scandalisée, la foule lâcha un long cri d'horreur. Je crus qu'elle allait renverser le véhicule et nous lyncher. Elle recula toutefois lorsque le chauffeur avertit les plus audacieux que c'était au véhicule du Blanc qu'ils osaient s'affronter.

Le bateau n'avait pas encore accosté. Attaquant le courant de biais, il s'approchait du quai en mouvement de crabe. En le contemplant, un sentiment de nostalgie m'envahit. Je voulais redevenir un voyageur. C'était bon et prestigieux. Durant notre croisière entre Brazzaville et Bangui, j'avais glissé sur la vie comme le bateau sur le fleuve. J'avais été purifié de tous mes péchés et m'étais présenté neuf. Et voici que depuis lors je m'étais à nouveau souillé.

Nous rejoignîmes le groupe des Blancs. La plupart d'entre eux connaissaient tantine Monette. Ils l'avaient invitée chez eux et elle les avait reçus chez elle à l'époque où ils lui donnaient du « Mme Sergent ». Le salut des hommes, quoique distant, était empreint de galanterie. En revanche, quelques dames, l'œil sévère, le port de tête hautain, esquissaient un hochement de tête à peine perceptible tandis que le regard des autres ne rencontrait jamais celui de tantine. Intimidée, M'ma Eugénie se tenait en retrait. Quelques Européens dévisagèrent tour à tour cette femme drapée dans un pagne neuf en batik de qualité puis Maud, le bébé aux cheveux d'or qui s'accrochait à elle. Ils devaient prendre la grand-mère pour une quelconque *mama*.

A la fin des manœuvres d'accostage, la foule des indigènes applaudit, comme pour saluer l'exploit d'un champion.

Il y avait là ceux qui attendaient des amis, des connaissances ou de nouveaux collègues de service, ceux qui s'étaient déplacés pour réceptionner des marchandises ou le courrier en provenance de la capitale et de la Métropole. Les indigènes profitaient de l'événement pour faire étalage de leurs légumes, fruits, poissons et gibier.

L'oncle Mobéko descendit du bateau après le dernier Blanc et avant tous les indigènes. Derrière lui, quelques *évolués* qu'on reconnaissait à leur mise et à leur raie tirée au cordeau sur la gauche du crâne. L'un d'entre eux exhibait un crayon à gomme planté dans la laine de sa tignasse. Sans doute un écrivain administratif. Veste croisée de laine ivoire, gilet et pantalon noirs, cravate bleu nuit à pois blancs, l'oncle Mobéko était, dans son demi-Dakar, vêtu à la manière des personnages de certaines gravures de livres. En l'apercevant, M'ma Eugénie fléchit le genou, joignit les mains comme pour

la prière, baissa la tête et l'appela plusieurs fois papa. Il lui tendit la main pour la relever et ils conversèrent dans une langue que je ne comprenais pas, s'adonnant à un échange de mots de passe énoncés conformément à un protocole préétabli, un peu comme le dialogue en latin du prêtre et de l'enfant de chœur durant le rite de la messe.

Jacques Mobéko se tourna ensuite vers tantine Monette, s'immobilisa à plusieurs pas d'elle, se décoiffa et, le panama à la main, la salua d'une large révérence à l'ancienne.

– C'est Léon qui a grandi ainsi ? interrogea-t-il en me pointant du doigt.

– Non, c'est Victor-Augagneur, le fils d'Odette.

Il n'avait pas besoin d'explications détaillées. Il ajouta mon autre prénom, Noël, et me replaça aussitôt dans le clan : le fils de la grande amie de Marie-Chinois. Il évoqua mon père, puis mon grand-père maternel, un administrateur français dont on se remémorait encore la poigne d'acier dans la région de l'Alima avec un sentiment où la crainte et l'admiration se confondaient. Il parlait d'eux comme s'ils étaient de même origine que le reste de notre famille.

Découvrant enfin Léon, il s'extasia sur sa ressemblance avec Lomata, son père, dans les mêmes termes que s'il se fût agi d'un miracle de la nature, puis souriant et se courbant prit dans ses bras la petite Maud qui se mit à brailler.

– Tu as peur de l'oncle nègre, hein !

Et il partit d'un grand rire de farceur.

Tantine Monette détourna la conversation. Comme moi, elle devait être gênée. Le mot nègre, suprême insulte, était, sur instruction des tantines et de nos parents, proscrit de notre vocabulaire. L'oncle Mobéko n'en avait cure.

Avant de monter dans la voiture, il demanda l'autorisation de tomber la veste, parce qu'il faisait, selon lui, une chaleur d'étuve dans ce pays. L'oncle Mobéko possédait un vocabulaire d'une grande richesse, fruit, nous révéla tantine Monette, de ses études en latin et grec au séminaire. Je me réjouissais de la fête qu'allaient constituer ses conversations avec le Dr Salluste.

Une chaînette dorée pendait lâchement entre une boutonnière et le gousset de son gilet.

C'est vrai qu'il faisait chaud. Nous le sentîmes encore plus en nous asseyant sur les sièges du véhicule qui était resté sous le soleil. Tantine

Monette poussa des petits cris d'horreur. Cela vous brûlait les fesses. Elle s'en esclaffa et, la main sur la bouche, s'excusa pour la trivialité de son vocabulaire.

Jacques Mobéko la complimenta pour Maud, en faisant allusion à la peau, aux yeux et aux cheveux de la petite. Il ne tarit pas d'éloges sur le bébé. M'ma Eugénie renchérit que cette enfant était à coup sûr une réussite et raconta comment elle se faisait un devoir quotidien de rendre grâce à Notre Seigneur pour nous avoir offert un tel diamant.

– Les femmes blanches en sont jalouses. Il paraît même que certaines vipères font courir le bruit que ce n'est pas la fille de ma fille ; qu'un bébé avec des cheveux barbe de maïs et des yeux couleur de ciel ne peut sortir que de la cuisse d'une *Moundélé.*

Cette partie de la conversation se déroulait en lingala.

Jacques Mobéko sourit un instant et ses yeux accommodèrent quelque chose loin devant lui que nous ne distinguions pas.

– Quand comprendra-t-on qu'un enfant à la peau blanche peut aussi sortir des entrailles d'une négresse ?

Pourquoi donc persistait-il à nous provoquer avec ce vocable ? Personne ne commenta ni demanda d'explication. Tantine Monette détourna la conversation en demandant des nouvelles de Marie-Chinois et de tonton Pou puis des *autres,* les filles du couvent et du Cocktail Tropical. Je ne prêtais qu'une oreille distraite aux détails mais tout notre petit monde semblait bien se porter.

– Récemment, nous avons marié Marie-Jeanne.

– Laquelle ?

Après qu'il l'eut décrite, tantine Monette comprit qu'il s'agissait de Marie-Jeanne Couturier.

– Tiens, tiens, avec qui ?

– Avec l'autre-là... un Français au nom corse.

– Y en a plein de Corses parmi les coloniaux.

Tantine Monette ne voyait pas de qui il s'agissait mais Jacques Mobéko, en proie à un trou de mémoire, confirmait que Monette connaissait le jeune marié.

– Pas Battesti quand même ? dit-elle avec amusement.

– Voilà, Battesti. Éric Battesti. Le type aux yeux bleus-là.

Après Bangui, il avait effectué un court séjour à Madagascar puis s'en était retourné au Congo.

Tantine Monette rit de bon cœur en disant que c'était la vie. Cela ne semblait pas la contrarier. Elle indiqua même qu'elle se réjouissait de savoir que Marie-Jeanne allait être heureuse. Éric Battesti était en effet un bon garçon.

Moi, j'écarquillais les yeux.

Il y eut un silence et tantine Monette déclara qu'un ange passait.

– Un ange ? s'exclama l'oncle Mobéko. Plusieurs, c'étaient nos anges gardiens.

M'ma Eugénie ne goûta pas la plaisanterie. On ne blasphémait pas ainsi, fût-ce pour plaisanter.

Peu après, l'oncle posa la main sur la tête de Léon d'un geste affectueux et répéta qu'il ressemblait de plus en plus à son père, puis il s'enquit de ses résultats scolaires.

Nous roulions toutes vitres baissées mais l'air qui pénétrait par les ouvertures ne rafraîchissait pas.

Lorsqu'il reprit la parole, Jacques Mobéko se racla la gorge avant de s'exprimer avec lenteur, comme s'il hésitait dans la formulation de sa pensée. Il évoqua le jeune Lomata et avoua que, malgré les années, il ne parvenait pas à comprendre ce qui s'était passé, ce qui l'avait conduit à traiter ainsi celle qu'il appelait « leur » fille.

– Peut-être as-tu été trop vive, Monette ?

Tantine Monette le considéra avec un sourire de pitié aux lèvres.

– Oui, poursuivit-il avec hésitation, tu auras fait preuve de trop de rigueur. Dans la vie, sais-tu, parfois...

Monette eut une repartie remplie d'humour dont je n'ai pas retenu les termes exacts. Je ne sais plus non plus qui déclara alors que certaines des coutumes des Blancs étaient bonnes mais qu'à vouloir les suivre toutes et sans discernement on s'exposait à connaître des déboires ; qu'une femme devait être indulgente et pardonner les écarts de son époux[2].

La conversation prit un ton si vif que la petite Maud se mit à pleurnicher. Léon la prit dans ses bras pour tenter de la consoler parce que sa grand-mère n'y réussissait plus. Les adultes criaient si fort et appuyaient leurs arguments de tellement de gesticulations qu'il était difficile de déterminer s'ils blaguaient entre eux ou se chamaillaient. Vous connaissez les palabres des Noirs et des métis !...

Je ne me suis donc pas inquiété de la chaleur de la discussion car je savais qu'à la fin nos parents se séparaient toujours dans les meilleurs

termes.

Seule la petite Maud ne se sentait pas en sécurité. Était-ce parce qu'elle n'était encore qu'un bébé ou bien était-ce en raison de sa peau blanche, de ses yeux bleus et de ses cheveux d'or ?

Sur la véranda, en tricot de corps blanc et culotte kaki, des samaras aux pieds, assis dans une berceuse, se caressant la nuque de la main, le Dr Salluste était plongé dans la lecture d'un ouvrage. Le chauffeur klaxonna trois fois. Le docteur se leva, posa précipitamment son livre sur le guéridon et disparut à l'intérieur de la case.

Le petit boy s'élança vers le portail de la parcelle. Nu sous son tablier, il rembarra et disputa le chien. Surexcité, l'animal aboyait en bondissant. Le petit boy le saisit par le cou et le traîna jusqu'à sa niche où il l'enchaîna.

La sueur donnait des reflets à la peau du marmiton. Le regard de tantine Monette s'attarda un instant sur lui. Mince, svelte, les muscles longs, il avait un buste d'éphèbe en marbre noir.

– Qu'est-ce que c'est que cette tenue ? tempêta-t-elle. Je t'ai déjà mille fois répété que ce n'est pas présentable.

Le chauffeur klaxonna de nouveau à plusieurs reprises et le petit boy, amusé et hilare, accourut pour ouvrir le portail.

– Klaxon, klaxon, klaxon ! s'exclama tantine Monette avec irritation, quel besoin de faire tout ce tintamarre maintenant ? Tu es déjà dans la cour, non ?

Le chauffeur répondit à la patronne qu'il appliquait les règles de conduite que son moniteur lui avait enseignées.

– On klaxonne pour demander la route, ou pour appeler quelqu'un mais...

Tantine en bégayait et sa phrase se termina par des points de suspension. Serein, le chauffeur arborait un demi-sourire. Le même que celui du bouddha de la chambre de tonton Pou. Moi, je trouvais qu'il avait raison. Un bon chauffeur devait faire étalage de toutes les ressources de sa machine avant de l'arrêter.

L'oncle Mobéko intervint sur un ton conciliant.

– Frère, on ne t'aurait donc pas expliqué qu'à klaxonner pour un oui pour un non, on déchargeait la batterie ?

– C'est-à-dire, patron, que...

– Eh là ! pas patron, je suis ton frère, moi.

L’oncle montra sa peau et la frotta de l’index pour prouver la nature indélébile de sa couleur. Le regard tendu devant lui, le chauffeur coula rapidement un œil en biais et sourit encore. Son visage affichait une expression où se mêlaient la reconnaissance et l’incrédulité.

– Pour la batterie, je sais, patron. On apprend ça lorsqu’on est encore boy-chauffeur. Mais un camion...

– Un camion ! Entendez-moi, le sauvage-là. C’est pas un camion mais une voiture, u-neu-voi-tu-reu !

Tantine Monette exagérait. Le chauffeur n’était pas en train de rédiger une composition de texte. Comme si elle ne savait pas que dans notre français un camion désignait tout engin doté de quatre roues, un moteur, et qui vrombissait.

– Un camion, patron...

Résigné, l’oncle baissa les paupières.

– Un camion, c’est comme un bateau. Avant d’accoster, faut *battre la sirène*, pour annoncer qu’on arrive.

Il gara la Ford au pied des marches de la véranda, fit vrombir le moteur plusieurs fois et poussa les gaz à fond avant de l’éteindre. Une sorte de finale musicale.

Le Dr Salluste réapparut, un sourire royal aux lèvres, la main tendue vers l’oncle. Il venait de passer une chemise blanche, légère, transparente et repassée de frais. Tantine fit les présentations avec des manières de chambellan.

– Yéhé ! laissa échapper l’oncle Mobéko, en lingala, mais l’homme-là est comme nous.

Tantine fit semblant de n’avoir pas entendu et enchaîna en disant quelque chose en français. Le Dr Salluste souhaita la bienvenue sous son toit à son hôte en le priant de s’y considérer comme chez lui.

– Chez moi ?

L’oncle eut un sourire de modestie et je crus percevoir un instant son visage d’adolescent.

Tantine Monette et M’ma Eugénie s’éclipsèrent pour indiquer au boy où déposer les bagages de l’oncle Mobéko et laissèrent les deux hommes entre eux. Je me glissai sur la berceuse abandonnée et, tandis qu’ils conversaient, je subtilisai le livre du Dr Salluste. Le nom de l’auteur me rebuta : Jules César. Je fis la grimace, reposai l’ouvrage, me calai dans la berceuse et me mis à me balancer mollement en rêvassant.

– Pas si fort, tu vas tomber.

Retenant le dossier, tantine Monette immobilisa la berceuse.

– Je ne tiens pas à ce que l'enfant d'autrui se fracasse le crâne chez moi.

Allons donc, c'était moins mon sort que celui de la berceuse qui la préoccupait ! Le Dr Salluste en prenait soin comme un maniaque. Il l'avait fait fabriquer en indiquant pour modèle celle d'une photo où l'on voyait sa mère assise sur une véranda semblable à celle du Cocktail Tropical.

Malgré la chaleur, l'oncle Mobéko et le Dr Salluste négligeaient les deux verres de whisky que le boy, ombre discrète, avait précautionneusement déposés devant eux sur une table basse en acajou. Ils palabraient avec la passion de deux sportifs qui prennent plaisir à affronter enfin un adversaire taillé dans le même bois. Ils parlaient, parlaient, parlaient...

– Nous sommes des frères, déclara le Dr Salluste, en levant son verre et en exhibant ses dents aussi blanches que du sucre.

Je ne pipais rien du débat en cours. Tantine Monette arriva, s'assit discrètement et se garda bien de les interrompre. Le menton dans une main, elle écoutait, les yeux brillants et grands ouverts fixés sur son fiancé dans la pose d'une enfant qui ne veut perdre un mot du conte que déclame le griot. L'Antillais, d'évidence stimulé par le verbe de Mobéko, recourait à toutes les ressources de son talent d'orateur et usait de la magie de l'accent créole. Tel un chanteur, il tendait son cou pour mieux donner de la voix, avançait ses lèvres lippues qui dessinaient des formes géométriques simples et arrondies pour articuler chaque mot et moduler les sons de sa voix. Lorsque plus tard, à Paris, dans l'appartement de la rue Clerc, j'évoquerai cette scène, tantine Monette dira que Salluste ne parlait pas la langue française mais la chuchotait et la scandait, obéissant au rythme d'un tam-tam dont nous n'avions aucune peine à reconstituer le roulement.

Petit à petit, je comprenais les termes de leur conversation.

Il y avait longtemps, longtemps, longtemps, bien longtemps de cela, des hommes étaient venus d'Europe en galions, les cales bourrées de pacotille. Ils l'offraient aux chefs des côtes africaines qui, en échange, leur livraient des hommes, des femmes et des enfants qu'on enchaînait au fond des cales d'immenses voiliers. Je regrettai d'avoir raté le début du récit.

– C'étaient des esclaves, expliqua l'oncle Mobéko.

Le Dr Salluste semblait ne pas avoir entendu le commentaire. Pris par le rythme de son propre récit, il disait la traversée de l'océan, il disait les souffrances, l'humiliation et les morts jetés par-dessus bord, il disait la

révolte de l’esclave Tamango en qui je percevais un mélange de Tarzan, de Zorro et de Vercingétorix.

Ils parlaient de dizaines de millions de déportés durant plusieurs siècles. Dix, soixante ? J’avais les chiffres et les dates en horreur, encore qu’à suivre le récit du Dr Salluste, je me promettais d’être désormais plus attentif aux leçons d’histoire de la maîtresse.

Les captifs chantaient et leurs chants leur procuraient la force de supporter les fouets des négriers. Leur martyre était plus douloureux encore que la passion de Jésus-Christ.

Tantine Monette fronça le sourcil et fit de la bouche un *tchip* de réprobation. On ne blasphème pas ainsi par des rapprochements de mauvais goût ! L’apercevant du coin de l’œil, le Dr Salluste tendit vers elle une main caressante. Elle l’esquiva et, grisé par son verbe, l’homme poursuivit son épopée sur un ton qui tenait à la fois du griot et de l’illuminé.

Il n’avait pourtant avalé qu’une gorgée de whisky. Le boy évolua en se glissant entre nous et rajouta des glaçons dans le verre de son patron.

– Si nous avons survécu au plus grand des holocaustes, c’est grâce au chant.

La manière de conter du Dr Salluste ressemblait à la nôtre, je veux dire qu’il mimait son récit avec de larges mouvements des bras, des mains et des doigts. Ainsi traça-t-il de l’index un triangle dans l’espace pour dessiner le trajet des navires. Le Colomb du Dr Salluste ne possédait rien de commun avec le paladin dont la maîtresse exaltait l’image. C’était un personnage trouble, ambigu, insaisissable mais au bout du compte plus proche d’un forban que d’un héros. Il avait transformé les paradis des îles Caraïbes et des Amériques en géhenne où les Peaux-Rouges, épuisés par des travaux forcés, tombaient comme des insectes asphyxiés par du Fly-Tox. C’est alors que des caravelles et des voiliers de toutes sortes commencèrent à déverser leurs cargaisons de nègres sur les rivages du Nouveau Monde.

Le Dr Salluste fit une pause pour indiquer, l’œil goguenard, que les Antillais, les musiciens de jazz et les boxeurs noirs américains n’étaient autres que les descendants de Dahoméens, de Sénégalais, de Congolais et d’Angolais arrachés de la terre natale. J’en béais d’étonnement.

L’oncle Mobéko interrompit le récit du Dr Salluste et les deux hommes se lancèrent dans des commentaires et des analyses qui passaient par-dessus ma tête. Le Dr Salluste s’empara du bouquin de Jules César et le brandit pour étayer son argument. J’étais de plus en plus désorienté. Bien que faible

en histoire, il me semblait pourtant pouvoir affirmer que Jules César avait vécu bien des siècles avant les événements que le Dr Salluste venait de nous faire découvrir.

Il ouvrit la plaquette, la tenant d'une main comme le prêtre les Saints Évangiles à son sermon du dimanche, pointa l'index vers le ciel, se concentra un instant et se mit à déclamer un long passage. Plus que jamais, il scandait les mots, faisait sentir les assonances et les allitérations, enflait la voix en imitant le gémissement du vent, la radoucissait soudain et terminait par un morceau qui sonnait comme un clairon donnant le signal de l'assaut. L'oncle Mobéko hocha la tête et avança ses grosses lèvres d'un air de connaisseur tandis que tantine Monette applaudissait avec excitation, aussitôt imitée par Léon et par moi. Elle avoua n'avoir pas compris le détail de ces vers mais que l'homme-là, vraiment, il connaissait le français et la manière d'en faire vibrer les mots.

– Vous savez de qui est-ce ?

J'avais levé le doigt mais le Dr Salluste ne me vit pas. En fait, intimidé, je ne l'avais pas levé franchement.

– Non ? Eh bien, d'Aimé Césaire, mesdames et messieurs.

Mam'hé ! Heureusement que le Dr Salluste n'avait pas vu mon doigt !

– Un grand nègre, Césaire ! Faut lire *Le Cahier* et *Le Discours.* Surtout *Le Discours.*

Césaire non pas César !... *Mam'hé !* L'oncle Mobéko et le Dr Salluste ne comprirent pas pourquoi je pouffais de rire dans mon coin comme un petit sot.

La conversation entre l'oncle Mobéko et le Dr Salluste vira à la politique et devint fastidieuse. Léon et moi nous éclipsâmes.

Lorsque, bien des années plus tard, au cours d'une de ces visites que je lui rendais à Kintélé, nous évoquions cette époque, Kolélé affirmait que le Dr Salluste était un grand monsieur, victime de l'administration coloniale, à cause des idées qu'il professait à l'époque. Elle m'apprit alors la véritable raison de la venue de Jacques Mobéko à Bangui. Il ne s'agissait pas d'un voyage d'agrément. L'amicale des *évolués* de l'Afrique-Équatoriale française l'avait dépêché en mission d'observateur à un procès relatif à une rixe entre un indigène et un colon. Le docteur trouva dans cette circonstance un motif supplémentaire pour honorer son hôte. Salluste appartenait à un cercle de libres penseurs, créé par le gouverneur général Félix Éboué. A l'époque, ajoutait Kolélé, les libres penseurs, les francs-maçons et les

kommunisses étaient jetés dans le même sac et tous perçus comme des suppôts de Satan.

C’est lui qui le premier, un jour où elle les avait condamnés dans des termes qu’elle empruntait à Sergent, modifia la vision de Monette sur les communistes.

– De quoi parles-tu ? Sais-tu seulement ce que c’est le communisme ?

– Bien sûr. Des traîtres à la France.

– Faut jamais parler de ce qu’on ne connaît pas, Monette. C’est comme les gens qui prétendent que les Noirs sont bêtes et paresseux... Les communistes, ce sont des gens qui veulent que les riches deviennent moins riches et les pauvres moins pauvres. Sais-tu le nom du premier communiste ?

Comment l’aurait-elle su ?

– Jésus-Christ.

– Ne blasphème pas, Nestor – car tel était le prénom du Dr Salluste -, ne blasphème pas, s’il te plaît... Ne souris pas ainsi non plus.

Monette effectua le signe de la croix tandis que Salluste explicitait son assertion. En l’écoutant, elle pensait au chauffeur, l’ancien combattant enchaîné, et admit que la foule voulait effectivement le crucifier, à l’image de celui que Salluste avait qualifié de *premier kommunisse*. Elle garda ses pensées pour elle-même et, fermant les paupières, demanda à Dieu d’absoudre son amant.

Dans ma quête de l’ambiance d’une époque que je voudrais mieux percevoir, afin de dépasser les mythes, les clichés et les idées reçues, j’ai tenté de retrouver les traces de ces associations des années quarante et cinquante où Noirs et Blancs, en alliance, s’organisaient de manière souterraine au nom d’une idée qu’ils avaient de la France. Étaient-elles de véritables cellules politiques où s’élaboraient de sombres conspirations ou bien plutôt des foyers rationalistes où l’on aidait les indigènes à prendre conscience de leurs droits civiques ? Étaient-elles clandestines ou bien leurs participants veillaient-ils seulement, pour des raisons qui restent encore à éclaircir, à une certaine discrétion ? Les témoignages sont rares et parcellaires ici. Il faudrait aller fouiller dans les bibliothèques et les archives de Paris, Bordeaux, Nantes et Aix-en-Provence.

J’ai perdu tantine Monette de vue pendant près de dix ans.

Elle fut, grâce à son mariage avec Boucheron, la première des *filles du couvent* à se rendre en France.

Mon départ pour la Métropole eut lieu bien après le sien, à la fin des années quarante. Je fus reçu au concours des bourses de l’Afrique-Équatoriale française et, quelques semaines après, maman m’apprenait qu’elle se séparait à l’amiable de M. Cloarec et allait épouser M. Beaugency. Je n’aimais pas Pilipili et j’adorais Beaugency. Pourtant, je me suis emporté contre maman. J’en avais assez d’être l’enfant aux cent pères.

J’ai pris le bateau pour Brazzaville et me suis présenté au Cocktail Tropical, chez tantine Marie-Chinois et tonton Pou. A mon étonnement, ils prirent le parti de maman. Elle avait eu raison de se caser.

J’ai traversé le fleuve et me suis isolé à Liboulou, chez Lomata et Léon.

Celui-ci sut trouver les mots dont j’avais besoin pour ne pas sombrer. Il compatit à mon sort mais au lieu d’ajouter à mes lamentations, il traita mon mal avec un mélange d’humour et de vigueur : à quoi bon se faire une montagne d’une situation qui somme toute constituait le lot commun ?

Seuls les *Mindélés* gardaient la vie entière le même partenaire. Encore que ceux qui s’en venaient aux colonies sans leur famille... Il a esquissé un haussement d’épaules. Au lieu de nous entêter à singer ceux qui nous repoussaient et se riaient de nos efforts pour tenter de nous blanchir, nous gagnerions plus à vivre comme nos grands-parents de la branche africaine. Léon m’invitait à regarder autour de moi. Pas dans les quartiers européens mais chez les indigènes, nos frères. Ils ne s’embarrassaient pas de ces distinctions grotesques qui relevaient de l’égoïsme européen. Dans nos langues (et Léon savait de quoi il parlait, lui qui en maîtrisait six, à savoir – outre le lingala et le sango, qu’il n’avait pas oubliés – le kikongo dya l’État, le vrai kikongo, ou kikongo fort, le tchilouba et le kiswahili), dans nos langues donc, il n’existait pas de vocable pour dire parâtre ou marâtre. Si tu ne nommes père le mari de ta mère et mères toutes les épouses et fiancées de ton père, tu blasphèmes et seras maudit. Ce n’était pas aux enfants de juger leurs parents. Un jour, nous aussi, nous deviendrions grands...

J’avais un parâtre ? La belle affaire ! Lui vivait bien depuis des années sous l’autorité d’une marâtre.

– Pour comprendre cela, ajouta-t-il, maintenant que tu as passé le concours et vas t'en aller chez les Blancs, il faut oublier une partie de ce que l'école nous a enseigné et tout ce que nous avons appris pendant les récréations avec les petits Blancs. Souviens-toi, Sinoa, nous sommes des indigènes.

Lui-même revendiquait désormais ce statut.

Le soleil allait se coucher. L'air était plus léger.

– Et puis, ajouta-t-il encore, ton second prénom c'est bien Noël, non ?

Effectivement. Victor-Augagneur, Noël, Houang.

– Eh bien, ce n'est pas un hasard si l'un s'appelle Noël et l'autre Léon. Nos parents ont fait deux prénoms différents avec les mêmes lettres. C'est que nous sommes des frères jumeaux.

Un bateau à roues arrivait à hauteur de Liboulou. La sirène vrombit deux fois.

– Non, me dit-il, il ne va pas s'arrêter. Il continue sa route. Nous connaissons le capitaine, c'est pourquoi il nous a salués.

– Il monte vers Bangui ?

Léon sourit comme un adulte amusé par une remarque d'enfant naïf.

– Non, c'est un bateau de l'Otraco. Il va dans le Kassaï.

Avant mon départ pour la France, maman vint à Brazzaville avec Beaugency. Nous conclûmes la paix et j'acceptai d'appeler Beaugency papa. Maman me recommanda de ne pas manquer d'aller rendre visite à tantine Monette dès mon arrivée là-bas, mais l'adresse qu'elle possédait était vague. Nous pensions qu'elle vivait à Nice avec son mari, M. Boucheron, un homme séduisant dont elle s'éprit et qui la recueillit après le départ du Dr Salluste. Léon me donna bien des coordonnées plus précises, pendant mon séjour à Liboulou, mais je les égarai au cours de mon voyage. Lorsqu'en 1953, ou peut-être 1954, j'allai en camp de vacances à Antibes – une de ces colonies de vacances qu'organisait le ministère de la France d'outre-mer pour les boursiers -, j'effectuai un saut à Nice. Le Bottin indiquait plus de trente-sept Boucheron et j'avais oublié le prénom du mari de Monette. Comment expliquer à maman que Nice était plus grand que Brazzaville ? Comparer la ville à Léopoldville ne m'aurait pas permis de lui faire comprendre les raisons de mon insuccès. Quand on arrivait à Léo, il suffisait d'arrêter le premier métis venu dans la rue pour retrouver celui ou celle dont on cherchait l'adresse.

Je ne sais plus qui, au milieu des années soixante, me laissa entendre que Monette Fragonard avait quitté Boucheron et, sous une fausse identité, gagnait sa vie en qualité d'entraîneuse à La Plantation, une boîte de nuit antillaise de la rue Blomet. Elle avait troqué son prénom contre un plus élégant, Barbara ou Debhora, ou peut-être Betty. Ceux qui avaient tenté de l'aborder et de lui rappeler le pays avaient été repoussés avec dédain. Ils devaient faire erreur, elle ne comprenait pas de quoi ils parlaient, elle n'était pas africaine, elle, mais américaine. De fait, elle s'exprimait avec l'accent d'Harlem. Pourtant, soutenaient ceux qui l'avaient approchée, c'était à s'y méprendre. Si ce n'était elle, c'était sa jumelle mais on ne lui en connaissait pas. A moins que le père Ragonar n'eût semé dans une autre colonie d'autres rejetons, dont cette femme. Et l'on citait pour appuyer son argument de nombreux cas de colons, dont celui d'un médecin prestigieux qui avait marqué son passage dans chacun des territoires de l'ancienne Afrique-Équatoriale française où il avait servi en laissant comme trace de son séjour un ou plusieurs métis, tous, paraît-il, photocopies sans équivoque de leur père mais tous porteurs de noms différents.

Sûr de moi et trouvant là un moyen de jouer au détective, un métier dont j'avais longtemps rêvé dans mon enfance, je me rendis un samedi soir à La Plantation.

Il y avait là trois animatrices dont le teint pouvait laisser croire qu'il s'agissait de mulâtresses de chez nous. Laquelle était tantine Monette ? Le pain d'épice, le miel brun ou la peau sapotille ?

Gourmand, j'ai dans la même soirée invité à boire puis à danser, tour à tour, chacune d'elles. Mon histoire les amusait. J'étais un piètre détective à moins que, méfiantes et perspicaces, derrière leurs rires gais elles ne m'aient pris pour un agent de la Brigade des mœurs.

La peau sapotille était la plus vulnérable. Elle leva un coin du voile en évoquant une certaine Bettina, originaire non pas du Congo mais de Djibouti, qui aurait quitté La Plantation un an auparavant pour une place d'hôtesse au Palais de la Méditerranée, à Nice.

Était-ce tantine Monette ? La peau sapotille me lança un nuage de fumée dans le visage et, comme si elle lisait dans mes pensées, dit de sa voix cassée :

– Si c'est elle, elle a trouvé le bon filon. Un millionnaire vénézuélien s'est entiché d'elle et l'a emmenée en Amérique.

La peau sapotille voulut commander une autre tournée. Je n'avais plus le sou. Je l'ai invitée à biguiner sur la piste et, dans la cohue des fins de bal, je me suis éclipsé.

J'abandonnai mes recherches. A quoi bon d'ailleurs ? Qu'aurions-nous eu à nous dire, hormis des souvenirs d'une époque et d'un milieu dont j'avais honte ? Je militais alors au sein de la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France où les mots d'ordre étaient « Indépendance et Unité africaines ». Elle devait se sentir au chaud dans le milieu colonial. Comme la plupart des métisses venues à la Métropole, elle avait dû se lancer à la recherche d'un père mythique.

C'est plusieurs années plus tard que je repris le chemin de La Plantation. Un ami sénégalais m'y entraîna une nuit pour célébrer son succès au concours d'internat de médecine. J'hésitai mais ne voulais pas jouer le rôle du rabat-joie.

La salle était bondée et le videur nous proposa de patienter le temps qu'une table se libérât. Attendre dehors ? Il faisait trop froid. Quelqu'un suggéra de se transporter à La Canne à Sucre, à Montparnasse.

Nous arrivâmes dans le sous-sol au moment d'une pause. La fumée des cigarettes enveloppait la pièce d'une brume bleutée. Le patron annonça au micro l'attraction du soir. Une chanteuse dont je ne distinguai pas le nom. Dans un cercle de lumière qui se déplaçait avec elle, elle répondit aux applaudissements en fléchissant les genoux et saluant les mains jointes à la manière asiatique. La tête recouverte d'un foulard, elle était vêtue d'un pagne aux couleurs éclatantes, noué à la mode d'Afrique centrale.

Elle a d'abord entonné des biguines et des mazurkas antillaises. Le public rythmait ses chants en frappant dans les mains. Elle lui demandait de reprendre avec elle les refrains. Comme moi, le Sénégalais les connaissait par cœur et nous répétions ensemble des phrases en créole que nous avions apprises dans notre enfance lorsque nos parents dansaient les rythmes des îles en Afrique.

La chanteuse antillaise avait une peau de mulâtresse et un visage aux traits de statue grecque. Plus je l'observais dans son numéro, plus j'avais la certitude de l'avoir déjà rencontrée. Peut-être avait-elle quelque chose de mes tantines des deux rives. C'est quand elle a entonné *Marie-Clémence* que tout s'est éclairé. Je n'en démordais pas, je l'avais entendue à La

Plantation. Elle était à l'époque vêtue d'un ensemble martiniquais en tissu madras.

Dès le premier couplet de *Guantanamera,* mon voisin, un militant dont la chambre était tapissée de posters de guérilleros barbus à béret, se pencha à mon oreille et me demanda si je connaissais l'auteur de ces paroles.

Pour ne pas perdre la face, je citai au hasard le nom d'un grand chef d'orchestre afro-cubain, puis d'un autre encore, et finalement du poète Nicolas Guillén.

– Non, dit-il en ricanant.

Puis, il me fixa en plissant les yeux d'un air supérieur qui se voulait mystérieux. Il m'agaçait. Qu'avais-je à faire de cette rengaine ?

– José Marti, annonça-t-il d'un ton sentencieux.

– Le révolutionnaire ?

Un voisin nous a jeté un regard sévère.

– Lui-même, chuchota le Sénégalais. Celui que les Cubains nomment « *aile ahoutor inetélectwal »...,* l'auteur intellectuel de la révolution cubaine.

Le voisin nous lança un regard de surveillant général et poussa un soupir excédé tandis que l'ami sénégalais relevait la tête avec fierté.

La révolution cubaine ? Je la suivais de très loin. Je me souvenais des photos de l'entrée triomphale des *barbudos* à La Havane en janvier 1959. Juchés sur des chars d'où ils répondaient en brandissant leurs mitraillettes aux ovations d'une foule qu'on ne voyait pas. Ils m'avaient rappelé d'autres images de mon enfance à Bangui : celles des Forces françaises libres entrant dans Paris libéré.

J'ai prêté plus d'attention aux paroles de la chanson mais mes connaissances en espagnol n'étaient pas suffisantes pour en saisir le sens. Le tapage des clients, reprenant en chœur et d'un ton geignard le refrain de *Guantanamera,* n'était au demeurant pas de nature à favoriser ma concentration. L'un d'eux se leva et commença à exécuter des pas de cha-cha-cha devant la chanteuse. Il y avait un peu d'exhibitionnisme et de la raideur dans sa manière.

J'écrasai mon mégot et voulus me lever pour rentrer à la Cité universitaire. C'était l'époque où je me prenais au sérieux et ne manquais aucune occasion de moraliser sur le futur de l'Afrique.

La salle a applaudi et fusèrent des cris demandant qu'on *bissât.* La chanteuse remercia d'une inclinaison de la tête et, après avoir obtenu le

silence, annonça une chanson qui lui était chère.

Au centre de la piste, dans le cercle de lumière, elle parlait sur le ton d'un prêtre qui commente un moment crucial du rituel. Je me suis souvenu alors du nom sous lequel elle avait été présentée à La Plantation, quelques années auparavant. Célimène Tarquin. J'avais vu à plusieurs reprises son nom à l'affiche. Non seulement à l'entrée de la boîte de nuit mais également, je crois, sur un panneau à la porte de Chez Mimi Pinson, aux Champs-Élysées, et, peut-être aussi, sur des colonnes Morris pour annoncer un spectacle à la Mutualité ou à la salle Wagram.

– Sur des paroles de Simone Fragonard et une musique d'Eugésippe Tarquin...

Elle tendit la main vers le flûtiste de l'orchestre qui salua en se courbant à la japonaise.

– *Le Lys et le Flamboyant* ! annonça-t-elle.

C'était bien cela : elle était l'épouse d'Eugésippe Tarquin.

Mais où avaient-ils connu Simone Fragonard ? S'agissait-il simplement d'une homonymie ? Quand, où, comment, cette Simone Fragonard avait-elle écrit les paroles ?

Malgré le piano, la flûte et certains emprunts au meringué des îles, je reconnus dès les premières notes le tempo de la rumba congolaise. Je m'attendais à des paroles en français. Je n'ai pas cherché à comprendre les premières phrases. Une langue dont je n'arrivais pas à déterminer l'origine.

– Est-ce du ouolof ? chuchotai-je à mon voisin.

– Non, peut-être du yoruba.

Elle répéta les premières phrases. Ce devait être le refrain. Aucun doute possible, c'était du lingala.

Un jour sur une île
Dans la mer de ma poitrine
Se sont aimés
Le lys et le flamboyant

Elle a répété ces quatre vers avant de poursuivre qu'elle était la fleur de glaise née de leur amour, la fleur dépareillée.

Mon voisin battait la mesure de la pointe de son pied, d'autres hochaient la tête ou tanguaient du buste. Je devais être le seul à saisir le sens de la

chanson. Peut-être que l'interprète elle-même ne comprenait pas le mot à mot du texte.

A la fin du numéro, la salle fut plongée quelques instants dans le noir et, quand la lumière revint, la chanteuse avait disparu. Les couples se levèrent pour s'enlacer. Pressés les uns contre les autres sur la piste étroite, ils dansaient joue contre joue, les femmes accrochées au cou de leur cavalier, tandis que ceux-ci, les mains sur les hanches de leur partenaire, les pressaient contre leur ventre. Ma solitude me fut pénible.

Sur la droite du bar, sous un bandeau, une paire de doubles rideaux plissés masquait une entrée par où disparaissait de temps à autre l'un des employés ou le propriétaire. La chanteuse en ressortit métamorphosée, aussi fraîche et rayonnante qu'une sportive à la sortie des vestiaires. J'esquissai un mouvement pour me lever. Elle fut aussitôt happée par un Noir accoudé au bar. Douchée de frais, le corps moulé dans une robe en laine anthracite qui s'arrêtait à hauteur des genoux, elle présentait maintenant la version européenne de sa silhouette. Une raie tracée sur la partie gauche de sa chevelure crêpée donnait à l'homme cette coiffure un peu surannée qu'affectionnaient nos *évolués* quelques années plus tôt. Plus grand que moi, mince et droit, il avait l'allure d'un sportif à la mode. Il n'avait pas besoin de serrer sa cavalière contre lui pour qu'elle saisît le langage de la danse. Elle anticipait ses pas et comprenait ses improvisations.

Je portai machinalement une autre cigarette à ma bouche et fis craquer sans succès deux allumettes. D'un geste calme, le Sénégalais m'offrit la flamme de son briquet. Sur la piste, le Noir à la raie et la chanteuse biguinaient comme pour me défier et me narguer.

J'étais jaloux de leur science de la danse. On eût dit deux compatriotes qui se sont reconnus et se régalent de s'exprimer enfin dans leur patois.

La robe collante à manches courtes et encolure bateau soulignait la perfection du corps de la femme. Une large ceinture de veau noire rehaussait son ventre de pucelle.

A la fin du morceau, l'homme l'entraîna à une table en face de la nôtre, de l'autre côté de la piste, occupée par un groupe de quatre hommes bruyants accompagnés de femmes un peu vulgaires qui poussaient des glapissements en levant leurs verres. Je les avais remarqués depuis un moment. Ils avaient déjà commandé deux bouteilles de champagne et les serveurs s'empressaient vers eux avec servilité dès que l'un d'eux claquait des doigts. L'homme à la raie leur présenta la chanteuse.

– Ce sont des Congolais, me chuchota le Sénégalais. Une partie de la délégation qui négocie actuellement à Bruxelles.

Il me fallait revoir Célimène Tarquin. Par elle, je pourrais retrouver la piste de Simone Fragonard, l'auteur dont elle avait interprété la chanson. Les gens de ce milieu se connaissent tous.

Avec les années, je n'étais pas sûr de reconnaître le visage de tantine Monette, mais elle devait être belle encore. Enfant, j'avais été amoureux d'elle. Elle aimait à m'entendre proclamer que je ferais d'elle ma femme, quand je serais grand. Peut-être reconnaissait-elle alors dans mes mots d'enfant l'écho de la voix des mâles de son âge ? Et moi, percevant le plaisir qu'elle ressentait à s'entendre ainsi flattée, je multipliais les occasions de satisfaire sa coquetterie. C'était ma manière de lui tendre un bouquet.

Sans doute avait-elle dû garder sa splendeur. Sinon, comment aurait-elle fait carrière dans les cabarets ? J'étais désormais un mâle et elle devait être une femme mûre aux charmes épanouis. J'en rêvais d'autant plus que, suite à une déception amoureuse, je m'imaginais avoir vieilli et gagné en maturité. Manquant d'humour, je me prenais au sérieux, et considérais avec hauteur les jeunes filles de mon âge.

En catimini, je retournai au cours de la semaine à La Canne à Sucre. C'était le jour de relâche de Célimène. Une entraîneuse m'expliqua qu'elle avait fait un saut à Bruxelles. Je songeai aussitôt à la délégation du Congo belge et à l'homme à la raie.

Je n'avais pas les moyens de ma fantaisie. Les consommations de La Canne à Sucre étaient insoutenables pour un budget d'étudiant. En trois nuits, j'épuisai ma bourse du mois ainsi que les quelques économies d'un compte d'épargne étique.

Je ne voulais pas emprunter.

Je fis plusieurs boulots. D'abord celui de débardeur au marché des Halles. Le travail était dur. Les membres courbatus, j'abrégeai mon contrat. Je pus trouver un poste de garçon de café dans le quartier de la Bastille. Qu'auraient pensé de moi Marie-Chinois et les autres tantines du Cocktail Tropical si elles m'avaient découvert dans ma tunique blanche et mon pantalon noir ? Voyez-moi l'enfant-là ! Parti en Europe faire des études pour égaler les Blancs, le voici marmiton ! Finalement, je désertai mes cours et entamai des démarches pour obtenir un poste de maître d'internat.

Mon pécule reconstitué, mon ombre maladroite réapparut dans la cave de La Canne à Sucre. Pour limiter les dépenses, j'avais acheté une bouteille de whisky qui constituait une sorte d'abonnement avec tout ce que la formule suppose d'avantages.

Vaille que vaille, j'avançais des pions dans mon enquête. Ainsi pus-je établir qu'en réalité, la chanteuse ne s'appelait pas Célimène Tarquin. Il s'agissait d'un malentendu.

Ma présence au cabaret se limitait aux derniers jours de la semaine : les vendredis et les samedis, plus rarement les jeudis et les dimanches, tous jours où la boîte ne désemplissait pas.

S'il m'arrivait d'atteindre la chanteuse antillaise, nos conversations étaient toujours interrompues. Le propriétaire de La Canne à Sucre avait un physique de gorille. Il s'approchait et, me lançant de biais un regard de molosse prêt à mordre, lui chuchotait à l'oreille un message dont je devinais le sens. Elle avalait le verre de punch que je lui avais offert, s'excusait et me promettait de revenir.

Elle s'éclipsait un instant avant de réapparaître dans un costume martiniquais ou dans un pagne noué à l'africaine. Il y avait dans cette présentation un exotisme un peu mièvre, du doudouisme comme aurait dit un ami antillais avec lequel je jouais alors au flipper au café Le Babel, mais le désir qui m'animait me disposait à l'indulgence et je faisais fi de mes principes. Elle poussait quelques chansons et disparaissait à nouveau. A son retour, elle s'asseyait à une table de fêtards où l'on s'écartait avec empressement pour l'accueillir ainsi qu'une vedette. Les doigts claquaient et des serveurs vifs et zélés, en des mouvements de ballet réglés avec soin, apportaient des seaux à champagne et débouchaient les bouteilles en désamorçant le projectile pour étouffer la détonation.

Il devenait alors impossible de l'approcher et je rentrais penaud dans ma chambre de la Cité universitaire, faisant quelquefois un crochet pour éteindre le feu de mon ventre dans un hôtel borgne de la rue Saint-Denis.

Au réveil, il m'arrivait d'être traversé d'instants de lucidité que je concluais par de saines résolutions : tu te berces d'illusions, Victor-Augagneur. Tes chances de retrouver tantine Monette sont bien minces, tu le sais. A t'accrocher ainsi à cette entraîneuse sans état d'âme, tu brûleras toute ta bourse pour te retrouver au bout du chemin Gros-Jean comme devant. A quoi bon t'attacher à ce mirage ?

Sous des dehors avenants, la chanteuse martiniquaise était payée pour accomplir une tâche : faire consommer le client. Il arrive que ce genre de môme, m'avait expliqué un habitué de ces milieux, accepte de jouer le simulacre de l'amour ; c'est alors sous le contrôle du patron de la boîte, et en échange d'une affaire dont il a évalué la rentabilité. Entre les péripatéticiennes de la rue Saint-Denis et elle, ce n'était qu'une différence de degrés, pas de nature, ajoutait mon interlocuteur.

L'ange gardien pouvait bien prêcher et argumenter ainsi et même mieux, c'était comme de tenter de me convaincre de cesser de fumer.

Je ne sais plus quel coup de cafard brisa mon rythme et me poussa à me rendre à La Canne à Sucre un mercredi, à moins que ce ne fût un mardi.

Il n'y avait guère de clients dans la salle du sous-sol. Le patron absent, le maître d'hôtel à blazer grenat fit preuve à mon encontre d'égards inhabituels.

C'est Célimène elle-même qui manifesta le désir de danser avec moi. J'en brûlais d'envie et n'aurais su comment l'inviter.

Le pas nonchalant, empruntant l'air détaché des piliers de boîtes de nuit, je la suivis sur la piste.

C'était une danse lente à la mode. Un rythme où j'étais à mon aise. Pas comme dans le cha-cha-cha, la pachanga ou la mazurka, tous terrains où je n'aurais pu me mesurer à l'inconnu à la raie.

Elle se collait à moi et mon corps épousait les formes du sien. On rejoua le morceau. Une chanson mélancolique dont il m'était arrivé de fredonner l'air sans en connaître ni les paroles ni le titre. Célimène fleurait une eau de toilette de bon goût. Elle me pressa furtivement un doigt et ma main se referma sur la sienne.

C'était elle qui s'était levée la première et m'avait entraîné hors de La Canne à Sucre. Dehors, elle avait proposé de me raccompagner. Mon cœur s'était mis à chanter un instant puis s'était arrêté pour battre au rythme d'un gong japonais.

Quand elle introduisit la clé dans la serrure du véhicule, ce fut avec un temps de retard et beaucoup de gaucherie que je me précipitai pour lui tenir la portière.

Sur le boulevard Raspail, elle conduisait à vive allure. Elle est passée à l'orange au feu de la rue de Rennes et a brûlé celui de la rue de Sèvres, à

hauteur du Lutétia. Je me suis raclé la gorge et j'ai voulu allumer une cigarette.

– T'as peur ?

J'ai bafouillé quelque chose d'incompréhensible.

– C'était pour éviter de freiner brusquement, lança-t-elle, avec un accent malicieux. T'aurais donné de la tête dans le pare-brise.

Elle a éclaté de rire à nouveau avant d'ajouter quelque chose de flatteur sur *ma tronche,* pour reprendre son expression, et qu'il serait cuistre de rapporter ici, mais qui passera dans le film puisque je m'y dissimulerai derrière le physique d'un bel acteur.

Au feu rouge de la rue de Grenelle, elle s'est sagement arrêtée. On entendait à peine le ronflement régulier de la voiture au point mort. Calé dans ma banquette, je ne savais comment rompre le silence.

– Tiens, t'as un allume-cigares ici, a-t-elle murmuré en appuyant sur un bouton de la console centrale.

Elle m'avait vu fouiller maladroitement dans une poche puis me palper la poitrine et le haut des cuisses. Elle a refusé la cigarette que je lui ai offerte.

– Merci, pas en conduisant.

J'ai reconnu la vitrine de la librairie Gallimard mais elle était éteinte et l'on ne pouvait plus distinguer les titres des livres en devanture.

Dès qu'elle a démarré, elle a tourné sur la gauche et s'est engagée dans la rue de Grenelle. La chaussée était pavée et la voiture a cahoté légèrement. J'ai baissé la vitre à cause de la fumée.

Sur l'esplanade des Invalides, la vue s'est dégagée, et j'ai pensé au Stanley Pool, entre Léopoldville et Brazzaville, à la sortie du chenal. La voiture glissait sans bruit. Paris était étincelante. Le scintillement des lumières, les dômes, l'ordonnancement des allées, les arches des ponts et leurs réverbères m'enchantent toujours. Chaque fois, c'est comme au premier jour où je découvris sa magie. Chaque fois, je regrette de ne savoir par cœur des vers d'Apollinaire. Je me suis demandé si, le moment venu, j'aurais le courage d'abandonner tout ça pour rentrer au pays, comme je le proclamais tous les jours dans mes discours nationalistes.

Mon cœur battait toujours de manière étrange. J'ai jeté ma cigarette par la fenêtre et remonté la vitre. Ce n'était pas la manière de conduire de Célimène qui suscitait en moi cette émotion absurde. A cette heure, les rues de Paris étaient vides et, malgré son incartade de tout à l'heure, à hauteur du Lutétia, elle respecta prudemment les feux rouges.

Nous avions dansé en silence toute la soirée, échangeant par instants des phrases brèves et sans intérêt. Lorsque, pour marquer une pause, nous nous asseyions sur la banquette inconfortable du cabaret, elle se rapprochait de moi, je passais un bras protecteur autour de ses épaules et, d'une main maladroite et timide, lui caressais le bras à hauteur du biceps. La première fois que j'avais eu cette audace, elle avait frissonné et, à plusieurs reprises, j'avais eu le sentiment qu'il suffisait d'un geste pour renverser sa tête et boire dans sa bouche. Mais je n'osais pas. Je craignais de me méprendre. Peut-être éprouvait-elle seulement un besoin passager d'affection ? Rien de plus.

Victor-Augagneur était pourtant d'habitude plus audacieux en semblables circonstances.

Mais on ne flirte pas avec les grandes dames. Du moins pas en public.

Des instants de lucidité me secouèrent et j'éprouvai un mouvement de dégoût envers le jeune homme qui, pour des prétextes confus et fragiles, se complaisait dans cette atmosphère de guimauve. Mais comment me secouer ? J'étais si bien au chaud à côté de Célimène. Je ne voulais pas brusquer les choses et aborder déjà la question de Monette, alias Mme Tarquin. La moindre maladresse, la moindre impatience pouvaient tout gâcher et me faire perdre ma piste.

Je n'avais même pas osé l'inviter à me suivre dehors. Une fois encore, c'est elle qui avait eu l'initiative.

Dans un roman ou un film, les choses auraient été plus simples et mon héros plus audacieux. Il ne se serait pas embarrassé des scrupules qui me paralysaient.

Mais j'étais un personnage de la réalité la plus banale, victime des contingences. Étudiant sans le sou, je n'avais plus rien ce soir-là pour prendre un taxi. Et si je l'avais invitée, j'eusse été fort embarrassé de savoir dans quelle retraite la conduire. Dans ma chambre, à la Cité ? On n'entraîne pas, mon cher Victor-Augagneur, les dames de cette classe dans une piaule d'étudiant. Faute de goût, faute de goût ! A bannir de son esprit. Sans doute avais-je affaire à une négresse, mais des Antilles et de surcroît seigneuriale.

Je ne décrirai pas avec quelle maladresse je l'attirai contre moi et collai mes lèvres contre les siennes. Dans le film, je crains que l'acteur ne refuse de se prêter à des poses aussi ridicules.

Pas la peine de suivre la voiture à la recherche d'une place pour se garer dans la rue Clerc, ni le couple qui grimpe les escaliers de l'immeuble.

Je couperai la scène aussitôt après le gros plan où la caméra balaye l'esplanade des Invalides et sans transition enchaînerai sur une autre séquence dans le lit de Célimène.

Ce sera le matin. Par la fenêtre ouverte, on percevra les cris des maraîchers qui, le propos gouailleur, font l'article d'une voix vigoureuse. Une goualeuse à la voix cassée, qu'accompagne un orgue de Barbarie, égrène une valse lente où il est question de la Seine, de ses ponts, de Paris et ses amoureux. C'est jour du marché, rue Clerc. Célimène reprend le refrain de la complainte avec la chanteuse des rues et ferme les yeux comme pour s'abstraire dans son rêve.

Célimène se dressa sur son séant et murmura un chant. La tête de guingois, le bras autour de mon épaule, elle ressemblait à une madone berçant son enfant. A la fin de la complainte, elle s'est recouchée. La voix paresseuse, j'ai émis une platitude pour louer sa manière de chanter.

– C'est mon métier.

D'un mouvement frileux, elle se blottit encore plus contre moi.

– La plupart des gens font leur métier comme des bagnards. Toi, comme un jeu.

– Vivre sa vie, c'est suivre sa vocation. La vocation, c'est le jeu des adultes.

Son regard narquois et le ton de sa voix semblaient me dire qu'il s'agissait là d'évidences connues de tous ; que seuls les naïfs de mon espèce...

Je n'ai pu m'empêcher de passer ma main sur sa poitrine et son corps. Toutes les caresses de la nuit ne m'avaient pas rassasié. L'odeur de sa peau m'a donné envie de me rapprocher d'elle.

– Vous êtes un coquin, monsieur, me chuchota-t-elle à l'oreille.

Je me suis reproché mon manque d'imagination. Le marivaudage est un art qui exige délicatesse, finesse et agilité d'esprit. La bête assommée et repue qui en voulait pourtant encore a bâillé. Je m'en suis rendu compte et me suis immobilisé. Je ne voulais pas la forcer mais provoquer simplement l'ouverture de la fleur. Elle m'a pris la tête entre les mains et a murmuré quelque chose que je n'ai pas compris qui sonnait comme un mot lingala.

Son visage au-dessus de moi me cachait le plafond de la chambre. Brusquement sérieuse et concentrée, elle me fixait ainsi qu'un lutteur qui a

terrassé et immobilisé son adversaire. Elle avait des cheveux de Japonaise. Noirs, longs et soyeux.

J’ai voulu lui dire que, l’instant d’avant, elle avait chanté avec la voix d’une de mes tantes. Tel un chiot taquin, elle a montré des crocs menaçants puis a sorti une petite langue d’oiseau et s’est mise à titiller la peau de mon cou, le lobe de l’oreille, les lèvres, et j’ai compris qu’elle m’invitait à jouer, à redevenir enfant.

Dehors, dans la rue Clerc, la goualeuse chantait à pleins poumons un air de la butte Montmartre.

Je me suis mis à lui lécher le bout des seins.

D’une voix haletante, elle me chuchotait des choses que je ne comprenais pas et qui ressemblaient aux ordres lancés par le chasseur au chien lorsqu’il dresse celui-ci à bondir sur la proie. Heureux de cette servitude, je me faisais docile et cherchais à me surpasser. Elle me fit parcourir des sentiers inconnus où la terre et les matitis fleuraient la peau, la sueur et une odeur de musc. Voilà qu’elle jouait la martyre ! Elle m’implorait, me traitait d’exigeant, d’insatiable, de fou, d’insensé. Elle m’avertissait qu’à poursuivre ainsi la nage, j’allais l’essouffler, la briser, la tuer, et tout ce désordre pour aller où, mon Dieu ! pour aller où ?... Nous nous sommes renversés, la chambre a basculé, elle a fermé les yeux, a crié qu’elle avait soif, et moi, surpris, j’ai crié bêtement que c’était aïe ! impossible de trouver les mots appropriés, tous me glissèrent de la bouche. Ce fut le précipice, la nuit, et les eaux calmes du lac, comme le fleuve dans son évasement, juste en amont de Brazza et Léo.

Le visage en sueur, d’une voix faussement plaintive, elle m’a demandé si je ne l’avais pas suffisamment assassinée comme ça toute la nuit.

Refusant de répondre, refusant de penser, moi, je jouais les sourds et serpentais doucement, imitant la mer et cherchant sournoisement l’anfractuosité.

– Je ne savais pas, mentait-elle en minaudant comme une fillette surprise, je ne savais pas qu’on faisait cela le matin.

Et elle a posé sa main sur ma bouche.

– Voyez-moi ce sale mulâtre. Fait semblant de ne pas reconnaître les siens.

Je traduis approximativement. En fait, la voix qui m'avait apostrophé ainsi s'était exprimée en lingala. Au lieu de « sale mulâtre », elle avait dit *mwana makangu*, une expression intraduisible et qui, mot à mot, signifie plutôt « enfant de maîtresse », ou de « favorite », quelque chose entre fils de père inconnu ou de putain. J'allais rétorquer à l'impertinent quand j'ai reconnu mon homme, avant même qu'il ne se présente.

Concentré sur mon flipper, dans la salle du Babel, je n'avais pas remarqué que parmi les quatre braillards qui jouaient au baby-foot, juste à côté de moi, se tenait Lopes. Plus question de lui demander de retirer ce qu'il venait de dire. Nous étions de la même classe d'âge, il existait dans nos rapports des relations d'injures que l'un et l'autre devions être capables d'endurer sans prendre la mouche.

Cela faisait dix ans que nous ne nous étions pas revus. Je savais bien par ma mère qu'il vivait en France mais mes informations à son sujet étaient imprécises.

Nous nous sommes étreints puis, après un instant d'hésitation, embrassés sur les joues, comme au pays.

Il m'a présenté à ses camarades, tous de l'Afrique-Occidentale, leur a expliqué notre relation, puis s'est excusé auprès d'eux. Un individu bruyant qui observait leur partie de baby-foot en la commentant à la manière d'un reporter sportif a aussitôt saisi les poignées du jeu pour le remplacer. Lopes m'a invité à m'asseoir.

Comme à chaque fin de mois, lorsque les bourses venaient d'être payées, Le Babel, un café-brasserie du boulevard Jourdan, était bondé d'étudiants africains. Nous nous sommes installés à la dernière table encore libre, entre un groupe qui disputait avec chaleur des chances respectives de l'OGC Nice et du Lille Olympic Sportif Club, à la prochaine coupe de France de football, et un autre qui parlait à voix basse en jetant alentour des regards soupçonneux. Les membres du Comité exécutif de la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France, m'expliqua Lopes à mi-voix.

Lopes n'avait pas changé. Il parlait d'eux avec un sérieux et une vénération amusants et il croyait me dévoiler quelque chose d'inédit, alors que je baignais dans mon milieu. J'étais un militant de la FEANF, épousais

leurs appels à l'indépendance mais trouvais leurs analyses sommaires et trop calquées sur les textes soviétiques et chinois. En fait, à l'époque, je n'avais qu'une intuition confuse de ce que le déroulement ultérieur de l'histoire devait éclairer.

Au début, Lopes était emprunté et je tirais parti de mon avantage. Tous les mauvais tours qu'il m'avait joués à Bangui auraient bien justifié quelque vacherie à titre de revanche. Il était gauche et ne s'était pas débarrassé de ses manières de provincial.

– T'en fais pas, lui ai-je finalement déclaré d'un ton supérieur en le gratifiant d'une tape sur l'épaule, dans un an tu auras autant d'aplomb que ces types-là.

Malgré son insistance à s'exprimer en lingala, il le parlait avec maladresse, traduisant presque mot à mot du français certaines expressions, recourant par confusion tantôt à un terme kikongo, tantôt à un vocable sango, voire français. Pervers, je ne le corrigeais pas mais m'arrangeais pour reprendre une phrase avec les mêmes mots, ou un idiotisme dans un lingala plus vivant. Il avait beau clamer sa négritude, à mon avis de manière outrancière, cela ne l'empêchait pas de rougir.

Henri avait passé plusieurs années en internat, à Nantes, dans l'ouest de la France. Alors en hypokhâgne, au lycée Saint-Louis ou à Louis-le-Grand, à moins que ce ne fût à Henri-IV, il avait débarqué à Paris depuis moins d'un an. Dès les premiers échanges, je décelais quelqu'un de torturé, mal à l'aise, incapable de terminer une phrase.

Il avait grandi d'au moins une demi-tête de plus que moi mais il avait conservé son visage de gamin qui rendait insolites les fils d'argent de sa chevelure. Il portait à la boutonnière un insigne en métal cuivré dont au début je n'arrivais pas à distinguer les formes.

Nous avons commandé deux entrecôtes au risotto, selon la terminologie en usage au Babel. En fait, un riz rouge qui nous rappelait celui de chez nous, que nous baptisions riz sénégalais, quand il était ainsi cuit dans de la sauce tomate.

Lopes voulut savoir où j'en étais dans ma vie. Je crois qu'il écouta ma réponse d'une oreille distraite. Il n'avait pas changé, lui seul l'intéressait.

Nous avons fait le tour de nos connaissances communes. Il semblait avoir perdu le contact avec la plupart de ceux qui constituaient notre cercle tant à Brazza, à Léo qu'à Bangui. Il allait en vacances au pays mais paraissait y vivre en vase clos. Tout juste put-il me fournir des détails précis sur tonton

Pou et tantine Marie-Chinois. C'est moi qui lui ai donné des nouvelles de toutes les autres tantines. Celles qui étaient demeurées au pays, celles qui étaient venues en France, généralement à la faveur de mariages, une ou deux en qualité de gouvernantes. Il se souvenait d'elles mais ne me sembla pas préoccupé de les retrouver.

– Et tantine Monette ? me demanda-t-il.

MOI : Tu t'en souviens ?

LUI : Et comment ! J'en étais amoureux.

Voilà que Lopes me copiait. Il avait dû m'entendre dire cela. Je me suis gardé de lui dire que je croyais être sur sa piste.

Je lui ai offert une cigarette mais il a refusé. Il a sorti une pipe et l'a posée sur la table, disant qu'il ne fumait qu'à la fin des repas.

Je me suis reproché de l'avoir interrompu.

LUI : Finalement, nous sommes les deux seuls métis à être sortis.

MOI : Pas tout à fait.

Je lui ai cité trois autres que j'avais rencontrés dans les camps de vacances. Il ne les connaissait pas.

MOI : Non, tu ne peux les connaître, deux vivaient à Pointe-Noire et l'autre était en pension à Boko.

LUI *(s'efforçant d'adopter une contenance d'homme mûr)* : Bizarre ! la plupart des métis ont préféré travailler tôt sans poursuivre d'études.

Pour étayer son propos, il cita l'exemple de Léon dont il voulut avoir des nouvelles. Lui l'avait rencontré, l'année dernière à Léopoldville, au cours de ses vacances. Je n'ai pas aimé la manière dont il l'a évoqué, indiquant que Léon n'avait pas su s'extirper de sa *gangue.*

– Tu sais, ce n'est pas leur faute.

Je réagissais avec un temps de retard.

– Les métis ont bénéficié de leur statut. Parce qu'en général ils s'exprimaient en français sans accent et connaissaient les manières européennes, les Blancs avaient confiance en eux et, sans exiger de diplôme, n'hésitaient pas à leur confier des emplois auxquels les Noirs ne pouvaient accéder qu'avec de solides références. Pouvant gagner très tôt de l'argent, ils ne voyaient aucune utilité à poursuivre des études. Au fond, les métis sont des victimes du colonialisme.

Avec le recul du temps, ma conclusion me paraît aujourd'hui un peu abrupte. A l'époque, j'affectionnais de tels raisonnements. Ils me situaient dans la ligne juste, *la ligne de masse,* celle des résolutions de nos congrès.

– Et tantine Monette, a-t-il répété, as-tu son adresse ici ?

Le maître d'hôtel a surgi avec les deux plats à la main ; c'était un Algérien moustachu aux cheveux frisés. Il m'a rappelé un tonton de Léopoldville dont je comparais le visage à celui de Charlie Chaplin. Il voulait savoir lequel avait commandé une entrecôte bien cuite et lequel une juste à point.

Mon sort n'avait guère intéressé Lopes. Il avait poussé un cri d'admiration lorsque je lui avais appris que je faisais des études de cinéma. En fait, ce fut l'occasion de revenir à son personnage. Lui aussi avait songé à présenter le concours de l'IDHEC, mais il ne s'était pas senti à la hauteur. Suivait un couplet de fausse modestie. Un morceau théâtral où il jouait les personnages de Dostoïevski mais au petit pied. Il s'humiliait pour obtenir des éloges en réaction. Je me suis gardé de le contredire et d'entrer dans son jeu en le rassurant.

Je n'ai eu aucune peine à le relancer. Lopes était intarissable sur Lopes.

Bahut, bizutage, hypokhâgne, taupe, canular, tapir, cacique, que sais-je encore ? il utilisait un jargon rempli d'expressions curieuses. D'après le contexte, j'ai fini par comprendre que l'hypokhâgne dont il avait la bouche pleine était la classe de lettres supérieures où il préparait le concours d'entrée à l'École normale supérieure.

Je lui ai dit de ne pas laisser refroidir son plat. Le riz était délicieux. Il lui manquait peut-être l'arrière-goût d'oignons grillés pour égaler celui que nos mères nous cuisinaient à Bangui.

– Il me semble t'avoir rencontré, il y a...

Nous avons été interrompus par un médecin togolais qui, comme moi, logeait à la Cité universitaire d'Antony. Il tenait à me saluer avant son départ pour la Guinée. Je l'ai présenté à Lopes et lui ai demandé de s'asseoir un moment avec nous. Lui aussi a trouvé que nous nous ressemblions. Je n'ai pas voulu le contredire mais avec mes cheveux raides et mes yeux bridés je ne ressemblais à aucun mulâtre. Pour couper court à de longues explications tortueuses, j'ai dit une fois encore que nous étions des cousins.

Le Togolais était à l'époque interne des hôpitaux de Paris, entamant une spécialité de gynécologie-obstétrique. Il renonçait à tout et présenterait sa thèse plus tard. Pour l'heure, l'Afrique indépendante avait besoin de cadres. Il fallait la rejoindre. Il a célébré le choix de la Guinée en faveur de l'indépendance et fait l'éloge de Sékou Touré. Lopes opinait et abondait

dans son sens. Le Togolais a décliné la consommation que je lui ai proposée. Il avait quelques formalités à accomplir et ses dernières courses à faire avant de s'envoler, le lendemain, à bord d'un vol spécial affrété par le gouvernement guinéen.

J'ai rencontré le médecin togolais l'année dernière à France-ville, au Gabon. Il y dirige un centre médical. Après avoir été accusé de conspiration avec des Guinéens, tous pendus, il a pu se réfugier dans une ambassade et s'en revenir en France y présenter enfin sa thèse.

La conversation avec Lopes a fait le tour des sujets qui constituaient l'actualité de l'époque et qui passionnaient les jeunes gens de notre âge : la conférence de Bandoeng, le Ghana, l'Afrique, la guerre d'Algérie, l'Union soviétique et l'exploit de Gagarine, la Chine et l'Albanie. Une conversation désordonnée au cours de laquelle nous revenions souvent au temps de Brazzaville et de Bangui.

LUI : Il me semble t'avoir rencontré, il y a quelques semaines...

MOI : Ah bon ? Où donc ?

LUI : En réalité, je t'ai aperçu de loin. C'était de nuit.

MOI : T'aurais dû m'aborder.

LUI : En fait, je n'étais pas sûr que ce fût bien toi.

Il a répété que c'était de nuit et de loin. C'est la démarche de l'homme qui l'avait arrêté. Elle ressemblait bigrement à la mienne.

MOI : Ici, à Paris ?

LUI : Ouais, du côté du boulevard Raspail.

Il a souri d'un air malicieux.

– Tu étais...

Il s'est raclé la gorge et a poursuivi en me fixant dans les yeux, toujours son sourire agaçant aux lèvres.

LUI : Si ce n'était toi, disons que... la personne... était en compagnie d'une dame élégante. Superbe ! Vous... *ils* sont montés dans une voiture. Une Simca-Aronde, je crois.

MOI *(hypocrite)* : Boulevard Raspail ? Je vois où ça perche, mais c'est pas un quartier que je fréquente. Mais j'aimerais bien connaître une femme à Simca-Aronde, moi.

Le soleil de ce dimanche donnait envie de sortir de Paris. C'était, je crois, en avril.

Célimène me proposa de prendre le volant de la Simca-Aronde. Au début, j'ai fait craquer la boîte de vitesses. Je n'avais jamais conduit dans Paris et j'étais épouvanté par le frôlement des véhicules qui me doublaient en filant, tantôt sur la gauche, tantôt sur la droite. Je me suis épongé le front à plusieurs reprises. Au pont de l'Alma, Célimène m'a indiqué un trajet sur la gauche qui menait à la place Victor Hugo, de manière à éviter le tourbillon infernal de la place de l'Étoile.

A la porte Maillot, j'eus enfin l'impression de maîtriser la voiture. Elle filait sur l'asphalte. Quand j'ai jeté un coup d'œil sur le compteur, j'ai frémi. L'aiguille tremblotait au-dessus de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. La conduite était douce et la tenue de route parfaite.

Nous avons déjeuné dans un restaurant du Bois de Boulogne, à côté d'une cascade artificielle, un peu avant le pont de Suresnes.

En pénétrant dans la salle de style Art nouveau, je me suis senti gauche dans ma tenue deux-pièces, mon demi-Dakar, comme aurait dit Jacques Mobéko. Chaque table était occupée par des familles bourgeoises toutes en costumes de ton gris ou bleu.

Le maître d'hôtel nous a placés en coin près de la baie vitrée. Célimène a chaussé de grosses lunettes noires comme celles que portait Greta Garbo dans les clichés de certains magazines.

L'examen de la carte me mit à la torture. Quel plat choisir avec de tels prix ?

Célimène a soupiré et m'a tendu sa main gauche que j'ai prise dans la mienne. Elle s'y est accrochée et je l'ai serrée en veillant à ne pas l'écraser.

Le sol était recouvert d'une moquette épaisse à motifs floraux. J'ai eu le sentiment que les clients des tables voisines jetaient sur moi des coups d'œil critiques. Même le regard du maître d'hôtel avait quelque chose de hautain. Je me suis dit que je devais par mon maintien et ma mise dépareiller les lieux.

Je m'étais promis depuis la veille de poser à Célimène la question qui m'avait conduit vers elle. J'en polissais et repolissais la forme dans ma tête. Il fallait être clair mais éviter toute indélicatesse. Au début, elle n'avait été qu'un objet, un moyen de retrouver tantine Monette, elle était maintenant

entrée dans ma vie. Mon insistance à vouloir retrouver Simone Fragonard ne risquait-elle pas d'agacer Célimène et de déclencher une réaction brutale ?

Depuis que nous nous connaissions, elle n'avait pas cherché à savoir mon prénom, se contentant de m'appeler « jeune homme ». Incapable de jouer plus longtemps, je le lui avais révélé. Elle ne semblait pas l'avoir entendu et continuait de me donner du « jeune homme ».

Célimène m'a passé la carte des vins et m'a dit que c'était à moi de choisir. Je me suis senti pataud. Cette liste de millésimes sur plusieurs pages ne m'inspirait guère. Je n'avais pas la culture appropriée et les prix me paralysaient. Célimène s'en est rendu compte, m'a fait du pied sous la table et m'a encouragé d'un clin d'œil discret. Le sommelier est venu me délivrer. En fait, son regard, chargé de supériorité, me perçait à jour.

Après un court dialogue, il nous a fait une suggestion que j'ai acceptée en adoptant un air de connaisseur.

Les tables étaient espacées l'une de l'autre mais j'ai eu peur d'être entendu des voisins. C'est au dessert que je me suis enhardi.

– Et Tarquin ?

– Tarquin ? Comprends pas.

J'ai bredouillé quelque chose d'incohérent. Elle a souri et porté la cuillère de sorbet à ses lèvres. Des lèvres épaisses. Le seul souvenir de ses origines, car, avec sa peau ambrée et ses cheveux de soie, elle aurait pu tout aussi bien passer pour une Blanche. Une de ces élégantes en toutes saisons bronzée, tantôt par le soleil de la mer, tantôt par celui de la montagne, et souvent par des rayons artificiels. Elle aurait pu encore se faire passer pour une Arabe ou une Juive séfarade.

Elle prenait plaisir à lécher le chocolat sur la cuillère.

– Il n'est pas jaloux, Tarquin ?

– Manquerait plus que ça. Je ne lui appartiens pas.

J'ai éprouvé le besoin d'allumer une cigarette. Au lieu de me soulager, la mise au point de Célimène a provoqué en moi un sentiment de surprise.

– Je suis une femme libre, moi.

Cela m'a réconforté et en même temps rempli d'angoisse.

Il devait être quatorze heures trente et nous étions les derniers clients dans la salle. Le flot de véhicules avait grossi, se dirigeant dans leur majorité en direction du pont de Suresnes.

– Les familles qui profitent du premier dimanche, ai-je remarqué d'un air à la fois entendu et blasé.

– Surtout des turfistes, a-t-elle nuancé.

On apercevait en effet dans le voisinage un moulin désaffecté aux murs ornés de lierre et, derrière, les tribunes de l'hippodrome de Longchamp. Des pelotons de cyclistes au dos rond tournaient autour et les jantes de leurs engins étincelaient.

Elle a proposé de laisser la voiture dans le parc à voitures du restaurant et d'effectuer une promenade à pied dans le Bois. Le soleil nous éblouissait et j'ai regretté de ne pas m'être muni de mes lunettes. Mais comment aurais-je pu savoir ?

– Donnez-moi le bras que je m'y appuie, jeune homme.

Il aurait fallu répondre sur le même ton, mais, faute d'expérience et de confiance, j'étais trop raide pour pratiquer l'art du coquet badinage. Je n'ai pas répliqué et me suis contenté d'un sourire un peu niais. Peut-être ne souhaitait-elle au bout du compte rien de plus. Ne venait-elle pas de m'indiquer qu'elle était une femme indépendante ? Il ne déplaît pas à ce genre de personnalité d'avoir le dernier mot.

Elle connaissait tous les sentiers du Bois. Nous sommes arrivés au bord d'un lac et la chaleur m'a donné envie de retirer ma veste, mais je me sentais bien avec son bras attaché au mien. Par instants, je percevais même une pression comme si elle avait peur de me perdre. Je ne me souviens pas de quoi nous avons parlé en marchant. De futilités, vraisemblablement. En fait, je ruminais toujours la manière d'aborder avec adresse la question qui m'obsédait.

Nos regards ignoraient les amoureux allongés sur la pelouse. Ils s'embrassaient à pleine bouche et s'étreignaient avec passion et la même liberté que s'ils avaient été dans un lit. Avec ses talons fins, Célimène avait du mal à marcher sur le chemin caillouteux. Nous nous sommes arrêtés et assis sur un banc à l'ombre d'un chêne.

– Tu sais, je suis à la recherche d'une tante.

Elle n'a pas répondu et j'ai pensé qu'elle avait dû trouver cette confidence puérile et saugrenue. Elle s'est collée à moi tout en regardant devant elle en direction du lac.

Des canoteurs ramaient lentement, quelques-uns en braillant et chahutant pour attirer l'attention sur eux. J'ai pensé à une nouvelle de Maupassant dont j'avais oublié le titre.

A la fin de la soirée, Célimène a voulu que je prenne à nouveau le volant pour rentrer. Le beau temps de ce dimanche avait brusquement souligné l'allongement des journées. On serait resté dehors encore longtemps pour bénéficier jusqu'à son terme de la lumière du jour.

Quand nous sommes arrivés dans l'appartement de la rue Clerc, elle a disparu dans la chambre et m'a abandonné dans le salon. Je me suis mis à la fenêtre et j'ai contemplé la rue comme s'il s'était agi d'une forêt, d'un fleuve ou d'une montagne. Elle était déserte. Plus aucune trace du marché du matin. Son calme me pénétrait. Si j'avais dû rester vivre à Paris, j'aurais cherché à résider dans un quartier aussi silencieux.

C'était l'heure des informations sportives. J'ai allumé la radio pour écouter les résultats de la journée du championnat de France de football.

Célimène est apparue dans un peignoir de bain, les pieds dans des babouches en peau d'iguane. C'était un détail de chez nous. Sans doute un cadeau d'un ami africain ou d'un compatriote qui avait vécu aux colonies.

– Si tu restes dans cette tenue, ne t'étonne pas de te faire violer.

– Nul ne m'a jamais violée, jeune homme.

– Je m'en suis aperçu. Aucune trace de traumatisme chez vous, madame. Tout y est souple et suave.

– Il y a toujours du consentement chez les femmes violées.

Je n'ai pas relevé ce raisonnement à l'emporte-pièce, une fois encore par manque d'esprit de repartie.

– Moi, je trie. Je tiens à distance les hommes dont je ne veux pas et je choisis mes proies moi-même. Les mâles sont si bouffis d'orgueil qu'ils s'imaginent conquérir... Or, si dans ce métier je ne faisais pas le tri de ce qui se présente, je sombrerais vite. La limite est mince entre une chanteuse de boîte de nuit et une call-girl mais je veille justement à ne jamais la franchir.

Le téléphone a sonné et j'ai baissé le poste. Elle a poussé un cri de joie à l'adresse de son correspondant. Elle a rayonné et ce qu'il disait l'a tellement amusée qu'elle a renversé la tête en arrière, élargissant l'échancrure du peignoir à la naissance des seins. Elle y a posé une main protectrice. Peut-être était-elle obligée de répondre de manière codée en raison de ma présence. Je suis allé m'enfermer dans les toilettes pour lui laisser la possibilité de s'exprimer à son aise.

Avais-je le droit d'être jaloux de son passé ? En l'abordant, je savais bien qu'il ne s'agissait pas d'une vierge. L'eût-elle été d'ailleurs, qu'elle ne m'aurait pas tant envoûté.

Quand je suis revenu, elle avait raccroché. Elle n'a pas fait allusion à la conversation. Sans doute un ami, sinon elle m'aurait raconté. J'ai allumé une cigarette et pris un air dégagé. Elle s'est dirigée vers le réfrigérateur, l'a inspecté et a déclaré qu'elle n'avait pas grand-chose à m'offrir à dîner.

– Peu importe, ai-je marmonné, en la regardant avec des yeux brillants, je suis un cannibale.

– Obsédé sexuel ! m'a-t-elle lancé.

– Non, obsédé de toi.

Elle n'a pas voulu que je rentre cette nuit-là. En ne m'arrachant pas à cette atmosphère, j'allais prendre du retard sur mon programme de révisions mais le parfum de sa peau recouverte de gouttelettes de sueur tiédissait une atmosphère dans laquelle je me sentais bien. Et puis, se rhabiller et tirer sans coup férir sa révérence à une dame relève de la goujaterie. Même si ce n'est que pour reprendre son souffle et ses forces, il faut demeurer à son côté et entendre battre son cœur, en vérifier le rythme, prolonger l'apaisement, jeune homme. Quelle que soit l'heure de l'ouverture, le concert ne finit qu'avec la nuit. Demain, tu mettras les bouchées doubles dans ton programme de révisions, Victor-Augagneur.

En ouvrant les yeux, j'ai eu le sentiment d'émerger d'un gouffre. Je me suis demandé si c'était le matin ou si je me réveillais d'une sieste profonde, d'une anesthésie, et en quel lieu, dans quelle pièce je me trouvais.

C'est la couleur de la couette puis le tissu des murs, terre de Sienne, et les estampes en face du lit qui m'ont ramené à la réalité. De la salle de séjour parvenait un air d'opéra. J'ai songé à Annie, une Française que j'avais rencontrée au jardin du Luxembourg avec laquelle j'avais vécu plusieurs années, et me suis senti satisfait de l'avoir oubliée. Je ne veux pas parler d'elle mais nous nous sommes fortement aimés. Elle m'avait initié à la musique classique et ouvert à certains auteurs qui aujourd'hui m'aident à vivre. J'étais désormais sûr d'être guéri d'elle.

Par la porte entrouverte, une odeur de café chaud parvenait dans la chambre.

Il était temps de me lever. Je n'irais pas au cours, mais m'enfermerais toute la journée pour mes révisions.

Célimène s'est excusée de ne pouvoir m'offrir ni croissants ni pain grillé.

– Hier, nous avons tout oublié, a-t-elle lancé.

Ce *nous* m'a réchauffé le cœur et j'ai gommé la jalousie que le mystérieux appel téléphonique de la veille avait suscitée en moi.

– Ah ! tiens, j'ai des madeleines. Tu aimes ?

Pour faire de l'esprit, j'ai répondu que ma mère m'avait appris à tout aimer. Le visage de Célimène s'est assombri. C'était, j'en conviens, de l'esprit de bas étage. Le nuage a passé et elle a esquissé un sourire avant de déclarer en bâillant, la voix un peu pâteuse, que le beau temps d'hier n'avait pas duré, qu'il s'était gâté et qu'il faisait même un peu frisquet.

J'ai cru reconnaître l'air qu'interprétait une voix de soprano : la *Norma* de Bellini, mais je n'en étais pas sûr. Célimène me l'a confirmé d'un hochement de tête. Elle a cessé de mâcher le morceau qu'elle avait dans la bouche et a déposé le reste de sa madeleine à côté de son bol de café, a clos ses paupières, a levé le doigt et avancé ses lèvres charnues pour me réclamer un peu d'attention. Au mouvement de sa mâchoire, je sentais qu'elle se coulait dans le rôle de la diva et l'accompagnait dans un passage qu'elle savait par cœur.

– Tu l'as reconnue, bien sûr ?

J'ai avoué mon ignorance en tâchant de prendre un air ingénu pour éviter de l'avoir tarte.

– Ah ! ces nègres !

Elle ne se doutait pas du plaisir qu'elle me procurait en me traitant ainsi. A la Cité universitaire, au milieu des étudiants africains, j'avais souvent la hantise d'être traité de Chinois ou de Blanc, c'est-à-dire d'imposteur ou de colonialiste.

– C'est la Callas, voyons. Mais que vous apprend-on donc à l'école, aujourd'hui ?

C'était une expression que tantine Monette affectionnait quand, à Bangui, elle voulait souligner notre ignorance, à Léon, Lopes et moi.

– Pour moi, toutes les voix d'opéra-comique...

– Que vient foutre l'opéra-comique là-dedans ?

Je me suis corrigé, me promettant de ne plus faire une confusion qui agaçait déjà Annie.

– Pas la Callas. Écoute, tu vas entendre la différence.

– Je t'en prie, lui ai-je dit, tandis qu'elle soulevait le bras du tourne-disque et cherchait du doigt dans sa discothèque un autre trente-trois tours, je t'en prie, ne gaspille pas ton énergie. Je n'ai pas l'oreille musicale.

Elle m’a fait écouter le même enregistrement par une autre voix. C’était un cérémonial où j’avais peine à tenir intelligemment mon rôle.

– Tu entends la différence ?

Malgré toute la conviction que je m’étais efforcé d’y mettre, mon oui lui parut timoré.

– Vous n’êtes même pas un nègre, mais un sauvage, jeune homme.

Célimène se mit à me faire une analyse comparée des filets et des timbres de voix avec une science qui tenait du professeur et un sens pédagogique qui donnait envie de lui poser des questions. Non pas pour revenir sur un détail ou approfondir le sujet mais pour savoir d’où lui venait cette passion ; pourquoi donc se confinait-elle, avec un tel bagage, dans la chanson de cabaret ? Mais je me suis retenu, afin de ne pas briser un charme dont je n’aurais su déterminer la source.

– Tout cela est bien éloigné de l’Afrique.

Elle a haussé les sourcils, son regard est devenu sévère, elle n’était plus la maîtresse, je n’étais plus l’amant.

Pour tenter de me rattraper, je me suis lancé dans un développement biscornu où je tentais d’expliquer, en un jargon emprunté aussi bien à la langue de bois politique qu’aux concepts pseudo-philosophiques alors à la mode, en reprenant des formules dont je ne révélai pas l’auteur, mon éducation coloniale, mes révélations, ma désaliénation, et d’autres considérations mises en forme avec maladresse. Elle secoua la tête à plusieurs reprises, haussa les épaules, aspira une bouffée de cigarette et, me renvoyant de la fumée en plein visage, me lança avec un ton de troupier :

– Et tout ça, c’est quoi ?

Je ne trouvais pas mes mots.

– Et cet appartement, ces draps dans lesquels nous avons couché, tout ça, c’est quoi ? Nègre ?

Après la conversation sur l’opéra, je ne sais plus lequel s’était rapproché de l’autre, l’avait caressé et avait mendié la bouche de l’autre. Vraisemblablement moi, car c’est peu dire qu’elle m’enfiévrait. J’étais déjà en état de dépendance.

Nous nous sommes douchés ensemble, jouant à des jeux que la discrétion et le respect de ces journées-là m’interdisent de dévoiler. Elle a enjambé la baignoire avant moi. Je me rinçais encore, prolongeant la délectation que procure l’eau chaude sur la peau quand, l’air dégagé, je lui ai demandé si

elle n’aurait pas rencontré par hasard une de mes tantes qui chantait aussi dans les cabarets. Elle n’a pas répondu et s’est mise à fredonner je ne sais quelle aria.

Quand je l’ai rejointe dans la salle de séjour, Célimène était absorbée dans l’examen de photos, qu’elle avait extraites d’une enveloppe de grand format.

– Tu t’en vas déjà ? s’est-elle étonnée en levant à peine le nez.

Il était neuf heures du matin. Le temps d’arriver à Antony, je ne serais pas à ma table de travail avant dix heures.

– Viens voir un peu.

Un sourire mystérieux aux lèvres, elle considérait une dernière fois les photos qu’elle avait sélectionnées.

– Voilà ta tante, a-t-elle déclaré en me les tendant.

C’était elle, Célimène, en robe de soirée lamée, en tenue martiniquaise, un madras sur la tête, et en pagne africain, coiffée d’un foulard noué à la sénégalaise. Je n’ai pas compris à quel jeu elle désirait s’adonner. Était-ce une crise de jalousie ?

– Tu ne reconnais pas Simone Fragonard ?

Je ne me souvenais pas d’avoir mentionné ce nom devant elle.

Elle a répété la même phrase mais en lingala, cette fois-ci. Un lingala parfait sans cet accent que j’avais remarqué par exemple chez Lopes.

– Tiens, regarde cela, tu comprendras mieux maintenant, Sinoa.

Elle a saisi un album photographique qu’elle avait également posé sur la table et l’a ouvert à une page marquée d’un signet. J’ai compris qu’elle avait préparé ce scénario tandis que je terminais ma toilette et m’habillais dans la salle de bains.

– Là, tu me reconnaîtras mieux sans doute.

Tantine Monette pose à côté d’un Européen en short et chaussettes montantes. C’est Sergent, le père de Maud. Elle est coiffée comme ces femmes qu’on voit sur des photos d’époque, accueillant les libérateurs dans Paris, en été 1944. C’est aussi la coiffure d’Arletty dans *Hôtel du Nord*. Entre Sergent et elle, un petit garçon fixe l’objectif en grimaçant, à cause vraisemblablement du soleil dans les yeux. C’est mon ami Léon, son fils.

Je reconnais derrière eux l’arbre du voyageur et les allamandas du jardin et, plus loin, dans le fond, les marches de la véranda.

C’était à Bangui dans les années quarante.

Incapable de penser par moi-même, je me raccrochai à un souvenir de cinéma. Une séquence de *La Belle et la Bête* que Jacques Demorgon, l'un de nos professeurs de l'IDHEC, nous avait commentée et fait étudier sous tous les angles. L'instant où la bête s'évapore, brûlée dans l'atmosphère, et où apparaît un jeune premier, l'acteur Jean Marais.

– Ressaisissez-vous, jeune homme. Il n'y a pas d'inceste. S'il y a crime, j'en suis seule coupable.

Elle m'offrit une cigarette et me proposa de rester encore avec elle. De toute manière, je n'avais plus la force de me lever. J'avais peur de la quitter.

Elle avait des emplettes à faire dans les grands magasins. Si j'acceptais de l'accompagner, elle me déposerait ensuite à Antony.

Nous récupérâmes sa voiture dans un parking du côté de la place de l'École militaire. Elle me tendit les clés de la Simca-Aronde puis se ressaisit.

– Non, cette fois-ci, vous me paraissez trop ému, jeune homme, pour que je vous confie le volant.

Au bout du compte, il n'y avait pas là matière à fouetter un chat. Nous avions fait l'amour ? La belle affaire ! L'essentiel était de l'avoir fait avec beauté, distinction et générosité surtout. Pour le reste, il fallait vivre dans la réalité : il n'y avait aucun lien de consanguinité entre nous ; c'était par le cœur que nous étions apparentés ; quant à la différence d'âge, on n'allait pas gloser sur le sujet en émettant des lieux communs. Je n'étais plus le gamin de sa tantine mais un mâle. Les hommes de son âge ne s'embarrassaient pas de scrupules pour épouser des jeunettes !

Derrière ses lunettes, ses yeux ne quittaient pas la route. Elle avait un profil racé. Les verres fumés ajoutaient au mystère que je ne parvenais pas à percer.

– Je suis encore cotée à l'argus, non ?

La trivialité de la formule ne lui seyait pas mais je ne relevai pas. Je dus même avoir un sourire un peu falot de gamin docile et lâche.

– Ah ! Sinoa, tu serais un bien mauvais détective. Trop occupé à séduire, tu as manqué d'attention. Plus d'un indice aurait dû t'indiquer que je n'étais pas Célimène mais Kolélé.

Elle pesta contre un chauffard qui venait de lui faire une queue de poisson.

– Ne raconte pas notre histoire surtout. Personne ne croira que tu ne m’avais pas reconnue dès le début.

C’est ce que je fais pourtant. Au cinéma, cela ne gênera pas. Il n’y a pas de bon film ni de bon roman sans un zeste d’invraisemblance.

Simone Fragonard arriva en France en 1949. Un an après son mariage avec Boucheron.

Ils débarquèrent à Marseille le dimanche de Pâques et prirent le jour suivant le train pour Paris. Tout au long du trajet, des chansons à succès bourdonnaient dans sa tête, rythmées par le chuintement de la locomotive à vapeur mêlé au vacarme régulier des châssis de bogie. Elles disaient Paris, ses quartiers, les titis, les midinettes et la Seine. Elle les avait fredonnées à Brazzaville et à Bangui et bientôt elle allait les vivre.

Ils séjournèrent dans la capitale moins d'une semaine, hébergés par une tante éloignée de Boucheron, rue du Sentier, et visitèrent la ville au pas de charge : elle grimpa au haut des marches du Sacré-Cœur, de la tour Eiffel, de l'Arc de triomphe et de Notre-Dame, visita la Sainte-Chapelle et Versailles, suivant à grand-peine les récitations des guides qui alignaient des dates et des noms de personnages de l'histoire de France. Elle n'eut pas le loisir de flâner sur les Champs-Élysées, parce qu'il fallait marcher vite, presque courir, insistait Boucheron, faute de quoi ils ne réaliseraient qu'une partie du programme et, surtout, parce que ce n'était plus l'Afrique avec sa nonchalance, mais la Métropole besogneuse et trépidante, occupée à reconstruire tout ce que la guerre avait détruit. Dans l'ensemble, notait-elle, tous ces gens possédaient plus qu'il n'en fallait pour être heureux, du moins pour vivre avec plus de confort qu'en Afrique. Pas de huttes fragiles mais des immeubles en pierre qui survivaient à des générations entières. N'était-il pas logique que ceux qui domptaient ainsi la nature selon leur désir dominassent aussi le monde entier ? Pourtant, ce troupeau d'êtres anonymes n'affichait que des visages préoccupés et tristes, quelquefois renfrognés. Lorsque, dans la promiscuité du métro, elle s'était laissée aller à adresser, comme au pays, un sourire à ceux dont le regard rencontrait le sien, elle avait reçu en retour une expression d'étonnement comme si elle venait de commettre quelque inconvenance.

Un soir, ils remontèrent les Grands Boulevards, du métro Bonne-Nouvelle à Richelieu-Drouot. Il y avait trop à voir et il fallait à chaque pas veiller à ne pas se heurter à la foule. Comment ordonner les images, les couleurs et les formes de ce kaléidoscope ? Elle ne retint rien du décor ni des rues, seulement une ambiance, un sentiment de vertige d'où surnageaient les affiches de cinéma, les enseignes lumineuses, les

bonimenteurs et surtout les chanteurs de rue. Elle aura, l'année suivante, écoutant à la radio un succès d'Yves Montand, un jeune chanteur un peu zazou, vêtu de chemise et pantalon noirs, grande envie d'y revenir et de savourer ce dont elle n'avait pas su saisir la richesse.

Mais il n'était plus question alors d'aller à Paris. C'était un luxe que Boucheron ne pouvait plus s'offrir. Un mois après leur arrivée, il avait reçu de son employeur, une grande compagnie coloniale, dont le nom ne dirait plus rien tant aux Africains qu'aux Européens d'aujourd'hui, un avis de licenciement.

Ils furent contraints de s'établir à La Fosse, une commune de l'île de Noirmoutier, une bourgade toute l'année exposée aux vents de l'océan.

Je voulais continuer à la nommer Célimène. Elle renversa la tête en arrière et partit d'un éclat de rire.

– Je ne pourrais pas t'appeler Monette, expliquai-je.

– Trop sentimental, Sinoa. Poète, ajouta-t-elle, en me frictionnant la tête de la main.

– Ce n'est pas une faiblesse.

– Non, concéda-t-elle, rêveuse. D'ailleurs, j'aime les poètes, moi... à défaut de connaître la poésie.

– Ce que tu chantes, *c'est* de la poésie.

Elle me demanda de lui promettre de ne pas bouger et de demeurer allongé. Elle enjamba le drap et se leva. Une silhouette élancée de sportive nordique à la peau d'huile de palme. Elle avait la cambrure de reins des tropiques mais la chevelure d'une autre race. Elle se dirigea vers la chaîne et déposa un trente-trois tours sur la platine. Je reconnus les premières notes de *Don Giovanni*.

L'air aguicheur, elle revint une cigarette aux lèvres, m'en introduisit une dans la bouche que j'allumai avec le bout de la sienne. Les deux extrémités incandescentes tremblèrent un instant avant de s'arrimer l'une à l'autre.

Le téléphone retentit et elle parut contrariée.

– Oui... Non... Pas tout à fait... Quand ? D'accord, j'y serai.

Je me composais un air absent, faisant semblant de ne pas entendre.

– Excuse-moi, mais je ne suis pas en mesure de te répondre.

Elle raccrocha.

Mon cœur battait bêtement et je tirai plusieurs bouffées sur ma cigarette. Elle se dirigea à nouveau vers la chaîne.

– Un peu plus fort ?

Sa voix était attentionnée.

– Ça va.

– L'opéra, ça doit s'entendre fort.

Cette musique m'insupportait. Trop élaborée, pas assez naturelle, elle n'épousait pas les mouvements du corps et de l'âme comme les rythmes de chez nous ou bien le jazz. Mais c'était surtout ce coup de téléphone qui venait de briser quelque chose en moi. Célimène devait avoir une vie secrète à l'écart de laquelle elle voulait me tenir. Sinon, une fois encore, elle m'aurait révélé le contenu de la conversation qu'elle venait d'avoir. Et moi,

je n’eus pas la force de le lui demander. Non, ce n’était pas par faiblesse que je me taisais, ruminant ma déception, c’était par embarras. Je ne savais pas comment interroger ou montrer mon humeur sans apparaître jaloux.

Ne m’avait-elle pas répété à plusieurs reprises qu’elle était une *femme libre*, elle ?

Faute de diplômes, Jeannot Boucheron dut se résoudre à affronter une réalité oubliée. Il n'y avait pas en France de Noirs à commander. Les métiers réservés à ceux-ci, là-bas, constituaient ici le lot des Blancs. Patron là-bas signifiait au mieux contremaître ici. Le malheureux ne disposait pas non plus ici de réseau de relations.

Chaque fois que, racontant son histoire, Kolélé énonçait ces lois qui, selon elle, lui dessillèrent les yeux, elle employait le terme de petits Blancs pour désigner tous ces messieurs qui au pays lui en avaient imposé. Elle était en revanche pleine de gratitude pour les Métropolitains à qui elle disait devoir sa métamorphose.

Ils habitèrent chez ses beaux-parents. Un couple de naufragés. Lui, un bourgeois ruiné, elle, une midinette qui avait arraché le brave homme à son épouse, laquelle en était, disait-on, morte de chagrin. Entre eux, Jeannot Boucheron. Ce résumé, trop schématique, laisserait croire à un banal mélo. C'est que, faute de place, et pour éviter de compliquer mon récit d'une nouvelle digression, je réserve cette histoire pour un autre film où tous les Blancs de la réalité deviendront des Noirs et dont l'intrigue sera transposée en Afrique.

Pépé Boucheron était, pour dire les choses avec brutalité, un tenancier de bistrot à l'enseigne de L'Estacade, à La Fosse, bourg de la pointe sud de l'île de Noirmoutier. C'était l'escale obligée des voyageurs qui voulaient atteindre le continent ou pénétrer dans l'île, sans emprunter le fameux passage du Gois. L'Estacade était une bourine allongée, peinte à la chaux, aux toits de tuiles et aux volets bleu pastel, comme toutes les maisons campagnardes du marais vendéen.

C'est là que Jeannot Boucheron et Monette élurent d'abord domicile, le temps de retaper une autre bourine achetée avec les indemnités de licenciement de Jeannot. Monette tint à la baptiser *Simba Nzila*, un nom imprononçable pour les indigènes de l'île.

Pour Monette et ses condisciples, la France n'était pas une terre lointaine sur la surface du globe, au même titre que le Kivu, l'Oubangui, le Tchad, le Ruanda-Urundi, le Gabon ou le Sénégal, mais je ne sais quelle contrée du firmament. Les films avaient nourri le rêve d'images plus précises et attisé la soif de découverte. Ce n'était plus un paradis irréel aux formes indéfinies mais une terre promise. M. Sergent, Jeannot Boucheron, même Salluste,

l’Antillais, tous avaient contribué à parer la Métropole de mille attraits : le climat y était plus doux, les gens souriants, accueillants, intelligents et vifs. Les Européens étaient d’évidence de race supérieure. Ne leur devions-nous pas des inventions inimaginables, que l’on ne prêtait, avant leur venue chez nous, qu’aux féticheurs, aux magiciens et aux fées ? N’avaient-ils pas su plier la nature à leur volonté en faisant reculer la brousse et aménageant un univers où le confort et l’aisance étaient plus grands, où l’on était enfin considéré, jugé et estimé en fonction de ses capacités et pas de la couleur de sa peau ? Comment nommer tout cela sinon le paradis ?

Elle n’oubliera jamais la première bouffée d’air inspirée sur le quai de Marseille. Elle aurait voulu s’agenouiller et baiser les pavés du quai. Elle se contenta de joindre les mains, clore les paupières, lever la tête vers le ciel et remercier la Vierge Marie.

C’était un dimanche de printemps, tiède et lumineux. La ville l’émerveilla. Rêvait-elle ou bien était-ce un film qu’elle confondait avec la réalité ? Elle en éprouva même un sentiment de crainte. Personne ne lui ressemblait et elle crut sentir se poser sur elle à la dérobée quelques regards de curiosité. Mais aucun cri d’hostilité, aucune attitude grossière.

Ce qui la saisit le plus, fut (ici elle me priait de ne pas rire) le cinéma permanent. Le cinéma où l’on peut arriver au milieu de la séance et demeurer le film terminé soit pour assister au début, que l’on a manqué, soit pour revoir deux, trois, autant de fois qu’on en avait envie, le même programme, c’était mam’hé ! à ne pas y croire. Malgré ma promesse, j’éclatai de rire car moi aussi j’avais éprouvé le même enchantement, avais été pris de la même boulimie. Je voulais tout dévorer mais je manquais de suffisamment de mains pour tout saisir, d’argent pour tout me procurer. C’est au fond peut-être dans les salles de cinéma permanent que m’est venu le goût de raconter un jour des histoires qui se passeraient chez nous, jouées par des acteurs qui nous ressembleraient.

Quelle déception au contraire quand, pour leur première nuit à Paris, rue du Sentier, dans l’appartement des cousins de Jeannot, elle avait dû se résigner à l’absence de bidet, et surtout de douche et encore plus quand, pour « les besoins », il avait fallu sortir de l’appartement et se rendre dans un cagibi commun, sur le palier ! Pour corser l’affaire, pas de siège, seulement deux empreintes de pieds en faïence pour se débrouiller à la turque. Mais, disposée à toutes les indulgences envers ces gens qui l’avaient accueillie avec tant de prévenance, elle avait mis ces défauts sur le compte

des séquelles de la guerre ainsi que de la vétusté de l'immeuble situé dans un quartier qu'elle avait comparé à Poto-Poto. Un Poto-Poto bien sûr où les cases auraient été des maisons *en dur* et à étages, mais un Poto-Poto quand même.

Ces inconvénients et cet inconfort avaient atténué sa timidité. Elle ne sortait pas de la jungle, comme *ils* le chantaient quelquefois pour la faire bisquer, sans au demeurant penser à mal, et ne vivait pas non plus là-bas dans une hutte, comme *ils* l'imaginaient avec innocence. Passant à la contre-attaque, Monette avait émerveillé la mémé Boucheron en lui décrivant sa vie au pays, servie par des boys et autres domestiques qui, sur un sifflement ou un tintement de sonnette, faisaient son ménage, ses courses et cuisinaient ses repas. La vieille écarquillait des yeux, ce qui incitait Monette à en rajouter. Mais la mémé se ressaisissait, faisait la moue et, odieuse, insinuait que cette vie de pacha reposait sur la combine et que les colons, aventuriers sans scrupule, échappaient aux lois de la République pour exploiter les naïfs indigènes en toute impunité. Étonnantes, ces réflexions ! A croire que la mémé possédait des idées *kommunisses* ou maçonnes. Jeannot venait au secours de Monette contre les jugements de la marâtre, surtout quand il constatait que le pépé les épousait. Et d'expliquer qu'on ne pouvait pas comprendre l'Afrique à partir de la Métropole ; que tous les débarqués, généreux et rêveurs, raisonnaient au début avec la même candeur ; mais qu'au contact de la réalité tropicale, avec le temps, à l'épreuve des indigènes et en découvrant leurs mœurs, ils finissaient par se résoudre à l'évidence et à assumer le rôle de dirigeants que tout Européen se devait d'avoir aux colonies pour peu qu'il ne voulût pas dégénérer. Parce qu'ils avaient besoin d'être éduqués, commandés, châtiés, les indigènes, mon cher pépé !

Pourquoi alors, avait interrogé, perverse, la mémé, un jour qu'elle se trouvait en tête à tête avec Jeannot, pourquoi donc leur en avait-il ramené une, d'indigène ?

– Monette n'est pas une indigène, mémé, mais une femme de couleur, une métisse, citoyenne française.

La mémé avait considéré Jeannot avec hauteur, comme un aliéné avec lequel il n'était plus possible de raisonner.

Pour l'heure, c'était Monette qui s'acclimatait. Elle n'était pas femme à vivre aux dépens du reste de la famille. Regimber ou refuser l'adaptation en se morfondant aurait accrédité l'idée qu'elle ressortissait à une autre espèce,

celle des indigènes, des sauvages, des indécrottables, réfractaires à la civilisation. La mutation fut d'autant plus aisée que Jeannot mit lui-même la main à la pâte. Elle lui découvrit des qualités insoupçonnées. Véritable fée du logis, son homme savait non seulement cirer ses chaussures mais balayer, faire son lit et la vaisselle : tandis qu'elle lavait les verres et les assiettes, le torchon à la main, lui les essuyait, expliquant à Monette que c'était là façon de renforcer les liens du couple. De son côté, elle apprit vite à se servir de ses mains et se passer de boys. Apprendre n'est pas le terme exact car au couvent les bonnes sœurs ne s'étaient pas fait faute de leur donner l'éducation que devait avoir une bonne ménagère. Battante et orgueilleuse, Monette eut à cœur de prouver que la négresse était faite de la même glaise que les Métropolitains, qu'elle n'était ni paresseuse, ni nonchalante, ni maladroite.

Dès le matin, elle puisait dans la cour l'eau pour la toilette et la boisson. Pour se donner du cœur, elle le faisait en fredonnant des rengaines à la mode, finissant même par se glorifier de la corne qui durcissait la peau de ses mains.

Elle apprit à manier la hache pour alimenter la cheminée en bûches et veillait chaque soir à réchauffer l'eau pour la bouillotte car, avec l'humidité ambiante, les draps du lit paraissaient n'avoir pas été séchés.

Une fin de mois, elle découvrit avec surprise que Jeannot payait une pension à son père Le soir, dans leur chambre, elle en exprima son indignation et fit référence au pays, à sa famille. Jeannot la calma en lui expliquant que telle était la règle. Ses parents n'étaient pas riches et lui-même n'aurait pas accepté, pour son honneur, de vivre à leurs crochets.

– Mais s'ils étaient venus, eux, à Bangui ou à Brazza, chez nous quoi, jamais (quand elle me contait l'anecdote, après plus de dix années passées en France, Monette prononçait encore, *jahamais,* comme les filles de chez les sœurs), jahamais, je n'aurais accepté qu'ils...

– Ce n'est pas pareil, interrompait Jeannot.

– Pas pareil, pas pareil, suffoquait-elle, incapable de terminer sa phrase.

Il faisait allusion à leur statut là-bas, à leurs salaires, aux boys, bref à toutes les facilités.

– Même si je les avais reçus chez ma mère, à Poto-Poto, j'aurais refusé la moindre pièce d'argent.

Jeannot haussait les épaules et bourrait sa pipe. Il avait renoncé à la cigarette pour réduire son train de vie et s'était mis à la bouffarde, comme

les marins et les pêcheurs de l'île, allant même, à l'occasion, jusqu'à se *rouler un clope* dans du papier Job.

– La fameuse solidarité africaine ! En fait, de l'exploitation et du parasitisme. Chez les nègres, la générosité fonctionne toujours à sens unique. Ce sont toujours les mêmes qui donnent. Les autres vivent en maquereaux.

Monette éclatait. L'insulte l'éclaboussait. Elle citait les dons désintéressés de la famille du village : tantôt des poules, des cabris, des ignames, des papayes, des mangues ou des avocats, tantôt des services – tel cousin avait travaillé comme boy-chauffeur en vivant au pair, telle cousine mise à la disposition gratuitement comme nourrice. Elle disait comment elles avaient été prises en charge, sa mère et elle, par la famille en brousse, quand son père, le commandant, était rentré en France.

Patient, Jeannot la laissait énumérer cent autres exemples et déverser tous ses arguments et lorsque, épuisée, elle pensait lui avoir cloué le museau, il concluait d'une voix calme que ces attitudes d'assistance encourageaient en fait l'imprévoyance. Le don tuait l'esprit d'initiative et d'entreprise. A force de compter les uns sur les autres, les indigènes renonçaient à acquérir le sens de la gestion et de l'économie. Et pour sceller sa victoire, il y allait de quelques anecdotes qu'elle connaissait par cœur.

Elle l'aurait piétiné, écrasé, réduit en bouillie.

A ce point du récit, Kolélé poussait un soupir et souriait à la façon de qui raconte un cauchemar oppressant dont elle était heureuse d'être délivrée. Suivait un silence, pendant lequel j'imaginais que, cette nuit-là, elle avait dû se refuser à Jeannot.

Si, là où elle se trouve maintenant, tantine Monette peut lire la phrase qui précède par-dessus mon épaule, elle s'exclamera que Sinoa, malgré l'âge, demeure un obsédé sexuel.

Dans l'île de Noirmoutier, la commune de La Fosse tient à la fois de la campagne et du port de pêche. Selon les saisons, la direction du vent et la puissance des marées, les indigènes se munissent de leur haveneau, tirent le carrelet, lancent la nasse, se vêtent de leur ciré et chaussent les bottes pour prendre le large ou bien au contraire attellent la bourrique et vont labourer la terre, semer ou vendanger.

Au début, quand Monette passait dans la rue principale – une départementale étroite qui perçait le bourg de part en part et dont le seuil

des maisons mordait sur la chaussée, ne laissant nul espace pour aménager d'éventuels trottoirs -, les vieilles, tapies derrière les voilages de leurs fenêtres, le nez écrasé contre la vitre, guettaient chacune de ses allées et venues. Elles la détaillaient avec curiosité, tâchant de déterminer si la négresse tenait plus de l'être humain ou de la bête. Monette en était si pétrifiée qu'elle décida de réduire ses sorties au minimum et cessa de se rendre à la messe le dimanche.

Un jour où elle s'en revenait de la ferme, son bidon de lait accroché au guidon de sa bicyclette, elle fut l'objet de quolibets de la part d'un enfant du village.

– Retourne dans ta forêt, eh ! sale guenon !

Elle avait fait demi-tour, posé le pied à terre et défié le gamin de répéter.

– Moi ? j'ai rien dit, m'dame.

– Petit hypocrite ! Regarde-moi bien. Si tu connais des guenons aussi belles que ça, je te souhaite d'en épouser toute une forêt.

Le petit paysan avait baissé la tête et esquissé un sourire où se mêlaient hypocrisie et stupidité.

– Et ne te hasarde pas à recommencer, sale petit cochon gratté.

Elle eut envie de ravaler l'expression, car c'était entrer dans le jeu des racistes. Mais il était trop tard. D'avoir lâché l'insulte lui soulagea la poitrine.

– Sinon, poursuivit-elle d'un ton énergique, c'est à ta mère que je vais m'adresser.

A peine eut-elle le dos tourné et donné quelques coups de pédales, qu'elle entendit le cri du gamin.

– Négresse, guenon, salope, poufiasse, viens ici que je t'encule !

Elle reposa le pied à terre et se retourna. Le gamin lui montra son majeur tourné vers le haut et disparut à vive allure dans une venelle.

Jeannot lui disait de considérer ces incidents avec hauteur ; qu'il ne s'agissait au bout du compte que d'un galopin, un paysan mal dégrossi et sans éducation ; qu'un idiot ne représentait pas tous les Français ; que le recours à de telles insultes constituait en fait un aveu de faiblesse et de sottise.

– Quand quelqu'un se rend compte que tu es plus intelligente et plus belle que lui et qu'il manque d'arguments, son geste de désespoir c'est de brandir ce qui te différencie du groupe.

– C’est bien joli la philosophie, mais celui qui t’insulte ne raisonne pas, lui. Ce sont des pierres qu’il te lance. Tu as beau utiliser la finesse de la logique et le poids de la sagesse, il ne t’entend pas et, pendant que tu joues la belle âme, une pierre t’éborgne ou t’atteint à la tempe.

– Dramatise pas, moi aussi quand je passais dans les villages, en brousse, ou dans les ruelles de La Kouanga, les gamins me poursuivaient en me criant *Moundélé* ! *Moundélé* ! (Voyez le Blanc ! Voyez le Blanc !). Est-ce que je me...

– Taratata ! C’était pas la même chose. Pour eux, c’était l’émerveillement, l’ovation au maître. Ici...

– Allons, ma chérie, on n’est pas en Alabama, ici.

Elle avait récemment lu dans la revue *Point de vue, Images du monde* une interview de Joséphine Baker où la danseuse noire américaine expliquait pourquoi elle avait choisi de s’établir en France et comment elle voulait combattre le racisme en adoptant des enfants de toutes les couleurs.

– C’est pas l’Alabama, mais c’est plus non plus la Judée, *mon* chéri.

Il ne comprenait pas.

– Ce n’est plus l’époque de Jésus, si tu préfères, répliqua-t-elle, agacée. Quand quelqu’un me marche sur le pied dans une cohue, je veux bien lui dire : « Attention, vous me faites mal, vous écrasez mon pied », mais pas question de lui offrir mon autre pied. S’il continue, je lui lance mon poing dans la figure.

Jeannot plaisanta sur sa manière de boxer.

– Si mon poing manque de force, je lui foutrai un bon coup de pied là où je pense, tiens.

Ces explications finissaient par prendre un ton aigre-doux et se répercutaient ensuite sur leurs rapports. Lorsque le soir, dans le lit, il se rapprochait d’elle, elle avait encore la tête pleine de ces débats et le repoussait avec douceur.

– Les Anglais ont débarqué ? demandait-il.

– Non, répondait-elle, mais mes règles devraient venir ces jours-ci. Et, je ne sais pourquoi, chaque fois dans les jours qui précèdent, je ne me sens pas dans mon assiette.

Jeannot n’insistait pas.

Au surplus, la chasse et la pêche pour Jeannot, les travaux domestiques pour elle étaient si harassants qu’il leur manquait à la fin de la journée l’inspiration pour la chose-là. Fourbus, ils s’endormaient comme des

souches, chacun tournant le dos à l'autre. Et lorsque cependant une trop longue abstinence poussait l'un vers l'autre, c'étaient de plus en plus des essais malheureux. A peine l'avait-il enfourchée que l'homme, après une brève course au trot, se lançait dans un galop débridé, s'envolait, poussait un cri d'étonnement et s'affaissait, repu et vidé. Elle le repoussait, allait faire une toilette et l'entendait ronfler à son retour. Elle demeurait longtemps les yeux ouverts dans le noir, écoutant le grincement de la girouette et le gémissement du vent d'ouest. Elle ne cessait pourtant de nourrir une profonde affection envers Jeannot. Il était son appui, le seul qui appartînt avec elle au monde des colonies où la vie avait été radieuse et sur laquelle elle jetait chaque jour avec résignation une pelletée de terre pour enfouir sa douleur. Bien que solidaire, elle le sentait lâche à certaines heures.

Monette devait pourtant admettre qu'avec le temps les habitants de La Fosse avaient fini par l'adopter. Ils la tenaient pour l'une des leurs et plusieurs prétendaient même ne plus distinguer la couleur de sa peau.

– Dame, v'là-t'y-pas qu'elle cause comme nous. On d'rait une vraie Vendéenne.

Plutôt que de se morfondre lorsque Jeannot partait en mer pour des journées entières, elle avait su se couler dans le rythme de la vie de l'île. Elle connaissait les jours du marché dans chaque commune, l'heure limite où la ferme fournit encore du lait frais, celle où il fallait être à l'écoute de l'olifant du vendeur de sardines fraîches, et celles, essentielles et vitales, du passage du Gois. Chaque matin, elle jetait un regard sur la girouette de fortune et prédisait comment virerait le ciel, selon que le vent était de noroît ou de suroît. Quand il soufflait de l'est, elle prenait un haveneau et s'en allait racler le fond de la mer entre La Fosse et La Frandière, quelquefois jusqu'à Barbâtre, remplissant sa hotte de goémon et de boucauds. Suivant l'intensité du jusant, elle accompagnait Jeannot dont elle devenait l'auxiliaire tantôt pour la pêche aux palourdes, aux huîtres ou aux bigorneaux, sur le Gois, aux moules et aux pétoncles, à La Frandière, ou au carrelet sur la digue, face à la baie de Bourgneuf.

Lorsque, dans l'appartement de la rue Clerc, Monette me racontait ce temps, il y avait à la fois de l'exaltation et de la nostalgie dans sa voix. Elle aima ce monde de paysans et de pêcheurs. Kolélé l'évoquait encore à Kintélé. Elle allait jusqu'à envisager la possibilité d'aller les revoir tous un jour.

Et puisque les démarches de Jeannot pour trouver du travail demeuraient sans succès, il avait fallu économiser. Pas sur la nourriture bien sûr car, comme aimait à répéter le pépé : « Qui se montre chiche chez le boucher doit débourser le double chez messieurs les médecins et autres pharmaciens », lesquels, malgré leurs allures d'aristocrates bourgeois, étaient tous des ignorants et des voleurs. On pouvait en revanche rogner sur l'habillement.

Elle cessa de se maquiller, se vêtit de grosse toile bleue ou noire et chaussa des sabots de bois, déguisement qui, à tout bien prendre, ne lui déplaisait pas. Elle s'était rendu compte qu'ainsi accoutrée elle ressemblait aux Françaises de souche. Un jour, elle se fit photographier en paysanne vendéenne et envoya l'épreuve à M'ma Eugénie.

C'est l'une des premières photos que la vieille a mises à ma disposition quand j'ai commencé mon enquête.

Tant pour les habitants de l'île que pour les estivants, L'Estacade constituait plus qu'un lieu de rencontre. C'était un point de repère au même titre que le passage du Gois, le Bois de la Chaise, le Château, les Onchères ou la Pointe de la Loire, comme naguère le Pindéré à Bangui. Marins, pêcheurs, artisans, commerçants ou fonctionnaires, les gars du pays avaient plaisir à s'y retrouver et s'y donnaient rendez-vous, pour la partie de belote ou de manille. On papotait, on annonçait, on apprenait, on mettait son grain de sel dans les potins de la vie communale, fournissait des commentaires sur les derniers faits divers, le coût de la vie ou la politique. Même le curé et l'instituteur du village, pourtant perçus comme bonnes gens du *continent*, autant dire des étrangers, ne manquaient pas de s'y faire remarquer à des jours et heures bien précis.

En son for intérieur, Monette comparait le bistrot au *mhongui*, l'arbre à palabres de chez nous, mais se gardait bien d'oser semblable association. Même pas avec Jeannot. Le nom ne lui aurait rien évoqué. Au cours de son long séjour africain, il n'avait pas jugé utile de s'encombrer la cervelle des mots sauvages, hormis quelques vocables, tels *balula*, *katuka*, *zoba*, ou *matiti*, dont les colons les plus rancis émaillaient leurs propos, pour non seulement impressionner les *débarqués* et les *métros* de passage, mais encore se démarquer d'eux. Elle se souvenait de s'être aventurée, au début de son séjour, à faire un rapprochement entre un comportement des paysans noirmoutrins et une coutume des Mbochis. Jeannot avait jugé la démarche stupide et haussé les épaules : on ne pouvait tout de même pas mettre en parallèle des objets d'espèces différentes, voyons !

Même s'il lui arrivait encore de fredonner une berceuse ou une rumba en kikongo ou en lingala, ou de rêver dans une langue indigène, surtout quand M'ma Eugénie lui apparaissait en songe, Monette se faisait un consciencieux devoir de s'immerger dans le milieu. Tout en entretenant dans les abîmes de sa mémoire le souvenir d'un pays intérieur, elle s'évertuait à épouser toutes les manières et habitudes qui fortifieraient son ascendant français et feraient oublier sa couleur et l'épaisseur de ses lèvres. En moins d'un an, elle avait acquis la maîtrise du patois maraîchin. Pour qui savait déjà penser et s'émouvoir en lingala, kikongo, mounoukoutouba, kidjombo, mbochi, sango et français, quelle difficulté y avait-il à ajouter dans la gamme une autre langue, d'autant plus accessible qu'elle était

adjacente au français ? L'outil s'avérait de surcroît utile pour le travail au café. Pépé s'émerveillait de la rapidité de sa métamorphose.

– Et dire qu'il y a des gens pour déclarer que les nè... (une quinte de toux l'arrêta et la mémé lui tapa dans le dos)... que les Noirs sont moins intelligents que nous.

– Qu'est-ce que tu racontes, pépé ? corrigeait la mémé, Monette n'est pas complètement noire. Elle est... disons, un peu bronzée. De couleur, quoi. Moi aussi, l'été...

Jeannot qui, outre le *Reader's Digest* avait quelques lectures, pour la plupart fournies par sa bibliothèque, composée de collections reliées en peau d'iguane alors qu'ils étaient à la colonie, cita André Gide.

« Moins le Blanc est intelligent, plus il trouve le Noir bête » ou quelque chose de même farine.

Pépé trouva la réflexion d'une grande profondeur, en réclama la référence, et par la suite utilisa le mot à plus d'une occasion.

Lorsque Jeannot se rendait à la chasse ou s'absentait toute la journée pour la pêche au carrelet ou en mer avec les marins du port de L'Herbaudière, Monette donnait un coup de main au café. Elle sut très vite évaluer les besoins pour préparer le nombre approprié de bouteilles de rouge ou de blanc.

Je me gardais d'interrompre Monette dans sa relation, même si j'avais du mal à la suivre tant de nombreux détails me paraissaient fastidieux. C'était comme d'écouter un discours de spécialiste. Mais j'avais besoin de tout entendre pour la comprendre. Je la laissais donc poursuivre. M'expliquer que sans doute y avait-il des inconditionnels qui, en toutes heures et circonstances, demeuraient fidèles soit au vin blanc soit au vin rouge soit au rosé, justifiant leur manie par de savantes théories sur les dangers du mélange, mais le rythme de la consommation obéissait dans son ensemble à une loi selon laquelle le blanc était le plus prisé dans la matinée, le rosé et le rouge le reste de la journée.

Suivant les revenus et le nombre, d'un claquement de doigts ou d'un coup de poing sur la table, ponctué d'un juron en patois, elle savait ce qu'on commandait : un simple verre, une chopine, une fillette ou *la* bouteille, chacun de ces termes constituant des nuances d'une terminologie régionale à laquelle la Monette se familiarisa vite.

Le café ne connaissait pas d'amateurs de porto ou de whisky, les deux grandes consommations de la colonie. Hormis les estivants, durant les

quelques mois de *la saison*, ceux qui, pour s'accorder un extra, réclamaient du Dubonnet, du Pernod, du Ricard, du guignolet kirsch ou de la Suze constituaient généralement la crème des indigènes, ceux que la pêche avait attirés vers d'autres ports et sur d'autres mers. La vie des marins, avec ses escales dans d'autres villes qui constituaient autant d'atterrissages sur d'autres planètes, d'immersions dans d'autres langues, de plongées dans d'autres civilisations et cultures dont seuls les savants possédaient une idée, leur avait fait gravir un rang dans la hiérarchie sociale et avait enrichi leurs connaissances. A leur retour, ils émaillaient les récits de leurs odyssées de scènes et de tableaux de pays dont le cinéma avait évoqué l'atmosphère. De temps à autre, apparaissait un fils du pays en permission qui, en découvrant le teint de Monette, annonçait avec fierté qu'il avait été chez elle et citait tout aussi bien Casablanca, Mombassa ou Le Cap que Grand Bassam, Sassandra, Dakar ou Pointe-à-Pitre. Un vieux capitaine à la retraite, grand amateur de pipes, haussait les épaules et les corrigeait en disant que leur connaissance de la géographie était si approximative que c'était à vous en donner la colique ; que c'était de Pointe-Noire, port où il avait mouillé, lui, qu'elle était la Monette. Selon l'humeur, elle corrigeait ou bien laissait passer.

De temps à autre surgissaient, pour une brève permission, des bourlingueurs que des cargos, des bananiers ou des bâtiments de guerre avaient menés à Valparaiso, en Inde ou en Indochine, on fermait le café plus tard qu'à l'accoutumée et la soirée se terminait par des chansons à boire que Monette finissait par retenir.

C'est dans l'appartement de la rue Clerc, à Paris, qu'elle me confia quelques épisodes de cette période de sa vie. J'avais tant de peine à imaginer Kolélé dans le monde qu'elle m'évoquait qu'à plusieurs reprises je lui ai fait reprendre ces anecdotes. Récemment, dans sa villa de Kintélé, un jour où j'étais seul en sa compagnie, il lui advint de revenir encore sur cette époque. Dans ces moments, elle ne pouvait s'empêcher d'imiter les accents, les mimiques et les attitudes des protagonistes. Un soir, pour moi, elle s'est même posé une casquette de marlou sur le coin de la tête, a avancé le menton de biais et, gouailleuse, a entonné *Le Maître à bord* puis *La Frangine*, deux goualantes au rythme de valse musette. A la fin de son numéro, elle souriait, saluait et regardait au loin, avec une nostalgie dans les yeux. Regrettait-elle le bon temps ou mesurait-elle le chemin parcouru ? En tout état de cause, elle jugeait avec indulgence les années grises où elle

avait le bout des ongles noir et les mains calleuses mais sans lesquelles il aurait manqué quelque chose à l'acier dans lequel elle avait été trempée.

En *saison*, la clientèle changeait et, dès les premiers jours de juillet, avec les estivants, l'approvisionnement du bar s'adaptait à cette faune en transhumance.

Monette passait le plus clair de son temps dans la salle à aider le pépé.

Trois ou quatre fois par semaine, à partir de vingt heures, la mémé organisait le bal. On commençait par les valses, les marches, les javas, et les paso doble, pour sacrifier au goût des vacanciers, une population composée pour l'essentiel d'ouvriers, de petits employés et de midinettes venus brûler leurs trois semaines de congés payés. Une population chaleureuse à son égard et dont elle se sentait proche. Elle était de la ville comme eux. Vers dix heures et demie ou onze heures, histoire de *chauffer* l'ambiance, la mémé brandissait une clochette d'une taille supérieure à celle qu'utilisaient les enfants de chœur au moment du *sanctus* et annonçait la danse du balai. On donnait alors une marche, une java ou une valse musette, et la mémé, tirant par la manche les timides et les réservés, forçait à se lever même les malheureux sans cavalière, leur en poussant une de gré ou de force dans les bras. Et quand tout ce monde gigotait vaille que vaille sur la piste, elle agitait la cloche pour obliger les couples à se séparer et à changer de cavalière. Dans cette atmosphère de carnaval, on se laissait griser par le vertige général, on bissait et remettait une troisième, une quatrième fois, jusqu'à l'essoufflement.

Puis, venait la pause. La mémé, soudain protocolaire, présentait son neveu : un Parisien, un vrai de vrai, zazou et existentialiste façon Saint-Germain-des-Prés mais modéré. Avec son flirt, version rousse de la chanteuse Juliette Gréco, ils donnaient en démonstration les derniers pas à la mode. Le premier été, ce fut le be-bop au rythme de *Guitar Boogie,* un autre ce fut la raspa, un autre encore le mambo, puis le cha-cha-cha. Monette observait ces évolutions avec amusement. Elle comparait les danseurs à des pantins aux gestes mécaniques. Malgré son désir de ressembler aux Métropolitains, elle songeait aux danseurs indigènes des deux rives et même à ceux des villages, et une voix intérieure lui susurrait que les maîtres en la matière, c'étaient eux, les indigènes de là-bas. Le public applaudissait mais préférait, à la reprise, valser au rythme d'une rengaine de Line Renaud ou de *La Java bleue* dont la salle reprenait le refrain en chaloupant.

Une fois, la mémé tenta d'entraîner Monette sur la piste en annonçant qu'on allait admirer Joséphine Baker. Ne sachant comment se comporter, Monette demanda un délai, le temps d'aller chercher dans la cave une bouteille pour servir un client, mais ne réapparut plus.

Par le fond de la cour, elle se fondit dans la nuit et se dirigea vers le bois de pins en direction de la mer.

Le vent d'ouest soufflait et elle n'avait pas pris le temps de passer un chandail. Elle marcha dans la dune, longtemps sans penser, écoutant la marée haute qui venait battre contre la plage et le vent qui gémissait dans la pinède avec une voix de revenant à l'âme tourmentée. Elle n'avait jamais humé l'air salé et chargé d'iode avec l'intensité de ce soir-là.

Elle se dirigea vers la plage.

L'océan était noir et effrayant. La mer devait se trouver dans son jusant. Elle haletait, tel un géant en plein effort. Elle songea à leur voyage, de Pointe-Noire à Marseille. De temps à autre, des phénomènes de phosphorescence se produisaient, évoquant des lucioles géantes. Comme elle aurait voulu alors s'entretenir avec une de ses condisciples, une des filles de chez les soeurs ! Elle pensa aussi à M'ma Eugénie.

Assise dans le sable, elle ne sentait plus le vent. Quand elle se releva, elle marcha en direction de la pinède, dans la dune. Prenant pour repères de rares fenêtres éclairées, elle parvint aux abords de Barbâtre, à hauteur d'un lieu-dit Les Onchères.

C'était une zone de feux follets.

Elle prit peur, rejoignit la route et revint vers L'Estacade. On entendait encore les derniers flonflons du bal. Elle se dissimula derrière un arbre et attendit la fin de la fête.

Le 15 août, on célébrait la fête du village. Pour l'occasion, la mémé organisait le plus éclatant de ses bals, rehaussé d'un concours de chant. Le programme avait été griffonné à la craie, d'une écriture gauche, sur un volet vert : un magnum était promis au vainqueur.

Pour la mémé, il ne pouvait faire de doute que son neveu, le zazou assagi, remporterait l'épreuve avec *Le P'tit Bonheur,* de Félix Leclerc, la seule chanson moderne à l'émouvoir. Chaque fois qu'elle l'entendait à la radio, son cœur s'attendrissait, et si la vie, notamment durant les années de guerre et de marché noir, ne l'avait pas tant durcie, elle aurait bien laissé couler une larme à l'occasion. Le neveu se ferait accompagner à l'harmonica par un autre zazou, moins assagi celui-là, dont le pantalon américain en grosse toile bleue et cousu de gros fils rouges suscitait les sarcasmes de la mémé. Elle en répétait le nom aux sonorités méprisables, *bloudjain,* en haussant les épaules et hochant la tête avec désespoir.

L'harmonica assurerait l'avantage sur le seul concurrent sérieux, Vonvon, un enfant du pays qui avait réussi à se faire embaucher sur le paquebot *France.* Cette promotion n'impressionnait pas la mémé qui ne cessait de se considérer, elle, comme l'unique Parisienne de la capitale à s'être établie dans l'île. Vonvon aurait beau faire, il resterait toujours, à ses yeux, le petit péquenot dont les parents leur fournissaient le lait en bidon et dont une des sœurs avait été leur bonne, avant la guerre, du temps où le pépé et elle jouissaient encore dans l'île du statut d'estivants.

La mémé se doutait de l'arme secrète du Vonvon. Vraisemblablement *Les Roses blanches,* une complainte pour laquelle elle nourrissait aussi un faible en secret. Les paroles et la mélodie envoûtante, quoiqu'un peu geignarde, lui rappelaient la butte Montmartre, ses escaliers abrupts avec leurs rampes en fer rouillé, le quartier où, gamine, elle avait joué à la marelle, au chat perché et à colin-maillard avec les poulbots du ruisseau.

Mais ce jour-là, entre *Le P'tit Bonheur* accompagné à l'harmonica par l'hurluberlu en *bloudjain* et *Les Roses blanches* a capella, il ne saurait y avoir de doute, les estivants voteraient pour la mode. Et puisque la décision se ferait à l'applaudimètre, la petite rousse du neveu zazou fit du racolage sur la plage.

Déjouant toutes les prévisions, Vonvon chanta *A Paris,* une valse d'Yves Montand, éliminant ainsi le handicap sur lequel la mémé avait bâti sa

stratégie, et se fit accompagner à l'accordéon par un gars de la commune voisine. Les ovations se valaient. En fait d'applaudimètre, l'appréciation était laissée à un jury présidé par la mémé elle-même, qui disposait d'une double voix, en cas de partage des suffrages. L'affaire était dans la poche pour le protégé.

Accoudée derrière le bar, entre Jeannot et le pépé, Monette ne perdait aucun détail du spectacle. Après avoir applaudi, Jeannot et elle échangèrent un regard amusé et complice.

– Chiche ! lui souffla-t-elle, en le fixant dans les yeux.

Et avant même qu'il n'eut le temps de réagir, elle fit le tour du comptoir, saisit le micro, se campa sur ses jambes, se racla discrètement la gorge, considéra la salle, obtint le silence, ferma les yeux, pénétra en elle-même et se mit à chanter.

Elle interpréta *Les Anges noirs.* A capella, bien sûr.

D'une voix de soprano juste et bien timbrée, elle interpellait l'artiste qui dessinait les anges sur les vitraux des églises. Pourquoi donc les peignait-il avec la peau blanche ? Aucune colère, aucune outrance dans sa voix ; un ton calme, convaincant et envoûtant. Sans qu'elle ne s'en rendît compte, s'insinuant doucement, naturellement, un air d'harmonica, discret, vint soutenir sa voix et embellir la mélodie.

La chanson avait-elle donc été écrite pour elle, ou par elle ? se demandèrent certains. Elle convenait tant à sa situation. En fait, elle l'avait entendue pour la première fois à Radio Monte-Carlo, interprétée par un certain Jo Tchad. Ce soir-là, Monette la recréa.

Elle décochait ses questions sans véhémence dans la voix.

Tu les peins avec la peau blanche
Ces anges aux visages étranges.
Crois-tu que ceux qui ferment les yeux
Pour le dernier voyage
N'ont pas le même Dieu ?

Le tapage qui avait suivi la fin du numéro de chacun des deux favoris n'avait pas la puissance du silence qui soutint Monette jusqu'à la fin du morceau. Le public, saisi, se leva pour l'ovationner puis scanda son nom sur l'air des lampions.

Un sourire crispé aux lèvres, la mémé lui tendit le magnum. Monette le reçut en s'inclinant. Elle serra le trophée contre sa poitrine, envoya de la main des baisers à la cantonade et, se tournant vers Jeannot, lui lança :

– Viens avec moi. Fais sauter le bouchon et qu'on remplisse toutes les coupes.

Comme la bouteille de champagne ne suffisait pas, elle demanda qu'on en débouchât d'autres, rassurant la mémé : c'était à sa charge.

Quelques jours après, elle prenait le car pour Nantes. Jeannot et elle y allaient régulièrement pour rendre visite aux enfants. Une fois tous les mois, tantôt l'un tantôt l'autre, pour limiter la dépense.

Charles était interne au lycée Clemenceau, Maud au lycée de jeunes filles Gabriel-Guist'hau.

Leur inscription dans les deux établissements avait été à l'origine du premier contentieux avec la mémé. Dès leur arrivée à La Fosse, quelques années plus tôt, Monette avait harcelé Jeannot pour placer les enfants. Même s'ils envisageaient alors de retourner à la colonie au terme de leurs six mois de congé, il était entendu que Maud et Charles resteraient en Métropole. L'éducation de ses rejetons constituait l'un des rêves que chérissait le plus Monette, l'héritage le plus précieux qu'elle tenait à leur léguer ; qu'ils deviennent un jour bacheliers – et bacheliers de France – serait la meilleure des revanches sur les premières années de sa vie.

Dès que la mémé eut vent des démarches que le couple se préparait à entreprendre, elle s'évertua à les en dissuader. Les pauvres petits ne pourraient jamais suivre les programmes de France. Ils n'avaient rien à voir, mais alors rien à voir du tout, avec ceux d'Outre-mer. C'était déjà plus que la mer à boire pour les petits Métropolitains, nés et élevés ici. Et les quelques gosses de l'île qui s'y étaient essayés s'étaient brisé les dents !...

Mais la vieille pouvait chanter tout ce qui lui passait par l'esprit, Monette persistait.

– Et nous sommes en mai ! s'exclamait la mémé. Les établissements sont complets. Les places sont rares et chères ici. Faut s'inscrire au moins neuf mois à l'avance. C'est déjà trop tard, même pour la rentrée prochaine.

Jeannot fini par céder et les gosses furent inscrits, à titre intérimaire, au cours complémentaire de Noirmoutier.

Têtue comme une mule – je ne fais là que reprendre la formule utilisée par Monette parlant d'elle-même quand elle me relatait l'épisode – Monette obligea Jeannot à se passer une chemise blanche, à enfiler son costume croisé et à se nouer une cravate autour du cou. A bout d'arguments, la mémé s'était contentée de secouer la tête en signe de désespoir. Ils avaient bien de l'argent à jeter par la fenêtre pour perdre ainsi l'occasion d'économiser deux billets de car.

Démentant les prophéties de malheur de la mémé, les deux établissements étaient disposés à recevoir les deux enfants à l'internat dès la semaine suivante. Le temps pour les parents d'acheter les trousseaux et de les marquer au numéro des élèves.

– Tu vois ? exulta Monette.

Elle ne put s'empêcher d'ajouter un commentaire désobligeant sur la mémé qu'elle qualifia de *marâtre.*

Plusieurs années avaient maintenant passé et les enfants s'étaient si bien acclimatés qu'ils n'avaient plus dans leur accent le moindre indice qui laissât percer leurs origines. En ce qui concernait la fille, la métamorphose avait même quelques aspects fâcheux. Elle se prenait pour une Blanche et parlait des Africains en disant *ils.* Il faut dire que Maud, la fille de Sergent, était ce que nous appelions dans notre nomenclature une *quarteronne* à la peau de lait, aux cheveux lisses et ondulés. Il fallait un regard averti et minutieux pour déceler chez elle les quelques traits discrets qui trahissaient son ascendance bantoue.

A plusieurs reprises, Monette avait noté que la petite s'était sentie gênée par la présence de sa mère. Monette l'avait vertement rappelée à l'ordre, laissant échapper des éclats de voix à la congolaise. En la tançant et agitant l'index devant son nez, elle lui rappelait qu'elle descendait d'une grand-mère noire, encore vivante, alors que le grand-père gaulois était introuvable et appartenait presque à la mythologie. Je doute que sur l'instant Monette usât exactement de ces termes mais ce furent ceux qu'elle utilisa lorsqu'elle s'ouvrit à moi.

Quant au fils dont les résultats scolaires avaient été au début exemplaires, lui aussi filait un mauvais coton. Chaque bulletin scolaire se terminait par des mises en garde du censeur. Sa seule passion était le sport. Les lettres qu'il adressait à ses parents étaient composées d'un chapelet de récriminations. Contre la discipline du lycée, à propos de son habillement (vieux jeu, il faisait de lui la risée de ses condisciples), à propos de ses provisions (pas assez variées), à propos de son argent de poche (ridiculement insuffisant). Jeannot avait réagi d'un ton cassant : ils vivaient une période de vaches maigres, toute la famille devait se restreindre. Et puis avait-on le droit de réclamer de l'argent avant d'avoir su en gagner soi-même ? A l'occasion d'une de ces disputes, le jeune garçon avait soudain éclaté et déclaré qu'il voyait bien après tout que Jeannot n'était pas son vrai père.

C’est Monette qui lui envoya une paire de gifles. Elle se jeta même sur lui et Boucheron dut arracher l’enfant des griffes de sa mère.

Charles ne savait pas à l’époque que Boucheron était sur le point d’aboutir à la procédure d’adoption de sa sœur et lui ; que Boucheron s’était lancé dans cette affaire de sa propre initiative. Ils portent aujourd’hui son nom.

Malgré le soutien de Monette, Jeannot n’avait pas trouvé le sommeil de la nuit.

Puis les choses semblèrent rentrer dans l’ordre. L’enfant s’excusa et Jeannot pardonna.

A ce stade du récit, j’interrompis Monette et lui demandai pourquoi elle avait abandonné un tel homme.

– Pourquoi ? A cause de mon cœur, pas de ma tête.

Une autre fois, jouant sur les mots, elle me répondit que c’était sur un coup de tête qu’elle avait pris la décision de disparaître. Elle ajouta que sans quelques coups de folie dans la vie, on n’atteignait pas à la sagesse et que trop de sagesse conduisait à la démence.

Justement, au moment où Monette fait ce voyage à Nantes, Charles semble repris par ses démons. Ce n’est plus le manque d’argent dont il se plaint. Il fait le procès de l’école.

Elle ne sert à rien. La vie est brève. A quoi bon se la compliquer avec des disciplines aussi inutiles que le latin, l’histoire, la géographie ? A quoi bon ces exercices stupides de mathématiques ? Il suffit de savoir lire, écrire et effectuer les quatre opérations. Il ne souhaite pas devenir, lui, un de ces monstres dont les premiers de la classe lui fournissent une image repoussante. Tous ravagés. Des *polars* incapables de voyager seuls en train. Le nez dans les bouquins de grammaire, ils ne savent pas mordre dans la vie. Tous binoclards, ils ne voient pas devant eux, se cognent dans la première chaise sur leur trajet et lui présentent des excuses. Ils sont la risée des filles. D’ailleurs, ce ne sont pas eux que les copains choisissent pour être chef de classe. C’est invariablement lui ou des gars de sa trempe qu’ils élisent. Du reste, ajoute-t-il encore dans un style maladroit, les acteurs de cinéma, les joueurs de football, les champions du Tour de France, en un mot tous ceux dont la vie est une réussite à ses yeux ne se sont pas souciés de passer leur bac. Et pourtant comme ils gagnent leur vie ! On les admire, on les célèbre, on les décore. Suffit de lire les journaux et d’écouter la radio. Il n’a pas envie, lui, de vivre une vie médiocre de *paumé* !

Dans le car qui la conduit à Nantes, elle relit la dernière de ces missives. Elle n'a pas de réponse à toutes les questions que soulève Charles mais elle sait qu'il a tort. Plus tard, il comprendra. Mais comment l'en convaincre maintenant ? Le monde change et les jeunes n'acceptent plus l'argument d'autorité.

A Nantes, elle se rend d'abord aux grands magasins Decré. Elle achète deux chemises, un pull-over à col en V et un sweat-shirt, tous articles à la mode. Elle connaît ses goûts et elle a longtemps hésité sur les couleurs. Pour sa fille, elle prend une robe dont elle aurait eu envie pour elle-même et quelques dessous. Maud grandit tellement qu'il faut les lui renouveler tous les six mois.

Engagée sans réserve dans ce que, devenue Kolélé, elle nommera avec causticité « la naturalisation de son âme », Monette ajouta le bricolage à ses qualités de ménagère. Elle aida Jeannot à la construction d'une pièce supplémentaire, à *Simba Nzila.* Vêtue d'un bleu de chauffe trop large pour elle, les cheveux protégés par un foulard blanc, elle apprit à manier la truelle, et Jeannot disait, pour égayer la tâche, qu'elle était son boy-maçon. Un boy-maçon qui grimpait sur l'échelle et chaulait les murs comme un professionnel en sifflotant les chansons à la mode.

Un soir, elle ressentit une douleur à l'omoplate. Jeannot tâta l'endroit et, dubitatif, conclut que ce devait être une douleur musculaire. Le lendemain, elle s'éveilla plus tôt que d'ordinaire, le corps en sueur et parcouru de frissons. Réagissant et refusant de s'écouter, elle rejoignit une voisine avec laquelle elle avait fait le projet d'aller pêcher au Gois.

C'était un jour de petite marée.

Avec les commères du bourg, elles concouraient à qui ramènerait le plus de palourdes. Elle avait le coup d'œil, la Monette, pour distinguer les deux trous qui trahissent la présence de coques dans la vase. Deux trous apparemment identiques à ceux où se nichent les rigadeaux ou simplement les vers de terre. Aucune méprise pourtant chez elle. Elle s'accroupissait et, d'un coup de lame, extrayait les coques gris anthracite. Chaque fois, la douleur revenait et de moins en moins supportable. Sans doute une mauvaise courbature.

Soudain, le vent leur apporta le son d'une clochette. C'était le vent de suroît, celui qui annonce la pluie. Elle prêta l'oreille, plia son barda et reprit le chemin de la digue. Elle avait reconnu la clochette de la mémé, celle-là même qu'elle utilisait en été pour la danse du balai.

Quelque chose de sérieux avait dû se produire à L'Estacade. La fois précédente où la mémé avait utilisé cet instrument de manière aussi insolite, c'était par une nuit d'équinoxe. Une nuit où Jeannot et elle s'étaient barricadés dans *Simba Nzila.* Dehors, le vent déversait sa colère en poussant d'effroyables hurlements. La mer était démontée, les herbes de la dune se couchaient et les arbres agitaient désespérément leurs branches. La pipe à la bouche, Jeannot méditait sur des mots croisés et Monette, l'oreille collée au transistor, suivait les péripéties du Crochet Dop sur une radio périphérique.

Une clochette tinta dans la nuit. Ils levèrent la tête et prêtèrent l'oreille. Jeannot posa sa bouffarde et se dirigea vers une fenêtre pour ouvrir les volets. Elle eut peur et voulut l'arrêter. Ce n'était peut-être qu'une illusion. Que verrait-il dans cette nuit d'encre ? Les esprits, lui avait expliqué jadis M'ma Eugénie, disparaissaient toujours dès qu'on tentait de les approcher et de les toucher. Et malheur à qui osait les identifier !

Jeannot ouvrit les volets. Furieux, le vent les plaqua contre le mur.

C'était la mémé munie de la clochette du bal de L'Estacade.

Ils venaient de recevoir un appel de Nantes. Du proviseur du lycée. A propos de Charles.

Le lendemain, ils prirent à Fromentine le premier car Citroën de la journée.

Dans les boiseries de son bureau, derrière une lampe à abat-jour qui donnait à la pièce une atmosphère chaude et douillette, le proviseur, assisté de quelques collaborateurs et d'un homme qu'on présenta comme chargé de l'enquête, fournissait les explications d'un ton calme et la voix basse. Charles avait profité de la sortie hebdomadaire des pensionnaires au Petit-Port pour faire une fugue. Quoiqu'on ne voulût rien dramatiser, on avait immédiatement averti la police. On avait d'abord pensé à une courte escapade. Sans que l'établissement fût coutumier de ce genre d'incident (le proviseur toussota), il y avait ce que les potaches nommaient dans leur argot les *feintes*, généralement limitées à quelques heures. Mais, dans ce cas particulier, cela faisait deux jours que l'on demeurait sans nouvelles, sans le moindre indice qui permît de se lancer sur une piste ou une autre.

Le calvaire des Boucheron dura des semaines, des mois. Une seule certitude permettait de maintenir la flamme d'un espoir en Monette : l'enfant était encore en vie. Aucun des cadavres d'inconnus déposés dans les morgues de la Loire inférieure, de la Vendée, de l'Ille-et-Vilaine et du Maine-et-Loire ne correspondait au signalement du petit.

Si, en déduisait Monette, pressant le pas sur les pavés du Gois, la mémé usait cette fois-ci de la clochette en plein soleil, c'est que quelque chose de grave s'était produit à L'Estacade. Était-ce à propos de Charles ? Elle se signa. A moins qu'il ne s'agît du pépé. Il commençait à se faire bien vieux, le bougre, et ce travail de bistrot, si éloigné de sa nature et de son éducation, n'était pas de nature à préserver sa santé. A moins qu'il ne s'agît une fois encore de Jeannot. Monette fit à nouveau le signe de la croix et marmonna plusieurs *Je vous salue Marie*, ce qui avait au demeurant l'avantage de

soulager son pas, comme les chansons entraînantes que les bonnes sœurs leur faisaient entonner, le dimanche, à la balade du côté du Djoué.

La mémé l'attendait, souriante, sur la digue.

– Y a des gens de Brazzaville, annonça-t-elle.

Monette poussa un soupir. Ce n'était rien de ce qu'elle avait redouté.

– Des gens de Brazzaville ?

Une femme qui se disait sa cousine.

La Monette enfourcha sa bicyclette aux jantes rouillées.

Dès le premier coup de pédale, elle ressentit la douleur à l'omoplate et serra discrètement des dents.

– Quel type de femme ? Grande, petite ?

La description de la mémé était plus difficile à décoder qu'une devinette. Une *café-au-lait* mariée à un Blanc ? En vain, Monette déclina des noms et des prénoms.

– Viennent de Nice.

Elles roulaient vent debout et malgré sa douleur à l'omoplate, Monette tantôt pédalait en danseuse, tantôt se couchait sur son guidon à la manière des coureurs cyclistes et forçait le rythme. La mémé derrière avait du mal à suivre.

C'était Marie-Jeanne.

J’avais beau fouiller dans ma mémoire, je ne situais pas cette tantine Marie-Jeanne que Kolélé m’évoquait dans l’appartement de la rue Clerc. Après m’avoir vainement fourni certains détails de son visage, indiqué la nuance de son teint, sa taille et sa manière de se coiffer, elle déclara que c’était la femme de Battesti. Lui, je m’en souvenais. Il avait été mon rival quand je n’avais que cinq ou six ans. Il nous avait arraché Monette du Cocktail Tropical. Je me rappelais aussi le jour où l’oncle Mobéko, à Bangui, nous avait annoncé le mariage de ce monsieur avec une tantine.

Laquelle ? Kolélé prit un air scandalisé un peu théâtral ; comment pouvais-je donc retenir des pages et des pages pour mes examens et oublier les personnages les plus chers des années du Cocktail Tropical ? Elle regretta l’éducation traditionnelle où l’on développait d’abord la mémoire, la connaissance du chant et des coutumes. J’ai alors douté de sa sincérité. Elle était trop moderne, trop imprégnée des façons de sentir et de concevoir d’Europe pour avoir une véritable nostalgie de la vie de brousse. Elle se leva, disparut un instant dans sa chambre pour en revenir avec un album de photos. Elle l’ouvrit, le posa sur ses genoux et en tourna les pages comme celles d’une encyclopédie à laquelle on recourt pour départager un débat.

– Voilà !

Son doigt m’indiquait un groupe de jeunes filles en robe de toile légère posant devant un tronc de palmier. Marie-Jeanne Couturier était l’adolescente au sourire timide et à la coiffure un peu haute, façon Édith Piaf.

Aussitôt, les années du Cocktail Tropical me sont remontées à la mémoire. Marie-Jeanne faisait partie de celles qui, malgré la différence d’âge, abandonnaient les conversations des adultes pour s’intéresser à nos jeux. Une des plus belles aussi. Mais laquelle de mes tantines ne l’était pas ?

Son histoire ressemblait à la plupart de celles des filles de chez les sœurs de ces années-là. Elle épousa Éric Battesti que j’avais trouvé indigne de tantine Monette et qui pourtant l’avait séduite. Parachutiste démobilisé aux colonies, il était à l’époque, après un séjour en Indochine, infirmier à l’Hôpital général de Brazzaville.

Ce fut Éric Battesti qui emmena Monette à Bangui puis disparut jusqu’à ce qu’il réapparût à nouveau à Brazza. Lorsqu’il y épousa Marie-Jeanne

Couturier, il était employé de la SCKN, l'un des grands comptoirs coloniaux installés au Congo.

En congé à la Métropole, m'expliquait Kolélé, Éric Battesti et Marie-Jeanne avaient entrepris, pour roder leur voiture, d'aller rendre visite à toutes les relations de la colonie. Ils avaient effectué un détour dans l'île à la recherche de Monette, dont Marie-Jeanne tenait l'adresse de M'ma Eugénie.

Avant de s'engager dans la venelle sablonneuse avec le véhicule neuf, Battesti hésite.

– Ne fais pas le délicat, avance, ko ! lui lance Marie-Jeanne en forçant un peu la prononciation et l'intonation du pays.

– On voit que c'est pas toi qui payes les réparations, réplique Battesti d'un ton à la fois bourru et timoré.

– Si c'est seulement une voiture *du goudron*, c'est pas la peine de la ramener à Brazza.

Sur la banquette arrière de la traction avant, Monette sourit. Cette dispute sans conséquence lui évoque le ton de la palabre, lui rappelle la bonne époque du couvent, du Cocktail Tropical et de Bangui. Sont-ce de telles disputes qui, avec le temps et en s'accumulant, ont râpé le lien qui l'attachait à Éric Battesti ?

Monette rassure Battesti d'une phrase calme et d'un argument concluant sur la qualité du chemin.

– Qu'est-ce que je te disais ? triomphe Marie-Jeanne. Ici, c'est pas la brousse, c'est *Mpoto*, la France, monsieur. Avance seulement pour toi, ko.

Simba Nzila. Rien par son style ne la différencie des autres habitations du bourg, ces bâtisses vendéennes, basses et allongées, rien sinon l'éclat de la chaux et de la peinture. Marie-Jeanne feint l'admiration. Elle a mieux, beaucoup mieux, elle, à Nice.

« Simba nzila », une formule que M'ma Eugénie affectionnait. Quelque chose comme « poursuis ton chemin, n'abandonne pas ».

Dans le jardinet, Monette débute par la roseraie dont elle présente les plants et les boutures, avec des commentaires de professionnelle et des gestes d'affection comme si chaque fleur et chaque plante avaient besoin d'un discret témoignage d'encouragement. Marie-Jeanne ne lui connaissait pas ces talents.

– Ici, on change, répond Monette, un brin rêveuse et amusée.

Et elle ajoute en lingala qu'il n'y a ici ni boy ni jardinier, donc il faut bien... Elles en éclatent de rire et se frappent dans la main d'un geste oublié mais spontanément revenu.

Elles se dirigent ensuite dans la courette arrière pour admirer le potager que Battesti examine en connaisseur. Ses questions sur la taille des tomates et des salades l'attestent.

– C'est l'œuvre de Jeannot, précise Monette. Quand il travaille ici, le reste du monde peut s'écrouler.

Marie-Jeanne a compris qu'il ne s'agit ni d'une plainte ni d'une critique mais d'un hommage. Battesti, qui s'est accroupi pour soupeser un concombre, hoche la tête avec une moue de connaisseur.

– Nous n'achetons aucun légume, clame fièrement Monette. Sinon, poursuit-elle en lingala à l'attention de Marie-Jeanne, on ne s'en sortirait pas. La vie est chère ici.

Marie-Jeanne trouve au contraire que, convertie en francs CFA, la vie de Métropole est sans conteste plus douce. Mais sa remarque faite, elle n'insiste pas.

Surtout quand elle entend Monette qui, poursuivant sa pensée, ajoute que les études des enfants sont onéreuses mais que c'est là le seul investissement sur lequel il ne faut pas lésiner. Ah ! si elles avaient eu la chance, elles, de faire des études !

Après bien des hésitations, Marie-Jeanne, qui se souvient que les enfants ne sont pas ceux de Boucheron, s'enquiert d'eux. Monette explique sur un ton triste qu'ils sont à Nantes, en pension. Boucheron les a tous deux reconnus, le fils de Salluste tout autant que la fille de Sergent. Mue par un sentiment qui tient à la fois de l'orgueil, de la pudeur et de l'instinct de protection, Monette se refuse habituellement à faire état de la fugue de Charles. Mais la venue de Marie-Jeanne a apporté dans sa vie d'insulaire un souffle d'air revigorant. Elle se laisse aller et lui révèle le drame. L'aveu la soulage mais l'autre n'a d'autre commentaire qu'un mot d'apitoiement suivi d'une réflexion banale sur les enfants d'aujourd'hui.

– Vous savez ce que c'est, ça ?

Battesti se baisse, examine avec attention, renifle, fait travailler sa mémoire et finit par donner sa langue au chat non sans avoir déclaré auparavant que c'est bizarre tant ça ressemble à certaines variétés de pili-pili, ce qui bien sûr est inconcevable dans ces climats.

– Précisément, c'est du piment. On a tenté mais...

A ce moment, une vieille Rosalie, modèle d'avant guerre, klaxonne devant le portail. La traction avant à plaque rouge bloque l'entrée. Battesti court pour dégager le passage.

– La tante Adélaïde, commente Monette en plaisantant, la tante Adélaïde n'est pas contente et se demande qui a bien pu se permettre d'obstruer l'entrée.

Et elle explique, un sourire malicieux aux lèvres, que lorsqu'ils ont été contraints de vendre leur traction avant et de racheter cette vieille guimbarde d'occasion, Jeannot, pour faire contre mauvaise fortune bon cœur, a pris le parti de la baptiser lui-même « la tante Adélaïde », du nom d'une vieille parente grincheuse, morte il y a quelques années à plus de quatre-vingt-dix ans. L'humour, ajoute-t-elle, est un antidote efficace contre l'adversité.

Quand Jeannot reconnaît Battesti, il bondit de la Rosalie et les deux hommes se serrent dans les bras l'un l'autre, comme un peu plus tôt les deux femmes. Ils font des remarques sur leurs métamorphoses réciproques. Chacun tente de faire croire à l'autre que, hormis un détail négligeable, il n'a guère changé et qu'il paraît toujours aussi jeune et pimpant, qu'il y a... combien déjà ?... le temps file si vite.

– Oui, comme la vie.

– Tiens, viens voir, chuchote Battesti à Jeannot, en lui lançant un clin d'œil.

Jeannot pousse des cris d'admiration théâtraux et répète qu'il ne fallait pas, que c'est de la folie. Les deux femmes les voient ensuite revenir les bras chargés de bouteilles et de victuailles achetées sur la route par Battesti.

A son tour, Jeannot fait admirer les fruits de mer qu'il extrait du coffre de la tante Adélaïde. Des crabes et des tourteaux bruns, des plies et des soles grises, des sardines bleu argenté, des araignées de mer cramoisies aux corps hérissés de piquants et aux pinces géantes. Battesti s'en régale déjà et propose d'arroser le tout d'un gros-plant acheté sur les coteaux de la Loire, quelque part entre Nantes et Ancenis.

L'un d'eux évoque les somptueux casse-croûte dont l'habitude hélas !, avec les nouvelles vagues de *débarqués*, tend à se perdre aux colonies et qui, dans le bon temps, faisaient partie de leurs distractions au même titre que la chasse, le cinéma ou les « dégagements ». Jeannot en soupire et Monette esquisse un sourire résigné. Le casse-croûte, c'était la pause, un

jour chez tel, le lendemain chez tel autre, chacun ravi et fier de faire savourer son jambon, ses fromages et ses vins.

Tonton Pou aussi aimait ce moment de bonne chère. C'était l'instant que choisissait tantine Marie-Chinois pour avoir un tête-à-tête avec lui. Je crois l'avoir déjà mentionné.

Avant d'entrer dans *Simba Nzila,* Monette s'essuie les mains contre le tablier ceint au-dessus de sa robe, se déleste sur le seuil de ses sabots et pénètre en chaussons dans la maison. Marie-Jeanne se sent mal à l'aise dans son tailleur et ses talons aiguilles.

Le départ des Battesti laissa Monette désemparée. Quand elle vit la voiture à plaque rouge disparaître au croisement de la venelle et de la départementale, elle ressentit une fêlure dans sa poitrine, tituba et manqua défaillir.

– Qu'y a-t-il, mais qu'y a-t-il ? répétait Boucheron, en lui prenant la main, avec une attention à la fois touchante et maladroite.

Impossible de stopper cet accès de sanglots qui la secouait comme une enfant en proie à un chagrin insurmontable.

Comment lui expliquer qu'elle avait vu en Marie-Jeanne son autre destin ? Celui que La Fosse avait enseveli.

C'est bien plus tard, en me racontant cet épisode, dans l'appartement de la rue Clerc, que Kolélé donna un sens au passage de Marie-Jeanne. Sur le moment, cela n'avait été qu'un sentiment confus, indéchiffrable.

Elles avaient passé de nombreuses heures à se raconter l'une l'autre. La vie de Marie-Jeanne à Nice rayonnait comme un prolongement naturel et logique de celle des colonies, plus brillante encore et, bien sûr, moins provinciale. Monette, elle, contait toutes ses blessures rentrées. Nulle protestation contre la vie dure entre champs, fermes et mer. Elle s'affirmait heureuse de cet apprentissage et caressait avec douceur la corne de ses mains. Aucune récrimination contre les paysans et leurs coutumes. Elle restera toujours un peu des leurs.

Mais elle dit la mémé, « l'adjudant » de L'Estacade, comme elle la surnommait quelquefois, la femme avide, qui voulait tirer parti de chaque situation et qui pourtant, aux moments les plus inattendus, vous surprenait par ses élans de générosité. Décontenancé, on l'absolvait pour le reste.

Elle raconta son arrivée, son refus de jouer l'animal de cirque, la négresse qui se met debout sur deux pattes, fait la belle et saute dans le cerceau ; elle dit sa fuite la nuit dans la dune, ses colères rentrées et ses accès inattendus de révolte ; elle dit sa souffrance de voir le chemin qu'emprunte sa fille Maud : elle se prend pour une Blanche et semble avoir honte de la couleur de sa mère. Elle revient sur la fuite de son fils Charles. Marie-Jeanne se demande s'il ne serait pas parti à la recherche de son père, le Dr Salluste. Non, réplique Monette, on l'aurait su. Plus tard, à Kintélé, j'ai entendu Kolélé se demander si cette fuite ne constituait pas d'une certaine manière une protestation contre la condition de sa mère.

Le lendemain du départ de Marie-Jeanne, les élancements à la clavicule se firent plus insistants. Monette avait oublié la douleur, comme si la présence de son amie l'avait anesthésiée.

Le jour suivant, elle fut prise d'une hémorragie nasale et dut s'aliter.

Son appétit disparut et elle était saisie de frissons, accompagnés de sueurs et de fièvre, le matin et à la tombée de la nuit. Elle attribua sa forte température à un paludisme résurgent et rassura son entourage ; la chose disparaîtrait avec quelques cachets de quinine et des frictions de pommade mentholatum. Mais son estomac ne tolérait pas les cachets, que le pharmacien de Noirmoutier avait dû commander à Nantes, et l'on eut du mal à se procurer le mentholatum ; les officines avaient depuis belle lurette cessé de s'en pourvoir et le nom du produit faisait sourire la nouvelle génération d'apothicaires. Malgré ses protestations, Jeannot l'embarqua dans la tante Adélaïde et la conduisit en urgence chez le médecin de Noirmoutier. Après l'avoir auscultée, celui-ci fit la grimace et, pour en avoir le cœur net, prescrivit une radiographie.

Il fallut se rendre à La Roche-sur-Yon.

Plus tard, bien plus tard, toujours rue Clerc, ce fut avec humour qu'elle me relata son entretien avec le médecin.

Elle blêmit à l'énoncé du diagnostic. Une sentence de mort. A l'aide d'une fine baguette de chef d'orchestre, le médecin indiqua la tache, un nuage au sommet apical droit.

Ne chuchotait-on pas que la tuberculose était irréversible, comme le cancer ?

Elle se signa et fit effort pour ne pas s'effondrer. Elle ne fumait pas pourtant, buvait à peine, était propre, n'avait pas de mauvaises fréquentations. Elle n'avait pas toussé, ni craché...

Le médecin la rassura et lui fit un cours sur la maladie depuis la découverte de la pénicilline et des antibiotiques.

Toutefois, bien qu'il évoquât la possibilité d'un traitement ambulatoire, l'homme de l'art recommandait le séjour en sanatorium. Il rassura Boucheron, la Sécurité sociale prenait en charge le plus gros des frais.

Il fallut choisir entre un établissement dans la région ou en montagne. Jeannot demanda à réfléchir.

Le jour suivant, Monette annonça que ce serait la montagne. Jeannot resta d'abord sans voix puis se mit à énumérer les inconvénients de

l’éloignement, le coût des voyages pour aller lui rendre visite et mille autres complications qui auraient dû la pousser à se montrer plus raisonnable.

Elle ne céda pas d’un pouce.

D’où lui venait donc cette fantaisie ? se demandèrent le pépé et la mémé.

– Je ne suis pas venue, rétorqua-t-elle sèchement, pour crever tubarde et jeune dans le pays où l’on construit les avions, où l’on bâtit des immeubles et des ponts gigantesques, où l’on invente le merveilleux et réussit toutes les magies. Je paierai le prix qui convient pour guérir mais je guérirai.

Elle ajouta quelques arguments sur les vertus de la montagne pour ce genre d’affection. La mémé eut beau citer des cas de filles de ferme atteintes de *la* maladie (elle se gardait bien, par pudeur, peut-être aussi pour conjurer le sort mais, surtout, pour l’honneur de la famille, d’en prononcer le nom) et qui n’avaient somme toute pas été si mal soignées que cela dans les sanas maritimes.

– J’irai en montagne ou m’en retournerai crever chez moi.

Je n’ai jamais eu l’occasion de faire préciser par Kolélé l’emplacement exact du sanatorium. Dans les Alpes-Maritimes, sur les hauteurs, du côté de Grasse, m’avait-elle vaguement indiqué. Et moi, je n’avais pas besoin d’en savoir plus pour suivre son récit. C’est récemment, en faisant les repérages de mon film, que j’ai réussi à identifier le lieu avec précision grâce à l’aide de quelques contemporaines de Monette dont j’ai pu retrouver la trace. Je leur rendrai bien sûr hommage dans mon générique.

Quand je m’y suis rendu, le domaine qui abritait le sanatorium était désaffecté et faisait l’objet de travaux. De nos jours les tuberculeux se soignent chez eux et les lieux où séjourna Monette hébergent des étudiants victimes de dépression. A chaque temps sa maladie.

Les chambres des pensionnaires donnaient sur une terrasse en surplomb au-dessus d’un immense jardin dans le fond duquel on apercevait un bassin entouré de déesses grecques de pierre blanche, nues ou vêtues de voiles mouillés et transparents. Tandis que j’y errais en tentant d’imaginer quels avaient pu être les sentiments de Simone Fragonard du temps où elle foulait ces allées et ces pelouses, j’ai pensé *à L’Année dernière à Marienbad*, un film d’Alain Renais que j’étais allé voir avec Monette et que, malgré les éloges de la presse, nous n’avions pas réussi à apprécier.

Périodiquement, les malades étaient soumis à un bilan. La veille, assurait Monette, tels des potaches la nuit qui précède le baccalauréat, ils étaient tenaillés de crampes aux entrailles et n’arrivaient pas à trouver le sommeil. L’épreuve se passait dans des salles au sous-sol du bâtiment principal.

Le médecin-chef en personne, d’ordinaire difficile d’accès, commentait les résultats des tubages, des analyses d’urine et de sang, les radiographies et les tomographies. Les autres pneumophtisiologues, les internes et l’infirmière en chef n’osaient prendre la parole sans y être invités par le maître, se bornant à adresser un discret sourire de sympathie au malade qui, le souffle suspendu, attendait la conclusion.

Dès le premier bilan, le médecin-chef s’émerveilla et prit ses collaborateurs à témoin.

– A ce rythme, votre cure sera réduite de moitié, madame.

Monette ne put maîtriser un sourire de satisfaction. Elle jubilait comme une élève que le maître félicite.

Le médecin voulut savoir si elle avait déjà, avant ce traitement, absorbé quelque antibiotique. Elle n'en avait pas souvenir. L'homme nota et conclut que cela confirmait les présomptions de certains chercheurs : c'était une affaire de race. Lui-même au demeurant avait déjà observé le même miracle sur d'autres Noirs et quelques Jaunes.

– Des races plus saines, commenta l'un des adjoints.

Monette ne voulut pas entendre. Loin de l'enorgueillir, ces propos la gênaient. Car à quelle race appartenait-elle ? Monette ne pouvait par ailleurs l'avouer, mais la perspective d'un départ anticipé du sanatorium ne l'enchantait guère.

Alors que pour la plupart des pensionnaires la cure constituait une halte forcée, une résidence surveillée, voire une prison, la conséquence d'un accident qu'ils maudissaient, elle avait, elle, au contraire pris goût au rythme de la vie de retraite. Elle cessa d'écrire à La Fosse. Seule sa fille, Maud, continuait à faire l'objet d'une correspondance hebdomadaire de sa part. Elle prit l'habitude de lui envoyer des cartes postales. Pas ces chromos qui représentent les paysages avec un bonheur inégal mais des reproductions de tableaux ou de statues. Sans doute pensait-elle souvent aussi à Charles mais où lui adresser sa correspondance ?

Au moins le savait-elle en vie. Entre-temps, Jeannot lui avait fait parvenir la lettre qu'il avait reçue à La Fosse :

Chers parents,
Ce petit mot rapide, pour vous dire de ne pas vous inquiéter. Je me porte bien et je vous aime.

Je ne pouvais plus supporter la pension, j'ai eu peur de me présenter chez nous.

Papa, pardon d'avoir quelquefois été injuste à ton égard.

Ne tentez pas de me retrouver pour le moment. C'est moi qui déciderai de la date de nos retrouvailles, c'est moi qui vous ferai signe.

Embrassez Maud, comme je vous embrasse.

Votre fils.

La signature était illisible.

Non, le sana n'était pas le bagne ainsi que voulaient le faire accroire la plupart des malades. Les soins médicaux y étaient au bout du compte fort

réduits et bien doux. Les possibilités offertes par la bibliothèque, le ciné-club et les divers ateliers compensaient l'immobilité aux heures des perfusions et de cure de silence.

Plus tard, devenue Kolélé, elle se déniera toujours la qualité d'intellectuelle. Et c'est vrai qu'elle ne possédait même pas le certificat d'études primaires. Mais sont-ce les diplômes qui font l'intellectuel ? En tout état de cause, le sanatorium lui permit de lire, de réfléchir et de rêvasser. J'ai retrouvé et interviewé sa compagne de chambre, une militante de la cause des femmes, qui votait alors communiste et la guida dans ses lectures. Ainsi découvrit-elle, sous son influence, Aragon, Eluard et Elsa Triolet. Mais la lecture est un palais aux mille portes. Dès qu'on s'aventure dans une salle, m'expliqua-t-elle un jour, on découvre l'accès sur mille autres et l'on ne résiste guère à l'envie de tourner la poignée qui révèle un nouvel univers. Simone Fragonard dévorait pêle-mêle tout ce qu'offrait la bibliothèque, regrettant quelquefois de n'y pas trouver ce qu'une précédente lecture avait suggéré. C'est à cette époque, me semble-t-il, qu'elle s'astreignit à apprendre par cœur des pages entières de Césaire, de Senghor et de quelques autres auteurs du mouvement de la négritude. La lecture de leurs textes la ramenait au Dr Salluste, à Jacques Mobéko, à l'Afrique, et la vie qu'elle y avait passée prenait sous leur éclairage un relief et des teintes ignorés ; au fur et à mesure qu'elle prenait conscience d'avoir vécu ces années-là à contresens, elle se sentait envahie par un sentiment de malaise.

Au début, sa récréation favorite était le cinéma. Chaque projection était suivie d'un débat. La moitié du public abandonnait alors la salle. La première fois, Simone y resta pour accompagner sa compagne de chambre et, vraisemblablement aussi, par curiosité. Le cinéma avait jusqu'alors été pour elle une distraction de même nature que la danse ou que les matchs de football. A la maison de cure, elle apprit à le lire. De là, peut-être, cette curiosité constante sur l'état d'avancement de mes projets.

Quant aux différents ateliers, elle balança longtemps avant de faire son choix. La broderie et la tapisserie l'attiraient d'évidence mais elle se rendit compte, dès la première séance, que, riche du savoir-faire acquis au couvent, elle pourrait vite prétendre au titre d'animatrice. Mais c'était d'apprendre qu'elle avait soif, pas de briller.

Elle fréquenta le labo photo, trouvant amusant de découvrir les secrets sur lesquels Lomata avait assis sa renommée aux temps de ses débuts.

Quand elle réussit à réaliser ses premiers tirages, ce fut délicieux comme d'obtenir un prix, rassérénant comme de savourer une revanche.

Le sana possédait une radio interne dont les émissions étaient toutes conçues et réalisées par des malades. Un jour, la chorale de la maison de cure y interpréta le chœur des Hébreux de *Nabucco.*

Elle eut l'impression de reconnaître un air oublié, un air d'un moment indéterminé de son enfance. Elle se revit dans la cathédrale de Brazzaville, entonnant les cantiques de la fête pascale. Serait-ce alors qu'elle aurait chanté « *Va, pensiero, sull'ali dorate...* » ?

Elle prit rendez-vous, pour des essais de voix. Elle avait jusqu'alors négligé la chorale à cause du professeur, une vieille fille aux cheveux raides moutarde, coupés à la Jeanne d'Arc, vêtue de tenues démodées avec sandales plates et socquettes qui montaient à mi-mollet.

Après les premiers cours en sa compagnie, Monette se reprocha d'avoir jugé la maîtresse de chant sur les apparences. Il y a du divin même chez les êtres à la mise grotesque. Ainsi en était-il de Mlle Pineau.

Marche après marche, la vieille fille lui fit découvrir la beauté d'harmonies qu'elle assimilait auparavant à un genre morne et désuet.

En fait, la musique s'était introduite dans Kolélé dès son enfance et depuis lors ne cessa jamais de l'habiter. Ce fut d'abord celle du village quand, dans la journée, elle répétait les comptines en kidjombo et, dans la nuit, se laissait bercer sur le dos de sa mère, ou dans son lit, par les mélodies des joueurs de balafon et de likembé. Ce fut ensuite la rencontre avec les cantiques, les jeudis et les dimanches dans la chorale du couvent Javouhey, enfin, plus tard, les succès de Reda Caire, de Rina Ketty, de Tino Rossi et de Patrice et Mario. Sans la radio par laquelle elle apprenait par cœur les notes et les paroles des succès d'André Claveau, des Sœurs Étienne, de Charles Trenet, de Georges Ulmer, des Compagnons de la chanson, de Ray Ventura, de Line Renaud et d'Édith Piaf, elle n'aurait pas survécu aux longues soirées d'hiver sous le vent dans l'île de Noirmoutier.

En Afrique, on n'écoutait guère la radio. Ce n'était pas encore l'époque du transistor mais celle de la TSF encombrante et surtout hors de prix. On n'allumait le poste qu'aux heures des informations, c'est-à-dire pour prendre connaissance de l'actualité politique, un univers tout à la fois confus et ennuyeux qui la rebutait. Qu'il s'agît de Sergent, de Salluste ou de Jeannot Boucheron, chacun exigeait le silence à ces heures-là. La seule musique diffusée par Radio Brazzaville était triste, ressemblait à des airs

religieux et n’invitait pas à la danse. Salluste l’appelait la musique classique et, à la grande surprise de Monette, lui vouait une plus grande ferveur qu’aux mazurkas, meringués et autres biguines de ses îles. Ne serait-ce pas plutôt à cette époque qu’elle aurait entendu le chœur des esclaves de *Nabucco* ? Elle n’y aurait pas prêté attention mais l’air se serait infiltré et tapi dans les plis de sa mémoire. Allez savoir ?

En tout état de cause, écouter la TSF tenait de l’exploit. Il fallait coller son oreille contre l’appareil et tenter de capter les sons entre des crépitements agaçants. On aurait dit l’écho des orages lointains que la voix du speaker rencontrait dans l’atmosphère au cours de son voyage vers nous.

A La Fosse, au contraire, la radio devint son jouet, une espèce de confident, de « soldats de plomb » lança-t-elle pour me taquiner. A défaut de visites de payses, la radio ensoleillait les instants de vague à l’âme, pansait son cœur et la fortifiait.

Monette était une fidèle auditrice des radios périphériques : Radio Luxembourg, Monte-Carlo, Andorre ou Europe n° 1. Le ton était de son niveau et les intermèdes publicitaires l’amusaient. Une émission surtout bénéficiait de sa faveur. Le Crochet Dop, animé par un certain Zapi Max.

Elle organisait sa journée en fonction de ce programme. Au fil du temps, elle constata que les candidats choisissaient en général des airs connus d’elle, si bien que, le fer à la main, ou en tablier devant la cuisinière, elle les accompagnait pendant toute la durée de l’épreuve. A force de les écouter, elle finit ainsi par s’évaluer elle-même ; elle était du niveau des meilleurs.

Mais le Crochet Dop dédaignait l’île de Noirmoutier.

Lorsque, des années plus tard, un soir enfin à Nice, le fameux Zapi Max, porte-parole du jury, martèle d’une voix nasillarde et pourtant grave chaque syllabe de ses phrases pour annoncer avec emphase les résultats du concours et que la salle, à l’annonce du nom de Simone Fragonard, éclate en applaudissements, une vague rompt les digues, la frappe au visage et l’aveugle. Zapi Max la prend dans les bras et l’embrasse comme une sœur. Elle vient d’interpréter *Les Anges noirs*. Amusée par la fête et ce feu d’artifice inattendu, elle esquisse un sourire d’ingénue. La vague déferlante des ovations lave à grande eau des années de grisaille, et le bruit de la lame de fond qui la submerge couvre la voix de l’animateur. Prise de vertige, elle n’entend plus la suite du discours de Zapi Max. Le public, debout, frappe en cadence dans ses mains sur un rythme qui lui rappelle celui des danses du pays. Les ovations de la salle se poursuivent et se transforment en un ban

insistant. Belle occasion de scène de ralenti pour mon film. Zapi Max se dirige vers elle, lui murmure quelque chose à l'oreille, elle sourit, acquiesce d'un mouvement de tête discret, se plante droite sur ses pieds, oublie la salle, entre en elle-même, ouvre la bouche et, accompagnée par un orchestre qui la comprend d'instinct, reprend le dernier couplet et le refrain des *Anges noirs*.

Ce soir-là, la petite métisse du couvent Javouhey prend la résolution de ne jamais, jamais plus, emprunter le chemin de La Fosse. Les enfants ? Elle y réfléchira plus tard. Et ce qui n'était jusqu'alors qu'une fuite indécise vers une destination floue devient dorénavant une rupture irrémédiable.

Pour mettre les choses au point, elle écrira à Jeannot, en tirant la langue et recommençant plusieurs brouillons avant la version définitive, une lettre que, pour brouiller les pistes, suivant une procédure et des détours compliqués, elle fera poster d'une bourgade insignifiante du Loir-et-Cher.

Sans en connaître le détail, on en imagine le contenu.

Je sais seulement qu'elle lui demandait de ne pas chercher à la retrouver. Elle avait inconsciemment repris le procédé et les formules utilisés par Charles dans sa dernière lettre.

Quand elle me conta ce souvenir, Monette arborait un sourire malicieux au travers duquel je croyais percevoir la fierté d'avoir su jouer un bon tour mais aussi (complaisance ?) le regard d'admiration qu'elle portait elle-même sur la rebelle qu'elle eut la force d'être ce jour-là.

Je lui fis remarquer qu'elle avait été trop rapide dans sa relation, que son récit comportait une lacune, qu'elle avait sauté des mois.

Que s'était-il donc produit entre le sanatorium et la finale du Crochet Dop à Paris ?

A quel moment et comment prit fin sa cure ? Fut-ce à la suite de la recommandation du médecin chef, ou bien plutôt de sa propre initiative, sur un coup de tête ? Revint-elle dans l'île de Noirmoutier, fit-elle un séjour à Nantes dans l'intervalle ou émigra-t-elle tout de suite à Paris ? Avec quels moyens pour survivre alors ?

Une fois encore, elle me reprocha mon impatience, me répétant que nul ne se raconte jamais de manière linéaire, ainsi que le fait un narrateur dans un roman ou un film.

Dans son *Kolélé*, Lopes consacre un chapitre d'une quinzaine de pages où il prête à son héroïne des aventures picaresques, dont certains épisodes s'ajustent mal à la personnalité de la véritable Simone Fragonard. Selon

Lopes, donc, un étudiant africain aurait assisté au radio-crochet, à Nice, et serait, à la fin de la soirée, venu la féliciter. Ému par cette interprétation, qui sonnait comme un hymne, le jeune homme aurait introduit Kolélé dans le milieu des étudiants nationalistes qui, séance tenante, l'adoptèrent pour marraine et organisèrent une collecte pour lui permettre de vivre sa fugue avec dignité.

Dans ces pages qui ne reposent sur aucune source digne de foi, Lopes sacrifie à tous les procédés à la mode, faisant de la chanteuse une « héroïne positive » conforme aux canons esthétiques du réalisme socialiste alors en vogue dans certains milieux littéraires.

D'après l'enquête que j'ai pu mener tant auprès de certains contemporains que par l'examen de nombreux rapports de police, aujourd'hui accessibles au chercheur, les étudiants africains étaient à cette époque peu nombreux à Nice. Firmin Bouchard, dit Fifi, alors étudiant en médecine dans la ville, avec lequel j'ai pu longuement m'entretenir, est catégorique sur ce point : aux dates de ces événements, il connaissait tous les étudiants et lycéens africains de Nice, et la présence de Simone Fragonard dans leur cercle lui serait passée d'autant moins inaperçue qu'il l'avait connue lui aussi à Bangui dans son enfance. Elle était l'une des tantines qui fréquentaient la maison de ses parents.

A l'époque où se situent ces événements, tous les étudiants de la France d'Outre-mer faisaient l'objet d'une surveillance étroite. Or aucun des rapports des limiers alors infiltrés dans ce milieu ne signale la présence d'une femme parmi eux. En fait, s'ils ne se privaient pas de faire état d'idées, qualifiées de subversives, les étudiants africains de Nice non seulement ne constituaient qu'une poignée mais surtout n'étaient pas structurés en groupes clandestins, en tout cas pas en vue d'une action politique, pas même de soutien, comme veut nous le faire accroire Lopes. Leur plus grand flirt avec l'illégalité se limite à l'action de trois d'entre eux qui mirent sur pied un réseau pour la distribution de la revue *L'Étudiant d'Afrique noire* et, quelques années plus tard, la circulation sous le manteau d'un ouvrage interdit par les autorités françaises, *Le Sang de Bandoeng.*

Certains souvenirs m'inclinent plutôt à penser que Simone Fragonard prolongea son séjour en maison de cure. Impressionnée par les complications auxquelles elle s'exposait, elle aurait préféré consolider sa guérison. Sa démarche fut appuyée par Mlle Pineau, la maîtresse de chant

aux cheveux moutarde. J'avoue toutefois n'avoir pas réussi à étayer cette assertion en procédant aux recoupements souhaitables.

Dans la réalité, une chose est sûre. Aussitôt après le Crochet Dop, Monette quitta Nice pour un saut rapide à Nantes. Elle voulut embrasser à défaut de son fils, toujours introuvable, sa fille Maud. Elle lui fit croire qu'elle revenait d'une permission passée à La Fosse et s'en retournait, dans la journée même, au sanatorium en montagne. Elle m'a raconté la rencontre avec Maud. L'entretien eut lieu dans le parloir et fut bref. Plus tard, lorsque la police, pressée par Jeannot, essaiera de retrouver la trace de Monette, l'enfant se souviendra d'avoir perçu quelques signes d'agitation chez sa mère mais déclarera avoir sur l'instant imputé ce comportement à l'émotion et s'y être d'autant moins arrêtée que sa mère se montra particulièrement attentionnée et généreuse à son égard. Elle lui avait apporté comme à son habitude du beurre, de la confiture, des biscuits et quelques autres petites provisions. Monette y avait ajouté des dessous, un pull-over à col roulé et un corsage à la mode, des petits riens qu'elle prétendit avoir achetés à la va-vite en faisant ses emplettes. Elle lui prodigua les recommandations traditionnelles dont les parents sont coutumiers en semblables circonstances. Maud a dû écouter d'une oreille polie mais distraite les conseils de sa mère. Sans doute n'y avait-il dans ces propos rien de bien original mais si Monette les dit avec l'accent qu'elle employa quelques années plus tard en évoquant cet entretien, sa fille dut les méditer et y revenir non sur le coup mais plus tard. Nos mères avaient des mots et un accent pour donner de la puissance à certains principes essentiels, à certaines sentences apparemment banales mais qui ont constitué dans nos existences des piliers d'appui aussi solides que des traités de philosophie.

En fait, je n'en sais rien. Peut-être bien que la petite Française a dû sourire intérieurement en écoutant sa mère, trop congolaise à son gré, lui rabâcher qu'une femme avait besoin d'assurer sa propre indépendance.

Quand la sonnerie retentit pour appeler les internes à l'étude, Monette serre plus longtemps que d'habitude la petite contre elle et lui glisse dans la main quelques billets de banque. C'est dans la rue, quelques minutes plus tard, que Monette extrait discrètement un mouchoir de son sac avant de se reprendre et de redresser la tête. Le spectateur d'aujourd'hui a un sens critique trop aigu pour que je reconstitue cette scène telle que je viens de la décrire. Il faudra lui substituer un gros plan du visage de l'actrice qui jouera le rôle de Monette. A elle de susciter l'émotion en demeurant impassible.

Simone Fragonard aurait-elle alors, comme le prétend Lopes, sauté dans un train et débarqué à l'improviste à Nice, chez Marie-Jeanne Battesti, née Couturier, qui terminait avec son mari son congé en Métropole, et y serait-elle demeurée quelques semaines, voire quelques mois ? J'ai du mal à le croire. N'oublions pas que, dans les années quarante, Monette s'était mise en ménage avec Battesti et que même si l'un et l'autre semblaient avoir définitivement chassé de leurs mémoires cette liaison, peut-être ne souhaitaient-ils pas se retrouver trop souvent face à face.

A plusieurs reprises, au cours de sa vie, Kolélé a disparu sans crier gare ni laisser d'adresse. Quelques-uns la donnèrent même pour morte en ces périodes. Aujourd'hui, elle a emporté avec elle le secret de ses absences.

Mais le reste ? Sommes-nous sûrs de le cerner correctement ? Maintenant que je me penche sur ce passé dont je fus pourtant le témoin, maintenant que je scrute et interroge chaque document et chaque témoignage avec la minutie d'un enquêteur, je dois concéder que ce sont des grains indéchiffrables qui demeurent dans ma main. Tout le sable que je croyais serrer a glissé entre mes doigts. Les grimoires tracés sur l'arène de la vie ont été effacés par le souffle du vent. Le réel constituerait-il donc, lui aussi, une autre part du mystère ?

La première éclipse de Kolélé correspond peut-être à une entrée en clandestinité. De certains souvenirs, livrés par bribes, plus tard dans sa villa de Kintélé, j'ai cru comprendre qu'elle participa, à la fin des années cinquante, à un réseau de soutien aux maquisards algériens. Sur ce point, je n'ai pu retrouver aucun témoin ni avoir accès à des sources de première main. Son second départ aurait vraisemblablement correspondu à sa décision de rejoindre le maquis des partisans de Lumumba dans l'est du Congo-Kinshasa, le Zaïre actuel. L'un de ses camarades de combat m'a montré une photo d'elle en tenue vert olive, coiffée d'une casquette à la Fidel Castro, la kalachnikov en bandoulière, posant entre les guérilleros Tomboka et Tatu. Ce dernier est un Blanc. Depuis lors, à la faveur de révélations récentes, nous savons que le commandant Tatu n'était autre que Che Guevara, la figure emblématique et romantique de la révolution cubaine, celle dont nous avons été tous amoureux à vingt ans. Après sa fameuse lettre d'adieu à Fidel Castro, il pensa un instant que de nouveaux Viêt-nam allaient fleurir en Afrique. Un Viêt-nam, dans la terminologie de l'époque, c'était une guérilla. D'où l'infiltration discrète du Che dans l'ancien Congo belge puis dans le Cabinda, à moins que ce ne fût selon une chronologie inverse. Ces aventures auraient été, semble-t-il, de courte durée. Découvrant une réalité qu'il n'attendait pas, le Che aurait porté sur les Africains des jugements sévères. Il les abandonna à leurs tribulations. Il préféra se consacrer à un monde qui lui était familier et dont il pouvait déchiffrer le sens.

Kolélé le rencontra, eut plusieurs entretiens avec lui sur lesquels elle est demeurée d'une grande discrétion. Il y avait dans son mutisme sans doute une répugnance à s'attribuer le beau rôle mais surtout le désir de ne pas trahir certains secrets.

Certains de ces ennemis soutiennent que ces silences exprimaient en fait une modestie calculée : la sagesse venant, elle aurait cherché à se dessiner un profil respectable et aurait voulu gommer les traces d'une jeunesse exaltée et agitée. Que ceux-là sachent alors qu'elle ne fut jamais non plus bien diserte sur ses succès musicaux qu'elle aurait pourtant eu bénéfice à revendiquer.

J'ai souvent dû, pour obtenir qu'elle se livrât, utiliser des ruses de juge d'instruction, notamment en plaidant le faux afin de la conduire à rectifier les faits et à dévoiler le vrai. C'était peine perdue : comme si l'ouverture de certains tabernacles aurait constitué un acte de forfaiture.

C'est ces jours-ci, en rangeant ses papiers à Kintélé, pour répondre à la demande de M'ma Eugénie, que j'ai mis la main sur quelques détails du Crochet Dop.

Un article de *Nice Matin*, daté du 6 juin 1956, signale le passage de Zapi Max dans la ville de Grasse et énumère les lauréats d'abord du Quitte ou Double, puis du fameux crochet. Elle avait en cette occasion abandonné le patronyme de son époux pour reprendre son identité première, celle de Simone Fragonard.

La chronique est brève. On reconnaît sur la photo qui illustre l'article Simone Fragonard, le cou tendu, la bouche ouverte et les yeux mi-clos. Sous l'image, une légende succincte présente la lauréate de la soirée. Dans le corps du texte en deux courtes colonnes, le journaliste indique en termes pompeux la révélation d'un soprano de talent et précise que l'interprète des *Anges noirs* défendra les couleurs des Alpes-Maritimes, à la finale à Paris.

Celle-ci eut lieu six mois plus tard dans la salle du cinéma Rex, sur les Grands Boulevards. Le jury, présidé par le directeur de l'Opéra de Paris, la consacra, et les shampooings Dop, mécènes du concours, lui offrirent une somme de plusieurs dizaines de millions d'anciens francs de l'époque et un joli trousseau allant du manteau de fourrure au maillot de bain, toutes pièces qui portaient la griffe des meilleurs faiseurs alors en vogue. Lorsque, à la fin des années cinquante, je retrouvais Kolélé à La Plantation puis à La Canne à Sucre, certains des tailleurs et des robes dans lesquels elle étincelait appartenaient au reliquat de ce lot.

Lors de la finale, ce ne fut en revanche pas *Les Anges noirs* qu'elle interpréta mais l'ouverture de *Carmen.* A qui doit-elle la découverte de ce morceau de toute évidence étranger tant à ses goûts qu'à son univers culturel d'alors ?

Je n’ai pas connu M. Verdoux mais à force d’observer ses portraits j’ai fini par imaginer sa démarche, entendre le timbre de sa voix et sentir son odeur. Kolélé avait accroché sa photo au mur de la salle de séjour de la rue Clerc. Une autre était posée sur une table Directoire en forme de demi-lune dans un angle du salon.

Au début, je les lorgnais à la dérobée, me gardant bien, par discrétion, de poser des questions sur l’identité du personnage. J’ai d’abord supposé qu’il s’agissait de son père, le commandant Ragonar. Ma mère et tantine Marie-Chinois évoquaient quelquefois l’histoire des mulâtresses qui avaient profité d’un séjour en France pour retrouver les traces de leur géniteur. Tantine Monette se serait-elle donc, elle aussi, aventurée dans cette quête ? En règle générale, les malheureuses s’étaient vu claquer la porte au nez en se faisant sèchement signifier qu’il y avait méprise. Lâcheté d’autant plus aisée de la part des géniteurs que, même quand ils avaient été reconnus à la naissance, les rejetons ne portaient plus le nom de leur père. En effet, dans les années trente, je crois, un décret leur avait octroyé la nationalité française en échange d’une légère altération de l’orthographe du patronyme familial. Ainsi Simone Ragonar devint-elle Simone Fragonard. On citait toutefois quelques cas où le maître de maison avait ordonné de dresser la table, de monter les vins et le champagne du cellier, convié la famille et les voisins, et célébré le miracle.

Bien que son visage n’accusât aucune ride, M. Verdoux devait, à mon avis, compter une vingtaine d’années de plus que Simone Fragonard. Mais peut-être le vieillissais-je exagérément à cause de ses moustaches et de sa barbe de missionnaire ou simplement par jalousie. Car j’avoue qu’il m’inspira à plus d’une reprise les mêmes sentiments que ceux que je nourrissais contre le Congolais à la raie. Sur toutes les photos, M. Verdoux apparaissait en costume trois-pièces avec une chaînette au gilet. Rares sont celles où il sourit. Il ressemble à un Van Gogh sans fièvre dans les yeux. Dans le regard percent au contraire une grande maîtrise de soi, de la douceur et peut-être une lueur de générosité.

La première fois qu’il l’aborda, Monette fut saisie de peur.

Il se trouvait dans le public de la salle du Rex à la finale du Crochet Dop et réussit à se placer sur le chemin de la lauréate, à l’issue de la soirée. Elle le remarqua mais n’eut pas le loisir d’entendre ce qu’il lui disait en se

courbant et lui baisant le bout des doigts dans un style démodé. Des gardes du corps s'interposèrent et poussèrent la princesse de la soirée dans une voiture américaine qui démarra en faisant crisser des pneus à flancs blancs, filant dans une course folle à travers Paris, klaxonnant à qui mieux mieux et brûlant un feu rouge après l'autre. Zapi Max et le président du jury la comblaient de compliments si joliment tournés qu'elle en était paralysée et se gardait de répondre. Elle craignait que son français ne révélât ses origines et ne fît changer l'avis du jury. Une seule faute et le rêve se serait évanoui.

Le banquet eut lieu dans un palace de la place Vendôme. Monette était au supplice. Elle ne savait pas quel couvert utiliser en premier, se servit la salade dans son assiette ignorant le petit plat en forme de croissant, disposé à cet effet, et, par maladresse, s'éclaboussa de vinaigrette. Elle prétendit même avoir confondu la pince à sucre avec la cuillère à café. Je n'en ai jamais cru un mot. Kolélé, dans ses moments de cabotinage, romançait la vérité pour se faire, comme dans ce cas précis, encore plus négresse qu'elle n'était.

Ce fut quelques semaines plus tard que M. Verdoux se fit connaître.

Il était venu l'écouter au Rêve, le dancing du Rex, où elle se produisait chaque samedi en soirée et le dimanche en matinée.

Monette lui aurait répondu avec brusquerie lorsque, forçant le pas, il arriva à sa hauteur et l'aborda sur les Grands Boulevards, entre les rues Vivienne et Richelieu. L'homme était mis avec goût, avait la panse arrondie quoique discrète, la voix enjôleuse et les manières patelines. Autant dire qu'il correspondait à l'image qu'elle se faisait des dangereux ravisseurs dont elle avait entendu parler dans des potins à L'Estacade, ces monstres que la mémé nommait « satyres » et qui, après les avoir enjôlées, faisaient disparaître les jeunes femmes imprudemment aventurées dans Paris. Sa barbe tabac ajoutait à cette impression.

Le timbre de sa voix était envoûtant. Il vous captait, vous engluait et anesthésiait toute velléité de résistance.

Elle fut prise de frayeur mais, rassurée par ses manières de gentilhomme, finit par accepter sa compagnie et consentit à s'attabler à la terrasse du Café de la Paix.

C'était la fin du mois de mai, ou le début de juin, et les journées s'allongeaient. L'air était tiède, aussi doux qu'en saison sèche, la saison la plus fraîche du Congo. Les hommes avaient ouvert leur chemise à la

Danton et les femmes, les pieds nus dans des sandales plates à fines lanières, étaient vêtues de robes simples à bretelles qui laissaient admirer leurs épaules.

Quelques tables restaient encore vacantes sur la terrasse.

Elle avait envie d'un panaché mais sur l'insistance de M. Verdoux qui, pour donner l'exemple, s'offrit un whisky, elle choisit un porto. Ils n'en avaient pas. Whisky, porto, c'étaient les boissons de la société coloniale. Elle sourit et se rabattit sur un Dubonnet.

– Voulez-vous faire du chant votre vie, madame ?

Elle n'osa pas répondre. Un bus vert bouteille, à l'avant en forme de groin, passa. Quelques passagers penchés sur l'accoudoir de la plate-forme arrière contemplaient leur ville comme s'ils la découvraient.

Bien sûr qu'elle aurait adoré ne faire rien d'autre que chanter. Mais n'était-ce pas avouer sa frivolité que de le reconnaître ? Chanter, c'est comme jouer et faire l'amour. Des distractions dont la maturité vous ôte le goût, et auxquelles on ne peut s'adonner qu'avec modération et à l'abri des regards.

Le silence était pesant et elle se sentait transpirer. Elle gigota gauchement sur sa chaise, et ne put réfréner une moue bien africaine qu'elle regretta aussitôt.

– Où avez-vous appris à chanter ?

Elle eut un rire niais, se reprit et haussa le sourcil. Elle chantait comme elle sentait, pardi ! Peut-être les sœurs, ou plutôt les bons pères, de la mission avaient-ils joué un rôle. Elle se sentit si troublée qu'elle ne savait comment ordonner ses pensées. Quitte à paraître godiche, elle se mura dans un mutisme sauvage.

Un garçon ondoyait entre les tables, un plateau en équilibre sur la paume de la main. Un collègue, se dit-elle en songeant à L'Estacade.

– Vous avez du talent, madame. Il ne faut pas le gâcher.

M. Verdoux leva son verre en la regardant dans les yeux. Lui les avait turquoise.

– A votre succès, madame.

Elle avala lentement une lampée de vin cuit. Cela ne valait pas le porto. Le goût lui rappela L'Estacade. Elle posa son verre.

– Le chant, c'est un travail quotidien. Quand une grande cantatrice passe quelques jours à ne pas travailler sa voix, ça se perçoit.

Elle sortit un mouchoir de sa pochette et s'épongea le front. M. Verdoux poursuivait son propos en évoquant le travail auquel l'artiste doit s'astreindre et les renoncements qu'il doit s'imposer.

Mais elle ne travaillait pas sa voix, elle. Tout juste veillait-elle à suivre l'actualité de la chanson, achetant des partitions qui lui permettaient d'apprendre les paroles et pour le reste se laissait guider par son intuition. Sans doute y avait-il eu les leçons à la chorale du sanatorium sous la direction de Mlle Pineau mais cela ne pesait guère dans son évolution. Elle ne suivait pas les cours pour mieux chanter mais pour apprendre des airs qu'elle ne connaissait pas et surtout parce que le chant soignait son cœur.

Finalement, la prévenance de M. Verdoux la mit en confiance.

Elle était prise d'exaltation et voulut savoir sur-le-champ qui enseignait cet art, comment, où, quand ? Elle pressa le monsieur de questions qu'elle sentait puériles mais elle n'en avait cure.

– Comment êtes-vous parvenue à cette interprétation de *Carmen*, alors ?

C'était elle qui maintenant se livrait. Elle n'avait évidemment pas de méthode, même pas de recette. Chanter, c'était, une fois encore, jouer. Comme les enfants, rien de plus. Elle avait conscience de se répéter mais ne disposait pas de meilleure métaphore. Elle mentionna toutefois les cours de Mlle Pineau.

Amusée de voir M. Verdoux opiner en de graves mouvements du chef, elle accompagnait ses explications de gestes gracieux.

– La vocation n'est rien d'autre que la décision de faire métier de son jeu préféré.

Il illustra le propos de deux exemples convaincants : les sportifs et les acteurs.

– Mais, se reprit-il en baissant la voix, il en est de même des médecins, des chercheurs et des héros. Devenir grand est à la fois un acharnement et une partie de poker.

Elle n'était pas sûre de comprendre mais n'interrompit pas M. Verdoux. Elle avala à nouveau une gorgée de Dubonnet.

Le gentilhomme devenait de plus en plus captivant. Il lui raconta la journée d'une diva. Son emploi du temps rigide, aux exercices répétitifs durant des heures entières, jusqu'à l'abrutissement, afin d'assurer la perfection dans le détail.

– Un artiste, c'est quelqu'un qui accepte la vie monacale.

Elle songea au sana. Il lui avait fait découvrir les délices de la solitude. Le Dubonnet était suave et ses vapeurs induisaient une douce griserie. Elle prit soin de ne pas vider son verre pour ne pas sembler en redemander.

M. Verdoux poursuivait : un artiste ne donnait pas son numéro de téléphone, renonçait aussi bien à des futilités qu'à des choses précieuses, simplement parce que la vie était courte, la compétition implacable et qu'il fallait choisir.

– Pourquoi souriez-vous ? demanda-t-il brusquement intrigué.

– Pour rien. Donc... pourtant...

Elle ne réussit pas à formuler une objection, ou plutôt une simple question.

M. Verdoux lui proposa une autre tournée. Elle refusa mais trop mollement, et il n'eut aucun mal à la faire accepter.

Monette dialoguait avec elle-même. S'il fallait accorder crédit aux paroles du barbu, il serait alors impossible de devenir artiste en Afrique.

– Pourtant, osa-t-elle, ne dit-on pas que les poètes, les musiciens, les peintres trouvent leur inspiration dans la vie de bohème ?

Comme si elle avait peur de la réponse ou du silence qui suivrait, elle s'embarqua dans une explication confuse, dont elle regrettait chaque phrase, dès qu'elle l'avait émise.

– Peut-être est-ce vrai de certains créateurs...

La voix de l'homme était calme et patiente.

–... encore que... mais admettons. En tout cas, pour les exécutants, les grands j'entends, c'est en s'imposant une vie de forçat qu'ils parviennent à la lumière. Un grand artiste, madame, c'est un homme... ou une femme, qui ne s'appartient plus pour se consacrer entièrement à son art, dans ses aspects les plus obscurs. Un artiste n'a plus d'amis. Il les perd l'un après l'autre parce que les exigences de son entraînement, des répétitions, simplement la nécessité de faire des gammes apparemment absurdes ne lui laissent aucune disponibilité. Parce qu'il n'a plus de temps à leur consacrer, ils s'imaginent qu'il les renie, qu'il *bêche,* alors qu'il s'agit de tout autre chose. Le voulez-vous ?

Elle aurait voulu l'abandonner là et s'enfermer immédiatement dans son studio, pour se jeter sans coup férir dans la vie de labeur qu'il décrivait. L'isolement ne lui faisait pas peur.

Verdoux ne comprenait pas ce qui avait conduit Simone Fragonard vers l'univers de Bizet. Elle venait d'un autre monde.

L'histoire tient en quelques mots.

La presse, cette année-là, accordait de grands espaces à l'affaire *Carmen Jones,* aujourd'hui, je crois, totalement oubliée. Otto Preminger, un cinéaste américain, avait adapté pour l'écran l'opéra de Bizet, en substituant au décor de la capitale andalouse celui d'un quartier noir de l'Amérique du Nord contemporaine. La gitane devenait une négresse et Don José un GI de même couleur de peau. Il n'en fallait pas plus pour inciter les héritiers à intenter un procès à l'auteur du sacrilège. Monette y voyait, elle, une image tangible du futur monde du *Belge,* lorsqu'il bénéficierait de plus d'écoles, d'eau potable et d'électricité.

A cette époque, il fallait beaucoup de caractère pour se proclamer noir. Nous avions beau nous endimancher, dépasser en élégance les dandys les plus chics, nous décrêper la chevelure et nous masser la peau de crèmes éclaircissantes, nous savions que les yeux qui nous observaient nous imaginaient en anthropophage, en nègre Banania, en tirailleur sénégalais, ou en négresse aux seins nus, aux lèvres à plateau, vêtue d'un chasse-mouches, portant un négrillon morveux sur le dos et une bassine en équilibre sur la tête. Timorés, cherchant à négocier les antagonismes de la réalité pour devenir citoyens tricolores, nous nous nommions nous-mêmes gens de couleur.

Le rôle de Don José était joué par le chanteur Hary Belafonte. Quant à Dorothey Dandrige, la Carmen noire du film, elle avait une plastique de déesse hellénique et un visage qui me rappelait les plus admirables de mes tantines du Cocktail Tropical. Elle nous réhabilitait.

La première fois, dans un cinéma permanent, Monette demeura dans la salle durant deux séances consécutives et, dans le même mois, y retourna plusieurs fois encore pour se rassasier de la vision d'un monde qui vivait sa vie et ses passions en chantant.

En même temps qu'elle faisait l'apologie du film, la critique montait en épingle l'action en justice que les héritiers de Bizet intentaient au réalisateur américain. Ainsi Monette se familiarisa-t-elle avec le nom de l'auteur de la *Carmen* originelle et finit par s'offrir l'opéra en microsillon. Et, suivant en cela une pente bien connue, l'intérêt évolua en goût entraînant insensiblement Monette à se découvrir une passion pour un genre qui, peu de temps auparavant, lui paraissait vieillot et ridicule.

Ce fut l'air de l'ouverture qui l'apprivoisa, avant de l'obséder. Elle s'amusa à l'interpréter, ainsi qu'elle le faisait avec les rengaines à la mode.

L'amour est enfant de bohème,
Si tu ne m'aimes pas, je t'aime.
Et si je t'aime, prends garde à toi.

Mais choisir un tel morceau pour la finale du Crochet Dop constituait une confusion périlleuse des genres, un acte irréfléchi, insensé, à tout le moins une gageure. En fait, Monette ne paria pas. Ces nuances lui échappaient. Elle prit sa décision en toute innocence, inconsciente des pièges qui parsemaient le chemin choisi.

Quand elle relata son histoire à M. Verdoux, il s'en amusa et y vit une nouvelle preuve d'une conviction profondément ancrée en lui et selon laquelle il n'y avait pas besoin de formation particulière pour accéder aux grandes œuvres. Il suffisait de les promouvoir avec le même acharnement que la musique de pacotille. Alors, « la grande (?) musique » deviendrait populaire. Du moins, tel était déjà le cas, prétendait-il, dans les pays qui avaient réalisé la révolution. Il faisait ainsi allusion à toute une région du monde que Monette avait, jusqu'alors, entendu mentionner sous la rubrique des « pays derrière le Rideau de fer ».

L'audace de la pensée de M. Verdoux l'effraya, encore qu'elle ne pipât mot de ce charabia alors à la mode.

Elle fixa M. Verdoux avec des yeux étranges : avait-elle affaire, par hasard, à un *kommunisse*, un véritable en chair et en os ?

Elle n'aurait pas dû accepter de s'asseoir à la terrasse du Café de la Paix.

Les Cours Monteverdi avaient élu domicile aux deux derniers étages d'un vieil immeuble sans ascenseur de la rue du Gros-Caillou, dans le VIIe arrondissement, quartier du Champ-de-Mars, entre la rue Saint-Dominique et la fin de la rue de Grenelle. Les trois salles qui servaient de locaux aux leçons et aux répétitions, ainsi que la pièce qui abritait la légère administration de l'institution appartenaient à son directeur, M. Verdoux. Il avait décidé de consacrer ces vestiges d'un héritage familial à la formation des jeunes talents lyriques.

Des élèves sévèrement sélectionnés venaient y suivre des cours de perfectionnement fort appréciés des grands Opéras. Ceux-ci puisaient

chaque année dans ce vivier un contingent pour assurer la relève de leurs troupes. Quelques Italiens, Allemands et Autrichiens, déjà recrutés par la Scala de Milan, la Fenice de Venise, le Staatsopera de Vienne, le Salzburger Landestheater et l'Opéra de Bayreuth, généralement boursiers d'État ou de fondations privées, y venaient également parfaire leur talent.

Le corps professoral était composé d'anciens chanteurs d'opéra, partenaires, dans les années d'avant guerre, des têtes d'affiche les plus illustres. Kolélé citait leurs noms comme s'ils étaient aussi populaires que ceux des acteurs de cinéma, des joueurs de football et des coureurs cyclistes. Parmi eux figuraient notamment un émigré bulgare et une cantatrice catalane, dont la carrière avait été brisée l'un par l'invasion des troupes soviétiques, l'autre par la guerre civile espagnole.

Sans doute les cours Monteverdi étaient-ils payants. Mais les revenus provenant de ce poste budgétaire n'étaient pas suffisants pour permettre à M. Verdoux d'assurer l'équilibre financier de sa petite affaire. C'est peut-être la raison pour laquelle il fonda un chœur dont les prestations, d'un haut niveau professionnel, étaient rémunérées.

Il se produisait aussi bien dans des soirées à la salle Gaveau que dans des églises, à l'occasion de mariages entre enfants du beau monde, ou que chaque année à la fête de *L'Humanité*. A ceux qui lui reprochaient cet éclectisme, M. Verdoux rétorquait que tous les lieux et toutes les circonstances étaient propices pour diffuser l'art lyrique. Un impertinent eut le front de lui lancer que c'était avec de tels principes que certains esprits s'étaient, sans éprouver d'état d'âme, mis au service d'Hitler ou de Mussolini.

– Et où donc étiez-vous, monsieur, pendant la guerre ? lui répliqua-t-il.

Verdoux avait été dans le maquis du Vercors, lui.

Simone fut admise aux Cours Monteverdi, à titre gratuit. A l'intendant qui s'étonnait de cette exception dans laquelle il décelait une faiblesse coupable et un dangereux précédent susceptible de remettre en cause le niveau de l'institution, Verdoux rétorqua qu'il s'agissait d'une boursière de la France d'Outremer. La réponse était trop courte pour satisfaire un homme des chiffres.

– Et qui finance cette bourse ?

– Vous m'enverrez ceux qui voudront le savoir. Je le leur expliquerai, moi.

La *bourse* était assortie d'une seule condition : cesser de se produire au Rêve, l'annexe du Rex, ce que Monette fit après avoir donné un préavis et payé une compensation pour rupture de contrat, que M. Verdoux régla rubis sur l'ongle avec dédain.

A l'issue d'une audition particulière qu'il lui fit subir rue du Gros-Caillou, Simone Fragonard fut intégrée au Chœur Monteverdi, en qualité de mezzo-soprano. Cette classification l'amusa : c'était comme de découvrir son groupe sanguin ou son signe astral.

En plus des cours de premier degré qu'elle prenait tout au long de l'année, elle suivait des leçons particulières dispensées par M. Verdoux lui-même. Il lui enseignait le solfège et des techniques élémentaires dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence telles que le maintien du corps, l'articulation des syllabes ou le contrôle de la respiration, tous exercices si astreignants et rébarbatifs qu'elle se demanda s'il ne cherchait pas à l'humilier et à lui faire passer définitivement l'envie de chanter, ce à quoi, dans des moments d'exaspération, elle songea bien faire.

Il la laissait donner libre cours à sa crise de nerfs puis venait s'asseoir à côté d'elle et, par une anecdote ou une réflexion, l'aidait à se reprendre, à sécher ses larmes, à se relever et à se surpasser.

– Oui, rêvait-il à voix haute, il faut s'approcher de la perfection. S'approcher seulement.

Elle lui lançait qu'avec cette méthode abrutissante, où nulle place n'était laissée à l'improvisation, il allait la transformer en robot, tuer la spontanéité et l'inspiration qui lui permettaient de sentir un morceau et de s'en imprégner ; que personne dans le public ne prêterait attention à de tels détails ; qu'il s'agissait là d'une différence fondamentale entre les Noirs et les Blancs ; qu'elle était pour sa part une Noire, une négresse, elle... Elle faillit ravaler sa phrase car elle songea à ce qu'elle avait été à La Fosse. Elle s'en était sortie, certes, mais ne voulait pas tricher, ne voulait pas tuer cette partie d'elle-même. Elle répéta pourtant qu'elle était négresse et pas blanche. Les Blancs apprenaient la danse dans des cours, alors que les nègres s'introduisaient et se coulaient instinctivement dans la magie des sons et des rythmes. Résultat : sans science, sans connaissance des notes de musique, les nègres chantaient, jouaient des instruments et dansaient comme des dieux, alors que les Blancs dansaient comme des métronomes et passaient à côté du plaisir. Trop de science et d'organisation n'allaient-ils pas éteindre la fête ?

Quand, des années plus tard, Kolélé me narrait ces péripéties de l'envers de son métier, j'ajoutais à ses commentaires, pour jouer les sages et non sans un grain de pédanterie, des arguments pêchés chez Senghor en me gardant bien de citer mes sources. En mon tréfonds, j'étais persuadé du contraire.

– Une œuvre artistique doit être fabriquée, affirmait imperturbablement M. Verdoux, comme les plus belles créations de la nature. Observez une fleur, elle est belle lorsqu'on la considère à distance. Elle reste incomparable lorsqu'on l'approche de son nez et la hume, et elle force l'admiration lorsqu'on examine les détails de chaque pétale ou sa structure au microscope.

– Mais c'est l'œuvre de Dieu.

Il toussotait.

– De Dieu ou de la nature. Mettons de Dieu... au fond, cela ne me gêne nullement. L'artiste ne se targue-t-il pas, lui aussi, d'être un créateur ? Alors ?...

Des années plus tard, à Kintélé, j'ai entendu Kolélé reprendre ces préceptes quand elle critiquait les compositions des musiciens congolais ou zaïrois. Il existe à ce sujet une interview aujourd'hui introuvable qu'elle accorda à *Tam-Tam*, une éphémère revue de la diaspora africaine de Paris. J'ai lancé sans succès un appel aux collectionneurs pour me la procurer.

Un jour où Lopes se trouvait dans notre compagnie, à Kintélé, il a voulu, conformément à sa manie de maître d'école primaire, nuancer le point de vue de Kolélé en prétendant que l'artiste n'était pas un dieu mais un prophète. Tantine Monette l'a stoppé.

– Je ne comprends pas.

– Bien... l'artiste est comme les insp... pardon ! comme les prophètes, un inspiré.

– Oui, mais nous parlons des créateurs, mon petit.

Il s'ensuivit une longue palabre qui me rappelait nos soirées d'étudiants. Lopes n'a pas beaucoup progressé depuis cette époque. A la fin, je ne sais plus qui voulut conclure en proposant une formule de consensus selon laquelle l'artiste était à la fois Dieu et ses prophètes.

Kolélé haussa les épaules et déclara que tous les prophètes n'étaient pas des créateurs. La plupart d'entre eux ou bien s'étaient murés dans l'abstinence, ou bien avaient été frappés de stérilité.

Diable ! où était-elle donc allée pêcher cela ?

Aucun de nous ne prit la peine de contrôler.

Il m’a été difficile de reconstituer ce qui précède. Dans leur *Kolélé*, Lopes et Marcia Wilkinson, sans jamais fournir ni dates ni événements précis susceptibles de donner une idée, même approximative, de son palmarès, ne laissent pas d’assurer que la jeune mulâtresse connut quelques années d’activité intense couronnées de nombreux succès et au cours desquelles elle fit figure d’étoile montante dans le monde de l’art lyrique. Pour le chercheur scrupuleux, les choses ne sont pas aussi limpides. Sa tâche est d’autant plus rude que notre héroïne fut conduite durant cette période à changer plusieurs fois d’identité.

On comprend qu’elle n’ait pas souhaité se produire sous le nom de Simone Boucheron, le nom de son mari. Obstiné, ce dernier avait lancé des avis de recherche tant en France qu’à la colonie. Elle eut au demeurant l’occasion de s’en amuser elle-même en entendant le pauvre Jeannot évoquer son désespoir dans une émission pour midinettes, sur une radio périphérique.

Pour ma part, j’ai toujours eu scrupule à trop questionner Kolélé. Toutefois, sur la base de ce qu’elle laissa échapper dans ses instants d’abandon, j’ai pu établir qu’elle fit part à Verdoux de son désir d’utiliser son nom de jeune fille, Fragonard. Lopes et Marcia Wilkinson n’ont pas manqué de s’emparer de ce détail pour s’adonner à quelques pages de développement de caractère psychanalytique dans lesquelles ils voient un message lancé à M. Ragonar, ce père qu’elle ne connaissait pas et dont elle avait fini par abandonner la recherche depuis leur installation à La Fosse. Il serait bien sûr trop facile de relever le grotesque de la psychanalyse à la petite semaine des auteurs de *Kolélé*. Mais ce sont de tels passages qui poussaient Kolélé hors de ses gongs, lorsqu’on faisait référence à la biographie fabriquée par Achel.

– Fragonard ? se serait écrié M. Verdoux en levant les bras au ciel, et pourquoi pas Renoir, Van Dyck, Gauguin ou Picasso ?

Derechef, il écarta ce choix. Le monde de l’art lyrique aurait trouvé du plus mauvais goût la référence à un nom trop célèbre de la peinture classique.

Suggestion de M. Verdoux ou bien trouvaille sortie de sa propre imagination, toujours est-il que l’identité sous laquelle elle se fit connaître dans le monde de l’opéra fut d’abord celle de Winnie Sullivan. On avait

affaire, affirmèrent plusieurs critiques de la presse spécialisée, à une Noire américaine, venue en France pour fuir les persécutions du Ku Klux Klan et réussir une carrière entravée par le racisme ambiant aux États-Unis. Cette personnalité d'emprunt semble avoir convenu à Simone Fragonard, puisqu'elle n'apporta jamais de démenti à cette assertion. Elle aurait poussé la supercherie jusqu'à s'affubler d'un accent d'outre-Atlantique.

Grâce à des indications de dates fournies par une ancienne élève du Cours Monteverdi, j'ai pu retrouver quelques numéros de *Paris Match* et de *Point de vue, Images du monde* de ces années-là qui font bien état d'une certaine Winnie Sullivan d'origine américaine. L'un des magazines annonce une prochaine représentation du *Bal masqué* de Verdi où le rôle d'Ulrica, la noire devineresse, est précisément tenu par Winnie Sullivan. Le reste des témoignages est constitué de photos mondaines où on la voit poser entre les ténors Richard Tucker et Franco Ricciardi.

En réalité, à part ce rôle, obtenu grâce à l'audace du metteur en scène Jean-Michel Verret, trop tôt disparu, elle dut se contenter de faire de la figuration dans des chœurs et, dans les cas les plus favorables, d'accepter quelques rôles de troisième ou quatrième plan.

Nous sommes dans les années cinquante. Dans son ensemble, la France d'alors, aux cas d'exception près, n'est pas raciste. Peu de Noirs habitent dans l'Hexagone. Ceux qui y ont séjourné quelques années auparavant pour en chasser les nazis reposent dans des cimetières ou, le devoir accompli et la Métropole libérée, les vieux nègres, avec et sans médaille, s'en sont retournés dans leurs cases aux colonies. C'est encore l'époque où l'Europe émigre pour aller civiliser d'autres continents et s'y installer. Les habitants de la Métropole réservent un accueil sympathique aux nègres en provenance de l'Outre-mer. Ceux-ci n'avaient au demeurant rien de commun avec les *immigrés* d'aujourd'hui ; nous étions des princes, des fils de princes ou des Américains en exil : ce sont les années où l'on rencontre à Saint-Germain-des-Prés Richard Wright, Chester Himes, James Baldwin, Nicolas Guillén, et où Césaire et Senghor fourbissent leurs « armes miraculeuses ». Ne nous égarons pas, Kolélé ne les rencontra pas.

La France d'alors n'est pas non plus encore celle qu'ont enfantée les événements de Mai 68. Autant les Noirs étaient accueillis avec déférence, autant il eût paru inconvenant de faire jouer à l'un d'eux un rôle conçu pour un acteur européen. Ce n'était ni méchanceté ni racisme. Cela procédait de la logique d'alors. Un nègre était à sa place avec des gants de boxe aux

mains, un ballon rond aux pieds ou soufflant dans un saxophone mais pas en interprétant Molière, Shakespeare ou Verdi. Tel fut l'écueil auquel se heurta Simone Fragonard. Elle tint cependant bon, serra des dents et s'agrippa à un métier dont elle ne pouvait plus se passer. M. Verdoux, qui proclamait une foi sans limites dans le talent de la jeune Congolaise, la soutenait de ses conseils, la couvait et lui servait d'imprésario, la secouant et n'hésitant pas à la rudoyer pour la galvaniser chaque fois que le découragement risquait d'avoir raison d'elle. Le choix de Jean-Michel Verret pour *Un bal masqué*, puis pour incarner le rôle de Violeta dans *La Traviata,* constitua à coup sûr un acte de courage pour lui, un adjuvant et un stimulant pour Kolélé. Mais il resta sans lendemain. Le jeune metteur en scène au cœur généreux périt dans un Constellation qui percuta les hauteurs des Açores, en route vers les États-Unis. Avec sa disparition volèrent en éclats les espoirs de Winnie Sullivan.

J’aurais dû me douter qu’un jour je la perdrais. Le dauphin de haute mer ne pouvait demeurer longtemps à faire trempette dans les limites étroites d’une piscine.

Kolélé prit le large sans préavis.

Je reçus un télégramme, adressé d’une commune de la banlieue parisienne :

Mon cher Sinoa,

Nous n’avons rien commis de grave. Juste un péché merveilleux Mais il fallait en rester là.

Ne m’en veux pas et n’oublie rien. Telle est la règle du jeu. Plie tout cela et enfouis-le au fond de toi.

Tontine Monette.

J’en souris aujourd’hui et ne lui en veux plus. A l’époque, je dus subir une cure de sommeil suivie de quelques mois de convalescence dans un château de la forêt de Montmorency, puis de post-cure dans un immeuble de la rue Boileau.

C’est le moment que Lopes choisit pour se mettre à nouveau sur mon chemin.

La rencontre fut troublante.

Je m’étais proposé ce jour-là d’escorter des Congolais de l’autre rive à Bruxelles. Bien que guéri de mon amour contrarié, de loin en loin resurgissait un fol espoir. J’imaginais encore l’improbable. Tous les adolescents voient de quoi je parle et ne souriront pas de moi. Peut-être bénéficierai-je aussi de l’indulgence et de la sympathie de quelques moins jeunes dont la mémoire est pleine de secrets ?

Je voulais par ailleurs étrenner ma Dauphine. Un caprice que je venais de m’offrir en brûlant les économies de mon traitement de maître d’externat dans un lycée de la banlieue parisienne.

Sur la route, je m’étais laissé griser par la vitesse. Nous sommes arrivés à Bruxelles la nuit tombée. J’étais satisfait de ma moyenne horaire.

J’avais eu du mal à me guider dans la ville, où nous avons erré, désorientés par les sens interdits. Le matin suivant, je décidai de visiter à pied la capitale belge.

Après avoir déambulé sans but durant plusieurs heures, j’ai pénétré dans un café entre la porte Louise et la porte de Namur. Je voulais me reposer un peu, me désaltérer et feuilleter la presse.

D’invisibles haut-parleurs diffusaient en douceur des airs à la mode.

Après un instant d’hésitation, j’ai commandé de la bière.

Jacques Brel s’est mis à chanter.

J’ai alors pensé à Kolélé. Non seulement parce qu’il s’agissait d’un de ses airs préférés mais parce qu’une fois où nous l’écoutions en groupe, elle avait émis quelques réflexions sur la chanson africaine.

– Pourquoi n’écrivons-nous pas de telles paroles ? m’avait-elle demandé.

– Cela viendra, avais-je répondu machinalement.

Aujourd’hui, je me reproche de ne m’être pas tu. Toutes les questions n’appellent pas de réponses.

– Quand ?

Cette fois-ci, j’étais resté muet. Non par sagesse mais par ignorance.

– En attendant, pourquoi ne pas traduire en lingala Brel, Brassens ou Léo Ferré ?

– Les paroles auraient du mal à se marier à nos rythmes.

Elle avait haussé les épaules.

– Il ne faut pas s’enfermer sur nous-mêmes. Regarde les jeunes gens. Leurs idoles de football ne se limitent pas à l’Afrique ; ils vont chercher leurs dieux dans les meilleurs clubs au Brésil, en France, en Allemagne, en Italie, partout.

J’ai bu ma bière sans prêter attention à son goût. Les journaux ne se souciaient pas de l’Afrique et les grands titres répétaient ce que j’avais déjà entendu le matin à la radio. J’ai repéré un article sur le dernier film de Jacques Demy, *La Baie des anges.* Les premières phrases m’ont captivé mais j’ai préféré différer ma lecture pour le soir dans le calme de ma chambre d’hôtel.

Je suis ressorti dans la rue et j’ai abordé un passant à qui j’ai demandé la direction de la place de Brooker. Tandis qu’il me répondait avec une grande courtoisie, j’ai aperçu sur le trottoir opposé une silhouette familière aussitôt éclipsée par le passage d’un tramway. J’ai remercié précipitamment mon indicateur et traversé la rue de manière imprudente.

L’homme avançait devant moi. A sa démarche, il n’y avait aucun doute possible, je ne pouvais me tromper, c’était bien lui. J’ai pressé le pas et, parvenu à sa hauteur, j’ai songé à le surprendre en posant ma main sur ses yeux, une farce de potache que nous aimions nous faire à l’école primaire. Je me suis retenu et l’ai interpellé en lançant plusieurs fois haut et fort ce diminutif qu’il n’aime pas entendre, Riquet.

Il a continué d’avancer sans me répondre.

– Lopes, eh ! Lopes, c’est moi, Victor-Augagneur.

Il s’est finalement retourné et m’a dévisagé d’un air intrigué et distant.

– Henri, voyons, tu ne me reconnais pas ?

Il a paru troublé et j’ai eu un moment de désarroi. C’était bien Lopes mais son regard était celui d’un autre. Un Lopes aux yeux verts.

– Je ne me trompe pas, c’est bien Henri Lopes ? ai-je bégayé, en lui tendant une main qu’il a considérée un instant avant de la serrer.

– Non, monsieur, mais ce n’est pas grave.

– Arrête de faire le con, Henri...

– Il doit y avoir méprise, monsieur.

Effectivement, ce n’était pas la voix d’Henri Lopes. Je me suis confondu en excuses et me suis mis à transpirer comme un voleur à qui l’on projetterait le film de son forfait.

– Ce n’est pas grave, monsieur. Permettez que je me présente : André Leclerc.

Il avait un fort accent wallon.

– Peut-être voulez-vous parler de M. Lopes de Maluku ? poursuivit-il.

Maluku était bien le village du père d’Henri Lopes.

– Non, désolé, rien à voir avec.

Il a écarté les bras et a laissé retomber ses deux mains sur les poches de son pantalon. Hormis les yeux verts, c’était pourtant la copie de la silhouette et du visage de Lopes. En le détaillant avec grand soin, je me suis dit qu’il avait peut-être quelques centimètres de plus que l’original et que le visage de la copie était plus énergique. Mais c’était surtout le regard qui différenciait mon interlocuteur de mon modèle.

Tandis que je me demandais comment réparer ma bévue, l’homme m’a invité à prendre un verre.

Je n’avais plus soif mais j’ai accepté son offre moins par curiosité que par désarroi. J’ai commandé un autre bock de bière. Lui s’est contenté d’une menthe à l’eau.

Il était né au Congo belge qu'il avait quitté à l'âge de douze ans et où il n'était jamais retourné depuis. Il croyait comprendre que moi aussi j'en étais originaire et cela le réjouissait de rencontrer quelqu'un du pays de son enfance. Il a dit souhaiter y revenir un jour et a voulu savoir ce que je pensais des événements qui s'y produisaient.

– Vous savez, moi, je suis de l'autre rive, de Brazzaville.

– Ah ! vous êtes français, donc.

J'ai rectifié avec sécheresse et j'ai mis la main dans ma poche pour lui présenter mon passeport congolais. Un document neuf que je venais d'obtenir de notre ambassade à Paris. Il m'a souri et me l'a rendu. Je n'ai pas aimé son sourire. Il contenait quelque chose de méprisant.

– Et vous êtes de passage à Bruxelles ?

Il prononçait *Brusselles*, comme je l'entendais depuis mon arrivée dans la ville.

– Oui, et je suis un peu perdu. Je cherche la place de Brooker. Il se rendait justement dans cette direction.

Pendant quelques instants, nous avons marché côte à côte, sans savoir comment nous entretenir. C'est lui qui a rompu le silence.

Il est revenu sur son désir de retourner un jour au pays de son enfance. Il ne croyait plus y posséder de la famille. Ses souvenirs étaient vagues.

– Vous êtes un chercheur de Bruxelles et moi un chercheur d'Afriques.

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Nous nous sommes regardés et j'ai trouvé quelque chose d'irréel dans ses yeux.

Il s'exprimait avec aisance, d'un ton prévenant, avec des phrases bien construites et des mots bien choisis.

– Que pensez-vous de la situation ? Ce Lumumba ?... Hein ?...

J'allais lui tenir un discours exalté, une profession de foi patriotique, mais je me suis retenu.

– Voilà la place de Brooker.

Il m'a tendu la main. Sa poigne était ferme.

– Ainsi, a-t-il noté, l'air amusé, vous m'avez pris pour un Lopes ?

– J'avoue que... Vous les connaissez ?

– Non, aucun membre de la famille. Mais ma mère m'a souvent parlé d'eux. Ils vivaient, je crois, dans un village au bord du fleuve. Maluku, non ? A moins que ce ne soit Makalu ou Maluka, quelque chose comme ça ?

– Maluku, c'est bien ça.

– C’est donc ça, Maluku. Excusez-moi, j’ai perdu l’habitude de prononcer les noms de là-bas... Donc, selon ma mère, mon père, un Belge, M. Leclerc, avait une concession à quelques kilomètres de Maluku. Il entretenait de bonnes relations avec la famille Lopes. Je n’étais pas né alors. Une fois même mon père a dû revenir en Belgique pour une affaire de famille. Il a laissé ma mère seule. Le voyage prenait alors des mois. Y avait pas encore l’avion, dans ces années-là... Pendant son absence, c’étaient les Lopes qui veillaient sur ma mère. Elle en garde un souvenir merveilleux. Surtout de l’homme. Il venait tous les jours s’assurer qu’elle ne manquait de rien, que tout était en ordre, et chaque fois passait de longues heures à bavarder avec elle. C’était, je crois, une année avant ma naissance.

Il s’est interrompu et a regardé sa montre l’air affolé.

– Pardon, monsieur, pardon. Excusez-moi, mais je vais être en retard... Vous voyez, la place de Brooker, c’est ça, là-bas... Et bon séjour, monsieur.

Je l’ai vu s’en aller au pas de course. Il avait vraiment la démarche dégingandée d’Henri Lopes. Chaque fois que je rencontre ce dernier, je n’arrive pas à lui conter cette anecdote.

Je n’avais pas l’âme romantique. Dieu merci, j’étais normal. Victor-Augagneur joua les blasés pour bien peu de temps.

Francine entra dans ma vie. Au début, nous logions séparément chacun chez soi puis nous nous résolûmes à cohabiter.

Militante dans la mouvance de la revue *Témoignage chrétien*, elle se faisait un point d’honneur à ne rater aucune manifestation sur la guerre d’Algérie.

Ce jour-là, nous revenions de la Salle des sociétés savantes où avait eu lieu précisément une réunion sur la question. A la sortie, un Noir avait voulu s’approcher de moi. Déjà dans la salle il me fixait avec une insistance proche de la grossièreté. Je m’apprêtais à lui répondre sèchement lorsqu’un mouvement de foule nous a déséquilibrés.

Après un court instant de désarroi, nous avons compris que nous étions attaqués par un commando d’extrême droite. Le crâne rasé, en tenue léopard, les nervis hurlaient des slogans xénophobes et racistes et projetaient des chaises dans notre direction, nous forçant à reculer vers le fond de la salle où leurs acolytes nous accueillaient. Ils exécutaient des moulinets menaçants avec des ceinturons et des chaînes de vélo. La confusion était grande et sans que nous comprenions la succession des événements, nous avons vu les CRS charger, frappant indifféremment les deux parties.

J’ai entraîné Francine par une petite rue et nous avons débouché sur le Boul’Mich par le haut de la rue Monsieur-le-Prince.

Il faisait froid et je lui ai proposé d’entrer nous réchauffer chez Capoulade, un café qui faisait le coin du Boul’Mich et de la rue Soufflot. J’avais entendu dire qu’un certain nombre d’écrivains noirs le fréquentaient.

Lorsque nous avons pénétré dans la salle enfumée, les garçons braillaient leurs commandes par-dessus le brouhaha général.

– On dirait la Bourse ! s’est exclamée Francine.

J’ai tout de suite senti que quelqu’un nous observait. C’était l’homme qui avait tenté de m’aborder à la sortie du meeting. J’ai pensé que c’était Francine qu’il détaillait ainsi. Son profil d’ange et son allure de mannequin attiraient toujours l’attention. Chaque fois que je le remarquais, j’en éprouvais de la jalousie.

L’homme était attablé près de la baie vitrée, côté rue Soufflot, avec un groupe d’Africains dont les visages m’étaient familiers. J’ai choisi une table dans la partie opposée de la salle.

Lorsque je me suis relevé pour aller aux toilettes, il m’a encore suivi du regard en fronçant le sourcil. Je l’ai ignoré et me suis composé une mine dégagée. Ce n’était pas facile et j’ai dû trébucher aux alentours des flippers.

Comme un tube de néon usé qui lance par instants d’éphémères lueurs sans parvenir à rester allumé, le visage de l’homme me rappela celui de quelqu’un dont je ne parvenais pas à déterminer l’identité.

A mon retour des toilettes, le groupe d’Africains était engagé dans une grande palabre. Ils parlaient haut et fort, utilisaient leurs mains et leurs doigts qu’ils secouaient en des gestes menaçants, en montraient la paume, levaient, secouaient et pointaient leur index, joignaient les extrémités de leurs doigts, se touchaient, se palpaient et adoptaient des attitudes de chef d’orchestre en furie.

Je pouvais observer avec attention, sans être remarqué par lui, l’homme dont le regard me gênait, mais j’avais beau le détailler, j’étais incapable de l’identifier.

Peut-être avait-il eu, avant moi, une aventure avec Francine et son regard exprimait-il la brûlure d’un rival éconduit ? Qu’aurais-je fait, moi, s’il m’était arrivé de rencontrer Kolélé en compagnie d’un homme, peu après sa disparition ?

Francine a haussé les épaules et m’a traité d’imbécile.

Je n’ai pas insisté.

Nous nous sommes mis à commenter l’échauffourée qui s’était produite à la sortie de la Salle des sociétés savantes. Nous avions tendance à insinuer que nous avions fait belle figure.

– S’il vous plaît, monsieur...

Quelqu’un venait de poser sa main sur mon épaule. J’ai tourné la tête vers lui avec condescendance.

– Pardon, monsieur, si je me trompais, veuillez m’en excuser...

Il avait l’accent sango des gens de l’Oubangui.

–... ce ne serait pas Victor-Augagneur... par hasard ?

J’ai lu le trouble dans les yeux de l’homme qui s’est soudain reproché son audace.

Je me suis détendu et lui ai souri. Seule une connaissance des années d’enfance pouvait m’appeler Victor-Augagneur. Par coquetterie, j’avais

dissimulé, pendant tout mon séjour en France, la seconde partie de mon prénom, Augagneur.

– Yangué ! m'a-t-il lancé en me tendant la main, je suis Yangué.

En me levant, j'ai fait tomber ma chaise et nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre. Une longue accolade musclée. Après des exclamations banales mais qui exprimaient les cris de la poitrine, je me suis repris et lui ai présenté Francine.

J'eus plaisir à raconter à Francine où et comment j'avais connu Yangué ; c'était comme de déployer ma généalogie. Je ne lui avais jamais fait état de mon séjour en Oubangui, et elle devait même ignorer que ce pays existât quelque part sur la planète.

Soudain, le temps de l'enfance s'est illuminé. Je m'étais appris à l'ensevelir. Comment revendiquer une époque où nous étions si mêlés à la société coloniale, moi qui militais à son naufrage, et comment rendre crédible ma transfiguration ? Le souvenir de ces années gênait mon nouveau personnage.

En me reconnaissant comme un ami d'enfance, Yangué dissipait l'équivoque que laissaient planer mon nom et mon apparence, il témoignait en termes irréfutables de mon identité.

Le lendemain de notre rencontre, nous nous sommes retrouvés au Babel, sur le boulevard Jourdan, en face de la Cité universitaire.

Yangué était avancé dans ses études de médecine. Un calcul rapide m'indiqua qu'il n'avait jamais oû, contrairement à moi, redoubler une seule année d'université. Il parlait de ce parcours comme d'une promenade sans obstacle ni surprise. Où donc était le temps de *Mamadou et Binéta*, le livre de lecture qu'il s'appliquait à savoir par coeur ?

Il était venu en France dès les premières années de lycée. Il avait perdu de vue Aladji Alpha junior. A l'occasion de vacances passées au pays, il avait tenté de retrouver sa trace. Une rumeur aux sources confuses et fragiles laissait penser que celui-ci serait allé au Soudan ou en Égypte pour y poursuivre des études coraniques.

Nous avons décidé de déjeuner ensemble. Ce fut insuffisant pour tout nous dire. Yangué s'est raconté avec sobriété. Il y avait pourtant matière à un roman touchant et édifiant dans son parcours, depuis la vie indigène, où il allait à l'école les pieds nus, se nourrissant de manioc et dormant sur une natte dans un village perdu de la brousse oubanguienne, jusqu'au statut

d’étudiant moderne semblable à celui dont j’avais rêvé en lisant Flaubert et Stendhal. Quand vint mon tour, dans la biographie embellie que je lui brossais se mêlaient tout à la fois du cabotinage, de la publicité, de la confession et quelquefois du doute. Je cherchais à dissimuler derrière un bavardage inconsistant la difficulté à m’expliquer. Au lieu d’être moi-même, je tentais de me présenter tel qu’il fallait que je fusse pour être un nègre typique et je multipliais les phrases à cet effet, comme si les mots pouvaient changer la réalité.

Yangué repartait le lendemain. Il commenta la vie parisienne d’une grimace. Il n’était pas mécontent de quitter la capitale. J’avais du mal à le croire. Pour moi, Paris !... Aujourd’hui encore, chaque fois que l’occasion se présente, je saute dans l’avion pour aller respirer l’odeur de ses murs et de ses pavés.

Yangué était en ce qui le concernait venu dans la capitale pour assister à une réunion de l’Association des étudiants oubanguiens en France. Ils s’étaient concertés afin de contrecarrer une fantaisie du gouvernement qui avait annoncé son intention de débaptiser le pays et de lui donner le nom de République centrafricaine.

– Oubangui, tu comprends, au moins ça sonne sango. Y a du mystère derrière, comme dans le prénom d’une femme étrangère, tandis que Ré-pu-blique-cen-tra-fri-caine, c’est de la nomenclature.

D’un geste preste, le garçon de café a nettoyé la table, subtilisé le cendrier pour en déposer un propre et nous a proposé un autre café.

Il fallait nous quitter et nous voulions pourtant prolonger notre rencontre.

Une heure plus tard, Francine m’attendrait chez Capoulade ; Yangué devait rencontrer quelqu’un au pavillon de l’Afrique. Je suis descendu au sous-sol pour appeler Francine par le Taxiphone. Elle était déjà sortie de chez elle.

En franchissant les grilles de la Cité universitaire, nous avons croisé entre les pavillons de Tunisie et celui de Monaco des petits groupes d’étudiants africains, vêtus comme des personnages de gravures de mode.

Je me proposais d’attendre Yangué dans le salon du rez-de-chaussée. J’en profiterais pour lire mon journal.

– Monte, je te dis, monte, ko.

Comme je m’obstinais, il a déclaré que j’avais des scrupules de Blanc.

Notre hôte nous a reçus en grand seigneur. Il portait un boubou ample en basin et des babouches marocaines à bout pointu. Sous prétexte de ne pas

gâcher mon temps, j'avais perdu, moi, le sens de cette hospitalité.

Le jeune homme au grand boubou était mince, de taille élancée, la peau très noire d'un grain superbe. Il nous a priés de nous asseoir sur un tapis en cuir tanné et nous a proposé du thé à la menthe. Tandis qu'il posait sur un pouf un grand plateau rond ciselé de motifs arabes et de petits verres tronçoniques, j'observais l'ordonnancement de la chambre. Sur le mur, en lettres majuscules, un maître mot pour se donner courage à l'étude et sur les étagères de la bibliothèque des livres de cours et quelques volumes de Lénine.

Plus tard, Yangué m'a confié que c'était un Mauritanien du fleuve.

– Un métis, précisera-t-il. Tantôt il se considère sénégalais, tantôt il revendique sa... (il hésita un instant et esquissa un sourire malicieux)... sa mauri... sa mauritanité. Ça se dit ?

– C'est un vrai métis, dis-je, perdu dans mes pensées.

Nous avions admiré l'adresse du Mauritanien lors de la cérémonie du thé. Il l'avait servi en élevant très haut la théière sans que le jet de liquide ne s'écartât du verre.

Sur sa table de travail, sous verre dans un cadre en cuir, une beauté aux traits fins et aux cheveux nattés en minces tresses semblait nous regarder d'une fenêtre. J'ai imaginé son corps et j'ai pensé qu'il devait s'agir d'une Peule. Au mur, fixés par des punaises, il y avait un portrait du martyr congolais, Patrice Lumumba, et une autre photo que je distinguais mal.

La première tournée de thé avait un goût un peu âcre. La deuxième était plus douce.

L'hôte mauritanien nous a fait une leçon sur le protocole du thé maure. La troisième théière, plus sucrée, était délicieuse.

Quand nous nous sommes levés pour prendre congé, je me suis approché du mur pour examiner la photo qui accompagnait celle de Lumumba.

En fait, c'était une autre photo de Patrice Lumumba, mais dans une immense décapotable américaine. J'avais suivi si attentivement l'épopée de l'homme politique que j'étais en mesure d'en déterminer la date avec précision. C'était à l'époque où il dirigeait le gouvernement du Congo ex-belge. Patrice, comme nous nous permettions de l'appeler affectueusement, se tenait debout, à l'arrière, flanqué d'un dirigeant dont je n'arrivais pas à préciser l'identité. Devant lui, à droite du chauffeur, également debout, pénétrée de l'importance de son rôle, une femme en pagne. Elle avait la tête

bandée d’un foulard clair et les yeux cachés derrière d’épaisses lunettes sombres.

– Tu sais qui c’est ? m’a demandé Yangué, avec le regard espiègle de celui qui joue à la devinette.

N’eût été la forme de ses lèvres, on aurait parié qu’il s’agissait d’une Blanche.

– Bien sûr, Kolélé !

– Étrange femme, a soupiré le Mauritanien.

– Où donc est-elle aujourd’hui ? a demandé Yangué.

– Quelqu’un l’a aperçue au Ghana, l’année dernière, a indiqué le Mauritanien. Il semble qu’elle l’ait quitté.

Yangué a affirmé qu’il s’agissait d’une espionne infiltrée chez les nationalistes.

– Ah ! camarade, a protesté le Mauritanien, attention, pas de stalinisme !

La conversation s’est animée. L’un d’eux a rappelé l’histoire de deux ou trois cas notoires où des espions connus s’étaient glissés dans l’entourage de dirigeants, lesquels leur avaient confié des responsabilités et ouvert leur intimité, l’autre était torturé par les révélations du rapport Khrouchtchev sur la paranoïa de Staline. Le premier racontait merveilleusement des anecdotes qui excitaient ma curiosité, l’autre invoquait une éthique que le premier trouvait hors de propos dans le domaine politique.

Un voisin a tapé contre la cloison pour obtenir du silence.

– Celui-là, a marmonné le Mauritanien, il m’emmerde. Aujourd’hui, il réclame le silence pour un examen, dont il prend soudain conscience, alors que le reste de l’année, il me casse les pieds en m’imposant les gémissements des filles qui défilent dans sa piaule.

Depuis mon retour à Brazzaville, j'avais entendu à plusieurs reprises mentionner le nom de Kolélé dans des conversations. Chaque fois, il était associé à celui des nationalistes du Congo-Léo qui avaient déclenché une guérilla dans le Kwilou et l'est du pays. Le Congo-Brazza constituait une de leurs bases arrière.

Certains de ceux qui faisaient référence à Kolélé évoquaient avec admiration une femme de caractère, d'autres au contraire parlaient d'elle en faisant des réserves, voire en émettant des propos désobligeants.

Elle serait passée à Brazzaville une année avant mon retour. Tout en soutenant en sous-main les maquisards, le gouvernement les trouvait encombrants et les invitait à chercher un autre refuge pour ne pas compromettre notre politique de bon voisinage. Kolélé aurait à cette occasion fait entendre sa voix et irrité nos autorités.

Elle disparut et on l'oublia.

Un jour, mon ministère de tutelle me désigna pour faire partie d'une délégation qui se rendait en Chine. Les objectifs de la mission et mon rôle étaient mal définis. Mais qui aurait pu refuser de voyager dans un tel pays ? Surtout quand on s'appelle Houang. C'était une occasion à ne pas manquer.

Nous logions au Péking Hôtel, à quelques pas de la place Tien-An-Men. Mon compagnon de mission et moi avions débarqué la veille. J'observais avec curiosité et amusement les effets du décalage horaire sur nous. Anéantis, nous avions passé la journée à dormir. Ce matin-là, en sortant de l'ascenseur, je ne savais toujours pas où j'en étais. L'interprète nous avait offert le choix entre un petit déjeuner à l'occidentale et à la chinoise. Par curiosité, j'optai pour la seconde formule. Cette cuisine était-elle semblable à celle de tonton Pou ?

– Donc le restaurant de gauche, déclara mon interprète dans un français à l'accent si parfait qu'il avait par instants des intonations précieuses.

Malgré ses hautes colonnes de hall de théâtre, la salle de restaurant ressemblait à un réfectoire. Toutes les tables étaient rectangulaires, uniformément recouvertes d'un drap blanc. La seule variété résidait dans la taille : tables de quatre ou tables de huit. Une serveuse habillée en tenue Mao bleu marine se précipita vers nous et échangea quelques mots rapides en chinois avec mon interprète. Elle avait un corps d'oiseau et ses cheveux

étaient tressés en une natte unique qui pendait jusqu'à la hauteur de ses reins.

Je venais à peine de m'asseoir quand j'aperçus en face de moi, à l'autre bout de la salle, dans le dos de mon interprète, Kolélé en compagnie d'une délégation d'Africains, également flanqués de deux interprètes chinois. A peine m'étais-je levé que je me ravisai et regagnai ma place car Kolélé, ouvrant des yeux exorbités et posant son index sur ses lèvres, m'avait fit signe de me taire, déclarant haut et fort, avant même que j'aie pu articuler un son :

– *Yes, you are right, I am comrade Malembé wa Lomata. I am from Zimbabwe. We met a couple of years ago in Berlin in a youth meeting on peace and friendship, organized by the Non Alined Movement.*

J'eus un instant de panique. Était-ce tantine Monette ou simplement quelqu'un qui lui ressemblait ? Étais-je en présence d'un sosie, comme à Bruxelles avec le faux Lopes ? A y regarder de près, je me disais que tantine Monette était effectivement plus mince que cette dame, ne portait pas de lunettes et n'avait jamais eu l'occasion d'apprendre le moindre mot d'anglais. Et puis cette coiffure afro !... Tantine Monette, elle, avait de longs cheveux de soie qui rendaient jalouses non seulement les autres tantines, moins bien loties sur ce point, mais aussi les dames de la colonie française de Bangui.

Contrairement à l'assertion de mon interlocutrice, je n'avais jamais mis les pieds à Berlin. D'instinct, j'ai imaginé que Simone Fragonard, une fois de plus, avait dû s'attribuer une nouvelle identité, cette fois-ci pour des besoins de clandestinité. Et si c'était un sosie, elle avait bien le timbre de voix de Kolélé. Tout de go, j'ai donc répondu dans un anglais sommaire et maladroit que je me souvenais effectivement de notre rencontre à Berlin.

Quand, quelques années plus tard, je lui rappelais les détails de cette anecdote en me levant pour la mimer, Kolélé en riait aux éclats comme d'une bonne farce, dont j'avais été la dupe.

– J'avais alors besoin, dit-elle en redevenant sérieuse, de cette identité-là.

Elle parlait certes d'identité administrative. Mais peut-être l'histoire des identités de Simone Fragonard reste-t-elle à écrire ?

A Pékin, tout se passa très vite et je suis persuadé que ni mon interprète, sans doute à l'occasion auxiliaire des services de renseignement chinois, ni les nationalistes austrafricains parmi lesquels elle se trouvait ne notèrent

quelque chose d'anormal. Pour moi, le nom de guerre de Kolélé avait été facile à décoder. *Malembé* veut dire *doucement* en lingala et Lomata était, comme on l'aura remarqué, le nom de son premier époux. Ce sont aussi des vocables et patronymes bantous qu'on retrouve dans les deux Congos aussi bien que, me semble-t-il, dans les Afriques australe et orientale. Pourquoi en revanche avait-elle éprouvé le besoin de se faire passer pour une originaire du Zimbabwe ? Aujourd'hui encore, je n'en sais rien.

Le symposium auquel nous avions été invités à Pékin dura cinq jours. Cinq journées ennuyeuses avec des interventions plates, toutes construites sur le même schéma et dans une rhétorique ronflante, émaillée de clichés et de mots en isme. La rencontre avait pour thème « le rôle des cinéastes afro-asiatiques dans la prise de conscience de leurs peuples », sujet, comme on s'en doute, fort original et passionnant. A part l'intervention d'un vieux cinéaste japonais qui parla des problèmes de son métier, chaque délégué lut des pseudo-éditoriaux politiques brocardant « l'impérialisme en général, l'américain en particulier ». Après un débat venimeux pour décider s'il fallait s'associer aux Albanais et au pays hôte dans une condamnation du révisionnisme soviétique, on nous fit adopter une *Déclaration de Pékin*, plusieurs feuillets d'un style incantatoire et insipide qui affirmaient que la rencontre avait été « historique ».

Kolélé n'apparut jamais dans la salle. Elle avait dû venir en Chine pour d'autres raisons. Aux heures du déjeuner et du dîner, j'avais beau m'attarder au restaurant du Péking Hôtel, nous ne nous rencontrâmes jamais. A la réception, personne ne connaissait la camarade Malembé wa Lomata. Je me dis qu'ils devaient avoir des consignes : on tenait secrète la présence des *freedom fighters*, les combattants de la liberté. Je n'insistai pas de peur d'éveiller des soupçons.

J'avais le sentiment d'avoir gaspillé des journées qui auraient été mieux employées à la réalisation d'un film dont le sujet me démangeait depuis plusieurs mois et qui me paraissait avoir alors atteint son stade de maturité. Je m'en voulais d'autant plus que des rencontres précédentes de même farine dans des pays d'Europe de l'Est m'avaient déjà édifié. Mais mon désir de connaître la Chine était si vif que je n'avais pas voulu, en refusant l'invitation offerte, laisser échapper l'unique occasion de rendre un culte sinon à une partie de mes ancêtres, du moins à la mémoire de mon père. Depuis lors, j'y suis retourné quatre fois et j'ai décliné autant d'invitations.

Malgré mon nom, mes yeux légèrement bridés, et mon surnom, Sinoa, dont j'ai déjà indiqué le sens, je n'ai jamais osé me réclamer de cette ascendance.

Quand l'avion avait touché le sol, mon cœur s'était serré et j'avais eu du mal à réprimer une larme. Me ressaisissant vite, j'avais haussé les épaules et mon compagnon de mission m'avait dévisagé avec curiosité. Comment lui expliquer ?

Je suis un frelaté de toutes les races, un homme aux cultures et aux identités truquées et c'est ma foi aussi bien ainsi.

A Brazzaville, en me remettant mon billet et mon visa, le diplomate de l'ambassade de Chine m'avait offert les œuvres du président Mao en trois volumes reliés et quelques brochures. Les uns et les autres m'étaient tombés des mains, dès les premières lignes. J'avais préféré me constituer ma propre documentation. Faute de pouvoir me procurer les récits de Marco Polo, que j'avoue n'avoir jamais lus, je m'étais contenté d'ouvrages pour le grand public : *Les Clefs de la Chine* de Claude Roy et deux essais de l'Américain Edgar Snow.

Après le séminaire, les autorités invitèrent les participants à effectuer une tournée dans le pays. Nankin, Shanghai, Hong-Chow, où j'ai prêté attention aux saules pleureurs parce qu'on m'avait averti qu'ils étaient les plus beaux du monde. Non-spécialiste, je l'ai accepté et le répète depuis lors, pour faire croire que je possède un sens aigu de l'observation et me donner de la culture. Puis ce fut Canton, la ville de mon père. Mes questions, détachées de toute considération politique, embarrassaient nos guides dont les exposés étaient construits selon un canevas uniforme et simpliste : avant la Révolution, il y avait, ou il n'y avait pas ; après la Révolution, au contraire, il n'y avait pas ou il y avait..., suivant une symétrie parfaite. Chaque soir, je m'efforçais sinon de tenir un journal de voyage du moins de prendre des notes en style télégraphique pour pouvoir être en mesure de répondre, une fois au pays, aux questions dont tonton Pou m'assaillirait : le bonhomme avait quitté le pays depuis plus de trente-cinq ans !

A mon retour, il m'a fallu le provoquer pour qu'il me lance, un soir à son restaurant, d'un ton dégagé : « Alors, comment c'était là-bas ? » Il ne me laissa même pas le temps de lui répondre. Il fila prendre la commande à une table voisine.

Lorsque, plus tard, j'ai tenté de lui faire une synthèse de mon périple, dans un style, je le confesse, trop universitaire, il m'a suivi en silence dans

une attitude d'examinateur inflexible. A un moment où je m'empêtrais dans une explication confuse, il s'est levé en disant que, de toute façon, le pays dont on m'avait fait apercevoir des scènes présélectionnées, fugaces et tronquées, était celui des *kommunisses* et qu'il ne pouvait pas avoir la saveur du sien : ce n'était pas la vraie Chine dont je venais de lui parler.

J'ai bafouillé quelque chose de peu convaincant mais déjà, me tournant le dos, perché sur un escabeau, tonton Pou rangeait des flacons de soja et de nuoc-mâm. Je ne suis pas assez fin psychologue pour déterminer si son flegme, ou son désintérêt, reflétait le désir de ne pas flétrir une image ancienne et chère ou bien la volonté de s'en tenir à une discipline inflexible : celle de ne jamais se retourner sur le passé. En tout état de cause, je me gardai de forcer ce jour-là un dialogue inutile. D'ailleurs, quel message lui rapportais-je ? En dépit de toutes les clés qui m'avaient été fournies, en dépit des livres lus, en dépit des explications stéréotypées des guides et des interprètes, la Chine m'était apparue indéchiffrable.

J'avais eu peur de ce monde sans métis.

Aurais-je dû m'en ouvrir à tonton Pou ?

Il n'y avait pas de nostalgie dans sa voix. Seulement de la dureté. C'est peut-être dans ce regard d'acier qu'il puise cette énergie qui étonne ses voisins de la rue Paul-Okamba et le rend infatigable même aux heures où le soleil engourdit la ville engluée dans la sieste.

Après Canton, on nous avait offert l'alternative : faire un crochet dans le Ho-nan afin d'y visiter la maison natale de Mao Tsé-toung ou bien se rendre à Kwéling, une station touristique dans un paysage à relief karstique. Nous avons préféré le second itinéraire.

Le programme prévoyait une excursion sur un fleuve, ou une rivière, dont je n'ai pas pris le soin de noter le nom. Le bateau qui nous transportait m'a rappelé les navires à roues de mon enfance sur le fleuve Congo. Sous un ciel gris, nous glissions lentement comme des voyageurs qui passent entre des rives abandonnées. Il a plu durant presque toute la promenade. Les organisateurs en étaient désolés mais prenaient la chose avec humour et nous citaient, entre deux gobelets de thé, des phrases du président Mao sur les bienfaits de l'adversité. Il paraît que le spectacle des reliefs karstiques de Kwéling est magnifique sous le soleil. Moi, je garde un souvenir inoubliable de mon voyage dans la brume. Des sortes de termitières géantes au profil asymptotique formaient une frange sur les deux rives. Ce fut la seule excursion où l'on nous fit grâce de ces explications fades et

stéréotypées qui accompagnaient nos visites d'usines et de communes populaires.

En fin d'après-midi, la pluie a cessé, le soleil est apparu entre les derniers nuages et m'a fait entrevoir le ciel rosé et serein d'un autre pays. Je me suis soudain senti loin de chez moi.

Le soir, à l'hôtel, notre délégation est tombée nez à nez avec celle de Kolélé. Cette fois-ci, j'ai évité la gaffe. C'est moi qui l'ai interpellée en anglais. Les compagnons de Kolélé nous appelaient les *Congo boys.* Après le dîner, ces derniers sont montés dans leurs chambres. Kolélé et moi nous sommes attardés dans un boudoir attenant au restaurant. Une pièce étroite avec un canapé et des fauteuils recouverts de draps blancs, sans cachet et sans décoration, hormis un chromo représentant le président Mao. Au sommet d'une montagne, il symbolisait la solitude de ceux qui portent le destin des peuples sur leurs épaules, le visage apaisé, contemplant l'horizon en clignant légèrement des yeux devant l'intensité de la lumière qui l'illumine et l'attire.

Nous sommes rapidement passés au français avec des intermèdes en lingala, ce qui me reposait car depuis Canton j'avais perdu mon interprète vers le français et l'on m'avait affublé d'un autre qui traduisait en anglais.

Kolélé a encore évoqué le destin. Je me suis souvenu que maman et tantine Marie-Chinois faisaient souvent référence à cette notion pour expliquer les coups du sort. Sans doute était-ce une réminiscence de l'éducation des bonnes sœurs du couvent Javouhey.

Elle revenait du Ho-nan. Quand elle m'a fait part de son émotion devant la maison du président Mao, j'ai pensé au récit que ma mère m'avait fait de son premier voyage à Lourdes, mais je me suis tu. Était-ce parce que je ne voulais pas heurter tantine Monette ou bien parce que son assurance m'hypnotisait ?

Elle brûlait d'avoir des nouvelles du pays et attendait une analyse politique de ma part. J'étais incapable d'en formuler la moindre. Il aurait été plus honnête d'avouer que les obsessions et les soucis liés au tournage de mes films me maintenaient à l'écart de l'agitation entretenue par les groupuscules politiques qui braillaient et péroraient au nom du peuple. La mode était de se proclamer sinon *militant* du moins *engagé.* J'ai voulu paraître à la page et j'ai répété à Kolélé une analyse qui correspondait à la position officielle. Elle a esquissé une moue perplexe.

– Fais attention, Sinoa, tes amis-là ne sont pas sérieux.

Je lui ai fait remarquer que leur ambition était pourtant la même que celle des Chinois.

Elle a pouffé et a levé son verre.

– Buvons plutôt à nos retrouvailles.

Elle a avalé une rasade de bière chinoise. Moi, j'ai lapé mon verre à liqueur de maoté, une eau-de-vie légèrement parfumée à goût de sexe de femme. Elle a fermé les yeux en reposant son verre.

– La meilleure du monde ! a-t-elle clamé.

– Et la bière belge ?

– *Wapi* ! de la pisse de cheval !

Elle a fait une grimace de dégoût. Seule la bière tchèque bénéficia d'une certaine indulgence de sa part.

– Mais depuis que les Soviétiques s'en sont mêlés, son goût n'est plus le même.

Au fil de la discussion, j'appris qu'elle avait voyagé dans tous les pays de l'Europe de l'Est mais depuis deux ans privilégiait la Chine et Cuba, une île où l'on se sentait bien parce que ses habitants nous ressemblaient et dansaient sur des rythmes qui évoquaient ceux de Poto-Poto. Elle en avait été tellement éprise qu'elle y avait donné au pied levé quelques récitals de musique.

– Mais c'était pour la cause, ajouta-t-elle aussitôt, comme en forme d'excuse.

J'ai voulu avoir son avis sur les rapports entre les races.

– C'est l'harmonie parfaite. Évidemment, les propagandes réactionnaire et impérialiste tentent de faire croire que la révolution cubaine est une affaire de Blancs. Mais grâce à Fidel...

Ici suivit une apologie à laquelle je prêtai une oreille bienveillante.

Le haut-parleur de l'hôtel diffusait en sourdine une marche révolutionnaire dont les accents me parurent inspirés de l'ouverture de *Norma.* Kolélé avait dû reconnaître la parenté mais elle ne la releva pas.

J'insinuai que la révolution devait être moins triste à La Havane qu'à Kwéling ou même qu'à Pékin.

Elle réagit vivement. Sans doute une révolution sous le soleil et au bord de la mer transparente des Caraïbes était-elle de nature à séduire nos tempéraments et nos esprits frivoles mais il ne fallait pas se fier aux apparences ; il ne fallait pas se laisser aller au péché de subjectivisme, une séquelle de ce qu'elle appela « notre éducation petite-bourgeoise ». Les

révolutionnaires les plus honnêtes, les plus sérieux (je crois qu'elle dit précisément « les plus conséquents »), c'étaient les Chinois. Pour les désigner en lingala, tantôt elle employait la formule « tes parents-là », tantôt elle avait recours à une expression forgée pour la circonstance et qu'on peut traduire par « les hommes aux yeux minuscules ». Pourquoi donc ce besoin de s'exprimer en termes codés ?

Des micros tapis quelque part dans les murs ou au plafond nous enregistraient peut-être.

Nous étions dans le vif d'un sujet lorsque la musique d'ambiance s'est arrêtée et une speakerine a articulé des syllabes dont le ton était le même que celui des acteurs que j'avais entendus déclamer, quelques jours plus tôt, à une représentation de l'Opéra de Pékin.

– Attends, me dit Kolélé en posant sa main sur mon bras.

Tous les discours en chinois me donnaient l'impression d'être récités sur une même intonation, celle d'une maîtresse ou d'une mère qui prodigue des recommandations à un enfant.

– Ça concerne le pays, a-t-elle chuchoté.

Le visage de Kolélé s'est concentré et l'un de ses sourcils s'est légèrement haussé.

– Ils disent... attends.

Elle a eu un sourire amusé et a avalé une gorgée de Tsingtao.

– Ils disent que le président a dénoncé l'impérialisme, qu'il a accusé les ministres réactionnaires et qu'il a remanié le gouvernement.

Après le communiqué d'information, un chœur a chanté *L'Orient est rouge*.

– Qu'est-ce que tu en penses ? m'a-t-elle demandé.

J'ai haussé les épaules. Aurais-je su le détail du remaniement que j'aurais été incapable d'énoncer un point de vue sérieux.

– Bof ! Il y a un remaniement tous les mois, ai-je finalement lâché. Ça amuse.

– Le peuple ?

– Non, la classe politique. Le peuple, lui, se tient bien sûr à l'écart de cette agitation. Pour lui, le pays est entre les mains de gamins.

– *Kéba*, attention ! me chuchota-t-elle en lingala. Tout ce que tu dis ici (et ses yeux fixèrent les murs puis le plafond) est enregistré. Parle *en langue*.

Kolélé a accepté une autre bouteille de bière Tsingtao à condition que ce fût la dernière.

– Donc, ai-je murmuré avec admiration, ainsi tu comprends le chinois.

– Oh ! un peu. Pour suivre les cours, il faut...

Elle s'est reprise et a changé de sujet de conversation. J'ai eu envie de lui demander quel genre de cours elle suivait mais il ne fallait pas briser la serrure de son tabernacle. N'était-elle pas dans la clandestinité au point de masquer son identité en s'exprimant seulement en anglais et se prétendant de l'Afrique australe ? J'ai à nouveau songé aux micros espions. Ma curiosité allait me rendre suspect.

Déjà qu'avec mes traits chinois adoucis, j'apparaissais comme une énigme qui, je le sentais, suscitait non pas l'émerveillement mais la méfiance.

Kolélé se lança à nouveau dans la peinture d'une Chine idyllique. Ses yeux s'animaient, sa voix s'exaltait et ses mains exécutaient ces gestes qui accentuent l'accent du pays, me touchaient le bras et se tendaient pour que j'y tope. Là où je soupçonnais un embrigadement, elle vantait l'importance de l'éducation, l'organisation, la mobilisation, le sens de la solidarité prolétarienne internationale.

– L'organisation, murmurait-elle, en cherchant un assentiment dans mes yeux... c'est par l'organisation que l'Occident a pris le pas sur le reste du monde.

Où diable était-elle allée pêcher cette conclusion de thèse ?

Sa façon d'articuler les mots rehaussait ses lèvres de négresse et je l'ai violemment désirée.

Au cours d'un précédent séjour en Chine, elle avait demandé à visiter une prison. L'impression qu'elle en avait ressentie était si forte qu'elle avait offert le lendemain un concert aux détenus. Au cours d'une visite suivante, on l'invita, à la fin d'un dîner, à un spectacle-surprise dont son programme ne faisait pas mention. Dans la cour d'un pénitencier, des condamnés lui interprétèrent les chansons qu'elle leur avait chantées en lingala et en swahili à l'occasion de sa précédente visite.

– C'était parfait sauf, elle eut un sourire malicieux, sauf qu'ils avaient cru bien faire de substituer une orchestration symphonique européenne, presque américaine, à la cadence nègre.

Elle dut surprendre une réticence dans mon regard et s'empressa d'ajouter que l'atmosphère de la prison était moins lugubre que celle du

couvent.

– Eux avaient une foi, tu comprends ?

Il faut concéder que Kolélé, je veux dire la vraie, a quelquefois ressemblé à celle de Lopes et Marcia Wilkinson. Elle fut « politiquement correcte » durant une partie de sa vie.

J'avais grand-peine à lui faire lever le voile sur ses activités. Elle ne me livrait que des bribes de son histoire personnelle, maintenant des points de suspension entre les différentes périodes dont elle faisait mention, non pas dans un ordre chronologique mais par association d'idées. Ecarter de la conversation toute référence à sa vie personnelle constituait, surtout à cette époque, un trait de sa personnalité.

C'est vraisemblablement au courant de l'année 1960 qu'elle décida de rentrer à Léopoldville. Elle aurait été chargée par Patrice Lumumba d'organiser ses services protocolaires. C'est de cette époque que doit dater une photo que j'ai retrouvée dans la boîte de calissons. La même que j'avais aperçue sur le mur de la chambre de l'étudiant mauritanien, à la Cité universitaire. On l'y voit dans un immense coupé américain décapoté.

A Kwéling, Kolélé me parla de Lumumba en termes exaltés. Elle me fit des révélations sur le complot ourdi contre Patrice. Ainsi l'appelait-elle.

– Le Christ noir, ce n'était pas Simon Kibangu, mais Patrice.

Ma connaissance de la vie du prophète congolais était trop sommaire pour pouvoir adhérer à cette thèse ou au contraire l'infirmer mais chaque fois que, depuis lors, je revois la fameuse scène filmée dans un camion où Lumumba a perdu ses lunettes et un soldat casqué lui éponge le visage, je pense à la réflexion de Kolélé.

Finalement, Kolélé a accepté une autre bière Tsingtao.

Comment réussit-elle à être épargnée dans la tourmente qui emporte les proches de Lumumba ? Que devient-elle jusqu'à notre rencontre que le destin, pour reprendre son expression, provoque en Chine ? Et avant tout cela, quels mobiles poussent Kolélé à quitter la France où elle avait pris racine, à renoncer à un début de carrière musicale et à se fourvoyer dans la jungle de la politique ? Je n'ai pas réussi ce soir-là à obtenir de réponse définitive. Tout se passait comme si elle prenait plaisir à cultiver des zones d'ombre autour d'elle.

Une fois encore, c'eût été indélicat de se transformer en enquêteur. Cela aurait brisé l'atmosphère de conversation de bistrot qui nous faisait chaud au cœur dans les brumes et l'humidité de Kwéling. J'avais par ailleurs cru

comprendre qu'elle se trouvait alors liée à un mouvement clandestin d'Afrique australe. Certains détails qu'elle laissa échapper au cours de notre conversation le laissent à penser. D'où vraisemblablement cette scène burlesque qu'elle me joua quand je l'avais rencontrée au restaurant du Péking Hôtel.

Après la déroute des lumumbistes, Kolélé s'est repliée sur Brazzaville. Menacée, elle a dû en repartir. Pour le Ghana ou la Guinée, semble-t-il.

– Et les lumumbistes actuels, qu'en penses-tu ?

La rumeur affirmait qu'elle était allée combattre à leurs côtés.

Elle a éludé la question et m'a répété que nos dirigeants n'étaient pas sérieux ; que tel était également l'avis des camarades chinois. J'ai voulu en savoir plus mais les gérants de l'hôtel de Kwéling ont provoqué quelques brèves interruptions d'électricité.

– Allons nous dégourdir les jambes dans la ville, ai-je proposé en me levant. Je dors mal quand je n'ai pas une connaissance plantaire d'une ville où je viens de débarquer.

– Connaissance « plantaire » ?

– Oui, par la plante des pieds.

Elle ne semblait pas trouver mon expression de bon goût.

– Dans quelle ville ? demanda-t-elle, comme j'insistais. Kwéling est un village.

– Un village avec plus d'habitants que Brazzaville.

– Peut-être, mais à cette heure-ci, pas un chat dans les rues. Sauf des guetteurs. Tout ce qu'ils voient d'anormal est aussitôt rapporté aux responsables du Parti. Si on nous aperçoit sans interprètes, nous serons pris pour des rôdeurs puis arrêtés et questionnés pour espionnage.

– Qu'est-ce que des nègres pourraient bien espionner ? Tout le monde sait que nous sommes venus ici mendier de l'aide les uns pour manger, les autres pour combattre.

– Tu oublies justement, Sinoa, que tu n'es qu'un tiers de nègre. Les deux autres tiers sont moundélé et jaune. Tu es l'ambiguïté parfaite, le bois dans lequel on taille les espions. Dans des pays comme ceux-ci, les nuances sont dangereuses. Tout doit être clair sans qu'il y ait besoin de fournir d'explications. Tout phénomène inhabituel est suspect. Mieux vaudrait que nous fussions l'un et l'autre des nègres à cheveux crépus, toi avec tatouages sur les joues, moi avec des lèvres en forme de plateau.

Je lui ai alors proposé de monter poursuivre la conversation dans ma chambre.

– Tu es fou ! s’est-elle récriée.

– Pas pour... euh... pas pour ce que tu penses... juste pour discuter.

– Même si c’est pas pour... ils croiront que c’est pour...

Comme n'ont pas manqué de le déceler plusieurs critiques de cinéma, Simone Fragonard constitue en fait la véritable source d'inspiration de mon premier film, *Wali.* Malgré quelques articles encourageants, dont deux assez élogieux, ce long métrage connut une durée de vie réduite sur le continent et ne fut projeté en France que dans quelques cinémas d'art et d'essai dont les propriétaires appartenaient à mon réseau de relations. De temps à autre, à la faveur d'une semaine sur le cinéma africain, il lui arrive encore d'être programmé dans quelque cinémathèque. J'en rappelle l'argument : une enfant d'un village des plateaux batékés vient passer des vacances chez une tante dans la capitale. Elle ne veut plus en repartir et, pour ne pas être à charge de sa parente, tente de poursuivre ses études en se faisant embaucher comme fille au pair chez les bonnes sœurs du couvent Javouhey. Ma caméra se complaît alors dans l'évocation de la belle époque des bars congolais où naquirent nos premières formations musicales. Mon héroïne, qu'incarne l'actrice sénégalaise Dior Seck, devient rapidement la reine de ces lieux, la *ndoumba* la plus convoitée des dancings mondains de Poto-Poto et du *Belge.* Sa silhouette cambrée, aux hanches soulignées par des ceintures de perles, les *djiguidas,* sa démarche et son port de tête dérèglent le souffle des jolis cœurs et inspirent les paroliers des rumbas de ces années-là.

Jouant de son charme, Wali les asservit tous, prenant plaisir à ce jeu enivrant.

Sans doute me suis-je dans mon propos inspiré de la vie des grandes *ndoumbas* des années quarante et cinquante. Les épouses légitimes n'avaient pas de mots trop sévères pour qualifier la conduite de ces insolentes. Jalousaient-elles ces libertines ? Peut-être ambitionnaient-elles dans leur tréfonds de s'approprier leurs secrets, leurs coquetteries, leurs charmes mais aussi leur mode de vie. Car les *ndoumbas* n'étaient pas femmes qu'on sifflait en exhibant quelques billets de banque. Elles choisissaient elles-mêmes leurs proies, fondaient sur elles au moment qu'elles décidaient, les pliaient à leur volonté, les agenouillaient puis les commandaient et les dirigeaient au gré de leurs fantaisies tandis que les épouses fidèles et modèles, tout honorables et vénérables qu'elles fussent, s'étiolaient dans une vie de femme de ménage. C'est du moins ce que proclamaient avec impertinence les *ndoumbas* les plus effrontées. Tout récemment, une sociologue que je me garderais bien de suivre dans ses

conclusions a systématisé cette idée en en faisant l'argument d'une thèse fort controversée.

Mère de cinq enfants, tous de pères différents, *Wali* sait garder la tête froide et accorder à l'éducation de sa progéniture autant de soin qu'à ses soirées mondaines. Par une évolution un peu trop rapide, due à mon inexpérience de jeune scénariste, mon personnage connaît elle-même un début de carrière de chanteuse avant de devenir une dirigeante rurale. Intègre et inflexible, elle dédaignera les offres de poste que lui feront les responsables politiques de son pays et achèvera sa vie sur une natte dans une case minable de brousse, foudroyée par une crise de paludisme pernicieux.

Si la trame de mon scénario a bien été empruntée au style des vies des grandes *ndoumbas*, sur lesquelles, je le confesse, je me suis peu documenté, préférant m'en tenir aux anecdotes recueillies auprès des nostalgiques de cette époque, la substance et les détails sont à coup sûr des transpositions de la vie de tantine Monette. Ma mère et les proches de Monette Fragonard ne s'y sont au demeurant pas trompés.

Pourquoi donc avoir travesti ma véritable obsession ? C'est qu'il n'est jamais facile d'être, comme disait tonton Pou, un fruit dépareillé et d'en assumer la condition. A l'aube de nos Indépendances, il s'agissait, pour ceux dont le nom, la couleur ou les indications de la carte d'identité n'étaient pas typiques, de prouver leur citoyenneté. D'où ma peur à mettre en scène des peaux café au lait.

Singulariser un groupe minoritaire, peu représentatif, et dont l'attitude durant l'époque coloniale était jugée ambiguë par les élites en place au lendemain des Indépendances, pouvait relever de la provocation. On ne réveille pas le chat qui dort. Pour oublier ce que nous fûmes, nous nous sommes peints en noir, comme si notre peau, dans sa nuance et son ambiguïté, remettait en cause notre citoyenneté. J'abats ici mon jeu en révélant mon procédé. En travestissant la réalité, je forçais mon imagination à fonctionner, je m'appliquais, disons-le, à mieux mentir. Car, qui ne sait tromper son spectateur et lui faire prendre ses chimères pour un fait divers réalise tout au mieux un bon documentaire ou un reportage intéressant mais pas une œuvre d'art. A condition bien sûr que le mensonge ressemble à la vérité et que le spectateur s'y perde et soit en mesure de retrouver son cœur de Bantou dans une intrigue en pays javanais.

Peut-être devrais-je dire prestidigitateur plutôt que menteur.

Kolélé n’eut pas l’occasion d’assister à la projection de *Wali* au festival d’Alger en 1969.

Quelques jours plus tard, j’avais la chance d’enregistrer avec mon équipe une interview du célèbre maquisard de Guinée-Bissau, Amilcar Cabral. Après le tournage, nous sommes allés nous délasser en prenant un verre sur la terrasse de l’hôtel Saint-Georges. Dans le soir tiède, des odeurs fortes de fleurs, dont j’ignore le nom, montaient des haies et buissons verts des jardins en pente du Saint-Georges. Autour de nous, des célébrités de la politique africaine, des écrivains, des acteurs, quelques visages connus de dirigeants de mouvements de lutte armée. Les uns sortis un moment de leurs maquis, les autres venus chercher asile dans la capitale algérienne. On reconnaissait les Panthères Noires à leurs coiffures afro. Assis à une table qui me faisait face, l’un d’eux, Eldridge Cleaver, habillé d’une ample tunique songhaï, expliquait son action à un journaliste qui me donnait le dos. Je ne l’entendais pas, mais une conviction puissante et communicative émanait de son regard et de ses gestes. Le journaliste prenait note.

La veille, retenant son souffle, le monde entier avait suivi, en direct sur les télévisions, l’Américain Armstrong poser le pied sur la Lune. Beaucoup d’entre nous n’avions pas changé notre emploi du temps et avions participé aveuglément et de manière routinière au programme du festival. Un seul membre de mon équipe avait assisté à l’événement. Il nous le racontait justement en un style et des termes de journaliste sportif. Je l’écoutais d’une oreille distraite, la tête obsédée par des halètements, soupirs et plaintes d’une journaliste italienne que j’avais suivie la nuit précédente dans sa chambre, à l’étage au-dessus du mien, à l’hôtel Alleti.

– Il avançait sur la Lune, marchant l’amble au ralenti, chaque pas ponctué d’un rebond, disait notre collègue, en tentant d’imiter la démarche du spationaute en scaphandre.

– C’était pour nous rappeler que, même sur une autre planète, nous descendons du chimpanzé, a plaisanté un autre.

– Non, a repris un troisième, non, ce pas dansant, c’était pour affirmer que la danse est dans la nature et le destin de l’homme.

Suivit un développement un peu filandreux sur un ton de brillant canular. On aurait pu s’y laisser prendre. Incapable de me concentrer, je consultais ma montre par intervalles et rongeais mon frein, impatient de retrouver à nouveau mon Italienne dans ma chambre d’hôtel.

Nos rires étaient si bruyants que, des tables voisines, des têtes se tournaient vers nous, les unes avec des airs condescendants et agacés, d'autres avec curiosité et envie. Je ne sais plus comment la conversation évolua. Nous nous laissâmes aller à pontifier qui sur la puissance américaine, qui sur celle de l'URSS, qui sur une nouvelle page de l'histoire de l'humanité.

J'ai soudain aperçu Eldridge Cleaver relever la tête et fixer un point derrière moi, sur la terrasse. La cohérence de son raisonnement a dû en être affectée car le journaliste s'est retourné dans cette direction et finalement moi aussi.

Un cortège avançait avec à sa tête la chanteuse sud-africaine Myriam Makéba, coiffée à la garçonne. Elle portait sur la hanche un bébé de type chabin, dont tout le festival connaissait le prénom, Lumumba. C'était son petit-fils. A côté d'elle, un beau jeune homme, de haute taille et de teint métis dont le visage ne m'était pas inconnu mais que je ne parvenais pas à identifier. Suivait une délégation de femmes noires. Des princesses à l'allure superbe. J'eus l'impression que, sur la terrasse, les conversations s'étaient interrompues. Un des membres de mon équipe de tournage siffla d'admiration.

– A leurs boubous et à leur manière de nouer leur foulard, ce doit être des Guinéennes, ai-je dit d'un air de connaisseur.

En fait, je trichais. Je suis mauvais clerc en toilettes féminines de nos pays. Je savais en revanche que Myriam Makéba avait trouvé refuge en Guinée.

– Juste, a confirmé un de mes gars, ce sont des Guinéennes et l'homme qui accompagne Myriam Makéba, c'est Stockeley Carmichael, je le reconnais.

Un nom qui nous était familier. La presse avait parlé de lui lors des émeutes des Noirs aux États-Unis, quelques années auparavant. L'un de mes collaborateurs se mit à m'expliquer son rôle au sein du mouvement du Black Power et ses divergences avec les Black Panthers.

Deux autres poursuivaient un aparté où l'un jurait ses grands dieux que pour être de telles déesses, les filles de la suite de Myriam Makéba ne pouvaient être que des Peules, à quoi l'autre rétorquait qu'on trouvait des types de femmes aussi fins parmi les Malinkés. Moi, je pensais à Annie, à Francine et à mon Italienne, et me disais que les Blanches peuvent avoir des

corps aussi magnifiques que les Noires et n'être pas moins ensorcelantes. Si vous ne me croyez pas, regardez mieux et essayez.

– En tous les cas, pour moi, les deux plus belles ce sont les métisses-là, a dit en frappant dans ses mains et avalant une rasade de bière celui qui avait sifflé peu après que le cortège de la chanteuse sud-africaine fut passé devant nous.

Deux femmes au teint presque semblable cherchaient une table où s'asseoir. La plus grande des deux, svelte, mince, vêtue à l'européenne en polo et blue-jean collant, était reconnaissable à ses lunettes à monture épaisse et surtout à sa coiffure : une grosse boule de cheveux crépus en forme de toque russe. La fameuse Angela Davis pour laquelle la jeunesse s'était mobilisée afin de l'arracher à ses juges. L'autre était vêtue à l'africaine. Une femme à la peau chair de mangue, presque blanche, sanglée dans un pagne vert banane, coupé à la mode d'Afrique centrale. Elle me donnait le dos si bien que je ne voyais pas son visage.

Le sourire d'Angela Davis ressemblait à celui d'une adolescente intimidée. Conscientes des regards qui les détaillaient, les deux déesses avaient, malgré une apparente indifférence, grand-peine à conserver leur assurance. Angela Davis a pris soin de remercier avec gentillesse le maître d'hôtel qui leur proposait une table légèrement à l'écart.

Il était l'heure de me sauver pour mon rendez-vous. Je tenais à ne pas faire attendre ma journaliste italienne.

Tandis que, quelques instants plus tard, je réclamais ma clé à la réception de l'hôtel Alleti, une voix féminine derrière moi demanda s'il n'y avait pas de message pour Mme Kolélé. Je me retournai. Une Noire à la silhouette de mannequin.

– Vous connaissez Mme Kolélé ? lui demandai-je.

La jeune fille me jeta ce regard foudroyant qu'on adresse aux importuns. Comment lui expliquer ? Bégayant, je poursuivis :

– Donnez-lui, s'il vous plaît, ceci. Je suis son neveu.

Sans se départir de sa mine hautaine, le mannequin hésita un instant, prit la carte de visite du bout des doigts.

– Attendez, balbutiai-je à nouveau. Je vais...

Et tandis qu'elle m'attendait en dominant avec peine une certaine impatience, je griffonnai le numéro de ma chambre sur le bristol. Je voulais encore poser quelques questions, mais j'aperçus mon Italienne qui franchissait le seuil du palace.

Ce fut le lendemain de la clôture du festival que je réussis à rencontrer Kolélé. La ville était triste comme une station balnéaire d'où les derniers estivants viennent de s'en aller quand le soleil a pâli, que les plages sont désertes et la mer grise, agitée et froide.

Elle me dépêcha son chauffeur à l'Alleti et, quelques instants plus tard, une BMW officielle me déposait à l'entrée d'une villa mauresque. Le mannequin à qui je devais d'avoir retrouvé tantine Monette m'attendait au bas de la villa. Elle m'ouvrit la portière du véhicule, me gratifiant d'un sourire avenant. Je gravis à ses côtés un escalier abrupt jusqu'à un salon où elle m'abandonna quelques instants. Les murs étaient couverts d'azulejos et le plafond était de stuc sculpté de motifs de dentelle.

– Sinoa ! s'exclama Kolélé, les bras ouverts.

Je la serrai contre moi, elle ferma les yeux, pencha sa tête sur mon épaule.

– Attends, que je te regarde mieux.

Me maintenant par les épaules au bout de ses bras tendus, elle me considéra en prenant du recul.

Elle fleurait l'odeur d'une eau de toilette discrète. Les souvenirs du Cocktail Tropical, de Bangui et de la rue Clerc se sont engouffrés dans ma tête.

– Tu n'as pas changé, chuchota-t-elle en me lançant un clin d'œil.

C'était elle que j'avais aperçue de dos au Saint-Georges en compagnie d'Angela Davis. Elle me le confirma et regretta de ne m'avoir pas vu.

La salle en rotonde donnait dans d'autres pièces en enfilade, reliées les unes aux autres par une série d'arcs outrepassés en appui sur des colonnes de marbre. Un serviteur moustachu avança, portant en équilibre sur un plateau rond en cuivre une théière et de petits verres cylindriques décorés de fins motifs herbacés.

J'ai pensé à la cérémonie du thé chez le Mauritanien de la Cité universitaire où j'avais remarqué une photo de Kolélé.

– Combien d'années que nous ne nous sommes pas revus ?... Sept ?... Attends, non, huit. Presque neuf.

– Moins que ça. La Chine.

– C'est vrai ! s'esclaffa-t-elle quand je lui rappelai la scène dans le restaurant du Péking Hôtel.

Elle s’émerveilla sur les miracles du destin et battit des mains doucement, refaisant plusieurs fois un geste emprunté à M’ma Eugénie. Je n’ai pas commenté. Je ne crois pas au hasard mais je ne voulais ni la contredire ni ouvrir un débat sur ce sujet.

Le maître d’hôtel a versé la boisson en élevant d’un geste large la théière au-dessus des verres, y laissant couler avec adresse un long jet brun clair qui moussait bruyamment. J’ai à nouveau pensé au Mauritanien.

Kolélé n’avait passé qu’une nuit à l’hôtel Alleti, puis le protocole algérien l’avait transférée dans cette villa destinée aux hôtes de marque. Elle eut un sourire amusé comme pour bien laisser entendre qu’elle n’avait rien exigé. Pour se protéger de ses admirateurs (elle disait les « importuns »), elle donnait comme adresse l’Alleti, laissant à son assistante, la fille à la ligne de mannequin, le soin de procéder au tri. Dès qu’elle avait pris connaissance de mon message, Kolélé avait tenté de me contacter elle-même. Elle poussa à nouveau une exclamation en lingala pour s’extasier sur les miracles du destin.

N’ayant pu me joindre, elle m’avait laissé le numéro de sa ligne directe. Finalement, quand, à la suite d’une série d’appels et de rappels infructueux, nous avons pu nous joindre, mon amie italienne était dans ma chambre. Elle devina que mon correspondant était une femme, me lança un regard noir et, après avoir rejeté le drap d’un geste brusque des jambes, elle disparut dans la salle de bains. Kolélé souhaitait me rencontrer sur-le-champ. Elle modifierait ses engagements en conséquence. J’ai prétexté un emploi du temps chargé afin que notre rendez-vous se situât après le départ de l’Italienne. Sylvana, tel était son prénom, revint de la salle de bains avec un air boudeur et me dit que j’avais trop de sollicitations ; que si je ne savais pas m’en protéger davantage, je sacrifierais ma carrière en me dispersant dans des futilités. Je souris et répondis par une formule toute faite, à laquelle je ne crois pas, à savoir qu’un Africain authentique se doit d’être constamment disponible à sa communauté sous peine de perdre son âme. Elle haussa les épaules. Je l’attirai vers moi, plongai mes yeux dans les siens et son regard ressembla à un appel.

Nos bouches se joignirent et nos langues se taquinèrent. Envahi par des flammes, je déboutonnai fiévreusement l’échancrure de son bustier. Sa peau avait un goût de caramel, elle n’avait pas de dessous. Nous avons fait l’amour comme deux fauves adolescents, avec délicatesse et force, sans une égratignure.

Nous sommes demeurés enlacés quelques instants mais août était torride cette année-là à Alger. Nos corps étaient enduits de sueur et nous nous sommes endormis en nous détachant, ma main enserrée dans la sienne.

Le soir, j'ai entraîné Sylvana à l'Atlas assister à un concert. J'avais vu le nom de Kolélé sur l'affiche. En première partie, dissimulé derrière des lunettes noires, vêtu d'une gandoura et coiffé d'une calotte à dentelles ajourées, Archie Shepp fredonnait au saxo quelques morceaux qui me rappelaient ceux que pianotaient les musiciens du piano-bar de l'hôtel des Relais. Chaque fois que le maître adoucissait le volume de sa musique, un lutin barbu, à la peau d'acajou et coiffé d'un bonnet de laine, lisait en anglais deux vers d'un poème de son cru, et concluait invariablement par la phrase : « Nous *sont* revenus. » Sylvana battait la mesure de la plante du pied.

– Tu aimes ?

Elle a balancé la tête d'un air hésitant et m'a finalement chuchoté un oui affectueux. Je lui ai serré la main.

– Moi pas.

Elle en fut interloquée.

Quand nous en avons discuté, à l'entracte, je lui ai expliqué que je détestais la musique de laboratoire. C'étaient des gammes, susceptibles de constituer de passionnants sujets d'analyse mais qui, à mon goût, ne laissaient pas de demeurer des brouillons que la décence devrait interdire de livrer au public. Sylvana a trouvé mes propos rétrogrades. Sans doute devais-je être maladroit dans mon argumentation.

– Espèce d'Alceste ! m'a-t-elle lancé d'un ton taquin.

J'avais à la bouche une réplique cassante mais je l'ai ravalée parce que je ne voulais pas gâcher les dernières heures de notre lune de miel.

Kolélé a commencé par une chanson en swahili, puis une autre en créole cap-verdien. Elle en avait auparavant présenté brièvement le contenu en français : la première était à la gloire des combattants anti-apartheid de l'Afrique du Sud ; le nom de Mandela émaillait des paroles que l'on ne comprenait pas. La seconde était une sorte de berceuse, délicat métissage de fado et de rythme africain.

Elle a été applaudie et la tribune officielle, où l'on reconnaissait le colonel Boumediene à son profil d'aigle et à sa coiffure en hauteur, s'est levée pour prolonger l'ovation.

Quand elle a entonné le morceau suivant, *Atandélé,* je me suis mis à battre la mesure de la tête et du pied. J'avais envie de répéter les paroles avec elle.

– C'est une chanteuse de chez moi, ai-je enfin soufflé à Sylvana.

Elle m'a regardé avec des yeux émerveillés et a continué à rythmer le morceau en frappant dans ses mains comme l'avait fait spontanément la salle dès les premières phrases de la chanson. Kolélé a terminé son numéro par *Le Lys et le Flamboyant.*

Bien que peu de gens dans la salle fussent en mesure de saisir la beauté des paroles en lingala, le public a retenu son souffle. Kolélé, elle, souriait, le visage rayonnant de bonheur. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait et sa voix éclatait de toute sa pureté sous les voûtes de l'Atlas. Elle a reçu une ovation mais pas aussi forte que je l'aurais voulue. Je me suis levé et j'ai crié plusieurs fois : « Bravo, bravo, bravo ! » Kolélé a envoyé un baiser en direction des tribunes, puis du parterre, mais elle ne pouvait pas me voir : les projecteurs l'éblouissaient et moi j'étais dans le noir.

– Superbe ! s'est exclamée Sylvana. Une voix de diva.

Kolélé a salué la foule, en faisant d'abord plusieurs fois la révérence, le genou fléchi et la tête humblement baissée, puis en agitant la main en signe d'adieu. C'est à ce moment, je crois, qu'a dû être pris le cliché si souvent utilisé par les journaux de chez nous pour annoncer sa disparition.

La dernière partie du concert a été la plus longue. Nous ne nous en sommes pas rendu compte. Nina Simone nous a régalé d'un récital où elle s'accompagnait elle-même au piano. Elle n'était pas belle, mais sa voix la rendait envoûtante. Quand elle a entonné la première phrase de *Ne me quitte pas,* Sylvana m'a pris la main et s'est rapprochée de moi.

Je ne pense pas ce soir-là avoir été attentif aux autres morceaux de la chanteuse américaine. Ma pensée revenait à Kolélé.

A la sortie, je l'ai aperçue et j'ai entraîné Sylvana dans sa direction.

– Viens, je vais te la présenter. C'est une amie de ma mère.

Il fut difficile de l'approcher. Nous n'étions plus loin d'elle quand je l'ai aperçue en conversation avec Lopes.

– Non, allons-nous-en, ai-je alors dit à Sylvana surprise, allons-nous-en, je déteste les foules.

Dans la voiture qui nous reconduisait à l'Alleti, Sylvana regrettait que nous ayons rebroussé chemin alors que la partie la plus difficile avait été accomplie. J'ai collé ma bouche à son oreille et murmuré :

– C’est parce que j’ai brusquement eu envie de te faire l’amour, ma chérie.

– Obsédé sexuel !

J’ai éclaté de rire parce qu’elle avait employé la même formule que Kolélé, à Paris. Et comme Kolélé, elle paraissait ravie de mon obsession.

Maintenant, Sylvana s’en était allée et j’étais là dans la villa mauresque en face de Kolélé, me demandant si je devais tenter de renouer le fil de la rue Clerc, la considérer comme une camarade, une amie, ma maîtresse ou comme ma tantine. Si j’avais pensé à Sylvana, cela avait été à la suite de je ne sais plus quelle association d’idées tandis que Kolélé répondait au téléphone. Une communication téléphonique que son assistante lui avait passée avant de disparaître dans une des innombrables pièces de la villa mauresque. Le maître d’hôtel s’était lui aussi éclipsé. Il ne devait pas se trouver bien loin car aussitôt qu’un de nos verres était vide, il réapparaissait pour y déverser la théière, toujours suivant le même cérémonial qui lui donnait l’occasion de faire montre de son adresse.

Kolélé refusa le troisième verre. Elle craignait que le thé ne la tînt éveillée.

– Pas celui-là, madame. Il n’excite pas. Encore un, s’il vous plaît, le troisième verre est le plus sucré.

J’ai moi aussi refusé, puis me suis laissé faire. La dernière nuit avec Sylvana avait été un tel incendie que, quels que fussent mes excès en thé ou en café, j’étais assuré de me laisser choir tout habillé dans mon lit et de m’endormir comme un boa repu.

Kolélé s’est rapprochée de moi, a joint ses genoux, s’est voûtée comme pour se blottir en elle-même et m’a donné une tape sur la cuisse.

– Alors, raconte-moi.

Elle a siroté une gorgée de thé sucré et a gardé le verre dans ses deux mains.

– Combien de films as-tu réalisés, Sinoa ?

Au lieu de m’esquiver et de l’interroger, je me suis laissé prendre au piège. J’ai parlé de mon film, *Wali*, de mes difficultés à devenir cinéaste en Afrique, de moi.

– Donc tu es demeuré au pays, a-t-elle noté. C’est l’essentiel.

Je ne me souvenais pas de lui avoir confié que j’étais taraudé par la tentation de l’exil.

– Tu sais, je pense souvent à ton projet. Tu devrais le réaliser.

Je ne savais plus à quoi elle voulait faire allusion.

– Si, voyons... L'histoire d'un métis qui rentre au pays. Dans l'avion, après qu'on a distribué les fiches de police, il ne sait pas quoi mettre en face de la mention adresse... Tu devrais réaliser ce film... Moi non plus, je n'ai pas d'adresse. Où que j'aille, j'ai toujours l'impression d'être à l'hôtel ou un émigré en train de mendier un permis de séjour.

Le téléphone a sonné et le maître d'hôtel, apparu de je ne sais où, s'est précipité sur l'appareil.

– C'est pour vous, madame.

Sans même que j'aie à la relancer, Kolélé était intarissable sur sa vie en Guinée. Elle en parlait comme d'une terre promise. Je ne réussis pas à élucider les raisons qui l'y avaient poussée ni à retracer le parcours qui l'y avait menée.

Elle y avait joué un rôle politique que j'avais du mal à déterminer. Sur une photo, parmi celles que j'ai retrouvées à Kintélé, entassées pêle-mêle dans une boîte de calissons, on la voit en présence des présidents Nkrumah et Sékou Touré. Ils se tiennent droits au centre de l'image et elle est légèrement décalée sur la gauche, vêtue d'un pagne et coiffée d'un foulard blanc. Les deux hommes d'État sourient : Nkrumah avec discrétion ; Sékou Touré, avec l'aplomb d'un séducteur, exhibe une dentition parfaite. Kolélé est sérieuse et concentrée. A l'époque, elle portait déjà des lunettes et avait l'esquisse d'un double menton. Ce détail m'avait attendri. Les premières rides de ceux que nous avons connus dans leur jeunesse ont quelque chose d'émouvant.

Lopes et Marcia Wilkinson prétendent qu'elle assumait alors les fonctions de conseiller spécial pour les affaires panafricaines à la présidence de la République.

Tel n'était déjà plus son lot lorsque je l'ai rencontrée à Alger. Sans doute vint-elle au festival avec un statut ambigu car, membre de la délégation guinéenne, elle était officiellement présentée comme chanteuse congolaise. L'assistante qui la flanquait et dont j'avais noté la beauté était aussi guinéenne.

Lopes prétend que les affiches disaient « Kolélé, chanteuse africaine ». Je crois que sur ce point sa mémoire est plus fidèle que la mienne. D'autant

plus que la Guinée accueillait tout Africain et, sans aucune formalité, déclarait tout Africain citoyen guinéen.

Je n'ai évidemment pas pris de notes au cours de notre entretien. C'était ma tantine et je n'étais pas journaliste. Ce que je rapporte ici pourrait bien contenir quelques inexactitudes. Ma mémoire me joue quelquefois des tours. Je dois ainsi reconnaître que sur tout ce qui concerne le séjour de Kolélé à Alger, Lopes et Wilkinson sont mieux documentés que moi et je leur ferai crédit pour tout ce qui concerne les pages 272 à 294 de leur ouvrage.

Un leitmotiv avait constitué la trame du propos de Kolélé : le retour. A la chanson d'une part, au pays de l'autre.

– Tu es rentré et demeuré au pays, toi ? me demanda-t-elle à plusieurs reprises. C'est bien.

Un peu plus tard, au cours de la conversation, alors que j'expliquais qu'il n'y avait pas au Congo de problème politique relatif à une minorité métisse, mais seulement une incertitude existentielle, qui taraudait chacun de nous, Kolélé, comme en proie à une obsession, m'avait brusquement interrompu.

– Nous devons tous rentrer, même si c'est pour finir au bout d'une corde.

Les anciennes condisciples de Kolélé lui tenaient rigueur du rôle qu'elle aurait joué lors des événements de l'année 1960. Les soubresauts qui accompagnèrent l'accession du Congo belge à l'indépendance traumatisèrent tous ceux qui étaient demeurés à l'écart des mouvements politiques. Les Belges aussi bien que les Congolais. Brazzaville subit les contrecoups de ce séisme. Des bateaux emplis d'Européens, mais aussi d'indigènes, traversaient le fleuve et débarquaient à notre *beach.* Les yeux horrifiés, ils affirmaient d'une voix désespérée que de l'autre côté, là-bas, les hommes étaient devenus fous. Dans les récits qu'ils donnaient du cataclysme auquel ils avaient réchappé, certains réfugiés citaient aussi le nom d'une mulâtresse, Kolélé.

Comment donc, s'exclamaient les tantines, avait-elle eu le toupet, elle, *une fille de chez les sœurs*, de s'acoquiner avec la mafia qui avait lancé les soudards de la Force publique dans les rues de Léo, pour violer, piller et tuer ?

C'était leur manière de faire allusion à la participation de Simone Fragonard à l'épopée de Lumumba.

Sans doute fut-elle une lumumbiste ; toute notre génération le fut. Et Kolélé assuma cet engagement jusqu'à son dernier souffle. Mais sa responsabilité est bien bénigne dans les jours de désordre et de pillage qui traumatisèrent non seulement des ennemis et des sceptiques de l'indépendance mais aussi, en nombre plus grand, de malheureuses victimes pour qui la terre bénie des dieux qu'avait été le Congo belge se trouvait brusquement précipitée dans les flammes de l'enfer. Où donc était ce pays dont un adage assurait que Dieu y revenait chaque soir prendre son repos et récupérer ses forces après avoir fait l'inspection du reste du monde ? Quels apprentis sorciers, quels démons l'avaient précipité dans ce chaos ?

En fait, Kolélé était absente de Léopoldville quand se produisit la mutinerie de la Force publique. Je n'en fais pas le récit ici. Lopes l'a décrit correctement dans son *Kolélé* et Tchicaya U Tam'si en fait revivre l'ambiance tant dans son poème *La Conga des mutins* que dans sa pièce *Le Bal de Dinga.* Kolélé n'arriva à Léo que quelques semaines plus tard.

Sa rencontre avec les lumumbistes remonte à l'époque de La Canne à Sucre. Un soir, au cours de son tour de chant, inspirée par elle ne savait quel diable, elle avait été amenée à entonner un succès des années cinquante,

peut-être quarante, *Soki olingui ambiance.* Elle remarqua alors dans l'assistance un groupe qui battait des mains et tanguait des épaules en reprenant le refrain en lingala.

A la fin de son récital, elle s'était dirigée vers leur table.

Ce fut le début d'une relation sur laquelle je me mépris. Jaloux comme un tigre, je fis à Kolélé des scènes dont j'ai honte aujourd'hui. Je n'avais pas compris le rôle politique que jouaient ces hommes.

Il s'agissait d'une délégation venue en Europe participer à la fameuse table ronde de Bruxelles. De là, ils avaient fait un crochet à Paris pour consulter des syndicalistes afin d'avoir des adresses d'avocats anticolonialistes.

Après la table ronde de Bruxelles, les hommes s'en retournèrent au pays. Kolélé prit brusquement conscience qu'une Afrique neuve était en train de naître. Le continent, répétait-on dans les milieux qu'elle fréquentait, avait besoin de tous ses enfants et elle était prête à mettre son expérience à sa disposition. Elle rompit son contrat avec La Canne à Sucre et s'en alla en Guinée. Chaque semaine y débarquaient des groupes de jeunes Africains qui renonçaient à la poursuite de leurs études pour se mettre au service du premier territoire libre de l'Afrique francophone.

Cette fois-ci, Kolélé ne changea pas de nom. Kolélé (Bonjour, salut, en kikongo) lui allait à merveille.

Elle fut nommée animatrice culturelle et obtint un passeport guinéen. J'aurais voulu reconstituer la vie quotidienne de Kolélé à Conakry. Faute de témoignages suffisants, je suis contraint d'y renoncer.

C'est là qu'elle rencontra un jour les nationalistes congolais de La Canne à Sucre dont elle avait perdu la trace. Nationalistes congolais de La Canne à Sucre ? Kolélé me reprocherait sûrement la formule.

C'était un dimanche après-midi, à l'occasion d'un rassemblement politique au stade du Vingt-huit Septembre, à Conakry. Comme à La Canne à Sucre, ce fut le lingala qui créa le contact.

Ils se reconnurent, s'étreignirent, s'embrassèrent comme frères et sœur qui s'étaient perdus de vue et que l'inattendu place soudain face à face. Autour d'eux, les spectateurs observaient la scène avec amusement et quelqu'un ne put s'empêcher de déclarer que la Blanche-là qui ne quittait jamais le pagne était *donc ainsi pour elle* une négresse vrai de vrai.

Ils eurent juste le temps d'engager la conversation. Il fallait à cet instant précis se lever, répéter à la suite du Guide d'abord des vivats et des cris de

louanges en faveur du parti, de la révolution, de l'Afrique et de l'unité africaine, puis encore, sans transition, abaisser le poing, conspuer et lancer des imprécations contre le colonialisme et l'impérialisme, crier enfin haro sur le néocolonialisme et la cinquième colonne. Échauffé par ces clameurs, l'orateur se sentait enfin prêt pour commencer son sermon et la foule disposée à l'écouter. D'un geste, il invita celle-ci à s'asseoir. Lorsque, au début de son discours, le Guide interpella son peuple, le silence devint total et les mentons se relevèrent. Les anciens indigènes avaient le sentiment de sortir des souterrains de l'histoire et de pénétrer enfin dans ses avenues. Le cœur de Kolélé battait et elle eut des difficultés à contenir son émotion.

Ils étaient tous vêtus de blanc, les hommes en tunique sans col et pantalon fuseau, les femmes en boubou et coiffées de foulards noués au sommet de leurs coiffures. Telle était la tenue d'apparat du parti : uniforme dans sa coupe et sa couleur afin, expliquaient les commissaires politiques, de supprimer les différences de classe et d'appartenance.

Les mains posées sur le pupitre, un calot coquettement penché sur la droite du front, le Guide les haranguait en détachant clairement les syllabes de chaque mot. Pédagogue et pastoral, il expliquait, dévoilait, apportait la connaissance, avertissait, menaçait ou au contraire stimulait, faisait vibrer la fibre patriotique, usant de tous les effets que lui offrait sa voix de stentor au timbre chaud. Il parlait sans jamais se référer à un texte ou à des notes, faisant quelquefois halte pour capter l'attention en posant des questions qui lui valaient chaque fois des réponses poussées à l'unisson comme une salle de classe qu'on ne peut prendre en défaut tant elle a étudié et appris par cœur sa leçon. Chaque fois qu'il mentionnait le nom du parti ou qu'il dénonçait les ennemis de l'extérieur ou ceux de l'intérieur, il était interrompu, selon le contexte, soit par des applaudissements suivis de slogans exaltants, soit par des huées et des formules vouant les démons aux gémonies.

Ce fut le soir, pendant la réception offerte à la présidence aux délégations étrangères, que Kolélé eut l'occasion de s'entretenir plus longuement avec les Congolais. Ils lui présentèrent Tomboka, leur chef de délégation, l'un des dirigeants dont le nom était fréquemment cité parmi les proches de Patrice Lumumba, l'un des rescapés de son équipe, que l'on tenait alors pour l'un des disciples du héros disparu.

Ils convinrent d'une rencontre le soir chez elle.

Elle s’excusa de la modestie de son intérieur aussi bien que du choix limité des boissons ; les Français, ulcérés des résultats du référendum, avaient tout emporté et brisé ce qu’ils étaient contraints d’abandonner, expliquait-elle. Dieu merci, les camarades soviétiques faisaient jouer les liens de solidarité que commandait l’internationalisme prolétarien mais il faudrait encore du temps avant de retrouver un niveau de vie convenable. Elle se laissa aller à prophétiser que, pourvu que Dieu prêtât vie au président et que le peuple guinéen continuât à consentir des sacrifices avec la même abnégation et à déployer des efforts avec la même constance, dans sept ou huit ans, dix au plus, la Guinée atteindrait, sinon le niveau de vie d’une puissance comme la France, du moins d’une nation comme la Yougoslavie, qu’elle connaissait pour y être allée chanter.

Pour l’heure, elle n’avait guère à leur offrir que du vin géorgien, de la vodka et de la bière tchèque. Celle-ci, leur assura-t-elle, était supérieure à la bière belge.

– Nous sommes venus, expliqua l’un d’entre eux, pour étudier l’expérience d’un pays frère déjà indépendant.

– Vous êtes là alors pour plusieurs mois, se réjouit Kolélé.

– Une semaine.

Trois jours étaient prévus pour de nombreux entretiens dans la capitale, et le reste serait consacré à la visite de certaines agglomérations de l’intérieur : Kindia et Kankan. Sékou Touré voulait qu’ils appréciassent l’organisation du parti à la campagne. Avant de s’en retourner au pays, *via* Le Caire et la Belgique, où ils envisageaient un séjour d’une semaine pour se reposer et faire des emplettes, ils devaient se rendre au Ghana.

Kolélé n’osa pas leur dire que pour bien comprendre ce qui se passait en Guinée ce n’était pas des visites qu’il fallait faire mais y demeurer vivre, entrer en symbiose avec son peuple.

– Effectivement, remarqua l’un d’eux en reposant son verre, la bière des Tchèques (il disait des *Échecs-là),* ça goûte.

– Ça goûte bien, renchérit un autre. Ça fait penser à la Primus. Un peu seulement, mais tout de même quand même.

– Même si elle n’égale pas notre Primus, dit Kolélé, l’essentiel est qu’elle soit buvable. Il n’y a pas d’indépendance sans sacrifice.

Ils avaient aussi mission de recruter des enseignants et d’obtenir des deux pays frères des possibilités d’entraînement militaire pour leurs cadres politiques. La Guinée s’était déjà engagée à fournir un contingent de

coopérants et ils avaient bon espoir de faire une moisson fructueuse d'autres spécialistes au Ghana. Kolélé voulut savoir si le nombre de Ghanéens francophones était suffisamment important pour répondre à la demande.

– Cela peut effectivement constituer une difficulté au début, répondit calmement Tomboka, mais l'anglais pas plus que le français et le flamand ne sont nos langues.

Le visage impassible, absorbés dans une méditation profonde, les autres hochèrent la tête discrètement.

– Entre Africains, on finit toujours par s'entendre. Ce qui compte avant tout, ce sont la volonté politique et la détermination.

Pour appuyer le propos, quelqu'un cita une phrase attribuée au président Mao Tsé-toung.

– Les langues, ajouta-t-il, c'est une barrière pour les Européens. Ils n'ont jamais réussi à apprendre les nôtres alors que nous, nous avons pénétré le secret des leurs. Parler plusieurs langues ne constitue pas pour nous une prouesse, c'est une question vitale. Quand tu quittes ton village et que tu fais une journée de marche, tu dois comprendre une autre langue. Nous apprenons tous ces idiomes (l'homme disait *tous ces patois)* sans professeur ni grammaire. A part le lingala et le kikongo, je parle le swahili et comprends assez bien le tchilouba, moi. Je suis sûr que les frères guinéens et ghanéens possèdent le même talent.

– Bien entendu, c'est mieux de connaître la langue et le pays, reprit Tomboka. La sœur, murmura-t-il en fixant Kolélé dans les yeux et lui posant la main sur l'épaule, la sœur, tu devrais revenir au pays pour nous aider à construire le *Congo ya sika,* le nouveau Congo.

Un sourire confus aux lèvres, Kolélé baissa la tête et entoura son verre des deux mains.

– Si, si, si, je ne plaisante pas, la sœur. On a besoin de cadres possédant ton expérience.

Elle se considérait en apprentissage en Guinée. Elle devait apprendre une culture oubliée par négligence. Apprendre comme elle avait fait naguère en chaussant les sabots à La Fosse et en allant à la pêche aux moules sur la route du Gois.

– Notre point faible, insistait l'autre, c'est l'encadrement des femmes. Le camarade Sékou Touré nous a expliqué leur rôle ici. Il paraît qu'au Ghana également c'est sur elles que s'appuie Nkrumah.

Comment les femmes la recevraient-elles là-bas, avec sa couleur ? Ici, la mentalité était différente. Elle passait pour une Peule.

– Je vous créerais plus de problèmes que je ne vous en résoudrais, susurra-t-elle avec modestie. Les Belges tireront argument de ce que je viens de Guinée. C'est comme de venir de Moscou.

Elle fut le lendemain invitée à un déjeuner au palais présidentiel.

Le repas se déroula dans une atmosphère dénuée de protocole.

Le président la plaça à sa droite et Tomboka à sa gauche. Il demanda au maître d'hôtel, qu'il appelait camarade, de déposer tous les plats sur la table et invita les convives à se servir et à se conduire sans chichis. Il fit une présentation de chaque mets, s'enquérant à la fin de ce dont on se nourrissait au Congo. Respectueux, les Congolais laissaient à Tomboka le soin de fournir les réponses appropriées, sauf quand celui-ci leur demandait de le compléter. La simplicité de l'amphitryon paralysait les Congolais. Il s'exprimait avec assurance, en un français admirable, peut-être un peu livresque, se référant souvent aux leçons de l'histoire, aux lois de la dialectique, mettant en valeur au détour d'une explication ou d'une anecdote *la nature du colonialisme et de l'impérialisme* et rappelant sa règle d'or : se maintenir toujours et en toutes circonstances sur *la ligne des masses.* Son talent d'orateur, les expressions de son visage et le timbre de sa voix étaient ceux d'un séducteur.

– Alors, la sœur, on me dit que vous voulez nous abandonner ; que vous souhaitez partir et rejoindre la lutte du peuple congolais, le peuple de vos ancêtres, contre l'impérialisme et sa cinquième colonne.

Kolélé posa sa cuillère, but une gorgée d'eau, se tamponna les lèvres du coin de sa serviette et, après quelques protestations de profonde reconnaissance et l'affirmation de son affection pour le peuple guinéen et son grand leader, se lança dans une brève tirade patriotique que le président écouta en hochant gravement la tête.

Par la suite, elle ne regretta jamais sa décision d'aller rejoindre la rébellion. Toutefois, lorsque bien plus tard à Kintélé elle me raconta cette anecdote, elle se montra critique vis-à-vis de la jeune femme impulsive et enthousiaste. Elle se reprochait, si je l'ai bien entendue, d'avoir cédé plus à l'ambiance qu'à la raison.

Tout au long du repas, le président alternait questions et discours. Il voulait écouter les Congolais, s'informer de leur histoire, de la colonisation belge, de la taille du pays, en comprendre les coutumes et les ressorts. Mais

ses interlocuteurs ne développaient guère leurs réponses, comme si de prendre la parole trop longtemps les essoufflait. Quelle que fût la réponse qu'il recevait, elle constituait pour lui l'illustration d'une loi de l'histoire ou de la dialectique sur laquelle il se révélait intarissable. A un moment, il se fit apporter une carte du Grand Congo par le camarade maître d'hôtel. Les membres de la délégation avaient du mal à la déchiffrer. Pour les inciter à plus de prolixité, le chef de l'État dit ses luttes à la tête des syndicats, narra son combat contre l'administration coloniale pour l'abolition du régime de l'indigénat, révéla en clignant de l'œil les astuces dont ses compagnons et lui usaient, cita des noms et, malgré son désir de présenter un mouvement d'ensemble dont il se prétendait avec modestie n'être que le porte-parole, l'acteur et quelquefois le prophète, il ne se faisait faute de mettre en valeur son courage personnel en faisant revivre les dialogues où il avait par de cinglantes répliques bouclé le clapet aux plus féroces de ses adversaires. Les canons des fusils se seraient abaissés, les menottes auraient été rangées, face aux vérités qu'il avait crachées avec toupet et insolence. Ceux de ses compagnons de lutte présents au déjeuner acquiesçaient en silence, baissaient les yeux dans leurs assiettes et branlaient de la tête pour témoigner de la véracité de ses propos.

Lorsqu'elle évoquait ce souvenir, Kolélé était devenue critique à l'égard de celui qui élimina par la suite sans ciller tous ses collaborateurs les plus prestigieux et fit pendre tant de Guinéens, subitement présentés comme des agents en intelligence avec la CIA, le Troisième Bureau ou la PIDE portugaise. Pour expliquer comment tout un peuple avait pu se faire le complice de tant de violence, de tant de gâchis de vies humaines, elle ajoutait que l'homme était un séducteur. De femmes, sans doute, mais aussi des esprits les plus indépendants.

Quelques semaines plus tard, Kolélé était fière de présenter son passeport congolais au guichet de l'aéroport de la Ndjili. Elle le tendait le cœur gonflé de joie mais non sans un brin de crainte. Le policier le feuilleta, regarda la photo, compara avec l'original, examina le document page par page, recherchant de toute évidence un manquement ou un indice de malfaçon. Prenant son temps, comme souffrant de ne pas découvrir ce qu'il souhaitait, le policier se gratta grossièrement la tignasse. Son regard allait de la peau caramel de Kolélé à sa pièce d'identité. Il testa le lingala de la femme et

finalement, d’un geste réticent, apposa le tampon sur une page du document.

Elle avait rendez-vous avec Tomboka à Baningville, dans l’est du pays. Le parti entreprenait une tournée en brousse. Kolélé était la seule femme dans cette caravane d’une quinzaine de véhicules. Elle avait mission d’expliquer le programme du parti aux femmes. Plus de quinze ans après ces événements, Kolélé était capable de nous en énumérer les points sans hésitation.

Dans leur *Kolélé*, Henri Lopes et Marcia Wilkinson mettent l’accent sur le rôle qu’aurait joué notre héroïne pour faire prendre conscience aux femmes de la brousse de leurs droits légitimes, leur répétant qu’elles subissaient une double exploitation, « celle de l’étranger et celle des hommes », ajoutant, en faisant un jeu de mots éculé, qu’elles étaient « productrices et reproductrices ». Ils font à l’occasion une critique pertinente du système de la dot. J’y souscrirais totalement si elle ne souffrait pas d’être présentée hors de son contexte culturel.

S’agissant de la lutte contre la polygamie, Kolélé y renonça vite. Mais je m’explique mal. En fait, elle n’y renonça jamais. Elle la mit seulement entre parenthèses. La première fois qu’elle souleva cette question dans une assemblée féminine, elle provoqua un tollé général.

– Qui, l’apostropha une paysanne déjà mûre et à la voix forte, qui donc t’a raconté que la polygamie était un mal ?

– Voudrais-tu garder ton mari pour toi seule, comme les Blanches ? enchérit une autre. Et qui nous nourrira ?

Au cours du débat où Kolélé tenta de justifier sa ligne, la doyenne qui l’avait interpellée lui expliqua combien elle était heureuse, elle, de posséder des coépouses, compagnes de grande utilité dans les travaux du ménage et qui constituaient souvent des alliées indéfectibles et efficaces pour rappeler à l’ordre leur époux : un polygame était mieux tenu au foyer qu’un monogame. Kolélé comprit vite que, sans perdre la face, il y avait lieu de battre en retraite. Le bon droit et la politique n’ont pas raison en un tournemain de siècles de coutumes vénérables.

Kolélé tenait à la campagne des meetings où elle se produisait en reprenant des thèmes en vogue à Conakry. Avait-elle conscience d’imiter alors Sékou Touré ? L’élève s’appliquait à bien répéter la leçon du maître. D’où des phénomènes de mimétisme bien connus. Les femmes assises sur des nattes, ou à même le sol, l’applaudissaient toujours mais elle percevait

un manque de chaleur dans ces ovations et ne se laissait pas duper par les youyous d'une agitatrice. La femme faisait la claque en échange du *matabiche* qu'elle avait perçu du trésorier du parti. Ce public, plus docile qu'enthousiaste, obéissait en fait aux instructions de l'animateur du parti d'autant plus volontiers que la langue française revêtait un grand prestige à ses yeux. Peu importe qu'on ne comprenne pas. Celui qui parle en français possède la science des Blancs, manie l'outil qui lui permet de les contester et de les obliger à l'écouter, peut se poser en avocat de ses frères, bref possède la langue du pouvoir. Le fait qu'une enfant de chez elles se fût approprié cet instrument, cette arme-là, n'indiquait-il pas la force de son intelligence, l'ampleur de son savoir ? Cela disposait l'auditoire à accorder foi à sa parole et méritait donc bien qu'on frappât dans ses mains.

Très vite, bien qu'il lui en coûtât, Kolélé prit le parti de s'exprimer en lingala chaque fois qu'elle gravissait les marches de la tribune. Quand un mot lui manquait, elle faisait appel à un vocable français, métissant même des verbes de la langue européenne qu'elle conjuguait suivant les règles de la syntaxe lingala. On parle à vrai dire peu le lingala dans le Kwilou mais on l'entend bien, tout comme on réussit vite, après un temps d'adaptation, à percer les secrets de toutes les langues ressortissant au groupe bantou pour peu qu'on en possède une seule.

En vérité, Kolélé ne tarda pas à se convaincre qu'il valait mieux écouter les femmes plutôt que de les haranguer en des shows oratoires.

Qu'elle portât le pagne et s'enroulât la tête dans un foulard, qu'elle parlât lingala, kikongo ou swahili tant pour potiner que pour dénoncer l'impérialisme, qu'elle biguinât les rumbas chaloupées en tanguant et roulant des hanches, façon *ndoumbas* des dancings de Kin, Kolélé ne laissait pas de garder en sa mémoire le fait d'avoir vécu une vie d'Européenne. Elle ne faisait pas mention de ce passé mais se gardait d'éteindre la bougie du souvenir dont la flamme brûlait en elle. Cette discrète lumière tantôt la prémunit contre les conduites excessives, tantôt l'aida à prendre conscience de ses limites.

Le fait d'écouter et de palabrer avec les femmes favorisa petit à petit l'éclosion de quelques bourgeons. Sa campagne d'adhésion au parti débutait avec succès. Mais Kolélé demeurait lucide et, loin de se griser, elle restait persuadée qu'il n'existait pas de moyen plus efficace pour mobiliser les

femmes de la région que de se faire accompagner dans ses tournées d'une payse.

L'occasion se présenta à elle dans un lieu dont j'ai oublié le nom. La caravane y avait fait escale en fin de journée, après plus de cent kilomètres de secousses sur des pistes défoncées. Ils étaient tous fourbus et n'aspiraient qu'au repos.

Kolélé ne trouvait pas le sommeil. Elle sortit prendre l'air dans le village. C'était un soir de pleine lune. Des haut-parleurs hurlaient des rumbas à la mode. Comme chaque soir, le Baninga Bar invitait à boire et à danser.

La salle du débit de boissons était pleine. Par son plan, elle lui rappela le Home des Mulâtres où, jadis au *Belge*, Lomata avait organisé les réjouissances de leurs noces. C'était, à vrai dire, une version misérable du Home.

Un match opposait les deux *mamas-bièré* les plus célèbres de la région. Josépha Mbata, représentante de la bière Polar, contre Élise Likofi, promotrice de Primus.

On expliqua à Kolélé que le duel consistait en une joute oratoire entre les deux bonimenteuses et qu'il arrivait que le spectacle dégénérât en match de catch. Car si le public ne parvenait pas à départager les deux *mamas-bièré*, la règle du jeu consistait à jouer les prolongations sous forme d'une lutte où les deux femmes étaient tenues de se *décrêper* le chignon. Chaque groupe de supporters encourageait son favori, injuriait son adversaire, insultait sa mère et abreuvait le sexe de celle-ci de noms de poissons et de fruits pourris. L'arbitre n'intervenait pas avant que l'une des *mamas-bièré* n'ait réussi à dévêtir l'autre. Il proclamait alors à la salle satisfaite que Primus, Polar, Simba la Saint-Pauli ou Heineken était la meilleure des bières, celle qui fortifiait et soignait.

On jeta les cauris. Élise Likofi prendrait la parole en premier. Brandissant des pagnes à l'effigie de Primus, ses partisans applaudirent bruyamment, appuyés par des youyous stridents.

– *Niain, niain ?* lança Likofi à la cantonade.

– *Niain* ! répondit la foule.

Trois fois ainsi et elle obtint un silence troublé seulement par le ronflement du groupe électrogène.

Marna Primus entonna alors a capella une ritournelle lingala à la gloire de la reine des bières, la bière kinoise, la bière des *ambianceurs*. C'était une mélopée proche de ces cantiques que les fidèles reprennent le dimanche au

temple, dansant sur place en frappant dans leurs mains et balançant latéralement leur buste tandis que la tête opine pour indiquer que le tam-tam est bien battu et fait du bien à l'âme. A l'issue du dernier vers du refrain, la foule fit silence et Mama Primus débuta par un court exorde. Elle se lança ensuite dans son morceau de bravoure. C'était un conte où se mêlaient l'irréel, le passé et le quotidien familier à l'auditoire. Elle faisait passer celui-ci des contrées du merveilleux à la critique des mœurs. Les protagonistes du récit se trouvaient confrontés à des situations inextricables, dangereuses, au bord du drame, mais en avalant quelques gorgées de l'élixir Primus, l'héroïne devenait tout à la fois Tarzan, Superman et le Deus ex machina.

Quand vint le tour de Josépha Mbata, la Mama Polar, elle débuta par les mêmes interpellations liminaires que sa rivale.

– *Niain, niain ?*

– *Niain* !

Trois fois, puis le silence.

L'une et l'autre avaient usé de la même formule pour capter l'attention du public, une formule millénaire qu'utilisent tous les conteurs des deux rives du Congo, au début de leurs dits et chaque fois qu'ils sentent baisser l'attention de la salle.

– *Na loba* ? demandait-elle.

– Ouais, prends la parole, répondit la foule.

– Que je déverse ?

– Déverse tout !

– Que je dévoile ?

– Dévoile-nous tout !

– Dissimuler, c'est...

– Mauvais !

– Que j'aille donc jusqu'au terme ?

– *Sukissa, sukissa, sukissa* ! répétait la foule en rythmant ses encouragements.

Et battant dans ses mains, Josépha Mbata fit reprendre une ritournelle lingala à la gloire de la bière Polar. Elle avait quelque chose d'un poupon en chocolat et une voix bien accordée. Quand elle chantait a capella, c'était, de l'avis de Kolélé, avec la justesse d'une diva de métier. Son propos était bâti sur le même archétype que celui de sa rivale mais le lingala de Josépha Mbata était si riche que Kolélé en était quelquefois déroutée. Elle essayait

de deviner le sens de certains mots en s'aidant du contexte. Subjuguée par les qualités de tribun de Joséphа, Kolélé applaudit à la fin plus fort que ses voisins et faillit même pousser des youyous hystériques.

Contre toute cohérence, ce fut pourtant sur Élise Likofi que se portèrent la majorité des suffrages des *ambianceurs*.

Dans la nuit, Kolélé se rendit à la maison de passage où logeait Joséphа Mbata. Des gardes du corps en interdisaient l'entrée et il fallut négocier. Introduite chez la *mama-bièré*, Kolélé commença par la féliciter de sa prestation.

– Je sais, répondit Joséphа, j'aurais dû gagner mais je disposais de moins de *matabiches* à distribuer que mon adversaire.

Elle offrit à boire à Kolélé et, tandis qu'elle décapsulait une Polar, s'excusa de ne consommer pour sa part qu'une citronnelle.

– Sinon, je ne tiendrais pas, expliqua-t-elle.

Elle était lasse de ce boulot. Elle le poursuivait pour nourrir sa famille, pour fournir une éducation décente à cinq enfants, tous de pères différents, tous en pension chez les frères de Boma, pour les garçons, et les sœurs de Mbanza-Boma, pour les filles. Tout cela demandait des sous et elle tenait à assumer son rôle de chef de famille.

Kolélé écouta beaucoup, parla peu, relançant Joséphа chaque fois que le silence risquait de s'installer.

– Mais qui donc es-tu, toi, pour t'intéresser ainsi à moi ? interrogea soudain celle-ci.

– Ta sœur.

L'autre fronça les sourcils.

– Oui, reprit Kolélé, malgré ma peau.

Joséphа la fixa de ses pupilles éclatantes.

– Ta peau n'est rien. Tu as nos lèvres, notre croupe et la démarche des femmes de chez nous. Tu parles notre langue sans accent, ou avec un léger qui ressemble à celui des Brazzavillois.

Troublée, Kolélé ne sut qu'adresser un sourire gauche.

– Et pourquoi être venue me rendre visite plutôt qu'à l'autre, le vainqueur de la soirée ?

– Parce que je sens en toi quelque chose de moi.

Mais la *mama-bièré* n'était pas femme à se payer de mots. Kolélé le perçut et pour maintenir un courant qui s'était déjà établi se mit à dire une part d'elle-même. Elle fit un résumé édulcoré de son séjour à Mpoto, chez

les Blancs, ne soufflant mot de son début de carrière de diva et s'étendant sur son travail dans les cabarets.

– Moi, je ne parlais pas. Je chantais. Comme toi, j'offrais du spectacle pour entraîner les hommes à boire et à danser. Comme toi, je ne touchais que des miettes des sommes énormes qu'ils dépensaient, un *matabiche.* Le plus gros allait dans la poche de ceux qui m'employaient.

La *mama-bièré* écarquillait des yeux.

– Un jour, j'ai rencontré des frères...

– Et tu as eu la révélation, comme saint Paul, ricana Josépha.

– C'est ça même, agréa Kolélé avec un sourire malicieux.

Et pour bien montrer qu'elle savait rire d'elle-même, elle tendit la paume de sa main pour que Josépha y topât. Les deux femmes s'esclaffèrent.

Quand Kolélé prit congé, tard dans la nuit, elle convia la *mama-bièré* à venir le lendemain assister au meeting du parti.

– Demain ? Impossible. J'aurai déguerpi de la place. On m'attend ailleurs pour une autre soirée d'ambiance. Contre la Simba, cette fois-ci. Et moi, je ne suis pas saint Paul.

Les clients qui se présentèrent le lendemain au Baninga Bar se virent signifier qu'on ne servait pas ce matin-là. Le patron et les employés, les yeux enflés par le manque de sommeil, s'affairaient à aménager la salle en vue du rassemblement politique prévu pour l'après-midi. Il s'agissait en vérité moins de bouleversement dans l'installation que d'adaptation. Sur l'estrade où s'étaient produites la veille les *mamas-bièré,* on avait disposé une tribune recouverte d'une nappe rouge sang où siégerait le Bureau politique. Instruit par diverses expériences cuisantes et sachant combien les membres de cet organe se montraient sourcilleux sur les détails de l'étiquette, le préposé au protocole avait vu, revu et vérifié à plusieurs reprises la place de chacun d'eux conformément à son rang hiérarchique.

L'après-midi, pour faire patienter les militants rassemblés dans le Baninga Bar, un joueur de sanza égrenait une complainte avant d'être relayé par une théorie de *ndoumbas* vêtues d'un pagne uniforme. Elles chantaient les louanges du parti et de son secrétaire général en gigotant de la croupe et en frappant des mains en cadence. Elles avançaient brusquement leur bassin comme pour l'offrir à autant de pénis. Une formation de jeunes, équipés de deux harmonicas, d'une guitare, d'un balafon, d'une sanza et de quelques tam-tams, imitait les orchestres de la capitale en interprétant des biguines,

des rumbas, des cha-cha-cha et des congas à la mode, que susurrait un adolescent dont la voix s'efforçait de contrefaire celle d'un chanteur de charme européen. La foule participait à la fête par des claquements de mains rythmés.

Soudain, à l'entrée de la salle, dans un hurlement qu'on aurait pu prendre pour un signal d'alerte, un homme glapit des mots incompréhensibles en se figeant dans un garde-à-vous grotesque. Un héraut annonçait l'entrée des autorités. Toute la foule du Baninga Bar se dressa d'un seul mouvement dans un grincement de chaises et de bancs telle une salle de classe où surgit le surveillant général.

Tomboka avançait en tête de la procession. Les autres membres du Bureau politique suivaient à la file indienne. L'animateur du parti applaudit avec frénésie, les mains à hauteur du visage. Toute la salle applaudit à sa suite et Tomboka puis le Bureau politique s'applaudirent eux-mêmes. Kolélé, qui se trouvait dans la procession, sentit le sang lui monter au visage et veilla à garder fière contenance. Devant le public, à l'opéra, elle ne s'était jamais sentie aussi pétrifiée. Elle ne s'applaudit pas.

Affublé d'une tenue de guérillero cubain, coiffé d'une casquette qui lui tombait sur les oreilles, le maître de cérémonie se hissa sur le pupitre et poussa un aboiement auquel la foule répondit en chœur par un murmure désordonné, comme des fidèles d'une messe en latin. On scanda la devise du parti par trois fois.

Le silence revint et Tomboka contempla la foule, un léger sourire aux lèvres. Kolélé était au deuxième rang, derrière les membres du Bureau politique. Elle aperçut Josépha Mbata discrètement assise au fond de la salle. La *mama-bièré* était donc finalement venue. Quel retournement de situation l'avait donc conduite à modifier son programme ? Peut-être se contentait-elle seulement d'effectuer là une brève apparition ? D'où le choix de cette place discrète près de la sortie afin, le moment venu, de s'éclipser en catimini.

– Colonialisme ! déclama Tomboka en détachant chaque syllabe.

– *Na sé* ! répondit la salle en chœur. A bas, à bas, à bas !

– lM' PE RRI A LIS MEU !

– *Na sé !*

– KKO LO NI A LIS MEU !

– *Na sé !*

Tomboka s’applaudit et la salle l’applaudit, s’applaudit elle-même avec tant de conviction et de force que cela prenait des allures de chahut. Kolélé en était stupéfaite mais constatant qu’elle était seule à réagir ainsi adopta un visage de marbre.

D’un geste auguste de la main, semblable à celui du pape bénissant de sa fenêtre les fidèles de la place Saint-Pierre, Tomboka demanda de cesser le boucan.

– Que vive Tomboka ! Que vive l’homme fort ! Vive l’Homme ! Vivat, vivat, vivat ! hurlèrent quand même les plus excités.

Le maître de cérémonie, en tenue cubaine, dut intervenir. Quand le calme fut enfin rétabli, le même invita la sœur Kolélé à prendre la parole.

On lui chuchota d’être brève.

Elle aussi fit scander la devise du parti puis lança un proverbe kikongo qu’elle tenait de M’ma Eugénie : « Quand tu prends la parole, aie pitié de ceux qui t’écoutent. » Un « hê ! » spontané sortit des gorges. *Hê* ! c’est *oui* dans presque toutes les langues et dialectes de la cuvette congolaise. On opina du bonnet, on topa dans la main du voisin, on se congratula et les têtes se levèrent, attentives, prêtes à boire les paroles de cette oratrice dont le doré de la peau constituait une énigme.

« Les saisons changent, la graine d’arachide semée en terre un jour resurgit du sol en tige, les arbres poussent et renouvellent leur feuillage, le cocon se métamorphose en papillon, l’enfant que la mère nourrit un jour devient un adulte et assure à celle-ci son manioc et son saka-saka. Comment dès lors le Congo serait-il seul à ne pas évoluer ? Frères et sœurs, le Congo des esclaves, le Congo des sauvages, le Congo des basindjis, *le Congo piétiné, insulté et exploité est à jamais révolu. Voici que le soleil se lève, frères et sœurs, qu’un matin nouveau point ; qu’une cloche sonne et que les balafons s’emballent. Nous pouvons aujourd’hui nous offrir un Congo nouveau, un vrai* Congo ya sika.

C’est pour me consacrer à cette tâche que je suis revenue au pays de mes parents et le frère Tomboka m’a priée de vous expliquer en quoi consistera ma tâche. »

Sur la tribune, les membres du Bureau politique, le port de tête hautain, se gardaient de laisser transparaître le moindre sentiment sur leur visage.

Étonnés cependant par la qualité du lingala de Kolélé, quelques-uns d'entre eux tournèrent la tête vers elle.

« Pour cela, j'ai besoin de votre appui. Car, quelles que soient mes forces, quel que soit mon engagement, je ne pourrai à moi seule faire ce que doit réaliser la moitié de notre population[3] *: je veux dire les femmes !*
Elles seules peuvent enfanter le Congo ya sika. »

Les fronts se plissèrent et les visages devinrent de plus en plus attentifs.

« Moi, j'ai trop longtemps vécu chez les Mindélés, *là-bas à* Mpoto. (Elle pointa, sans se retourner, le fond de la salle derrière elle.) *C'est là-bas que les idées d'indépendance ont pénétré dans ma tête. »*

Oubliant sa promesse d'être brève, Kolélé se laissa aller à dire le choc qu'avait ressenti Simone Boucheron-Fragonard en débarquant, une dizaine d'années plus tôt, à Marseille (qu'elle ne nomma autrement que *Mpoto).* Et d'expliquer que là-bas il n'y avait pas de quartiers indigènes distincts des quartiers européens ; que là-bas les êtres bénéficiaient des mêmes droits, quelle que fût leur race, quel que fût leur sexe ; que là-bas un Blanc qui insultait ou levait la main sur un Noir était passible des tribunaux.
Certains béaient d'admiration et se prenaient à rêver, tandis qu'un demi-sourire incrédule se dessinait sur le visage de certains autres.

« J'ai donc besoin à mes... »

Un bébé, sur le dos de sa mère, se mit à brailler et une interjection d'agacement jaillit dans la salle.

« J'ai donc besoin à mes côtés de quelqu'un qui connaisse mieux le pays que moi, qui connaisse mieux vos problèmes que moi, qui parle mieux les langues que moi... »

Kolélé fut alors interrompue par une voix contestataire. Aussitôt le protocole et les gardes du corps des membres du Bureau politique tendirent le jarret, posèrent la main à la hanche, sur la crosse de leur colt, et dirigèrent le museau en direction de la salle.

– Pardon ! demanda Kolélé... pardon, je n’ai pas bien entendu... Ah ! c’est toi ? Vas-y, papa, je t’écoute.

C’était un homme d’un certain âge, drapé dans une toge en batik nouée à l’épaule. Il se leva tandis qu’un murmure de désapprobation parcourait la salle. Outrés, deux membres du Bureau politique échangèrent des propos à voix basse et la mine sombre.

– Maman, commença le vieillard, la voix mal assurée, je voulais seulement te dire que ton lingala n’a pas de différence avec le nôtre et que ta manière de raconter correspond bien à celle de la famille.

Un tonnerre d’applaudissements suivit, ponctué de youyous stridents.

Embarrassée, Kolélé coula un œil vers Tomboka et éprouva quelque difficulté à reprendre son discours.

– Je vais faire appel à une femme que vous connaissez tous et que...

Les pleurs du bébé retentirent à nouveau. Un brouhaha hostile s’éleva dans cette zone de la salle et la mère incriminée plaqua à nouveau sa main sur la bouche de l’enfant.

– Tu es folle, non ? Tu ne vois pas que tu vas étouffer notre enfant en le bâillonnant ainsi ? Quelle mère est donc la femme-là ?

– Allez, sors, et laisse-nous écouter la parole de la sœur dans le calme.

– Mais je veux entendre pour moi aussi, ko !

– Allez, fous le camp, espèce de *moussindji.*

– Ah ! pas ça, ma sœur. La sœur vient de dire qu’il n’y avait plus de *moussindji.* Or *que* toi...

– Allez, quitte-là, laisse-nous écouter.

– *Niain, niain ?* lança Kolélé.

– *Niain* !

– *Niain, niain ?*

– *Niaiti* !

Et le silence régna à nouveau, tandis que la jeune mère secouant son bébé en pleurs dans ses bras se glissait vers la sortie en traînant les pieds et faisant rouler ses hanches.

– Sœur Mbata !

Un sourire malicieux aux lèvres, Kolélé fit signe du doigt à la *mama-bièré,* humblement assise dans le fond.

– C’est toi qui vas m’aider à installer le parti chez les femmes.

Un murmure dont il était difficile de déterminer la signification se propagea dans la salle et quelques ricanements fusèrent.

– Viens, ma sœur, viens. J’ai besoin de ton art de la parole pour réaliser ma mission. Viens, avance, rejoins-nous sur le podium.

On dut soulever Josépha Mbata en la prenant sous les aisselles, la pousser en avant et l’animateur du parti ouvrit sa marche vers l’estrade.

Une ovation submergea la salle, suivi d’un ban puis d’une ritournelle.

Discrètement, mais pas assez pour qu’on ne le remarquât, Josépha se sécha l’œil du coin de son pagne.

– Bon, se résigna-t-elle, la voix enrouée et se tournant vers Kolélé et la pointant de l’index... la femme-là... la femme-là, je vous dis, c’est un commandant.

Un hourra spontané éclata, les femmes se levèrent et chantèrent en frappant dans leurs mains et piétinant le plancher en cadence. La maman qui était sortie pour calmer son enfant réapparut. Sanglé dans le dos, le bébé dormait profondément. Elle chantait et battait des mains, elle aussi, et la tête du nourrisson dodelinait.

– La femme-là, poursuivit Josépha Mbata, la femme-là est un homme ! Tout le reste, tous ceux qui sont assis ici, femmes aussi bien qu’hommes, nous ne sommes que des mauviettes. La sœurlà est venue nous enseigner quelque chose d’essentiel et je sais désormais que j’ai un message à vous délivrer.

Personne ne releva les propos de Josépha Mbata. Malgré son long séjour en France, Kolélé savait que chez nous certaines formes d’insultes ont un tout autre sens de la part de celui qui les formule et peuvent en fait exprimer respect et affection. Captivée par la scène, la foule était aussi attentive que des spectateurs d’un match de football.

– Vous aimez toutes la bière, non ?

– Toutes !

– Bon ! Jusqu’à ce jour vous me connaissiez comme la bonimenteuse de Polar.

– C’est ça même !

– Jour et nuit je mettais mon énergie, mon intelligence et ma salive au service de Polar. Eh bien, maintenant je vais vous dire une chose, une seule chose, et je veux que vous m’entendiez bien. Si je surprends l’une d’entre vous à décapsuler une bouteille de bière avant le coucher du soleil, eh bien, je lui frotte le derrière par terre...

Bien sûr, ce n’est pas de Kolélé seule que je tiens cette anecdote. Elle se garda bien par exemple de nous rapporter en quels termes Josépha Mbata la

présenta à la foule. La plus grande partie m'a été relatée par un ancien maquisard, longtemps réfugié à Brazzaville et qui, à la faveur d'une amnistie, s'est recasé dans l'administration zaïroise. Ainsi que je l'ai écrit plus haut, Kolélé est toujours demeurée discrète sur cette partie de sa vie.

La caravane de Tomboka sillonna le Kwilou, le Kwango et le Kassaï dans tous les sens. A en croire plusieurs sources, Josépha Mbata et Kolélé peuvent se targuer d'avoir fait adhérer plusieurs centaines de milliers de femmes dans ces trois provinces. Au début, elles avaient été accueillies avec méfiance. Mais très vite la rumeur de l'arrivée de la caravane, avec ses deux femmes, se propagea d'un village à l'autre, les précédant, embellie et parée de ces merveilles qui sont propres à l'imagination et au verbe des pays ensoleillés.

La prise de parole ne représentait qu'une partie de la tâche de Kolélé. Elle se rendit vite compte que l'équipe manquait d'organisation et Tomboka n'y accordait qu'un intérêt de façade. Seule la politique captivait le chef. Or la caravane comportait une cinquantaine de bouches à nourrir. Josépha et Kolélé prirent en main ces questions et, descendant aux machines, firent office d'intendantes, quelquefois de cantinières. Il fallait se soucier des électriciens et autres techniciens chargés de monter les estrades, faire fonctionner le groupe électrogène mobile et assurer la sonorisation pour les meetings en brousse. Ces gaillards dévoués et admirables qui jamais ne renâclaient à la tâche étaient dotés d'un solide appétit. Au début de la tournée, quand la caravane regorgeait de provisions, ils avaient le cœur chaud et le moral plus haut que les montagnes. En dépit de la chaleur et de l'humidité, même à ces heures où le soleil, parvenu à son zénith, darde tant que tous les villages sombrent dans la sieste, le torse nu, le cheveu hirsute, poussiéreux et parsemé de brindilles, ils tapaient de leur marteau, maniaient le tournevis, la clé à molette et la tenaille en fredonnant le *Salongo* ou d'autres chansons d'effort de même inspiration. Plus ils s'enfonçaient dans la brousse et plus s'amaigrissaient les rations, plus la mauvaise humeur et la nonchalance les gagnaient. C'était dans ces moments-là que certains d'entre eux éprouvaient de la nostalgie pour une vie à salaire fixe et étaient prêts à abandonner une aventure dont les objectifs politiques leur paraissaient incertains. Josépha décela le danger et Kolélé veilla, chaque fois qu'ils arrivaient dans un poste achalandé, à faire provision de manioc, bananes plantains, ignames, patates douces, riz, conserves de sardines et de corned-beef. Elle marchandait le prix des poulets et des cabris, négociait les morceaux les plus appréciés d'antilope, de buffle, quelquefois d'éléphant, et dominait sa répugnance naturelle en raflant toutes les chenilles et les

sauterelles soldées à la criée. Elle concédait à payer à des prix de marché noir les singes fumés et les queues de crocodiles qu'exhibaient des chasseurs ou des gamins sur le bord des routes. Josépha savait, elle, où trouver la boisson et, suivant son serment, n'autorisait pas la consommation de bière, de vin de palme ou de maïs fermenté avant le coucher du soleil.

Les deux femmes suscitaient l'étonnement. Jamais elles n'invoquaient la fatigue pour mendier une pause ou seulement une baisse de régime. Au four, au moulin et dans les cuisines, elles secouaient les traînards. Kolélé n'a jamais su si le respect que les hommes de la caravane lui vouaient provenait de sa vitalité et de son dévouement ou au contraire de l'admiration qu'ils accordaient à l'étrangère qui avait su se fondre dans une communauté où la vie était harassante et où la camaraderie épique côtoyait les mesquineries les plus sordides. Elle n'a jamais su établir avec certitude si, en considérant sa peau claire (eux disaient *brune)*, ils ne se posaient pas d'embarrassantes questions sur sa véritable identité et si certains d'entre eux ne furent jamais tentés de soupçonner en elle quelque agent de l'impérialisme que leurs chefs dénonçaient à longueur de discours.

Les services belges répandirent une rumeur dont se firent écho les ennemis du parti de Tomboka. Kolélé était une *bordelle.* Maîtresse successive, voire simultanée, de Sékou Touré et de Kwamé Nkrumah, elle avait été séduite par Lumumba puis par Gizenga et Mulélé qui, lassés d'elle, l'avaient rejetée avant qu'elle se glissât dans le lit de Tomboka. Elle était venue dans le maquis du Kwilou pour s'envoyer tous les *guérilleros* car la dame était une malade qui, à la seule vue d'un nègre, fantasmait sur la taille de son sexe. Pour les prendre dans ses filets, elle s'était trouvé une couverture respectable : la mobilisation des femmes, judicieux raccourci pour approcher leurs maris. Il n'y avait pas à s'y tromper, Kolélé n'était qu'une *mamie-wata.*

La rumeur franchit bien sûr le fleuve. Elle remplit de rage et de désespoir Marie-Chinois et toutes les tantines de la rive droite.

Kolélé était de surcroît présentée comme un démon, un agent de Moscou, Pékin et La Havane, une *kommunisse* qui annonçait l'avènement de *l' antichrist.*

Pour mettre en garde les fidèles, des catéchistes, interprétant sur un mode vernaculaire les sermons des prêtres, explicitaient dans Poto-Poto et Bacongo ce qu'était une *kommunisse.* Un monstre qui marchait la nuit muni d'une lampe torche pour vous éblouir et vous changer en porc.

La caravane poursuivait son chemin vers le Congo Nouveau.

Durant ces étapes interminables, Kolélé se gorgeait des paysages de la savane, de la forêt ou des villages qu'ils traversaient. Les images fugaces qu'elle emportait suscitaient quelquefois en elle une méditation, des questionnements, mais beaucoup plus souvent une rêverie au cours de laquelle un air d'opéra lui revenait en mémoire. Elle réagissait alors en fredonnant une chanson traditionnelle qu'elle avait récemment entendue dans les veillées de bivouac.

Lorsqu'on atteignit le village natal de Tomboka, la ferveur atteignit son paroxysme. Deux kilomètres avant d'y parvenir, un barrage obligea la tête de la caravane à descendre des Land Rover. Des chefs coutumiers en habit d'apparat vinrent prêter hommage à l'enfant prodigue, l'un d'eux déposant dans sa main une motte de terre. On l'obligea à marcher sur des tapis de peaux de panthères et de léopards, on le coiffa d'un chapeau de raphia, on lui remit une canne et une queue de lion. Vraisemblablement des insignes du pouvoir, songea Kolélé qui observait la scène avec un sourire amusé. Elle se réjouit de la popularité de Tomboka dans son pays ; ici, le travail de recrutement serait plus aisé.

Deux géants aux mensurations de basketteurs s'agenouillèrent tandis que deux autres de même taille se placèrent derrière Tomboka, le soulevèrent du sol et le déposèrent sur les épaules des premiers. Une clameur s'éleva de la foule et débutèrent alors des danses exécutées par des guerriers grimés, la lance à la main, le bouclier à l'avant-bras. Ballet saccadé, où les pieds damaient le sol, faisaient trembler la terre et soulevaient de la poussière. Un ballet merveilleux et inquiétant où les combattants allaient, venaient, faisaient cercle et racontaient par les mouvements de leur danse la beauté et l'horreur du combat. La sarabande prit fin brusquement. Les danseurs frappèrent du talon et s'immobilisèrent dans une attitude de fresque.

On hissa Tomboka sur un tipoye, un hamac en toile noué à deux perches posées sur les épaules de quatre porteurs.

Le sourire de Kolélé se figea. N'étaient-ils pas les apôtres des droits de l'homme et de la femme noirs, les annonciateurs du progrès ? Comment dissiper ce malentendu entre les Guides et ceux qui s'alignaient en chantant derrière eux ?

Elle se disait que Tomboka avait été surpris par cet accueil, qu'il allait maintenant poser le pied à terre, remercier, haranguer la foule des siens et leur faire entendre la différence entre la nature des chefs d'hier et ceux

d’aujourd’hui ; qu’il allait refuser de se faire porter en tipoye ainsi qu’un commandant de la Coloniale. Elle en était sûre, elle le savait. A Conakry, à Léopoldville, ils avaient discouru et échangé leurs points de vue sur ces questions. Chaque fois, il lui avait prouvé qu’il était un camarade, un révolutionnaire, hostile au culte de la personnalité, un moderniste, un socialiste scientifique, comme il aimait à se définir.

Les tam-tams battaient et la foule chantait les louanges de Tomboka, le sauveur, le rédempteur. Le cortège s’ébranla et Kolélé demeurait plantée sur place comme frappée de paralysie.

– Il faut avancer maintenant, ma sœur.

Joséphа lui prit la main et lui sourit. Étourdie, Kolélé eut un mouvement de tête ainsi qu’une plongeuse qui s’ébroue et remonte à la surface. Les deux femmes gravissaient côte à côte le chemin escarpé.

– Ça, c’est le pays, ma sœur.

Kolélé crut percevoir de l’émotion dans la voix de Joséphа. Elle eut envie de lui dire que l’homme c’était elle, Joséphа, mais elle se tut et serra fortement la main de sa compagne.

Une estrade avait été érigée au milieu de la place du village. Le protocole était le même qu’habituellement. Un calque de ce que Tomboka avait vu ailleurs au cours de ses voyages dans les *pays amis*, les *pays camarades*, dira-t-elle plus tard avec dérision. Peut-être une répétition de ce qu’il imposerait lorsqu’il parviendrait au pouvoir.

Autour du chef on jouait des coudes pour apparaître à ses côtés sur la tribune. Joséphа et Kolélé préférèrent demeurer dans la foule. Joséphа nota que le protocole local avait commis une erreur dans le placement des membres du Bureau politique, bouleversant la hiérarchie officielle. Après quelques va-et-vient nerveux, l’accroc fut réparé et le sourire réapparut sur le visage d’une des deux victimes. L’autre continuait à bouder.

C’est dans le *patois* de la région que Tomboka attaqua son discours. Kolélé pria Joséphа de lui assurer l’interprétation mais celle-ci ne comprenait pas non plus la langue. Le soleil allait parvenir à son zénith et la sueur collait à la peau. Elles se déplacèrent pour se mettre à l’ombre d’un manguier.

Enfin l’orateur passa au lingala, l’une des quatre langues véhiculaires de l’ancien Congo belge. Il remercia les papas, les mamans, les frères et les sœurs pour leur accueil. Il dit son plaisir à se retrouver sur la terre de ses ancêtres parmi les siens. Il était souvent interrompu par un animateur qui

faisait répéter à la foule docile des slogans du parti et des louanges à la gloire de Tomboka.

Le reste du discours du chef était confus et manquait de cohérence. Kolélé imagina ce qu'à la place de Tomboka elle aurait dit, quels mots elle aurait choisis pour cette population. Elle songea un instant qu'elle avait peut-être elle aussi la taille de diriger ce peuple. Une mouche bourdonna autour de sa tête, elle la chassa d'un mouvement de la main.

Tomboka n'arrivait pas à conclure. Chaque fois qu'on espérait son discours proche de la fin, il se relançait dans une logorrhée constituée d'une bouillie de niaiseries et de poncifs. Il se répétait, prenait plaisir à multiplier les anecdotes, exprimait des propos excessifs et démagogiques.

L'attention de la foule baissait, des petits groupes se laissaient aller à bavarder, des femmes lassées se retiraient pour aller vaquer à des occupations domestiques, d'autres cherchaient de l'ombre pour s'abriter ou une pierre pour s'asseoir.

– *Niain, niain ?* lança Tomboka.

– *Niain* ! répondit la foule se secouant de sa torpeur.

Et quand le silence revint, il reprit son prêche.

– Allez, viens, murmura Josépha. Laissons-les, faut aller nous occuper de l'intendance.

Là s'arrête ce que j'ai pu reconstituer de ce que Marcia Wilkinson et Lopes nomment « la tranche de vie militante de Kolélé ». Pour combler ce vide dans la biographie de Kolélé il faudrait imaginer et inventer, comme n'ont pas hésité à le faire – sans l'avouer – Lopes et sa traductrice américaine. S'il s'agissait d'un roman, j'en aurais le droit et le devoir. Pas dans le cadre que je me suis fixé. Les lacunes de cette chronique sont pour leur plus grande part dues à la volonté délibérée de Kolélé. Elle voulait, je l'ai déjà laissé entendre, préserver certains secrets. Telle est du moins mon interprétation de ses silences. En les maintenant, j'accomplis un devoir de loyauté et de fidélité. Le mystère constituait l'une des composantes de cette femme bouillonnante et extravertie.

On ne sait pas pourquoi, si pleinement engagée dans la vie combattante au point d'en brûler ses vaisseaux, Kolélé change soudain de cap, se remet à chanter puis décide de revenir au Congo. Je me reproche souvent de ne l'avoir pas assez écoutée, de n'avoir pas su l'interroger. Encore qu'il ne soit pas sûr qu'une interview serrée d'elle m'eût permis de percer les mystères

qu’elle entretenait avec un brin de coquetterie. Et quand elle eût consenti à s’exprimer, eût-ce été pour livrer la vérité ou pour la dissimuler ? Mais a-t-on besoin de tout expliquer ? La réalité n’est-elle pas tout à la fois l’ombre et la lumière, l’une à l’autre soudées ?

« J’ai besoin de retrouver la terre », me confia-t-elle, en plantant ses yeux dans les miens, dans cette villa mauresque d’Alger où je l’avais rencontrée quelques jours après la fin du festival. Candide et léger, j’avais pensé à la terre natale et le soupir qui accompagnait le propos de Kolélé avait réveillé en moi un vieux sentiment de culpabilité. Je ne suis pas certain de ressentir pour ma part le besoin de la terre natale. Même si le hasard m’y a ramené, jamais l’exil ne m’a été un bagne. Dans tout pays, pour peu que je puisse m’y faire comprendre et entendre la langue de ses habitants, je trouve toujours des personnages qui ressemblent à ceux de chez moi, à des compagnons de jeux, à une amie chère. On a beau tatouer de manière identique tous les individus d’un pays, il n’existe aucune terre où tous les êtres soient identiques, aucun où la gamme des personnalités ne soit pas aussi étendue que celle des nations frontalières comme des plus éloignées.

Quel que soit le lieu où le vent me pousse et où la mer me jette, je me retrouve toujours et me console avec mon pays intérieur dont les couleurs me réconfortent et me redonnent vie.

Aurais-je donc un cœur de bête ?

Il y a beau temps que Tantine Marie-Chinois et tonton Pou n'habitent plus au Cocktail Tropical. Après avoir déménagé d'abord à l'ancien camp des sommeilleux, aux environs de la station de télévision actuelle, ils se sont définitivement établis en face du stade Éboué, à l'entrée de Poto-Poto, au croisement de la rue Paul-Okamba et de l'avenue de Paris. Contre l'avis de tantine Marie-Chinois qui clamait que, malgré toutes les prières et les bougies brûlées, le pays entrait dans une ère d'instabilité où les gens de bien, à commencer par ceux dont la peau n'était pas suffisamment brûlée, se verraient déposséder de tout, tonton Pou s'était acheté une parcelle où il avait fait bâtir une maison *en dur* dans le style qu'affectionnaient les *évolués* à la fin des années cinquante. Son entêtement ressemblait à un comportement de possédé. Il en rêvait tout haut, en français, en chinois et dans un lingala impeccable par sa syntaxe mais prononcé dans un accent horrible. Seul un spécialiste de linguistique comparée aurait pu préciser s'il s'agissait de celui de Shanghai ou de Canton. Marie-Chinois assurait qu'il prononçait le lingala à la française, comme les *mompères*. Durant ces crises, il clamait que tout citoyen français qu'il fût, il ne possédait pas les manières de France et, puisqu'il avait déjà égaré son âme ici, c'était ici qu'il finirait sa vie : six mois tous les trois ans, selon le rythme du temps des colonies, lui suffisaient pour dépenser, dans ce qu'il persistait à nommer la Métropole, les CFA économisés sur sa pension de retraite et les revenus d'un restaurant qui était, à maints égards, le prototype des *maquis* actuels. Chaque samedi et dimanche soir en effet, tonton Pou servait à une clientèle d'habitués une cuisine sino-vietnamienne limitée à cinq plats : soupe de porc et nouilles dont le principal mérite était d'avoir les effets d'un laxatif efficace, pâtés impériaux et nems, misao et un riz cantonais dont je n'ai jamais pu obtenir l'équivalent dans les autres restaurants chinois de la planète. S'y ajoutait un délicieux poulet braisé par un parent de Marie-Chinois.

Quelques tantines avaient reconstitué, rue Paul-Okamba, l'ambiance du Cocktail Tropical, en y venant papoter durant la semaine. Mais elles n'étaient plus qu'une poignée autour de Marie-Chinois. Les unes avaient émigré vers la France soit à la faveur d'un mariage, comme ma propre mère, soit comme dame de compagnie d'une famille dont elles avaient élevé les enfants, soit à la recherche d'un père que fort peu avaient retrouvé.

Certaines se proclamaient négresses et s'étaient fondues dans le village. Elles ne se regroupaient pas en ghetto et il y avait belle lurette que les habitants de Poto-Poto et Bacongo ne faisaient plus cas de la couleur de peau de ces *demis-demis*, vêtues de pagne, coiffées du kitambala et chaussées de mapapas, dont les langues d'expression n'étaient plus que le lingala et le kikongo. Elles ne recouraient au français, du reste bien créolisé, que pour proférer certains jurons ou pour exprimer leur surprise et de violentes émotions. Mais même celles-là ne manquaient pas de venir rendre visite à Marie-Chinois. Elle les accueillait ainsi qu'un seigneur qui tient son lit de justice ou qu'un pape qui accorde audience aux membres de sa communauté, sans s'arrêter à contrôler s'ils sont en état de grâce ou de péché véniel. A toutes elle réservait le même traitement qu'à son dernier carré, les zélatrices de l'esprit originel du Cocktail Tropical.

Quant à celles de l'autre rive, elles ne venaient plus à Brazza depuis l'Indépendance tant fluctuaient les rapports entre les deux nouveaux pays et aussi parce que, même durant les périodes d'embellie où reprenait le trafic pour traverser le fleuve, les tracasseries dont elles étaient l'objet aux frontières exigeaient qu'elles ravalassent leur sens de l'honneur au-delà de l'acceptable. C'était comme si Brazza avait été rattachée à un autre continent. Mais pour ne pas rompre le lien avec leurs sœurs de Brazza, les métisses de Léo veillaient à dépêcher à l'occasion un membre de leur progéniture dont le réflexe, une fois sur notre sol, était d'aller se présenter à Marie-Chinois, un peu à la manière d'un citoyen dont la première formalité consisterait à se faire enregistrer auprès de son consul pour y obtenir un sauf-conduit et bénéficier de son aide et de sa protection.

Quant au dernier carré de l'esprit Cocktail Tropical, la dizaine de zélatrices qui venaient régulièrement, une fois par semaine, rendre visite à Marie-Chinois, elles se divisaient en celles du mardi et celles du vendredi, les deux groupes se distinguant par ailleurs de celui du dimanche, avec lequel Marie-Chinois parcourait invariablement dans le sens aller, aussi bien que dans celui du retour, le court trajet qui va de la rue Paul-Okamba à l'église Sainte-Anne-du-Congo.

– Toujours en train de jacasser, leur lançait tonton Pou sur un ton où un non-habitué n'aurait pas perçu la facétie.

C'est vrai qu'elles papotaient. A propos des prix du marché, à propos de la santé de leurs mères, à propos des épidémies qui avaient disparu à l'époque du Blanc, et qui réapparaissaient aujourd'hui comme des

châtiments célestes, à propos de cette fichue politique dont on ne comprenait ni le langage ni les règles du jeu et qui, tous les deux ou trois lunes, engendrait des événements annonciateurs de séismes plus violents, voire la fin du monde. Fallait-il se prendre la tête entre les mains, comme les mamans de la génération précédente, ou bien, afin d'oublier, remuer des fesses en dansant la rumba, le boucher, le soukouss et le yéké-yéké ? Filles de *mamères*, elles préféraient, pour leur part, fidèles à ce qu'on leur avait inculqué, adresser leurs prières au Bon Dieu pour qu'il remît les choses en place et les débarrassât de ces nouveaux dirigeants incompétents qui n'avaient connaissance ni de la langue française ni du grec et du latin et dans lesquels elles craignaient quelquefois de reconnaître l'antéchrist décrit dans les Saintes Écritures.

Nul ne savait au juste de quelles sources, et par quels canaux aux enchevêtrements inextricables, les tantines obtenaient aussi des nouvelles de telle ancienne du couvent qui pourtant n'avait plus écrit depuis des lustres. Elles vous la localisaient, en prononçant tant bien que mal le nom de la ville de Métropole où l'aventurière s'était implantée, précisaient la taille de sa progéniture et ne manquaient pas d'estimer sa réussite, voire d'établir son bilan moral. Elles délibéraient pour déterminer si, dans la trajectoire tracée par le destin, la prévenue avait observé un comportement digne d'une fille du couvent.

C'est par les échos de ces rumeurs, dont j'arrachais des fragments à tantine Marie-Chinois, que je tentais de reconstituer vaille que vaille l'itinéraire de tantine Monette. Triste à admettre, se lamentait Marie-Chinois en effectuant un signe de croix bâclé, mais la fille avait mal tourné.

La tête grisée par un gigolo dont elle avait l'âge d'être la maman, elle aurait abandonné mari et enfants pour chanter dans des cabarets de Pigalle où elle accomplissait le métier de *goâlgueurle*, si c'est *goâl-geurle*-là, en un mot (ici tantine Marie-Chinois baissait la voix) de *bordelle* de luxe, quoi. Excuse-moi, mon fils, d'utiliser un langage aussi trivial, mais après tout tu n'es plus un enfant, tu connais la vie, maintenant.

Aux yeux de Marie-Chinois, le crime le plus grave de Monette aurait été d'avoir, plusieurs fois avant le chant du coq, nié son identité et de s'en être forgé une autre dans le seul souci de se faire adopter par des troubadours (je n'ai jamais pu déterminer qui, et dans quel contexte, leur avait appris ce vocable auquel elles conféraient un sens bien à elles) qui discouraient et prononçaient des oraisons au nom de l'Afrique et du peuple et dont les

oripeaux tentaient de dissimuler des va-nu-pieds et des ratés soucieux surtout d'acquérir fortune et pouvoir. Ainsi Monette avait-elle gommé les noms de ses pères et maris pour s'en conférer un aux résonances tribales, Kolélé. Ainsi se proclamait-elle athée, *franche-maçonne,* anti-Blancs, partageuse et partisane forcenée de l'amour libre. Elle aurait été l'*amande* de Sékou Touré après avoir été prise en *flagrant du lit* sous les moustiquaires de Lumumba puis de Kwamé Nkrumah. « Pas *flagrant du lit,* corrigeait l'une d'elles. C'est *flagrant délice* qu'on dit en bon français. » Seul Jacques Mobéko aurait pu les départager mais il n'était pas là. Et certaines des tantines, jadis des anges à tous égards mais qui, avec l'âge, avaient acquis des langues aussi fourchues et venimeuses que les vipères du Gabon, assuraient, en pointant et secouant devant mon nez des index vindicatifs, que c'était à la suite de ses harangues à elle, Kolélé, que les mutins de la Force publique s'étaient livrés aux pillages qui déshonoraient la race, allant jusqu'à violer les *mamères.* Pas seulement les Flamandes, mais aussi les *Mindélés* d'autres tribus et les Noires.

Et si les discours de Simone Fragonard n'étaient pas précisément la cause de ces atrocités, ceux de ses amants y étaient au moins pour quelque chose.

Mes tentatives pour redresser la vérité demeuraient vaines. Vitupérant l'époque et ses dirigeants, elles ne raisonnaient pas, elles n'entendaient pas, elles réagissaient sur la base de rumeurs.

Quelques semaines après mon retour d'Alger, j'avais reçu un télégramme de Kolélé : elle arrivait à Brazzaville le surlendemain par un vol en provenance d'Amsterdam, au petit matin.

A la sortie de l'aéroport, elle s'était arrêtée un instant avant de pénétrer dans la voiture. Elle m'avait pris le bras ainsi qu'une femme essoufflée qui s'appuierait sur son vieux mari ou son fils. Elle embrassa le paysage d'un regard intense, ferma les yeux et respira l'air à la manière d'un connaisseur qui hume le bouquet d'un cru.

– Attends, un instant, Sinoa. Attends, je suis dans la direction du vent qui souffle de Poto-Poto. Je sens l'odeur âcre des gousses de flamboyant. Comme c'est bon ! A croire que je ne suis jamais partie.

Elle avait les yeux clos. Elle sembla prise d'un vertige et son visage se détendait comme si elle était la proie d'une sensation voluptueuse.

Les feuilles des arbres étaient immobiles. Dans l'air claquaient des interpellations en lari et lingala. La rumeur de la ville ressemblait aux piaillements d'une cour de récréation.

– Viens, lui dis-je, je t'emmène aux Relais.

– Les Relais ?

– Ceux que tu as connus ; les mêmes.

Je disposais bien à la maison de deux chambres d'amis où j'aurais pu l'héberger mais j'en avais écarté l'idée. Je vivais à l'époque avec Birzita, Brigitte Moudzoua, une tigresse que la jalousie étouffait. Et Kolélé était à l'époque encore belle. Il fallait examiner de bien près son profil pour y distinguer la naissance d'un second menton. La présenter comme ma tante n'aurait fait que multiplier les soupçons de Birzita.

– Je sais ce qu'on cache derrière les mots « tonton » ou « tantine », avait-elle coutume de déclarer.

A peine la voiture démarra-t-elle de l'aéroport que Kolélé me demanda où j'en étais de *mon* film.

– Lequel ?

– Celui où le type, un métis je crois, de retour au pays, ne sait pas quelle adresse indiquer sur la fiche que lui présente la police des frontières.

– Ah !...

J'ai laissé fuser un rire stupide. Une voiture qui nous croisait en trombe a klaxonné et j'ai répondu en dressant un bras victorieux par la fenêtre. Sans

doute un ami qui m'avait reconnu.

– Alors, a insisté Kolélé, réalisé ?

– Pas commencé.

– Tu as tort. C'est notre histoire.

Que mettait-elle derrière ce *notre ?*

– J'y ai pensé, poursuivit-elle, tout à l'heure en remplissant ma fiche à l'aéroport. C'est le symbole de notre vie.

– C'est peu pour faire un film.

– Je n'ai pas d'expérience dans ce genre de boulot, mais j'ai l'impression qu'avec une bonne première phrase, je pourrais écrire un roman ou un scénario.

La nouvelle de l'arrivée de Kolélé se répandit comme une traînée de poudre dans la ville. Ce furent d'abord les membres de la famille. Dès le lever du jour, ils se présentaient à la réception de l'hôtel. Même ceux qui ne l'avaient jamais vue auparavant, mais appartenaient à la tribu des Badjombos, s'étonnaient qu'elle méconnût leurs liens de parenté. Il fallait chaque fois s'en remettre à M'ma Eugénie qui tantôt lui rafraîchissait la mémoire, tantôt lui expliquait par quel biais il, ou elle, était en droit de se réclamer du même lignage, tantôt démasquait l'imposteur. Puis ce furent les tantines, condisciples du temps du couvent et ses confrères musiciens.

Tantine Marie-Chinois n'eut pas à se déplacer car, dès le lendemain de son arrivée, tantine Monette me demanda de l'emmener chez elle. Je l'introduisis rue Paul-Okamba et m'éclipsai. Elles avaient des années à se raconter.

J'avais choisi de loger Kolélé aux Relais parce que l'hôtelier m'avait consenti un tarif de faveur. Une courtoisie pour me remercier d'y avoir récemment tourné des séquences d'un court métrage. Quand il prit conscience de la notoriété de sa cliente, il lui offrit deux semaines de pension gratuite. Elle devait en échange se montrer chaque soir au bar, à l'heure de l'apéritif. Je ne réussis pas à la convaincre que ce contrat à l'amiable ne la corrompait pas. Elle tint à régler sa note et m'invita à lui trouver le plus vite possible une location dans Poto-Poto. Elle ne voulait pas entendre parler du centre-ville, La Plaine et Le Plateau de jadis, qu'elle appelait obstinément le quartier colonial.

Je lui trouvai une case en dur dans le quartier Koulounda.

Le lendemain de son installation, elle eut la surprise d'apercevoir, en ouvrant ses volets le matin, un homme assis dans la cour. Elle ne put réfréner un mouvement d'humeur. Elle était sur le point de l'interpeller sèchement quand l'homme se leva, salua de la tête, et esquissa une génuflexion. Elle avait horreur de ces attitudes. A force d'humilité, nous nous étions modelé des âmes serviles.

Sûrement un parent.

Qui d'autre pouvait savoir que c'était en cet endroit précis qu'elle avait élu domicile ? M'ma Eugénie devrait mieux la protéger contre les importuns, l'aider à préserver ce territoire de solitude qu'elle s'était constitué et auquel elle tenait. Elle lui donnerait des instructions dans ce sens.

Quand, une heure plus tard, elle sortit dans la cour, il y avait trois hommes. Le premier s'avança.

– *Mbonté na yo, tata*, dit-elle.

L'homme sourit et répondit en français. Avait-elle perdu l'accent où était-ce la couleur de sa peau ? Elle choisit le parti de poursuivre *en langue.*

Peut-être était-ce l'un de ses oncles ? Un oncle façon pays, bien sûr. Elle en possédait autant que j'avais de tantines.

Donc, éviter d'avoir des comportements de *Moundélé.*

Elle l'invita à s'asseoir sur la véranda.

L'homme persistait à utiliser le français. Un langage maladroit et pittoresque. Impassible, elle l'écouta avec l'attention d'un prêtre qui confesse.

– J'ai besoin travail, patron.

– Je ne suis pas un patron, je suis ta sœur... ta fille, rectifia-t-elle aussitôt.

Elle se rendit compte qu'elle avait roulé ses « r ». Par un phénomène de résurgence inattendue, l'accent du pays avait affleuré à la surface de la phrase.

L'homme déplia des papiers crasseux pliés entre les pages d'un vieux livre de comptes. C'était un boy-cuisinier-lavadère, au chômage depuis le retour de son ancien patron en France.

– Je n'ai...

Elle se retint et laissa l'homme poursuivre son histoire jusqu'à la fin. Elle hésita puis, choisissant ses mots, lui dit ses regrets. Un sentiment de malaise et d'impuissance l'accablait. L'homme coula un regard furtif vers les deux autres qui attendaient son départ pour obtenir leur audience et l'implora

d’avoir la bonté de le prendre au moins à l’essai pour quelques semaines. Il parla de ses femmes et enfants qu’il ne pouvait plus nourrir. Elle soupira.

Elle était la proie d’un débat inattendu. Fallait-il se résoudre à prendre en compte une réalité dont elle n’avait pas eu conscience et s’en accommoder ? Bien qu’à court de réponse satisfaisante, elle redressa son buste et se forgea un regard d’acier. Non, il ne fallait pas céder. Elle ne voulait pas embaucher de boy, elle ne voulait pas se réinstaller dans les comportements de l’époque coloniale. Elle ne voulait pas lâcher ce qu’elle avait acquis là-bas, à Mpoto, au pays des Blancs. Et que penseraient d’elle les camarades s’ils apprenaient qu’elle possédait une domesticité ? Non, il n’était pas question de s’embourgeoiser, de se laisser happer par l’ambiance néocoloniale, d’avoir des comportements de capitaliste.

– Et vous ? demanda-t-elle, en s’adressant aux deux autres.

L’un d’eux avait le visage strié de fines balafres, dans la manière de celles des têtes en bronze d’Ifé. Un Moutéké, reconnut-elle. Le troisième parlait le lingala avec l’accent kongo.

Eux aussi étaient venus tenter leur chance. Une nuit avait suffi pour que la nouvelle se répandît dans les venelles de Poto-Poto : une *Moundélé* venait d’emménager dans le quartier Koulounda !

Elle alla dans la maison, en sortit des chaises, invita les trois hommes à s’asseoir et commença à leur expliquer pourquoi elle ne voulait pas être patronne. Confiante en la puissance de la palabre, elle entreprit de les persuader. Ils l’écoutaient avec attention. Elle choisissait ses exemples, flattait leur intelligence, évitant de les brusquer ou de les heurter. Peut-être avait-elle procédé ainsi quelques années auparavant avec les populations des villages du Kwilou, lorsqu’elle était commissaire politique dans les maquis du Congo oriental.

– D’accord ? s’enquit-elle à la fin de sa longue explication.

Le Moutéké laissa percer un sourire amusé.

– On te comprend, maman, tu parles comme nos politiques. Mais à notre âge...

Elle n’avait pas l’âge d’être leur mère. Plutôt l’âge de leur sœur, sinon de leur fille, mais elle se souvint : chez nous, le terme indique à la fois l’affection et le respect. Maman, c’est la mère de mes enfants, c’est la maîtresse, la femme que j’aime, c’est aussi celle qui en sait plus que moi et que je révère, c’est mon chef. La seule femme qui puisse me couper la parole et me réprimander.

– Pourquoi ne pas vous associer et fonder une...

Elle s'arrêta et réfléchit un instant. Comment traduire *coopérative* en lingala ? Elle dut formuler à nouveau sa phrase.

– Qui va nous donner l'argent pour nous associer ? demanda l'homme à l'accent kongo.

N'ayant pas de réponses concrètes, elle fit appel à des principes. Les autres souriaient. Leur sourire ressemblait à un ricanement. Surtout celui du Moutéké.

Les premiers temps du retour de tantine Kolélé au pays, je lui servais naturellement de chauffeur. Un après-midi, je me présentai chez elle avec beaucoup d'avance par rapport à l'heure convenue. Je voulais en profiter pour prendre des nouvelles de sa santé. Quelques jours avant, j'avais dû faire venir un médecin car elle nous avait procuré des frayeurs. Il s'était agi en fait d'une réaction d'intolérance alimentaire provoquée, semble-t-il, par un abus de cuisine locale dont son estomac avait perdu l'habitude. Le médecin en avait plaisanté. Elle avait répondu sur le même ton mais je l'avais sentie mortifiée par l'incident. Elle acceptait mal les consignes du médecin qui lui interdisait de toucher au manioc et au piment, sauf cas exceptionnel et à condition de prendre au préalable les cachets qu'il lui prescrivait. Mais lui découvrir une allergie à l'aliment qui symbolise l'identité congolaise, c'était en quelque sorte lui diagnostiquer une nature de *Moundélé*, c'était l'insulter.

Marie-Chinois lui avait fixé rendez-vous pour cinq heures du soir. Nous disposions encore d'une heure.

Je lui proposai de faire le tour de la ville. Durant toute la durée du trajet, elle demeura silencieuse, interrompant rarement mes commentaires. A hauteur du pont du Djoué, en face de la falaise de Mansimou, elle souhaita emprunter la piste qui à main gauche descend vers le fleuve.

Le chemin y est parsemé d'ornières et la voiture cahotait.

Elle me demanda de m'arrêter un instant, considéra le paysage, réfléchit et me dit qu'il y avait quelque chose d'étrange. Elle n'arrivait plus à s'orienter alors qu'elle se trouvait sur des lieux qu'elle assurait connaître par cœur. Chaque dimanche, les filles du couvent y venaient en balade sous la conduite de deux bonnes sœurs.

– Où est le pont de lianes ?

Je comprenais l'allusion. Moi aussi, je connaissais ce pont. Je lui indiquai l'endroit sans hésitation.

– Qu'en ont-ils fait ?

Sur une rive, on pouvait encore apercevoir des débris de chaînes autour du tronc de l'arbre où l'ouvrage prenait naguère appui. Elle chaussa une de ses paires de lunettes mais sa vue distinguait mal à cette distance. Sur l'autre rive, en revanche, celle où nous étions, la végétation avait été complètement détruite.

– Quel ramassis d’analphabètes !

Et elle ajouta un jugement sévère sur nos dirigeants. Elle disait que c’était une bande de gamins et cita une exclamation d’un auteur dont je n’ai pas retenu le nom : « Malheur à la ville dont le prince est un enfant ! » Cette condamnation me rappela d’abord notre conversation de Kwéling puis aussi le vieux Mobéko qui avait le même mépris pour l’inculture de notre gent politique.

Nous poussâmes ensuite vers le site des cataractes.

Des eaux épouvantées couraient dans tous les sens, dansaient des sarabandes de désespoir, bouillonnaient, se précipitaient sur les rochers, s’y fracassaient et jaillissaient comme des geysers. Un spectacle difficile à décrire que je ne me lasse pas de contempler et dont j’ai dû abuser dans mes films, et plus encore Lopes dans ses livres.

Chaque fois qu’un étranger passe à Brazza et que je lui fais visiter la ville, je le conduis ici et l’invite à mettre pied à terre.

Au retour, Kolélé voulut que nous nous enfoncions dans le quartier Bacongo. Arrivés au cœur de la partie qu’on nomme Diata, elle me pria de nouveau de m’arrêter. Elle voulait contempler Kinshasa sur l’autre rive.

– Une partie de mon cœur est là-bas, murmura-t-elle d’une voix accablée.

Je me suis demandé si elle pensait à Lomata, à son fils Léon ou à l’époque où elle avait été d’abord dans l’équipe de Patrice Lumumba puis dans la guérilla du Kwilou avec la bande à Tomboka.

En ville, elle voulut que je repasse à nouveau devant l’ancien emplacement du Cocktail Tropical puis devant la résidence des Sainte-Rose. Des soldats débraillés nous maintinrent à l’écart de celle-ci parce qu’elle jouxte une autre villa occupée par je ne sais quel haut responsable.

– Finalement, conclut-elle, rien n’a changé sauf moi. Tout est comme à l’époque de la colonie.

– Avec la ségrégation en moins, tantine.

Elle haussa les épaules.

– Ce n’est pas à moi que tu vas donner des leçons de patriotisme, Sinoa. Réfléchis un peu et cesse de répéter des slogans.

Nous avons eu une petite dispute. Aujourd’hui que j’y repense, je me rends compte que c’était d’autant plus sot qu’elle reposait sur un malentendu. En fait, si, d’où elle se trouve maintenant, il arrive à Kolélé de m’entendre, elle aura pu constater que dans plus d’une circonstance je ne

cesse d’exploiter ses idées, de la plagier sans vergogne, aussi bien à l’occasion de certaines discussions que dans mes films ou mes articles. J’espère qu’elle me pardonne de ne pas citer ma source, elle sait que chaque fois je pense à elle, chaque fois je lui rends hommage.

– C’est comme la ville coloniale. D’un côté les Métropolitains et les métis, de l’autre les indigènes.

Elle m’expliqua que les Métropolitains d’aujourd’hui, c’était l’assistance technique.

– Les coopérants ne « ségrèguent » plus parce qu’ils n’ont plus le pouvoir, mais ils ne se mêlent pas plus aux indigènes que les colons naguère. Leurs relations se limitent à celles qu’ils entretiennent aux heures de travail.

Quant aux métis, elle m’expliqua que c’était la nouvelle bourgeoisie, la classe politique.

– Mais il n’y a pas de métis dans le gouvernement, tantine.

J’oubliais Lopes.

– Être métis pour moi, ce n’est pas une question de peau, dit-elle avec douceur. Le métissage c’est dans la tête. Les métis, pour moi, ce sont tous les individus dotés d’une âme à deux ou plusieurs cultures. Qu’ils soient nègres, blancs ou jaunes ! Les *cafés-au-lait*, ça c’est autre chose. Ce sont des mulâtres. Culturellement, tu as des mulâtres nègres et tribalistes, et d’autres *toubabs*.

J’ai souri en entendant ce terme. Nous aussi nous l’employions au temps des études en France. Au lieu d’utiliser les vocables de Blanc, de *Moundélé* ou de *moundzou*, nous disions *toubab*, comme les Sénégalais.

Dans le fil de la discussion Kolélé eut même une audace linguistique en opposant le métissage au mulâtrage. Pourquoi pas ? Ça vaut bien négritude.

– Tu vois, Sinoa, Brazzaville c’est une métaphore du monde. Au centre de la cité, une minorité avec des appartements, des villas, des boys, des écoles confortables, des rues asphaltées, des voitures, des hôpitaux, l’électricité, puis dans les périphéries de Bacongo, Poto-Poto et tous les quartiers que tu m’as montrés tout à l’heure, des venelles boueuses, la bougie, les moustiques, pas d’eau courante, pas de latrines, des classes d’école primaire avec des effectifs d’amphithéâtre...

A force de l’écouter, j’ai ralenti l’allure et j’ai omis de bifurquer pour prendre la direction de tantine Marie-Chinois.

– Je sais, tantine, mais cela ne change pas en un tournemain.

– Non, bien sûr, mais on pourrait tout au moins distinguer un début de métamorphose.

Et elle fit une comparaison avec ce qu'elle avait vu en Côte-d'Ivoire. Je m'indignai parce que la Côte-d'Ivoire, c'était la vitrine du néocolonialisme !

– Du calme, petit. Il faut réfléchir librement. Pas en ambiance de groupe. Moi aussi, j'ai condamné le vieux Houphouët-Boigny. Moi aussi... mais j'ai eu la chance de beaucoup voyager, d'observer et je n'ai pas peur de réfléchir aujourd'hui.

Elle avait effectivement été en tournée dans ce pays, deux ans auparavant et, selon ce que j'avais lu dans la presse, elle y avait remporté un succès étourdissant.

– Si l'on n'y prend garde, un jour on assistera à un affrontement entre les foules des quartiers indigènes et les nantis des quartiers métropolitains et métis. Pas seulement à Brazzaville mais aussi dans le monde.

Elle répéta que Brazzaville était une métaphore du monde.

Nous étions arrivés et tantine Marie-Chinois l'attendait, debout, sur sa véranda.

Par la suite, je n'ai jamais eu l'occasion d'approfondir cette discussion avec Kolélé.

Chaque fois que je sollicite un rendez-vous auprès d'un ami, je provoque toujours la même réaction. Un éclat de rire moqueur et un haussement d'épaules. Habitude de *Moundélé*, me dit-on. C'est vrai, c'est chez eux que je l'ai contractée. Ici, on se rend visite sans avertir et c'est faire insulte que de fermer la porte au nez de qui y cogne. Quels que soient ses revenus, chacun tient toujours sa table ou son salon ouverts. Chacun, en toutes circonstances, héberge sans ronchonner le voyageur inattendu.

Seule Kolélé se permettait de faire attendre ses visiteurs.

M'ma Eugénie les installait dans la salle de séjour ou le salon et leur demandait de patienter.

Cela pouvait durer des heures. On entendait sa voix s'élever d'on ne savait trop bien quelle pièce et reprendre, quelquefois à dix ou vingt reprises, la même phrase musicale. Les exercices auxquels elle s'adonnait provoquaient des effets inattendus. S'agissait-il de gargarismes, ou bien de la voix d'un perroquet s'essayant à contrefaire le roucoulement et le gazouillis des oiseaux ? Des esprits légers, et victimes d'obsessions, croyaient distinguer des gémissements d'amants emportés par l'orgasme. Ceux qui comprenaient que la chanteuse était occupée à travailler sa voix donnaient à ces exercices une interprétation conforme à leur conception du monde. Elle devait célébrer quelque messe obscure où elle s'adressait, dans leur langue, à des esprits étranges pour bien s'approprier le *ndoki*, disons, puisqu'il faut tout traduire, les sortilèges qui purifient le timbre de la voix et lui donnent l'éclat et la puissance qu'il faut pour proprement charmer son auditoire.

– Ce n'est pas bien, faisait quelquefois remarquer M'ma Eugénie, d'abuser ainsi de la patience de ses visiteurs.

La vieille me prenait par le bras et m'emmenait faire le tour du potager.

– Tu vois ces tomates ? C'est elle qui les a plantées. Jamais je n'aurais cru qu'on puisse en produire d'aussi grosses.

J'acquiesçai comme un balourd, manquant d'imagination pour commenter ou montrer mon intérêt. Je suis un analphabète en matière de jardinage ou d'agriculture.

– Goûte ces goyaves.

Elles étaient délicieuses.

– Et viens voir par ici.

En un clin d’œil, j’avais déjà jaugé. Visiter une usine ou un champ a toujours été pour moi un supplice. C’est sans doute à l’occasion de mon voyage en Chine que j’ai dû en voir le plus.

— Kolélé, me chuchotait M’ma Eugénie en coulant un regard espiègle dans ma direction et me touchant l’estomac d’un coude discret, ta tante Kolélé-là est une originale... Travailler la terre comme un jardinier alors qu’elle a été à Mpoto, chez les Blancs ; alors qu’elle a chanté dans le monde entier devant des présidents, des reines et des rois !

Et moi, toujours emprunté, d’opiner d’un sourire maladroit mais sans réussir à trouver une repartie intelligente à placer.

– Une madame, jouer au jardinier, tu t’imagines ?

Elle tapait dans ses mains et secouait la tête pour dire que ce n’était pas Dieu croyable. J’apercevais, quelques allées plus loin, un homme à large chapeau de paille, courbé sur les parterres. C’est lui qui prit la parole aux obsèques de Kolélé.

Nous passions ensuite très vite devant le rosier. Un domaine où mon ignorance était aussi vaste que dans le potager. Là, M’ma Eugénie accélérait le pas. Elle voulait m’entraîner vers la basse-cour.

– Je l’ai déjà vue.

C’était un mensonge, bien sûr.

– Elle te l’a fait visiter ?

– Oui, grand-mère.

– Quand cela ?

Je bafouillais.

– Tu n’as pas vu les poulets européens.

– Si, si, tantine me les a montrés.

– Les derniers, les blancs ?... Impossible, cela fait à peine huit jours que nous les avons reçus.

Elle savait bien que je n’avais pas mis les pieds à Kintélé depuis plusieurs mois.

Devant une étendue de mauvaises herbes, des matitis de la taille d’un homme, nous nous arrêtions et à cet endroit M’ma Eugénie m’indiquait les projets de Kolélé. Je secouais une tête admirative mais la vieille n’était pas dupe. Délicate, elle ne relevait pas mon ennui et me disait qu’il fallait retourner à l’ombre parce qu’à cette heure-là le soleil devenait impitoyable.

Quand Kolélé nous rejoignait enfin sur la véranda, sa mère lui reprochait à nouveau de m’avoir fait attendre.

– N’avait qu’à apporter un livre ou un journal, cet intellectuel, persiflait-elle en donnant à sa voix des inflexions de soudard.

– Ma fille, implorait la vieille, un visiteur est toujours quelqu’un qui vient t’honorer ou t’apporter une nouvelle importante.

– Pas celui-là, pas Sinoa. Lui, c’est notre enfant, non ? Il est ici comme chez lui. Et puis...

Elle plongeait un regard ironique dans mes yeux.

– Monsieur le professeur sait...

– Je ne suis pas professeur, ô.

– C’est tout comme. Tous les nègres à parchemins, vous êtes d’une manière ou d’une autre des donneurs de leçons.

Qu’on me pardonne si je l’ai déjà répété plusieurs fois, mais je bois du petit-lait chaque fois qu’on me traite de nègre.

– Va rendre visite à ce professeur...

J’avais dû lui dire, pour me poser, que je donnais quelques heures de cours en qualité de vacataire à l’université.

– Va demander à être reçu quand il dispense son cours ! Tu t’imagines qu’il va s’interrompre au nom de la coutume tribale et de je ne sais quelle bienséance ? Tu devras plutôt prendre patience jusqu’à la fin de sa leçon. Eh bien, moi, quand je chante...

La vieille ne voulait rien entendre d’une telle logique et y allait de sa parabole. Elle contait la fable d’un roi qui périssait assassiné pour avoir négligé d’accorder audience à un mille-pattes.

– Je sais, M’ma. Mais quand tes commères te rendent visite alors que tu travailles aux champs, laves ton linge, ou cuisines, arrêtes-tu ton travail ?

– Que non ! Travailler de ses mains n’empêche pas de deviser...

Elle montrait sa bouche édentée avant de poursuivre.

– Ce sont les hommes qui profitent des visites de leurs compères pour poser la binette et s’asseoir à palabrer sous le mbongui. Pas les femmes. Nous savons faire les deux, nous.

C’était le dimanche que Kolélé se montrait le plus disponible. Elle tenait table ouverte pour tous ceux qui se présentaient. Dans une autre bâtisse attenante au Lys et au Flamboyant, M’ma Eugénie recevait les visiteurs de sa génération.

Kolélé faisait dresser une table oblongue sur la véranda, face au fleuve. Devant nos yeux s’étalait un monde de silence. C’est la partie où le Congo s’évase et où le courant ralentit sa course. Tel un lac, il étincelle au soleil.

En amont on aperçoit les falaises de Douvres, ainsi baptisées par Stanley, vraisemblablement, quoiqu'on dise, par dérision, et en aval se dressent, altiers, les rôniers de l'île Mbamou. En face, le Zaïre n'est qu'une savane arborée, inhabitée et mystérieuse, d'où la nuit se glissent les contrebandiers qui viennent mouiller sur nos grèves.

Après le repas, nous étions rejoints par d'autres connaissances. Nous discourions avec assurance et suffisance sur les derniers développements de la vie internationale, donnions des leçons de démocratie aux autres pays africains, tentions d'élucider les mécanismes qui régulaient les hausses des prix du manioc et du poisson fumé, dissertions sur le comportement des paysans, soulignions les différences d'une région du pays à l'autre, comparions la politique du gouvernement à celle des autorités coloniales, opérions une digression sur l'importance de la finale de la coupe de football du Congo et, par je ne sais quelle pirouette, revenions à la politique pour nous interroger sur l'avenir de l'Afrique. C'est alors que Kolélé sortait de sa réserve et nous obligeait, par des prises de position, où elle se plaisait à manier le paradoxe, à remettre en cause les formules stéréotypées dont nous avions la bouche pleine.

C'est au cours d'un de ces dimanches après-midi que je me souviens de l'avoir entendue déclarer qu'elle aurait besoin de revenir sur terre. Je me suis alors rappelé qu'elle avait prononcé exactement la même phrase quand je l'avais rencontrée, quelques années plus tôt à Alger, dans cette villa mauresque.

– Mais tu y es, sur ta terre, lui fit remarquer quelqu'un.

– Je n'ai pas dit sur *ma* terre mais sur terre...

A l'autre bout de la longue table, un syndicaliste et quelques étudiants poursuivaient un débat sur la musique congolaise. Les plus proches d'elle nous sommes tus.

– Revenir sur terre pour moi, c'est redescendre à la réalité. J'ai grimpé sur la montagne pensant atteindre le ciel et je n'ai trouvé que des nuages.

Quand Kolélé s'exprimait *en langue,* elle aimait recourir à des paraboles. Souvent nous ne détenions pas les clés de ses allégories et leur sens véritable passait au-dessus de nos têtes. Au lieu de la questionner, vains et prétentieux, nous prenions des airs inspirés et hochions le chef, comme une assemblée de sages qui se délecte des paroles de son doyen. En fait, c'était après coup que je réussissais à décoder son message, le plus fréquemment à la faveur d'un autre débat.

Ainsi un jour où l'un de nous condamnait les tendances à la solitude, qu'il qualifiait de petites-bourgeoises, et avait fait l'éloge de l'esprit communautaire ainsi que de notre sens de la solidarité, Kolélé, dans un premier temps, l'écouta un sourire au coin de la bouche.

– Allons, les enfants, soyez vous-mêmes. Ne répétez pas comme des perroquets.

Je ne sais plus qui renchérit en peignant la décadence des sociétés occidentales, minées par l'égoïsme, et voulut étayer son argument avec des exemples qui tenaient de l'anecdote. Non, la discussion ne volait pas très haut.

– Je vous parle de solitude, vous me parlez d'égoïsme.

Elle n'eut pas besoin d'élever la voix pour faire cesser les blagues. L'un prit l'air penaud du potache rappelé à l'ordre, l'autre une mine dégagée, un troisième baissa la tête. Le syndicaliste et les étudiants en bout de table mirent un terme à leur dispute et tendirent le cou.

– Vous ne voyez pas que l'Afrique a cessé de créer ? Que nous ne faisons qu'imiter, que répéter, que singer ?

Du regard, elle nous défiait l'un après l'autre.

– Justement, c'est ce que je disais, osa une voix timide qui toussota ensuite pour se racler la gorge.

L'audacieux donna en exemple des pays qu'il appelait les valets de l'impérialisme.

– Des pays qui ne sont pas décolonisés mentalement.

Kolélé l'interrompit.

– Ce n'est pas à eux que je fais allusion. C'est à nous. Écoutez les discours de nos hommes politiques, des syndicats, des mouvements de jeunesse, écoutez-vous bien, chacun d'entre vous. Croyez-vous qu'il y a de la pensée dans ce que vous chantez ? Quand vous étiez petits, vous imitiez Zorro et les cow-boys, au lieu d'être ce que nous étions, c'est-à-dire des Indiens, les victimes de Zorro, des cow-boys et des shérifs. Bon, ce n'était pas votre faute. Plus tard, vous avez imité les uns Patrice et Mario, les autres les zazous de Saint-Germain-des-Prés. C'était amusant, d'accord, et vous n'aviez pas vingt ans. Aujourd'hui, consultez vos montres. Si nous ne nous ressaisissons pas, nous allons être surpris par la nuit. Il est grand temps de mettre fin à la récréation. Or, vous persistez. Au lieu d'interpréter votre propre chanson avec le timbre de votre voix et selon votre rythme, vous

imitez les discours des Russes, des Chinois et des Cubains. Au Congo, la pensée s'est engourdie.

Elle répéta deux ou trois fois la dernière phrase, comme si nous n'avions pas entendu. Abasourdis, nous étions désorientés. N'avait-elle pas participé, elle-même, à un maquis d'inspiration cubaine ?

– Résultat : pas de création. D'ailleurs, et c'est où je voulais en venir, comment créer quand nous sommes toujours en train de papoter ? Pendant que les femmes pilent le manioc, torchent les enfants et les élèvent, eh bien les hommes, eux, papotent. Ils papotent pour faire la révolution. Mais pour créer, il faut s'isoler, nom d'une pipe ! Si Dieu n'avait pas été seul, à l'abri des regards importuns, il n'aurait pas créé le monde. Quand un homme et une femme veulent créer un être humain, que font-ils ? Ils s'isolent, se cachent et verrouillent leur porte à double tour.

Quelques-uns pouffèrent. Elle fit semblant de ne pas les entendre. Lopes était parmi nous. Il ne disait mot et paraissait mal à l'aise. C'est un de ses acolytes, un membre du gouvernement, qui voulut jouer l'homme de culture. Son développement était tortueux. En gros, il objectait que pour une politique, une politique socialiste, précisait-il, il fallait opérer des consultations, donc...

– Merci, l'interrompit Kolélé. C'est ce que je voulais vous dire. C'est la politique qui est en train de nous ronger. La politique nous ronge l'esprit, le cœur et l'âme.

– Pourtant, a chuchoté quelqu'un, le dirigeant politique, le chef, c'est un solitaire.

Même si je veillais à conserver un visage impassible, je partageais son point de vue. J'aurais pu aisément disserter sur le sujet en exploitant des réminiscences littéraires.

Kolélé ricana.

– On parle de la solitude des hommes politiques. C'est peut-être vrai pour les grandes décisions. C'est sans doute vrai quand il s'agit de juger un régime...

A quoi faisait-elle allusion ?

– Tout le reste du temps, le dirigeant politique, du moins en Afrique, est un gibier jeté en pâture aux collaborateurs et aux courtisans. Disponible à toute heure, il ne lui reste plus un instant pour lire en lui-même. Quand les ministres, les ambassadeurs, les conseillers et les courtisans quittent la place, ce sont les gardes du corps qui prennent la relève. Un dirigeant est un

homme qui ploie sous le poids de l'information et des points de vue oraux. Il n'a pas le temps d'étudier, de comparer, il n'a pas le droit de douter, de prendre son temps. Il glisse sur les dossiers et chacune de ses décisions est un coup de dés. Si le bon numéro sort, son entourage et lui pavoisent puérilement. Dans le cas contraire, le Guide se cabre, se vêt quand même de la cotte mal taillée, quitte à s'y noyer ou à la faire craquer, simplement pour ne pas perdre la face. L'humilité est signe de faiblesse dans ce milieu.

Elle avait trop parlé et parut essoufflée, ou peut-être perdue.

– Voilà, quoi... Appelez ce monde comme vous voulez, l'espace des nuages ou de la mer, peu importe ! dans l'un ou l'autre cas, je m'y noie et en sors amputée. Mon plancher des vaches à moi (ici elle a dû expliquer parce que, tout francophones que nous soyons, l'expression n'est pas si répandue chez nous), c'est la solitude de mon studio. Travailler ma voix, comprendre le morceau que je vais interpréter, tenter, *tenter seulement,* de se rapprocher de la perfection, telle est ma jouissance.

Certains d'entre nous échangèrent des sourires de potaches complices.

– Mais pourquoi vous dire ça ? Vous vous en foutez... Moi aussi, d'ailleurs. Je ne cherche pas à vous influencer. Plus je me sens seule, plus je me sens bien. Je suis comme les animaux. J'ai besoin de délimiter mon territoire et d'en être la souveraine en certaines heures. Je mords qui s'aventure à l'intérieur de mes frontières.

La conversation avait été interrompue par M'ma Eugénie. Elle nous proposa de rester dîner avec eux. Un certain nombre s'excusèrent et prirent congé.

Le couvert était simple. Quelques faitouts émaillés décorés de motifs floraux étaient posés sur la table. L'un contenait du poulet baignant dans une sauce rouge à l'huile de palme, un autre des feuilles de manioc pilées, notre fameux saka-saka, un troisième du bitékoutékou, un légume que j'ai du mal à décrire. Dans des saladiers diaphanes, fumait un riz blanc dont les grains se détachaient. Des plats de foufou, de banane plantain pilée, d'alokos et bien sûr de manioc, notre pain quotidien. On trouvait chez Kolélé, à chaque repas, la même nourriture sur la table.

Je me suis laissé tenter mais j'ai pris congé avant tout le monde, sans même toucher au dessert.

J'ai roulé les vitres baissées. La nuit était tiède et l'air qui s'engouffrait dans ma voiture avait la douceur d'une brise de mer. Sur la route, s'envolaient des orfraies débusquées par mes phares et j'ai songé à la

passion de mon père pour la chasse. C'est dans ces parages qu'il venait chaque week-end et ce devait être sur l'un de ces plateaux que s'était produit l'accident fatal. A l'époque, il n'y avait pas de route bitumée. Seulement la savane des plateaux batékés. Il fallait presque une demi-journée pour y parvenir.

La conversation de la soirée me hantait. Kolélé, habituellement si calme, avait été échauffée par le débat. Même si je ne l'ai pas noté en rapportant ses propos, elle s'exprimait par instants avec le ton de ces piliers de cabaret auxquels le vin donne une lucidité éblouissante et qui vous défient en vous crachant des vérités bonnes à ne pas dire. Nous n'avons plus parlé de la solitude le reste de la soirée, mais elle m'a paru agitée. Peut-être songeait-elle à Verdoux.

Un jour, rue Clerc, pour mieux se décrire et s'expliquer, elle m'avait confié, dans une évocation rapide du temps où elle était princesse, que Verdoux avait proposé de l'épouser. Sauvage, elle lui avait ri au nez et s'était enfuie.

Je n'avais pas cherché à en savoir plus sur cette brusquerie. Je n'ai même pas cherché à savoir le détail de sa fugue. D'où, pour où et pour quelle durée ?

A moins que ce ne fût à moi qu'elle pensait. N'avait-elle pas mis fin à notre liaison secrète parce que d'une manière inconsciente, par instinct masculin d'appropriation, j'avais planté ma tente sur son territoire et commencé à le coloniser ?

Entre Kintélé et Brazza, j'ai croisé peu de véhicules. Deux ou trois camions qui montaient vers le nord.

Quand on amorce la descente des plateaux batékés, la nuit, on découvre soudain les deux villes, Brazza et Kinshasa, comme on les aperçoit d'avion. On jurerait deux rives d'une même cité.

A l'époque coloniale, c'était comme si l'une était la banlieue de l'autre. Malgré la police et la douane, franchir la frontière constituait une simple formalité. Aujourd'hui, on dirait que Kinshasa nous est plus éloignée que Paris.

Au cours du repas, quelqu'un s'était demandé pourquoi.

– Ce n'est certainement pas le fleuve qui en porte la responsabilité, avait lancé Kolélé avant d'avaler une bouchée de riz mêlé de saka-saka.

Plus haut, j'ai fait allusion à une interview de Kolélé, aujourd'hui introuvable. Je l'avais lue en son temps, dans la revue *Tam-Tam.* Malheureusement, comme beaucoup d'autres, ce magazine a disparu.

J'avais la certitude que Lopes possédait ce document. Lorsque je me suis adressé à lui, il a feint la surprise et prétendu n'en avoir jamais eu connaissance. Pourtant, dans leur *Kolélé,* Marcia Wilkinson et lui exploitent les idées que la chanteuse évoque dans cet entretien. La plupart des thèmes dont Lopes fait le sujet de ses conférences, ou qu'il expose dans les séminaires où il aime à parader, tirent en fait leur substance d'arguments que Kolélé a exposés devant nous à Kintélé.

C'est en me rendant à Liboulou pour consulter le vieux Lomata sur un point de détail que j'y ai rencontré Léon. Lui possédait ce numéro. Il n'a pas voulu s'en dessaisir et, à notre retour à Kinshasa, j'ai dû l'accompagner dans une boutique du quartier Matongué pour obtenir la photocopie qu'on va lire.

A l'époque, le responsable de la propagande du parti avait fait mettre le numéro de la revue sous embargo. Finalement, sur intervention, dit-on, du chef de l'État lui-même, les libraires et les kiosques auraient été autorisés à le vendre. Mais il était trop tard et peu de gens l'achetèrent. Entre-temps, en effet, grâce d'une part aux stewards et hôtesses de l'air, d'autre part et surtout aux fonctionnaires en mission qui en ramenèrent de Paris, tout Brazzaville se l'était procuré pendant la période où l'interview avait été censurée.

Mais écoutons Kolélé :

> Depuis son retour dans son pays natal, le Congo-Brazzaville, la chanteuse Kolélé se refusait à faire des déclarations à la presse. Pour la première fois, brisant ainsi le silence qu'elle s'était imposé depuis plusieurs années, elle a accepté de répondre aux questions de *Tam-Tam.* C'est au lieu-dit Kintélé, où elle vit avec sa mère, à une quarantaine de kilomètres au nord de la capitale congolaise, qu'elle nous a reçus. Elle y a construit un superbe bungalow dans le style des demeures coloniales de la Caraïbe qu'elle a baptisé *Le Lys et le Flamboyant*, le titre d'un de ses plus grands succès. Tandis que nous nous entretenions sur la terrasse,

une brise venue du fleuve adoucissait la chaleur de cet après-midi de février. Elle nous a offert du vin de palme frais et des jus de fruits locaux fabriqués par sa mère.

Tam-Tam. *- Vous avez commencé votre carrière en Europe, vous voici au Congo. Ce retour au pays constitue-t-il une halte ou bien la fin d'un long exil ?*

Kolélé. - Cela fait maintenant plusieurs années que je suis rentrée. S'il s'agissait d'une halte, elle serait bien longue. Il y a un temps pour chaque chose et mon temps d'Europe est terminé. Ce sont les hasards de ma vie qui m'avaient conduite là-bas, à l'époque coloniale. J'y ai chanté des airs d'Europe, puis j'ai découvert les rythmes des Antilles et du monde noir américain. C'était une musique qui correspondait mieux à ma nature et à mon éducation première. Mais lorsque j'interprétais ces chants, qui sont d'une grande beauté, j'avais encore l'impression de mendier un passeport auprès de pays étrangers. Et j'ai alors songé aux berceuses que ma mère me fredonnait quand elle me portait sur son dos ; aux chansons
que j'avais entendues dans les veillées ou les fêtes de village et, de fil en aiguille, par un long et sinueux cheminement, j'en suis parvenue à me convaincre qu'il fallait faire connaître ces trésors à mon public. Alors...

Tam-Tam. *- La révolution congolaise a-t-elle contribué à ce retour ?*

Kolélé. - Pour moi, la véritable révolution dans notre pays, c'est l'Indépendance.

Tam-Tam. - *Pourriez-vous vous expliquer ?*

Kolélé. - *(Elle toussote pour s'éclaircir la voix.)* Avant l'Indépendance, nous n'étions pas des individus, mais un troupeau de nègres qui avions tous la même tête pour le colon. Nous n'étions pour eux que des pions interchangeables, l'un l'autre, au mieux des insectes intéressants pour la curiosité de quelques entomologistes. Nous étions des boys et des manœuvres. Des *macaques,* comme l'a rappelé Patrice Lumumba dans un

discours célèbre. Nous avions nos quartiers et les Blancs les leurs. Ils pouvaient nous gifler ou nous chicoter sans avoir à répondre de leurs délits. Les colonisations française et belge ont eu leurs propres *apartheids.* Sur un plan personnel, ma révolution a débuté, lorsque, accostant à Marseille, le jour de Pâques de l'an 1949, j'ai constaté que tous les dockers étaient des Blancs ; qu'il n'y avait pas en France de nègres pour les travaux manuels ; que, dans leurs propres pays, les Blancs pouvaient donc n'être que des manœuvres, c'est-à-dire dans la condition réservée aux indigènes, ici, à cette époque-là. Ce jour-là, j'ai compris qu'il n'y avait pas de races créées pour commander et d'autres pour obéir et subir. Eh bien, pour le Congo, je crois que la grande révolution a constitué à faire juridiquement de chaque Noir un être humain. Vous connaissez la chanson *Atandélé, mokili ekobaluka*[4] ? Eh bien, l'Indépendance, cela a été pour nous un bouleversement du monde : ce jour-là, il a proprement basculé. L'Indépendance, c'est plus qu'un drapeau, plus qu'un hymne national, l'Indépendance suppose une restructuration de nos mentalités, de nos comportements, de nos propres valeurs. Je me demande même si certains d'entre nous n'ont pas été traumatisés par cette prise en main de notre sort. Le basculement du monde nous a donné le vertige. Physiologiquement, cela a été un choc. Certains en ont été si grisés qu'ils ont adopté des comportements de jouisseurs, d'autres ont été traumatisés et ont craint que le monde ne vacille sous leurs pieds. Non, je vous dis, nous n'avons pas bien étudié les conséquences de l'Indépendance dans la tête de M. Tout-le-Monde et, faute d'une réflexion sincère, nous n'avons pas encore compris ce qu'implique une véritable Indépendance. Non. *(Un sourire)...* A commencer par celle qui vous parle. A la limite, je me demande si l'Indépendance n'est pas toujours ressentie comme une grande fête : */'Indépendance cha-cha* !

Tam-Tam. *- Voulez-vous dire que la révolution socialiste dont votre pays se réclame depuis 1963 n'a rien apporté par rapport à l'Indépendance formelle et nominale de 1960 ?*

Kolélé. - Vous me posez là des questions trop compliquées pour une artiste. J'avais espéré de votre part une interview sur mon métier, celui de chanteuse, or depuis le début de cet entretien vous m'entraînez dans des considérations d'ordre politique.

Tam-Tam. *- C'est qu'on vous connaît aussi une activité de militante, madame.*

Kolélé. - Je peux répondre à des questions, pas à des allusions.

Tam-Tam. *- Si je vous dis Patrice Lumumba, Kwamé Nkrumah, Sékou Touré, Tomboka, que me répondez-vous ?*

Kolélé. - *(On perçoit un certain agacement sur son visage.)* C'était l'époque de mon service militaire. Celle à laquelle vous faites allusion par ces références s'appelle la camarade Simone Fragonard[5], pas Kolélé.

Tam-Tam. *- Ne ferez-vous donc plus de politique ? Et ne pensez-vous pas que l'artiste se doive d'être engagé ?*

Kolélé. - Ne pas faire de politique, c'est accepter de se laisser modeler par elle. La vie est composée d'une multitude d'actes politiques. Une femme qui divorce a un comportement politique ; refuser d'abandonner son poste de travail pour se rendre à une réunion de la cellule du quartier, c'est une bonne action politique ; l'abandonner pour aller applaudir un chef d'Etat qui arrive à Maya-Maya, c'est une autre action politique, discutable ; quand un groupe de cinq Congolais, lingalophones, refusent de parler *en langue*, et s'astreignent à n'utiliser que le français, par égard à un cinquième qui, ce soir-là, fait partie de leur compagnie, mais est kincongophone, ou viliphone, ils prennent une attitude politique. Rassurez-vous, je continuerai à faire de la politique en poussant de grands coups de gueule chaque fois que je le jugerai utile. Je vous demanderai alors de venir m'interviewer ou je me mettrai à chanter. Vous savez que beaucoup de chansons sont devenues des hymnes en faveur d'idées politiques et que d'autres entretiennent la mémoire pour éviter le retour à des errements du passé. De ce point de vue *(sourire)*, mon pays a besoin de beaucoup de chansons encore. Mais si par politique vous entendez l'insertion dans les appareils d'État ou de parti, alors je cède ma place à d'autres...

Tam-Tam. *- Que pensez-vous de la musique africaine contemporaine ?*

Kolélé. - Elle est trop vaste et trop diversifiée pour que je puisse me permettre de porter un jugement sérieux sur l'ensemble. Il n'y a pas de surcroît *une* mais *des* Afriques. Une observation, cependant : il y a vingt ans, voire seulement dix, notre musique était considérée comme des vociférations de sauvages. Aujourd'hui, je m'aperçois que même si la voix de nos radios est bien faible, en face des grandes stations des pays d'Europe et d'Amérique, même si nous ne savons ni promouvoir ni vendre nos chansons, nos rythmes conquièrent la jeunesse européenne. Bien sûr, les jeunes de Paris, de Londres, de Los Angeles ou de Rome ignorent-ils totalement qui sont Franco, Kabassélé ou Kolélé, tout juste connaissent-ils une ou deux chansons de Myriam Makéba, ou quelques morceaux de Manu Dibango, mais une chose est sûre, c'est qu'ils dansent sur des airs de compositeurs américains, anglais ou français, où se sont introduits nos rythmes. Entrez dans n'importe quelle boîte de nuit de ces pays, observez les danseurs, ils frappent le sol du pied, se déhanchent, battent des mains, lèvent les bras au ciel exactement comme nous le faisions dans nos villages, lorsque j'étais enfant. Il y a là un phénomène intéressant, dont je ne connais ni les tenants ni les aboutissants, mais qu'il faut observer et qui indique peut-être que le monde a besoin de nous. *(Elle s'arrête un moment, puis demande l'autorisation d'ajouter encore quelque chose.)* Regardez le cas Bob Marley. Ça ne vous fait pas réfléchir, vous ? Sans doute a-t-il été un peu plus loin que moi à l'école, ce gars-là, mais cela ne l'a pas mené à l'Université et je crois même qu'il n'a pas son bac. Or, il lui a suffi d'un rythme envoûtant, d'une voix forte et juste, et de quelques idées pour faire basculer le monde. Bob Marley et le reggae ont eu plus d'impact sur les Noirs dans le monde que nos politiciens.

Tam-Tam. *- Et la musique congolaise ?*

Kolélé. - Je préférerais parler de musique zaïco (zaïro-congolaise, si vous voulez), l'une et l'autre sont inséparables. On ne fera jamais divorcer les deux rives du fleuve Congo. A certains moments, elles se tourneront le dos mais toujours dans le même lit. La musique zaïco comporte des chefs-d'œuvre : tout Paul Okamba et presque tout Antoine Moundanda, des chansons comme *Para Fifi* ou *Na komi tounaka*, la presque totalité de l'œuvre de Franco, *Maswa* et *Tongo étani na mokili y a Kongo* d'Es-sous, et même *Indépendance cha-cha.* Cela dit, la presque totalité de notre musique

est une musique de danse, une musique qui sombre trop souvent dans la facilité. Il n'y a aucune variété dans les rythmes. Nous ressassons toujours les mêmes accords. A peine un compositeur a-t-il découvert des arrangements heureux que tous les orchestres le copient et abusent du procédé. Quant aux paroles des chansons, elles se complaisent trop dans la mièvrerie. A part quelques succès qui surnagent de-ci de-là, nous produisons une musique abêtissante. Sans doute cette faiblesse n'est-elle pas sensible à l'auditeur qui n'entend pas le lingala et cherche seulement de quoi se trémousser. Mais nos musiciens manquent d'exigence envers eux-mêmes. Un artiste n'a pas le droit de livrer un travail aussi bâclé.

Tam-Tam. *- Vous n'êtes pas un peu sévère avec vos compatriotes ?*

Kolélé. - Bien sûr, bien sûr ! mais il n'y a jamais eu de progrès sans critique de l'intérieur. Il est grand temps de cesser de voir dans la critique une agression ou un complot échafaudé par l'impérialisme. Ayons l'honnêteté et le courage de nous montrer sévères envers nous-mêmes en faisant la chasse à nos sottises.

Tam-Tam. *- Aujourd'hui. vous êtes l'un des grands noms de la musique africaine. Myriam Makéba, Manu Dibango, Franco, Kabassélé et Fela Randsom Kouty ont chacun en différentes occasions eu à rendre hommage à votre talent. A votre avis, à quoi tient votre succès ?*

Kolélé. - Écoutez, je suis une chanteuse, pas un critique ni un psychologue, encore moins un sociologue.

Tam-Tam. *- Selon un sondage récemment réalisé par* Tam-Tam, *et qui sera publié en même temps que cette interview, votre chanson* Le Lys et le Flamboyant *se situe actuellement au sommet du hitparade des disques africains. Qu'en pensez-vous ?*

Kolélé. - C'est une bonne nouvelle que vous m'apprenez là. Que voulez-vous que j'ajoute ?

Tam-Tam. *- C'est une chanson dont vous avez écrit les paroles, je crois. Quel en est le sens exact ?*

Kolélé. - J'en ai écrit les paroles ? *(rire moqueur)* Ouais, si l'on veut. J'ai fait l'objet d'une inspiration très forte. Quelque chose qui me prenait aux entrailles et m'empêchait de dormir. Alors, je l'ai mis sur papier et l'ai montré à un ami, le compositeur guadeloupéen Tarquin. Comme il avait joué en Afrique avec Sam Castandet, il m'a proposé d'en écrire la musique. Ses conseils m'ont aussi conduite à modifier certaines formulations pour parvenir à un mariage parfait entre les paroles, la mélodie et le rythme. C'est une chanson bilingue : français et lingala, mes deux langues préférées. Pour le lingala, je me suis fait aider par un compatriote dont le nom ne vous dirait rien. En résumé, si vous voulez, l'idée et la musique sont bien de moi mais celle-ci est née grâce à la collaboration de spécialistes. Une fois encore, je suis une chanteuse, pas un auteur ni un compositeur. Le fait d'avoir écrit une chanson dans ma vie ne m'autorise pas à usurper des titres que je ne mérite pas.
Tam-Tam. **-** *Mais vous n'avez toujours pas répondu à la question du sens du* Lys et le Flamboyant ?

Kolélé. - Il est patent. Sinon, j'aurais exprimé différemment ce que j'avais à dire. Par exemple, dans un discours ou *(sourire)* dans un article. J'ai écrit une chanson parce que je ne voyais pas d'autre manière d'exprimer ce que je ressentais ici *(elle se frappe le sein).*

Tam-Tam. **-** *La difficulté d'être métisse ?*

Kolélé. - Si vous voulez.

Tam-Tam. **-** *Existe-t-il un problème métis au Congo ?*

Kolélé. - Je n'ai jamais dit cela. Ni problème politique ni problème de minorité. Nous sommes de ce point de vue plus heureux que les Hutus et les Tutsis. Mais chaque métis a dans sa poitrine un problème existentiel. Par métis, je n'entends pas seulement les sang-mêlé qui, comme moi, ont la peau café au lait (ceux-là, ce sont les mulâtres) mais tous ceux qui comme moi, ou vous, monsieur Dieng, avec votre peau noire, sont métis dans leur tête et dans leur cœur. Ce que veut dire *Le Lys et le Flamboyant,* c'est peut-être (mais peut-être seulement, parce que vous avez droit après tout à votre

propre lecture) que je suis une Congolaise née avant 1960. Je n'ai pas vu le jour avec l'Indépendance. Telle que vous me voyez, j'ai plus de vingt siècles. Peut-être des millions d'années. Je suis une « née vers », si vous voulez. J'incarne mes ancêtres les Bantous et j'incarne aussi mes ancêtres les Gaulois. Je suis en même temps Kolélé, moi-même, irréductible, qui n'a jamais existé avant et qui disparaîtra avec moi, dans ma tombe. *(Elle rit et se met à chuchoter.)* J'ai toujours une hésitation à remplir sur mes papiers d'identité les rubriques relatives à la nationalité et au domicile. Mais cela est une autre histoire.

Tam-Tam. *- Si vous aviez un message à transmettre aux musiciens africains, que leur diriez-vous ?*

Kolélé. - Faites de la belle musique avant tout ; pour cela, cessez de suivre les sentiers battus, fussent-ils ouverts par les grands maîtres ; égarez-vous dans la jungle et polissonnez, il en naîtra de beaux enfants.

Propos recueillis par Moussa Dieng.

Au début, c'était au bord du fleuve, au Saturne, la boîte de nuit de l'hôtel Cosmos, que Kolélé se produisait. Vers onze heures du soir, une première fois, puis, vers une heure et demie du matin, le gérant interrompait les danseurs de rumbas, de slows et de bouchers, et annonçait l'attraction. Dans un cercle de lumière crue, Kolélé entonnait son répertoire. J'avais beau connaître le déroulement de son numéro, chaque fois son apparition me projetait en arrière. Je pensais au temps de La Canne à Sucre.

L'essentiel de sa prestation était composé de morceaux zaïrois et congolais auxquels la patine du temps conférait une touche émouvante. Elle y mêlait des chansons en lingala, quelquefois bilingues, que le public découvrait et dont je la soupçonnais d'être à la fois l'auteur et le compositeur. Car, contrairement à ce qu'elle laisse croire dans son entretien avec Moussa Dieng, elle a composé plus d'un morceau en lingala. Pour les interpréter, elle se faisait accompagner d'une guitare discrète et d'un tam-tam aux percussions étouffées. Certains soirs, en fonction de son public, elle composait son programme avec des poèmes d'écrivains noirs, Senghor, Césaire, Damas, Tirolien, Tchicaya U Tam'si, Tati-Loutard, Ndébéka, mis en musique pour la guitare, la kora ou le balafon et soutenus par un tam-tam discret. Plus tard, je l'ai même entendue chanter des chansons de Brassens, de Léo Ferré et de Jacques Brel, adaptées en lingala. Dans une interview radiophonique que je situe au milieu des années soixante-dix, une journaliste lui demanda à brûle-pourpoint si le fonds musical congolais n'était pas assez riche pour qu'il lui fallût recourir à de la musique étrangère. Suivait un raisonnement aux conclusions rapides sur la qualité de nos valeurs et la décadence de l'Occident.

La réponse de Kolélé fut cinglante. J'en saute la partie didactique :

–... Ce n'est pas seulement pour eux et pour leurs compatriotes que ces auteurs ont écrit ces chansons. C'est aussi pour moi et pour vous. On ne chante pas seulement pour danser et célébrer sa joie, on chante surtout pour soigner son cœur. Quand je sens la tristesse m'envahir et le désespoir me menacer, je prends mon baume où je le trouve, même dans les langues que je ne comprends pas. J'emprunte parce que je veux, moi aussi, offrir les richesses de ma pharmacopée.

C'étaient les années de gloire de Kolélé.

Tout en continuant à se produire au Saturne, en solo, elle s'associait, pour les mettre en valeur, aux orchestres alors en vogue. Le Cercul Jazz et Les Bantous se l'arrachèrent sur cette rive, Franco, Rochereau et Kabassélé la convièrent à des soirées sur l'autre rive. A Abidjan, avec Sam Mangwana, elle réussit un tour de chant que certains amateurs aux tendances nostalgiques aiment à évoquer. On entendit de plus en plus sa voix non seulement sur les ondes des deux pays du fleuve mais aussi sur Radio France Internationale, la BBC, la Voix de l'Amérique, Radio Netherland, voire même, malgré l'apartheid, sur Radio South Africa.

On raconte aussi que le jour où les professionnels africains de football vinrent livrer un match amical contre notre équipe nationale, la fanfare de l'armée interpréta *Le Lys et le Flamboyant* avant le coup d'envoi. Dès que le public reconnut les premières notes, tous ceux des gradins se levèrent et entonnèrent les couplets et le refrain. Je n'ai pas assisté à l'événement mais de nombreux spectateurs m'ont décrit la scène.

Ce que je peux garantir en revanche, pour avoir vécu moi-même la situation, c'est que, à une certaine époque, dès que des gamins apercevaient un métis, ils se regroupaient en bande, tapaient dans leurs mains en trépignant et chantant *Le Lys et le Flamboyant.* Que cet air fût systématiquement choisi pour ouvrir le bal aux noces des jeunes mulâtres laissait de glace Kolélé, mais elle se délectait et bombait le torse de savoir que sa chanson avait tendance à devenir l'hymne des mariages entre deux jeunes gens de tribus différentes.

Au début, elle se faisait accompagner d'un guitariste et d'un percussionniste auxquels se joignit dans un second temps un joueur de sanza. Il pinçait la kora et martelait le balafon avec la même sensibilité. Par la suite, le groupe s'étoffa et sa formation prit le nom des Turbulents.

Pendant quatre années successives, elle fut la chanteuse emblématique du pays.

Elle parcourut celui-ci du nord au sud, faisant la collecte, tel un musicologue chevronné, des chansons de toutes les tribus. Même quand la musique lui paraissait éloignée de sa sensibilité et des accords auxquels son oreille était habituée, elle enregistrait les airs étranges des peuples les plus reculés. Elle prolongea un séjour à Impfondo, certes avant tout pour passer une semaine avec Jacques Mobéko, mais aussi pour mieux s'imprégner des traditions chorales de la région. Elle se rendit ensuite dans la Sangha, puis dans la Lékoumou pour observer la manière dont les Pygmées jouaient de

certains instruments et sortaient de leurs gorges des sons étranges et envoûtants.

Elle draina à ses concerts des foules plus nombreuses que les matchs de football. Kinshasa qui est – malgré ce que nous prétendons, nous les Brazzavillois, toujours un peu jaloux et envieux du gigantesque voisin – la véritable référence musicale de la région, l'invitait régulièrement et lui assurait une publicité de beaucoup supérieure aux moyens que nous aurions pu mettre en œuvre à cet effet. Ce n'était pas que notre presse la boudât, mais elle avait moins de savoir-faire que celle de nos frères de l'autre rive.

Nous étions tous fiers de notre M'ma Kolélé. A l'occasion de la fête nationale ou du Nouvel An, comme chaque fois qu'il souhaitait honorer un hôte de marque, le président l'invitait à se produire au palais. Les autorités politiques l'exhibaient comme si elle était un bien national, une propriété du parti, formée et inspirée par celui-ci sans qui elle serait demeurée dans l'anonymat.

Aujourd'hui où, mis à part quelques collectionneurs de vieille musique, le nom de Kolélé ne dit plus rien à notre jeunesse, il est difficile de comprendre les raisons de l'engouement dont ses chansons et elle furent l'objet.

Je laisse aux spécialistes le soin de fournir des explications dont je peux pour ma part fort bien me passer.

Avec des mots simples, des expressions typiques et une pensée qui traversait les siècles, elle faisait voguer nos rêves les plus intimes, les plus modernes et les plus audacieux sur des rythmes tribaux que nous avions tendance à oublier. Ceux du Congo bien sûr, mais aussi ceux d'autres terres africaines où elle s'aventura toujours en quête d'elle-même.

Les Parisiens et autres Gaulois qui, malgré leur ouverture d'esprit et leur désir de tout embrasser, prêtent en général si peu d'attention aux tribulations et au destin de leurs descendants des pays bantous, ne se souviennent sans doute pas de l'année où Bruno Coquatrix fit de Kolélé une de ses têtes d'affiche à l'Olympia. Dans les débris du bungalow de Kintélé, j'ai récupéré quelques affiches enroulées dans un long tube en carton. Elles évoquent ces jours de gloire et portent la signature d'un certain Pierre Perron, peintre de talent dont j'ai eu depuis lors l'occasion de faire la connaissance au cours d'un passage à Nantes.

Lorsqu'on déroule le poster, ce n'est pas un buste de chanteuse qui s'offre à nous mais celui d'une reine. Le modèle avait alors le port de tête et

les traits de Maud, sa fille. Derrière elle, deux nègres stylisés, les yeux révulsés, battent du tam-tam, et un troisième joue du balafon.

Kolélé ne se produisit qu'une semaine à l'Olympia. Le public des trois premières soirées était pour son ensemble composé d'Africains de Paris. Ils rythmèrent de leurs claquements de mains les refrains de ses chansons et l'obligèrent, par des ovations répétées, à revenir sur la scène et à entonner une nouvelle fois, en un pot-pourri, les morceaux les plus populaires de son répertoire. Ils firent un si grand désordre que la direction de la salle en éprouva quelques frissons pour ses fauteuils.

Les rares journaux qui mentionnèrent son spectacle lui accordèrent peu de place. Ce fut surtout le bouche à oreille qui draina les derniers soirs un public européen. Dans son enthousiasme, celui-ci aurait produit encore plus de vacarme que les nègres quelques jours plus tôt.

– Nous nous sommes libérés de nos Oncles les Gaulois, voici qu'avec notre musique nous libérons leurs enfants.

Telle fut la boutade que Kolélé décocha au journaliste de *La Voix de la Révolution* venu l'interviewer à son retour à Brazzaville.

Toute la ville avait envahi l'aéroport de Maya-Maya pour l'accueillir. Au bas de la passerelle, se tenait le Premier ministre avec son gouvernement au grand complet. Ne me demandez pas lequel, nous en avons tant usé. Nul ne fut jamais reçu avec autant d'enthousiasme au pays, hormis peut-être notre équipe de football lorsqu'elle remporta la coupe d'Afrique des nations. Le gouvernement proclama la journée chômée et payée. De tous les quartiers, nous déferlâmes sur Maya-Maya en chantant, agitant nos mains tendues vers le ciel et contraignant les barrages de police à céder sous le poids de notre charge.

Elle ne l'a jamais déclaré (elle ne l'aurait jamais exprimé tout haut), mais je suis persuadé que l'un des grands regrets de Kolélé fut de n'avoir jamais foulé le sol des États-Unis. Il convient pourtant de mentionner qu'une association de Noirs américains de Géorgie mobilisa suffisamment de fonds dans sa communauté pour la convier avec sa formation à un festival afro-américain. Le visa de Washington ne parvint hélas ! pas à temps et Kolélé ressentit ce retard comme une sanction politique contre son passé : il est en effet probable qu'elle ait été fichée par la CIA et le FBI en raison de ses nombreux voyages *derrière le Rideau de fer.* Peut-être aussi se refusait-on à lui pardonner ses accointances tant avec les maquisards lumumbistes qu'avec les mouvements anticolonialistes et anti-apartheid de l'Afrique

australe. Je crois qu'en son for intérieur elle regretta de ne pas pouvoir connaître cette autre grande contrée de la musique nègre dont elle avait rêvé en écoutant, dansant et interprétant des airs de jazz. Une fois encore je répète et j'insiste que je ne l'ai jamais entendue exprimer ses regrets à haute voix. Si je m'aventure cependant à formuler cette hypothèse, c'est que je me souviens de son enchantement lors d'une émission télévisée sur la vie à La Nouvelle-Orléans. Et puis, n'est-ce pas par le biais de *Carmen Jones* qu'elle découvrit l'opéra ? Et sa fascination pour ces autres nègres de la diaspora ne la conduisit-elle pas à emprunter une identité américaine en se baptisant un temps Winnie Sullivan ? En un certain sens, ce fut à travers des images d'Amérique qu'elle retrouva le chemin de l'Afrique. Quand elle rencontra les Congolais du Congo belge à La Canne à Sucre, elle était déjà en fait sur son chemin de Damas. C'est pour toutes ces raisons que je me crois fondé à affirmer que Kolélé dut ressentir son rendez-vous manqué avec l'Amérique comme un affront. Une interdiction de mettre le pied dans une partie du territoire de sa patrie intérieure.

Depuis 1963, la fête nationale se célébrait durant trois jours, les 13, 14 et 15 août, en souvenir de notre révolution. Un mot bien pompeux pour trois journées d'émeutes assez confuses que le pays avait connues à cette date. Mais tout le monde y croyait et pensait qu'en ces trois jours nous avions tout à la fois renversé un Ancien Régime et accompli, nous aussi, notre Longue Marche.

Cette année-là, la fête nationale promettait d'être une immense réjouissance familiale. Pour donner à la kermesse plus d'éclat qu'à l'accoutumée, les autorités avaient multiplié les libéralités. On stoppa la production de l'usine textile de Kinsoundi, donnant l'ordre à sa direction de tisser sans délai un batik aux motifs inédits sur lequel était frappé un slogan à la gloire du parti et du Guide de la nation. Chaque homme et chaque femme qui acceptait de défiler, au pas de l'oie et en balançant les bras, recevait en récompense une longueur correspondante de tissu pour s'y faire tailler, qui une chemisette, qui une camisole, qui un pagne et un madras.

Les festivités se dérouleraient le soir sous un grand kiosque rectangulaire dans les jardins de l'ancien palais des gouverneurs généraux, rebaptisé palais du peuple. Sur l'une des largeurs du rectangle avait été dressée la table d'honneur. Pour souligner le rang des convives de celle-ci, on l'avait placée sur une estrade. En face, il y en avait une autre, plus large et plus basse, celle du spectacle. Des groupes vocaux, quelques formations de danses folkloriques de la région du président, auxquelles on avait mêlé, pour assurer un semblant de diversification ethnique, deux formations assez misérables représentatives d'autres tribus, tentèrent de distraire le public en lever de rideau. Après eux, se produisit l'orchestre des Bantous de la Capitale dont la réputation n'était plus à faire.

Les membres du corps diplomatique et tous les officiels accompagnés de leurs épouses avaient été placés au milieu du kiosque, de part et d'autre de la piste de danse. J'étais dans ce secteur, debout avec les cadreurs et opérateurs de prises de vues de la télévision nationale que je dirigeais alors.

Les convives de la table d'honneur allaient entamer le dessert quand le chef du protocole s'avança vers le micro, le tapota d'un doigt, pour vérifier le fonctionnement de l'appareil et obtenir le silence avant d'annoncer le chef de l'État. Celui-ci se leva d'un air débonnaire et prit une chemise en cuir que son officier d'ordonnance lui tendait.

Les opérateurs de prises de vues n'avaient plus besoin de mes directives. Il leur suffisait de cadrer l'orateur jusqu'à la fin de son compliment. Telles étaient les instructions du ministre de l'Information.

J'en ai profité pour m'éclipser et récupérer je ne sais plus quoi oublié dans le véhicule de la télévision.

A mon retour, le discours du président n'était pas terminé et l'un des cameramen m'a jeté un regard effrayé. Aurions-nous assez de pellicule pour aller jusqu'à la fin ? Avec emphase et un air de visible satisfaction, le président alignait des formules de circonstance. Des applaudissements l'interrompirent à plusieurs reprises. Ce n'était pas parce qu'il avait annoncé une nouveauté, fait une saillie ou un jeu de mots, ni exprimé une réflexion profonde mais parce que le public avait reconnu une formule consacrée de la rhétorique. En ce temps-là, les expressions convenues, les niaiseries et les mots en *isme* avaient du succès auprès de l'auditoire.

Nous savions que le lendemain, confortablement installé devant son écran de télévision, le chef de l'État se délecterait à contempler son chef-d'œuvre. Et si par malheur un passage, même insignifiant, venait à manquer, nous serions incontinent convoqués, accusés de sabotage et risquerions une mise à pied sans autre forme de procès.

Après le toast, le programme prévoyait Kolélé.

Depuis plusieurs mois, tout avait été négocié et convenu pour que sa prestation constituât le clou de la soirée, juste avant le feu d'artifice.

Le contrat signé, Kolélé s'était attelée à la préparation du spectacle avec sa rigueur habituelle. Elle devait se produire avec Les Turbulents, son jeune orchestre qui bénéficiait alors de la faveur de la jeunesse. Et maintenant que tout avait été réglé, mesuré et minuté, voici que Kolélé n'en finissait pas de se faire désirer !...

Après un moment de flottement, les Bantous de la Capitale revinrent sur la scène et leurs saxos entonnèrent *Maswa,* un de leurs succès de l'époque.

Une ovation accompagnée de rires gras emplit le kiosque. C'était Bokassa, le dictateur de la Centrafrique, qui ouvrait le bal avec notre présidente. J'ai su plus tard que le choix de *Maswa* par les Bantous n'était pas innocent. Chaque fois qu'il l'entendait, Bokassa jubilait et à la fin du morceau dépêchait son officier d'ordonnance pour glisser au chef d'orchestre une enveloppe épaisse. Cette danse allait donc lui faire oublier le contretemps. De fait, Sa Majesté souriait aux anges.

Un couple après l'autre, les invités se levèrent pour accompagner l'empereur et sa cavalière. « Accompagner » n'est pas le mot le plus approprié car le souverain dansait au centre de la piste, protégé par un cercle de gorilles de sa garde rapprochée.

Notre président, après un moment d'hésitation, se leva à son tour et invita Catherine Bokassa, l'impératrice de la Centrafrique, femme longiline d'une grande beauté. J'ordonnai à une caméra de filmer la scène.

A la pause, notre président raccompagna sa cavalière un peu rapidement à sa place, s'excusa et alla s'entretenir avec le ministre de la Culture et le chef de la sécurité. On ne pouvait entendre leur conversation mais le débat était animé. Le ministre de la Culture manifestait son impuissance en montrant ses deux mains vides puis esquissait quelques pas comme pour s'en aller, s'arrêtait brusquement et repartait d'une démarche agitée.

Plus tard, pour en avoir le cœur net, j'ai visionné plusieurs fois de suite la séquence où notre président danse avec l'impératrice. Le gros plan montre un visage préoccupé qui ne décolère pas. A l'heure du feu d'artifice, malgré la splendeur des gerbes lumineuses, on le sentit soucieux. Comme si son ministre de l'Intérieur venait de lui annoncer un débarquement de mercenaires ou une tentative de coup d'État.

Dans les petites capitales, rien ne peut se dissimuler et, dès le lendemain, tout Brazzaville était au courant de l'incident et s'en gaussait. Depuis Makélékélé jusqu'à Tout-pour-le-peuple, en passant par Bacongo, les quartiers Mfilou, Poto-Poto et Talangaï, la nouvelle bruissait comme mille essaims d'abeilles. En lingala, en mounoukoutouba, en lari, en kitéké, en mbochi, en haussa, en mina, en éwé, en popo, en fong et en fang, les bouches chuchotaient aux oreilles les raisons de la défection de Kolélé et l'on caricaturait (mais à peine, je vous le jure ! à peine seulement) la colère de notre président.

Les limiers de la police entendaient ces malveillances mais ne savaient où donner de la tête, car à peine une oreille avait-elle localisé l'origine et identifié les auteurs de ces ragots qu'une autre percevait un bourdonnement provenant d'une autre direction.

Curieusement, cet événement constitue l'un des rares cas où la différence entre la réalité et les versions de radio-trottoir est dérisoire. Ce qui va suivre est indistinctement emprunté aux deux sources.

D'abord parce que j'avoue n'avoir pas réussi à dénouer tous les fils de l'intrigue, ensuite parce que la part d'imagination qui colore la variante de

radio-trottoir fait aussi partie de notre réalité.

En fait, cette année-là, le gouvernement comptait célébrer la fête nationale en famille. Des journées fastueuses certes, mais sans hôtes étrangers.

Or Bokassa s'était imposé, forçant la porte par un télex, appuyé d'abord par une démarche de son ambassadeur itinérant puis par l'envoi d'une délégation composée d'un ministre d'État flanqué d'un haut responsable de ses services du protocole.

Et, comme chacun le sait, l'Africain ne refuse jamais l'hospitalité même lorsque le convive est indésirable. On ronchonne en aparté, on peste, on déplore mais on fait bonne figure et, quel qu'en soit le coût, on abat poulets, cabris et veaux gras, on orne la porte de sa demeure de branches de palmier. C'est vrai des familles mais aussi des États. Rares sont les diplomates et les historiens occidentaux qui ont réussi à comprendre notre logique. Et ces quelques malheureux ne sont, en tout état de cause, pas encore parvenus à se faire entendre de leurs autorités ni de leurs opinions pour qui, on le sait aussi, il n'y aurait pas de logique, même interne, dans nos comportements, us et coutumes. Passons.

Après avoir maugréé et traité l'empereur de malappris, il fallut bien le recevoir. Pour banaliser la chose, un avion spécial sillonna les cieux pour inviter au pied levé quelques chefs d'États voisins.

Kolélé ne fut au fait de toutes ces tractations que le matin, à l'issue du défilé.

C'est alors qu'elle réunit Les Turbulents et leur signifia tout net qu'il ne saurait être question pour elle d'aller se produire devant un monstre, mixture de bouffon et de boucher. Plutôt mourir, cracha-t-elle, que de chanter pour cette pourriture !

Les jeunes gens de son chœur et de son orchestre ressentirent une violence déception mais déclarèrent avec emphase qu'ils la suivraient jusqu'à la mort et scandèrent la devise alors à la mode : « Tout pour le peuple, rien que pour le peuple ! », mais rien pour le boucher de Bangui qui avait fait massacrer des enfants et que l'on soupçonnait fortement d'anthropophagie.

L'après-midi fut marqué par un ballet de voitures entre le palais présidentiel et Kintélé. On tenta d'expliquer à Kolélé que le président lui-même nourrissait peu de considération pour la prétendue Majesté impériale mais que les contraintes de l'hospitalité bantoue combinées au principe de

non-ingérence ne permettaient pas d'infliger un affront à celui qui, au bout du compte, était le représentant du peuple centrafricain. Qu'il fût légitime ou pas, c'était un autre problème, en l'occurrence pas facile à démêler et sur lequel le principe de non-immixtion dans les affaires d'un État souverain interdisait de s'appesantir. On argumenta, on la supplia, on l'appela maman, on lui demanda de pardonner, on s'agenouilla, rien n'y fit.

Kolélé adopta des airs hautains de souveraine outragée et déclara qu'il n'y avait pas de Centrafrique mais seulement un Oubangui-Chari, puis étala ses griefs : une longue liste de victimes, les oreilles coupées, le rapt de jeunes filles, l'histoire des Martines, et d'autres scandales que la tradition orale, aujourd'hui encore, n'a pas oubliés.

Il semble toutefois que le rapport de l'un des négociateurs, essoufflé et transpirant à force de faire la navette entre Kintélé et le palais, introduisît doute et confusion, d'où cet espoir fiévreux, entretenu jusqu'à la dernière minute, d'offrir aux chefs d'État une soirée Kolélé.

Quelle est la véritable nature de ce quiproquo ? Je ne suis malheureusement pas en mesure de le déterminer car la version de radio-trottoir me paraît sur ce point aussi confuse que celle du gouvernement.

Dès lors, et jusqu'à sa disparition, Kolélé allait faire l'objet d'un boycott systématique de la part du gouvernement et de ses organes de presse.

Elle s'accommoda mal de cette mise en quarantaine Ne pouvoir exercer son métier constituait pour elle une torture insupportable. Elle avait fait sculpter en lettres gothiques d'ivoire, sur une plaque d'acajou, dans une pièce du bungalow de Kintélé, cette phrase de Suzana Rinaldi, la chanteuse argentine de tango :

« JE CHANTE PARCE QUE JE NE PEUX PAS ME TAIRE. »

Sa mise à l'index se poursuit aujourd'hui où le meilleur de sa production ne fait l'objet ni de promotion ni de distribution. Ses albums de disques les plus prestigieux sont devenus introuvables à Brazzaville. Son éditeur, me dit-on, aurait fait faillite. Voire.

Après l'incident du palais, elle donna encore quelques concerts et récitals au Zaïre, au Gabon, en Côte-d'Ivoire, au Sénégal et au Nigeria. Elle se produisit aussi en Angola, à Cuba et en Corée dont les portes lui furent fermées une année plus tard, suite aux pressions diplomatiques de notre gouvernement. Certains assurent que notre président lui aurait pardonné et

que les démarches entreprises pour obtenir son boycott auprès de certains « pays camarades » seraient plutôt imputables à un haut responsable du parti connu pour ses excès de zèle.

La vérité est beaucoup plus banale.

Au retour d'un voyage à l'étranger, elle se plaignit d'une méchante angine, accompagnée d'une extinction de voix.

Refusant de s'écouter, elle négligea les médecins.

– Tous des ignorants, déclarait-elle avec une grimace de mépris.

La médecine traditionnelle, que lui suggéra alors timidement M'ma Eugénie, n'avait pas meilleure grâce à ses yeux.

– Si elle possédait vraiment toutes les vertus dont on la pare, nos nouveau-nés ne mourraient pas tant et nous aurions éradiqué le paludisme, la maladie du sommeil, le pian et l'onchocercose bien avant l'arrivée des *Mindélés*. Nous aurions alors été assez robustes pour leur résister, nous n'aurions pas été colonisés.

Elle s'arrêtait alors et posait son index sur sa peau.

– Il n'y aurait pas eu de bâtards avec ce beau bronzage. Si les sciences occultes, ajoutait-elle encore avec férocité, étaient si puissantes, pourquoi donc continuions-nous à patauger dans le sous-développement ?

Je situe ma dernière rencontre avec Kolélé deux mois avant sa mort. Épuisé par plusieurs semaines de tournage, j'annonçais ma venue à Kintélé pour le prochain week-end. J'avais besoin de silence et de contempler le fleuve.

C'est Léon qui m'accueillit. Il venait une ou deux fois l'an rendre visite à sa mère.

Elle m'attendait dans le salon. Elle transpirait et respirait péniblement.

– Ce n'est rien, me rassura-t-elle d'un sourire. De la fatigue. Encore cette sale angine. Elle passe et revient. La saison sèche a apporté un méchant virus.

Elle cita plusieurs cas et M'ma Eugénie renchérit.

Je craignais une rechute de sa tuberculose mais me gardais d'y faire allusion. Elle n'aimait pas en parler. C'était pour elle une page tournée et classée.

– Tu devrais quand même aller voir ou faire venir le médecin, osai-je.

– Elle ? s'exclama Léon.

Pendant que nous regardions la télévision, elle s'assoupit, sa tête s'affaissant de guingois.

J'avais du mal à entamer la conversation avec Léon. Il a évoqué un souvenir d'enfance que j'avais oublié. Une situation où j'avais le mauvais rôle. Effectivement, enfant, j'ai longtemps eu des frayeurs. Léon était pour sa part plus courageux. Pour ne pas rompre l'ambiance, je fis semblant de me rappeler l'anecdote.

Tantine, qu'un éclat de rire de Léon avait réveillée, s'excusa : elle ne déjeunerait pas avec nous. Léon l'aida à gravir l'escalier et l'accompagna dans sa chambre.

– Ce n'est pas grave, me confia-t-il en redescendant. Ça se passe ici.

Il avait posé sa main sur la tête. Moi, je savais que Kolélé n'était pas femme à se laisser aller.

A table, Léon voulait savoir ce que je devenais.

– Tu fais des films ? répéta-t-il, un sourire amusé au coin des lèvres.

Cela ne lui paraissait pas sérieux pour quelqu'un qui était allé étudier en Europe aussi longtemps. J'avoue avoir eu du mal à justifier mon travail.

Lui tentait sa chance dans le café et le cacao. Il y avait été conduit parce que Liboulou ne rapportait plus assez. Des squatters s'étaient installés sur

les terres de Lomata et il était dangereux de s'aventurer à les en expulser. Léon s'y était essayé une fois en faisant appel à un notaire et ils n'avaient dû leur salut qu'à la rapidité avec laquelle ils avaient pu courir et sauter dans le véhicule tout-terrain. Les squatters les avaient poursuivis la machette à la main. Soutenus par un député de la région, qui menaçait de politiser l'affaire, ils étaient, selon Léon, indélogeables.

– Le pays n'a plus de lois, conclut-il.

Dans le reste de sa relation s'exprimait une nostalgie du temps colonial. Je lui rappelai les vexations que nous subissions alors à cause de notre couleur.

– Ouais, concéda-t-il, mais à l'époque il y avait des lois au moins.

Chaque fois que je voulais m'exprimer en lingala, il répondait en français. Son lingala était parfait et il parlait le français avec un fort accent belge.

– Sans doute, reconnaissait Léon, la loi nous était-elle défavorable de manière globale face au Blanc mais, lorsqu'il s'agissait de contestations entre nous, elle était appliquée avec justice et les juges étaient des personnages aussi propres que des prêtres.

– Bien sûr, pardi ! nous n'avions pas moyen de les corrompre ni même de les approcher. Alors, évidemment...

M'ma Eugénie demanda au boy d'apporter le dessert. Léon me proposa une mangue.

– Du jardin de maman.

– Non, merci.

– Tu n'aimes plus les mangues ?

Il évoqua de nouveau un souvenir d'enfance.

J'acceptai un autre verre de bière. Elle était délicieuse et me faciliterait la sieste. C'était de la Polar. Il en avait ramené plusieurs casiers de Kinshasa. Lui préférait boire du vin.

– Comme à l'époque coloniale, commentai-je.

– Exactement, nous sommes restés des Belges et vous des Français, ajouta-t-il.

Léon rappela qu'à l'époque coloniale les Belges interdisaient le vin à leurs indigènes et les Français la bière aux leurs et il y voyait le point de départ du penchant que les Zaïrois ont aujourd'hui pour le vin et les Congolais pour la bière.

Heureusement que Kolélé ne nous entendait pas. Je demandai à Léon des nouvelles de Josépha Mbata, cette vendeuse de bière Polar que Kolélé avait recrutée dans le Kwilou pour la mise en place d'une organisation féminine. Léon l'avait perdue de vue mais se souvenait qu'elle avait été, quelques années plus tôt, bourgmestre d'une ville de la province du Shaba.

– Tu vas souvent en Belgique ? demandai-je à Léon.

– Moi ?

Il éclata de rire.

– Je n'y ai mis les pieds qu'une fois dans ma vie. Quinze jours. Ça m'a suffi.

J'ai envié Léon. J'aurais voulu être un métis aussi sauvage que lui. Un métis dont les pieds sont à la torture dans une paire de chaussures ; un métis malheureux de ne pas trouver sur la table son manioc et son saka-saka ; un métis qui souffre d'être contraint de parler une journée entière en français. Léon adorait le français, à condition toutefois de l'alterner avec le lingala.

Après le repas, nous nous séparâmes. M'ma Eugénie m'aida à m'installer dans la petite maison, spécialement réservée aux amis de passage.

Je savais qu'il me fallait le silence du bord du fleuve pour faire une sieste aussi profonde. Lorsque je me suis réveillé, j'ai mis un certain temps à réaliser où je me trouvais. J'ai dû déployer un effort et me trouver des motivations pour ne pas me laisser glisser à nouveau dans l'inconscience. Je me suis mis à lire et j'en ai ressenti un plaisir physique. Mon esprit était clair et chaque phrase du texte était remplie de sens.

Je suis sorti pour prendre l'air. Je ne disposais plus de beaucoup de temps avant le coucher du soleil. Je voulais descendre vers le fleuve. Je sais mal décrire l'eau qui coule dans le chenal mais, même si ce ne sont pas les mêmes gouttes, elle ressemble toujours à celles de mon enfance.

A l'étage du Lys et le Flamboyant, la porte de la chambre était ouverte. J'aperçus Kolélé allongée sur le côté droit, tournée vers le fleuve. De loin, ses yeux paraissaient clos. Elle venait de s'endormir depuis peu car on entendait encore un disque qu'elle avait dû poser sur la platine. Une cavatine, interprétée, je crois, par Maria Callas. Peut-être après tout qu'elle n'était pas endormie ; sans mes lunettes, je distingue de plus en plus mal à cette distance. Ou peut-être encore qu'elle avait fermé les paupières pour se détendre et mieux savourer la voix de la Callas. Des séquences de la rue Clerc ont défilé devant mes yeux.

C’était un long week-end en raison de je ne sais plus quel lundi férié. J’ai brusquement décidé d’écourter mon séjour à Kintélé et de rentrer à Brazzaville le dimanche soir. Léon a voulu profiter de ma voiture. Il devait coûte que coûte retraverser le fleuve ce jour-là.

Depuis la construction de son bungalow, Kolélé ne cessait de me proposer de venir profiter du calme de sa propriété. Moi, j’hésitais car je ne me sens jamais bien en position d’invité. Je préfère dépenser le prix d’une chambre d’hôtel. J’aime jouir de ma liberté, avoir la latitude de me lever et me coucher aux heures les plus fantaisistes, sans craindre d’indisposer celui qui m’offre l’hospitalité. Mais comment l’expliquer à une Africaine ? Quand de surplus il n’y a pas d’hôtel à Kintélé ?

C’est l’absence de Mosséka, ma nouvelle compagne, qui m’avait décidé à finalement honorer l’invitation de tantine Monette.

Or je l’avais à peine entr’aperçue durant mon séjour.

Avant mon départ, elle est descendue et a passé quelques instants avec nous dans le salon. A plusieurs reprises, je l’ai exhortée à faire venir le médecin. Elle respirait par petits coups et des gouttes de sueur perlaient sur son front et sa lèvre supérieure. Elle m’a souri, la tête légèrement penchée.

– C’est trop loin. Ils ne viennent pas jusqu’ici.

Elle respirait avec difficulté. Je lui ai proposé de rentrer avec nous à Brazzaville.

– Et qui va prendre soin de mes tomates et de ma basse-cour ?

Léon ne disait mot. Il empaquetait son bagage, l’air résigné comme si j’entretenais un vain dialogue qu’il avait pour sa part déjà eu maintes et maintes fois avec sa mère.

Quand nous l’avons embrassée, elle a gardé Léon un peu plus longtemps dans ses bras. Je crois qu’elle avait les yeux humides.

Dès que nous avons abordé la chaussée goudronnée et mis le cap sur la ville, j’ai éprouvé un sentiment de libération.

– Tu es merveilleux, m’a dit Léon, après tant d’années en Europe tu n’as pas oublié le lingala.

Je me suis demandé s’il se moquait de moi. Les Zaïrois sourient toujours de notre lingala. D’une certaine manière, nous leur sommes, du point de vue des tournures et de l’accent, ce que les Belges et les Québécois sont aux Français.

La route était déserte et je roulais à vive allure.

– Et le sango, tu t’en souviens encore ?

– Non, à part les injures et des chansons obscènes.

– Lesquelles ?

J'ai entonné *Kinguê gbwa wali,* un refrain paillard dont la saveur ne passe pas dans la traduction. La chanson que chantaient à tue-tête les tirailleurs en partance pour le front à l'époque où Kolélé était Mme Sergent. Je chante de plus en plus faux. Léon s'est plié de rire et m'a tendu la main pour que j'y tope. J'ai ralenti et frappé mollement dans sa main.

Il a évoqué Yangué et Aladji Alpha junior, nos amis de Mamadou Mbaïki et notre fugue à la rivière du Km 7. Sa manière de se remémorer ces années-là en faisait un âge d'or. Je me suis dit que je n'avais pas su en profiter. Pourquoi, aujourd'hui, nous ne nous recherchions pas plus, alors que nous avions été si proches ? Tandis que j'écoutais Léon poursuivre sa reconstruction du passé, je me suis reproché de n'aller pas plus souvent lui rendre visite à Liboulou.

Lorsque je lui ai relaté dans quelles circonstances le hasard m'avait mis, un jour à Paris, en présence de Yangué, il n'a pas réagi.

J'avais profité d'une ligne droite pour accélérer mais j'ai dû donner un violent coup de frein pour éviter des nids-de-poule qui m'obligeaient à zigzaguer. J'ai pesté contre les travaux publics et Léon a philosophé sur la manière dont nos hommes politiques gèrent nos pays depuis les Indépendances. Quelques années auparavant, j'aurais qualifié ces propos de réactionnaires. Je me suis demandé comment sa mère les aurait accueillis. Leur arrivaient-ils d'aborder de tels sujets ?

Lorsque nous l'avions quittée quelques instants plus tôt, Kolélé m'avait semblé émue de sentir que son fils s'arrachait de nouveau à elle. Cette brève image ne cessait de me poursuivre. L'ancienne militante, l'ancien commissaire politique possédait donc des failles. A quoi donc, au bout du compte, accordait-elle le plus d'importance ? A la perspective historique ? A la chanson ? A sa famille ? Le savait-elle bien, elle-même ? A quel moment jouons-nous un rôle, à quel moment sommes-nous nous-mêmes ? Dans notre vie privée ou dans la vie publique ? Et qu'est-ce donc qu'être soi-même ?

– Et Lopes, tu le vois toujours ?

– Non, surtout pas depuis qu'il est entré au gouvernement.

Léon aussi se méfiait de la politique. L'affaire-là avait trop pourri le pays. Après deux ou trois phrases fortes et imagées, il a semblé au bout de sa pensée et, désemparé, a fait une grimace de répulsion. Le regard rivé sur la

route, je ne commentais pas. Lui était épuisé. Non pas du week-end mais de la fatigue accumulée sur les pistes du nord du pays.

Du coin de l'œil, j'ai aperçu sa tête qui dodelinait de manière comique, avant de s'affaisser sur sa poitrine, tandis que ses paupières se refermaient. Il avait dans son sommeil l'air plus vieux que son âge. J'ai soudain pris conscience que depuis plusieurs jours je le voyais avec ses traits d'enfant. Il m'est alors réapparu avec ses cheveux gris et ses rides. Le seul visage que ses relations devaient lui connaître.

Nous avons croisé un camion qui montait vers le nord. Il a surgi devant moi à un tournant du côté d'Itatolo. Il roulait au milieu de la route et j'ai dû donner un brusque coup de volant pour éviter la collision.

Secoué, Léon a ouvert de grands yeux. Il ne s'est pas rendu compte de l'incident. En pestant, j'ai dû lui expliquer à quoi nous venions d'échapper. Il m'a raconté les risques que prenaient les camionneurs de l'Equateur.

Je ne sais pas comment la conversation est revenue sur tantine Monette. En fait, j'étais vexé de son attitude. Elle avait passé les deux jours allongée, dans sa chambre, à l'étage. Peut-être m'avait-elle encouragé à venir passer ce week-end à Kintélé simplement pour ne pas se dédire alors qu'elle aurait en réalité préféré se trouver seule avec son fils.

– Je crois que tantine est fatiguée, ai-je dit. Cette angine qui se prolonge, c'est pas normal. Elle devrait...

Une fois encore, Léon a répondu en minimisant l'état de santé de sa mère.

– C'est ma mère, je la connais. Une comédienne.

Combien de temps au total avait-il vécu avec elle ? N'était-il pas influencé dans son jugement par l'image que Lomata, son père, avait dû lui peindre de la jeune Simone ?

– Si tu pouvais savoir comme elle nous fait marcher.

Ses paroles étaient inhabituelles pour quelqu'un d'aussi immergé que lui dans la vie indigène. Car, malgré sa peau claire et ses cheveux lisses, Léon est un vrai nègre. Or, chez nous, la mère est sacrée. On ne profère à son égard aucune critique, fût-elle anodine.

J'ai pris le contre-pied de Léon en assurant qu'elle devait souffrir.

Il s'est entêté et a multiplié les anecdotes.

Je me suis tu et me suis mis à l'écouter. Je ne croyais pas un seul mot de ce qu'il disait mais j'avais besoin de prêter une oreille attentive pour mieux

le comprendre. A quoi bon ? Léon ne me sera plus ce qu’il me fut au temps de notre enfance à Bangui.

Hier, on m’a interrompu en plein tournage. Un messager de M’ma Eugénie me demandait de la rejoindre d’urgence.

Quand je suis arrivé dans sa parcelle, à Poto-Poto, la vieille était effondrée.

Un camionneur en provenance de la Léfini venait d’apporter la nouvelle. Un incendie avait ravagé Le Lys et le Flamboyant.

A partir de la rivière de la Tsiémé, et jusqu’à la piste en terre qui serpente entre les matitis vers Kintélé, j’ai roulé en poussant mon moteur au maximum. Nous ne parlions pas.

Il ne restait plus qu’un amas de cendres et la carcasse en fer du bungalow de style antillais. S’il vous arrive de monter un jour à Kintélé, vous ne verrez que des matitis là où s’élevait naguère le bungalow. Si je suis là, je pourrai vous indiquer son emplacement exact.

Le gardien avait entassé dans un coin ce qu’on avait réussi à sauver. Quelques meubles, des bibelots hétéroclites, une baignoire, un bidet et une malle métallique. Sur son couvercle, à la peinture blanche, le prénom et le nom de son propriétaire : Mme Simone Fragonard, alias Kolélé, avec pour toute adresse, Brazzaville, Congo. Sans doute une cantine qu’elle avait fait venir par bateau.

Le feu se serait déclaré dans la matinée. Le gardien ne comprenait pas. Il assurait avoir entendu une déflagration au début de l’incendie. Vraisemblablement l’explosion des bonbonnes de gaz. Mais l’origine de tout cela ? Nous avons fait répéter la chose au gardien plusieurs fois. Toujours la même version.

Quand je lui ai demandé de monter dans la voiture pour venir faire la déclaration aux autorités de la police, à Brazzaville, il a pris peur.

– Laisse-le, a imploré M’ma Eugénie d’une voix éteinte. Il n’y est pour rien, le pauvre.

Comme souvent, dans de telles circonstances, les sentinelles, le jardinier et tout le personnel domestique étaient des membres de la famille. C’est la raison qui avait conduit Kolélé à les embaucher, en dépit de son opposition de principe, lors de son retour au pays, à posséder des employés.

J’ai eu beaucoup de peine à faire comprendre à M’ma Eugénie que je ne soupçonnais pas le pauvre bougre mais que c’était pour les besoins de l’enquête, pour l’assurance, pour les héritiers, etc.

– Les policiers sont incompétents dans ce genre de chose. Seule une réunion de famille pourra dire qui a jeté le *ndoki* sur notre maison.

Le *ndoki* ? Ce peut être la magie qui permet au talent de se surpasser et de produire des miracles mais c'est plus souvent le maléfice que cuisine le sorcier. Je n'ai pas trouvé la force de ramener M'ma Eugénie à la raison.

Kolélé n'avait jamais pu la convaincre sur ce point.

M'ma Eugénie m'a remis ce que l'incendie n'a pu détruire. Elle m'a tendu ces restes avec d'infinies précautions, comme s'il s'agissait de reliques disparates, de signes cabalistiques que je serais le seul à pouvoir interpréter. J'ai beau les examiner, je n'en vois pas l'intérêt, à l'exception d'une lettre.

Elle est rédigée en une belle écriture, fine, au stylo, légèrement penchée sur la droite.

Dans un style dépouillé, l'auteur indique qu'il a décidé de s'en aller et lègue au destinataire de la lettre tout ce qu'il possède.

La signature est difficile à déchiffrer. Après avoir utilisé la loupe, j'ai cru lire le nom de Verdoux.

Ses biens étaient constitués essentiellement d'un appartement à Paris, dans le VIIe arrondissement, et d'une maison dans l'Eure.

Il n'est pas clair que la disparition à laquelle fait allusion Verdoux constitue un départ pour se fondre dans l'anonymat à l'étranger ou un suicide.

L'événement se serait produit en 1958, un an et demi avant que je ne redécouvre tantine Monette dans une boîte de nuit de Montparnasse.

La disparition de Verdoux aurait-elle été la véritable cause de la décision de Kolélé de tourner le dos à l'art lyrique ?

Il y a quelques jours, alors que je me remettais à peine de cet incendie, j'ai assisté à une soirée télévisée consacrée à Kolélé. Un débat à l'américaine, entrecoupé de documents en noir et blanc. Des séquences filmées qui retraçaient sa carrière : une soirée dans la salle du CEFRAD, son concert au Vog, sa rencontre avec Myriam Makéba, sa prestation dans la salle de l'Atlas à l'occasion du festival d'Alger et le gala qu'elle anima à l'occasion de la visite officielle à Brazzaville du prince Norodom Sihanouk ; également des photos tant de la petite pensionnaire du couvent que de la maquisarde en tenue de guérillero cubain. Je ne crois pas qu'elle aurait accepté de rendre publics ces témoignages.

Sur le plateau, parmi les invités, trônait Henri Lopes. Sur un ton de circonstance un peu forcé, variant du lugubre à l'enjoué, il épiloguait sur la vie de Kolélé comme s'il avait été son fidèle compagnon et son confident.

Son témoignage, comme celui des autres invités, rejoignait les commentaires de la voix off qui accompagnait les extraits d'actualité. Kolélé aurait été la plus grande chanteuse d'Afrique, un patriote modèle, une infatigable et irréprochable combattante en faveur des droits de la femme et des masses déshéritées.

L'un des participants, que je connais de vue mais dont j'ignore l'identité, a résumé la vie de Kolélé en une formule de thèse où le paradoxe constitue le piquant : elle serait le prototype de l'artiste africaine de ce siècle. Elle aurait d'abord confondu art et politique. Elle se serait ensuite démarquée de la vie militante ainsi que des appareils politiques et gouvernementaux, tout en demeurant fondamentalement politique. Son drame serait d'avoir voulu revenir en Afrique alors que les conditions n'y étaient pas encore réunies pour vivre la vie d'artiste à fortes radiations. Elle en serait morte. C'est du moins ce que soutenait cet invité.

Son intervention a suscité l'indifférence.

Personne, pas même Lopes, n'a cru devoir rappeler qu'elle était métisse et mulâtresse.

Cédant à l'ambiance d'incantation, de logomachie et à l'emportement d'un discours tout aussi ampoulé que superficiel sur le rôle de l'artiste dans les sociétés africaines, l'un d'eux a proposé de débaptiser la salle du CEFRAD, ou la Maison commune de Poto-Poto, pour l'appeler la salle Kolélé.

A plusieurs reprises j’ai failli éteindre mon poste. Je me suis retenu pour ne pas céder à une attitude de dépit.

Il est temps que mon film sorte pour redresser la vérité mais les négociations avec le producteur éventuel traînaillent.

En attendant, pour apaiser mes nerfs et « pour ne pas que la musique s’interrompe », j’ai décidé d’écrire un livre sur la vie de Kolélé.

Épilogue

Il y a maintenant plus de trois mois que j'ai envoyé mon manuscrit, aux Éditions du Seuil, à Paris. Sept semaines après, j'ai reçu une réponse, adroitement tournée, d'un éditeur à la signature illisible. Mon récit l'intéressait mais il me demandait de retravailler la fin sans être en mesure de me préciser ce qui le gênait.

Je viens de profiter d'une mission à Paris pour aller le voir et discuter de tout cela de vive voix.

L'éditeur souhaite que je donne un dénouement plus clair et logique à mon récit.

Il n'en a pas besoin. Ce n'est pas un roman policier, ni même à intrigue. La fin est annoncée dès la première page.

Même si je devais retravailler mon texte et satisfaire à mille autres de ses exigences, l'éditeur demeurerait réticent à publier ce livre dans une collection de biographies célèbres qu'il s'apprête à lancer. Il n'a jamais entendu parler de Kolélé et doute qu'elle ait véritablement existé. Et quand cela serait, m'a-t-il avoué avec une franchise à laquelle je rends hommage, son nom ne dirait rien au public français. Il préférerait faire figurer ce témoignage dans la catégorie des romans.

J'ai fini par transiger car au bout du compte les règles du roman dépendent de chaque auteur. On peut tout y mettre pourvu qu'une logique interne sous-tende l'ensemble de l'édifice.

Et puis la frontière entre le réel et l'imagination, entre la vérité et l'erreur, ou le mensonge, est si ténue qu'on la franchit sans s'en rendre compte. Le romancier pense n'avoir puisé que dans ses rêves, quand il réinvente la vie ou prophétise le réel.

Dans mon cas, c'est plus simple et moins ambitieux. J'ai dit la vérité d'un être qui ne fut pas une héroïne de l'histoire de son temps mais plus qu'une diva. Elle fut à son corps défendant une héroïne de roman.

Après avoir placé l'éditeur le dos au mur en acceptant toutes ses conditions, voici qu'il remet la publication de mon manuscrit aux calendes

grecques.

Plus je regarde ce monsieur, plus son visage me fait penser à celui de Jean-Jacques Rousseau peint par Ramsay. C'est absurde.

Il prétend que Le Seuil vient de signer un contrat sur le même sujet et le même personnage.

Dans l'autre témoignage, les faits colleraient plus à la réalité.

L'ouvrage est déjà sous presse. Les épreuves étaient sur la table de l'éditeur prêtes pour l'envoi aux critiques.

L'éditeur s'est levé un instant pour aller fournir une information, ou donner des instructions, à une brunette qui avait entrebâillé la porte et passé la tête. J'en ai profité pour lire le nom de l'auteur. La bile m'est remontée à la bouche.

Une fois encore, Lopes se dresse sur mon chemin.

Je l'avais rencontré au croisement des rues Jacob et Bonaparte. Il m'avait interpellé dans son lingala directement traduit du français et avait, selon son habitude, cabotiné en jouant les gentilshommes courtois. Quand je lui ai indiqué où je me rendais et à quelle fin, il s'en était réjoui. Il faisait assaut de trop de politesse pour que ne s'y mêlât pas quelque coup fourré. J'aurais dû m'en douter.

Il m'avait félicité et prodigué des encouragements dont je n'ai cure, sur le ton de quelqu'un dont la tête fourmille d'idées. Puis s'était excusé en arguant qu'on l'attendait à l'Unesco pour je ne sais quelle réunion. Je l'avais observé s'en aller avec un sentiment de pitié.

Il ne changera jamais, toujours soucieux de paraître pour fuir sa réalité.

Il se frottait les mains. Naïf, j'avais cru que c'était pour se réchauffer du froid.

Maintenant, je comprends le sens de ce geste et sais quel degré de cynisme se dissimulait derrière sa prévenance affectée.

S'il s'imagine nous avoir tous dupés, je lui réserve un chien de ma chienne. Comme me l'avait demandé M'ma Eugénie, je vais avec ce matériel réaliser un film.

Pour éviter toute confusion, je l'intitulerai *Les Blancs-manioc,* reprenant l'insulte qu'on adressait à ces tantines dont je vais dire l'histoire en images pour que la mélodie ne s'interrompe pas.

Je n'oublierai pas bien sûr la séquence où, remplissant la fiche de police, Kolélé hésite devant les rubriques nationalité et adresse.

Je vois déjà à qui confier le rôle de Kolélé ; une étudiante dont l'interprétation d'un personnage de Sony Labou Tansi m'avait beaucoup touché, un soir au théâtre du CEFRAD. Et le narrateur sera un Afrasien, orphelin, qu'elle aura adopté.

Il est même possible que tous mes acteurs soient des Blancs. Ou des Jaunes. Qu'importe, pourvu que mon histoire, et surtout mon écriture, soient métisses.

Victor-Augagneur Houang.



Henri Lopes a obtenu le Grand Prix de la francophonie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre en 1993. *Le Lys et le Flamboyant* est son sixième roman.

Notes

1
Elle a inséré le mot en français. *(N.d.A.)*

2
Dans mon film, je serais enclin à mettre ces propos dans la bouche de M’ma Eugénie, mais ils conviendraient aussi bien à la personnalité de Jacques Mobéko. *(N.dA.)*

3
Ici, elle fut tentée de reprendre sans citer son auteur une formule bien connue de Mao Tsé-toung mais se maîtrisa. Il ne fallait pas plagier. Elle se reprocha de ne pas connaître un proverbe local équivalent. *(N.d.A.)*

4
« Quoi qu’il arrive, le monde basculera... »

5
Nom de jeune fille de Kolélé.

ISBN 2-02-020096-1
© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1997
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Participant d’une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d’accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu’alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l’exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d’un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l’exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782021247244) le 26 octobre 2018.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l’éditeur du livre original, qui dispose d’une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l’Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du CNL Centre national du livre

